BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA

R. d. G.

SCAFFALE 116

PLUTEO 112

N.° CATENA

LES

ŒUVRES

DE M. L'ABBÉ

DE SAINT REAL,

NOUVELLE ÉDITION

Revue, corrigée, rangée dans un meilleur ordre, & augmentée.

TOME IV.

A PARIS,

Chez les Libraires Associés.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

66030

TABLE

Du quatriéme Volume contenant la ſuite des Traités hiſtoriques.

HISTOIRE de la Conjuration des Gracques, *page* 1
Affaires de Marius & de Sylla, 97
Conſidérations ſur Luculle, 167
RÉFLÉXIONS SUR DIVERS ROMAINS ILLUSTRES.
Quelques Réfléxions ſur le Meurtre de Céſar, 219
Fragmens ſur Lépide, 237
Conſidérations ſur Antoine, 255
Fragmens ſur Auguſte, 317
La Préface de la Vie d'Octavie, 349
La Vie d'Octavie, ſœur d'Auguſte, 361
Conſidérations ſur Livie, 433
Caractere de Julie, fille d'Auguſte, 441
De l'Infidélité des Femmes chez les Romains, 446
Fragmens ſur les Spectacles des Romains, 453
De la Navigation des Romains, 459

Fin de la Table.

HISTOIRE
DE LA
CONJURATION
DES
GRACQUES.

DEPUIS que le dernier Africain eut assuré la Puissance de Rome par l'entiere ruine de Carthage, on vit éclater chez les Romains une magnificence publique, qui fut bientôt suivie du luxe des Particuliers, & l'assurance produisant une tranquillité parfaite, on vit succéder une molle Oisiveté à un Travail assidu, on vit changer une Discipline exacte en une volupté recherchée, & l'on vit enfin les Citoyens passer de l'amour de la Vertu à la pratique du vice.

Les plus puissans de la République

commencérent à ſe diſtinguer par la magnificence de leurs Maiſons & de leurs Jardins, par la délicateſſe de leurs tables, & par le nombre prodigieux de leurs Eſclaves. C'eſt alors qu'on vit pour la premiére fois des Particuliers élever des Portiques dans le Capitole & dans le Cirque & ſa vanité paſſant dans le cœur de ceux qui faiſoient une dépenſe ſi exceſſive, ils marquérent au dehors par leurs maniéres un orgueil & une hauteur, qui ne laiſſa plus aucun veſtige de cette égalité qui eſt le plus ferme ſoutien des Républiques.

Quoique les Sénateurs fuſſent ceux qui ſe donnoient ces diſtinctions ſi nuiſibles à l'Etat, il eſt sûr cependant que les moins riches parmi eux ſouffroient au commencement avec un ſecret chagrin de ſe voir obſcurcir par d'autres, auxquels ils n'avoient point accoutumé de céder en rien, & qui ne leur étoient ſupérieurs qu'en luxe & en dépenſe, depuis que le pernicieux uſage s'en étoit introduit ; mais comme tout l'avantage que les plus riches acquéroient, & toutes les marques de diſtinction qu'ils uſurpoient, retomboient ſur tout l'ordre des Sénateurs, & qu'ils y parti-

cipoient tous, ils s'accoutumérent facilement à cet uſage, & s'unirent tous enfin, pour obliger le Peuple à des déférences juſqu'alors inconnues.

Le Peuple d'ailleurs qui, quoiqu'il eut encore conſervé un grand reſpect pour le Sénat, avoit depuis longtems pris des ombrages de la puiſſance des Sénateurs, avec leſquels il avoit eu de très grandes affaires, & qui dès le commencement même des diviſions avoit établi, pour ſoutenir ſes droits & prérogatives, les Tribuns du Peuple, Magiſtrats qui étoient inviolables, & dont la puiſſance devint monſtrueuſe : le Peuple, dis-je, jaloux avec raiſon de ſa Liberté & de ſes droits, vit augmenter ſes ſoupçons par l'éclat & par le luxe prodigieux des Grands & plus encore par certaines affectations d'autorité qui lui paroiſſoient inſupportables. On vouloit bien diſtinguer dans la République les grands noms des Emiliens, des Cornéliens, & des autres qui méritoient par tant de titres d'être reſpectés ; mais on vouloit que les diſtinctions fuſſent libres, & que ces démonſtrations d'une grandeur choquante & mépriſante fuſſent bannies d'un Etat où le Peuple avoit le ſuprême pouvoir. Ces

ſoupçons du Peuple furent aigris par divers incidens qui ne ſont pas de mon ſujet, mais qui firent remarquer les ſemences d'une diviſion entre les deux Ordres qui n'éclata pourtant pas ſitôt, par la néceſſité où l'on ſe trouva de s'unir dans les guerres qu'il fallut ſoutenir contre Viriathus, & contre les Numantins.

Il paroîtra ſurprenant que les Romains, qui étoient pour lors preſque auſſi grands, qu'ils le furent jamais, euſſent beſoin de s'unir contre un Chef de Voleurs, & enſuite pour domter une ſeule Ville, telle qu'étoit Numance. C'eſt pourtant ici l'un des points les plus avérés de l'Hiſtoire, & que je ne toucherai qu'en paſſant, & qu'autant qu'il aura de relation à mon ſujet

Viriathus, qui n'étoit au commencement qu'un ſimple Berger dans la partie occidentale d'Eſpagne, devint quelque tems après, par l'effet de ſon mauvais naturel, Chef d'une troupe de Voleurs qui déſoloient toutes ces Contrés, & ſon Ambition enfin, ſecondée de quelque ſuccès, le rendit Général d'une Armée conſidérable de Peuples ligués & révoltés contre les Romains. Sa hardieſſe fut favoriſée de la fortune ; les

Romains furent ſouvent vaincus ; & pendant plus de quatorze ans, il étoit appellé le Protecteur de la Liberté de cette partie des Eſpagnes, que nous appellons *Luſitania* (a). Des Généraux d'un grand nom & de beaucoup de réputation eurent la douleur d'entreprendre cette Guerre, ſans pouvoir la terminer. Q. Pompeius eut la honte de n'avoir pas même conſervé d'égalité en combattant avec Viriathus, & ce Capitaine de Bandits, ſi mépriſable dans les commencemens, donna autant à craindre par ſa valeur & par ſa conduite, que par le pernicieux exemple qu'il montroit aux autres Peuples mécontens, qui apprenoient qu'il n'y avoit qu'à ſe ſoulever ſous un Chef hardi & ſage, pour ſecouer le joug des Romains, qui étoit pour lors aſſez dur à porter.

Enfin, le Conſul Servilius Cepion défit la République d'un ſi dangereux ennemi, il le fit tuer par la trahiſon des ſiens, & finit cette guerre injurieuſe

(a) *Cùm quatuordecim annos Hiſpanias contra Romanos moviſſet, Paſtor primò fuit, mox latronum Dux, poſtremò tamen ad bellum Populos concitavit, ut Aſſertor contra Romanos Hiſpaniæ putaretur.* Eutropius, Hiſt. Rom. Libr. IV.

par une action indigne & honteuſe, ſur-tout à un Conſul Romain. Auſſi ne fut-elle guéres approuvée à Rome, quoiqu'on commençât à ne plus trop s'y piquer de généroſité ; & les Meurtriers de Viriathus y étant venus demander la récompenſe de leur Aſſaſſinat : Scipion, qui ſe trouva pour lors Conſul, leur répondit que les Romains avoient toujours trouvé fort mauvais que les Soldats oſaſſent attenter ſur leur Chef, & que leur action méritoit bien plutôt d'être punie, que récompenſée. Reſtes de la Vertu Romaine qui brilloit ſous un Conſul tel que Scipion.

La guerre de Viriathus fut ſuivie de celle des Numantins, qui fut pendant fort long-tems pour le moins auſſi peu glorieuſe aux Romains, que celle de Portugal.

La Ville de Numance étoit célébre en Eſpagne par ſes richeſſes & par ſa Puiſſance, fameuſe ſur-tout par la valeur & par l'obſtination de ſes citoiens qui, ſans avoir jamais armé plus de dix mille hommes de leur jeuneſſe, firent échouer des plus illuſtres Généraux Romains, & en obligérent quelques-uns à des traités peu dignes de la premiere

Puiſſance du Monde. Tel fut celui, que le même Q. Pompeïus dont nous venons de parler, fut obligé de ſigner, après avoir été entiérement défait. Celui que fit le Conſul Hoſtilius Mancinus, ne fut pas moins honteux ; & comme il ſe fit de l'avis & par le canal de Tiberius Gracchus, l'aîné des deux Freres (*a*), & que c'eſt ici le commencement de mon Hiſtoire, il faut en décrire le détail, avec un peu de ſoin & d'exactitude.

Après la défaite de Q. Pompeïus, & la rupture du Traité qu'il avoit fait avec les Numantins, Q. Hoſtilius Mancinus l'un des Conſuls, fut envoyé pour tâcher de domter cette Ville, la plus fatigante de toutes celles qui étoient au voiſinage de la République Romaine. Tiberius Gracchus, fils d'un autre Tiberius Gracchus, lui ſervoit de Queſteur dans cette expédition ; & c'étoit le premier emploi de quelque conſéquence qu'il avoit obtenu au ſortir d'avoir ſervi ſous le ſecond Scipion en Afrique, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation.

(a) *Dont il eſt ici queſtion.*

La fortune ſeconda mal l'entrepriſe du Conſul Mancinus ; & ſoit qu'il y eût un peu de ſa faute dans la conduite de cette guerre, ſoit que la valeur des Numantins, ou les diſpoſitions du hazard, le rendiſſent malheureux, il eſt sûr qu'après divers ſuccès il fut défait en bataille rangée ; & il lui arriva dans ſa déroute ce qui arrive d'ordinaire à tous les Généraux médiocres. La tête lui tourna : le péril, ou la mauvaiſe fortune, le mit hors de lui-même ; & peu capable de prendre bien aucun parti, il décampa la nuit dans un déſordre extrême.

Les Numantins, qui en eurent avis, & qui furent inſtruits du peu de précaution qu'il avoit pris, le pourſuivirent à propos, & ſi vivement, après avoir pillé ſon camp & tout le bagage de ſon armée, que l'ayant enfermé en des lieux d'où il ne pouvoit plus ſortir, il fut contraint de leur envoyer un Héraut, pour traiter de quelque accommodement.

Les Chefs des Numantins, quelque avantage qu'ils euſſent pour le coup, étoient pourtant fort ennuyés de la guerre qu'ils ſoutenoient depuis long-

tems contre la plus formidable Puiſſance de la Terre ; & ils ne ſouhaitoient rien tant que de pouvoir la terminer, dans un tems ſur-tout auquel leur victoire, & l'état où ils tenoient les Romains, leur faiſoient eſpérer les conditions les plus avantageuſes. Toute la difficulté conſiſtoit à pouvoir s'aſſurer de ceux qui traiteroient la Paix, & qu'elle ſeroit ratifiée à Rome ; car ſoit qu'il n'y eût plus cette fidélité ſi louable parmi les Romains, ou que le Sénat fût en poſſeſſion de rompre les Traités que leurs Généraux faiſoient, les Numantins ne voulurent ſe fier qu'au ſeul Queſteur Tiberius Gracchus, ſe ſouvenant que ſon Pere, dans ſon expédition d'Eſpagne, leur avoit donné la Paix, qu'il avoit fait ratifier à Rome avec beaucoup d'exactitude & de régularité.

Tiberius Gracchus alla donc pour traiter la Paix avec eux, prévenu que dans l'état où étoit l'armée Romaine, on devoit accepter toutes ſortes de conditions, & qu'on devoit moins aller faire un Traité égal, que recevoir une grace : & en effet, il fallut céder tout le camp, tout l'équipage, & tout ce que l'armée avoit de plus conſidérable & de

plus précieux en machines de guerre, & en vaſes d'or & d'argent ; unique moyen qu'il y avoit pour ſauver plus de vingt mille Citoyens & pluſieurs Alliés & Eſclaves qui compoſoient les Troupes Romaines, que la faim avoit déja réduites aux derniéres extrémités.

Cette Paix, quelque néceſſaire qu'elle eût paru au Queſteur & à toute ſon armée, fut trouvée à Rome très-indigne, & la plus honteuſe qui eût jamais été faite ; & le Sénat, qui étoit un peu paſſionné dans ſon Jugement, fit repréſenter au Peuple ce Traité comme la marque éternelle de l'Ignominie Romaine. On confondit les fautes & le peu de précaution du Conſul, avec la honte de l'accommodement ; & ſans prendre garde qu'on avoit dû ſauver la vie à vingt mille Citoyens à quelque prix que ce fût, les Peres Conſcripts, éloignés des périls & de la diſette, jugérent fort à leur aiſe, qu'il valoit mieux les laiſſer tous mourir de faim, que de recevoir une Loi ſi odieuſe.

Le peuple prit part aux préventions du Sénat ; mais avec cette différence, qu'il ne confondit point les fautes du Conſul, avec la prudence du Queſteur :

& diſtinguant la mauvaiſe conduite de la guerre, d'avec la néceſſité du traité, il rejetta toute la honte ſur Mancinus, & ſe loua toujours de Gracchus qui avoit ſecouru les Citoyens qui reſtoient dans cette armée.

Le Traité fut ſolemnellement rompu, comme indigne & injurieux ; & il fut ordonné que le Conſul ſeroit envoyé aux Numantins pieds & mains liés, afin qu'ils ſe vengeaſſent ſur lui de cette rupture.

On peut ici en paſſant conſidérer l'injuſtice du Sénat & du Peuple, qui condamne ſi durement un Général, dont le malheur avoit fait la plus grande faute, & qui n'étoit coupable, ni de trahiſon, ni de lâcheté. Q. Pompeïus avoit avant lui ſubi des conditions peu glorieuſes, ſans éprouver rien qui approchât de ce dernier affront qu'on fit reſſentir à Mancinus. Variété ordinaire du caprice de la multitude.

Mais on doit remarquer d'ailleurs l'amour du Peuple pour Gracchus, qu'on ne voulut jamais confondre avec le Conſul ; car anciennement, quand on rompoit les Traités faits par les Généraux, on livroit tous les Officiers de l'armée à

la vengeance de ceux avec leſquels ils avoient fait le Traité. Ici, le Peuple ſauve tous les Officiers, pour ne pas perdre Gracchus; & le Sénat, qui s'attendoit à le voir dans la diſgrace commune, vit avec chagrin qu'on ſe contenta de perdre Mancinus, pour ſauver un homme, qui, depuis le peu de tems qu'il étoit dans le monde, donnoit des eſpérances certaines d'être un jour le Maître de la Républiqne.

Tiberius Gracchus eut tout le chagrin imaginable de n'avoir pu préſerver le Conſul d'un affront dont il le jugeoit indigne, & auquel il ſembloit qu'il participoit un peu : il reſſentit tous les mouvemens d'aigreur qui avoient excité les premiers Auteurs de la rupture du Traité, auxquels il diſoit en public, qu'il n'étoit pas rare que la fortune peu favorable obligeât à recevoir la Loi du plus fort. « Je ne vois rien, ajoutoit-il, » de honteux à faire une Paix, dans » laquelle nous ne ſommes obligés à » rien qui nous terniſſe : nous avons » ſeulement cédé ce que nous n'avions » plus; & nous avons ſauvé la vie à » vingt mille Citoyens qui pourront » conquérir de nouvelles Provinces.

» Que diront les Peuples qui ont vou-
» lu ſe confier à moi, par le ſouvenir
» qu'ils avoient que l'on avoit ici confir-
» mé la Paix que mon Pere leur avoit
» donnée : & ne trouveront-ils pas
» qu'il y a une grande différence entre
» ces tems & les nôtres ? »

Tous ces Diſcours furent inutiles contre une brigue formée : le Traité, comme je viens de dire, fut rompu ; & le Conſul fut envoyé aux Numantins, qui ne voulurent point le recevoir, diſant que l'infidélité de tant de gens ne devoit pas être punie ſur un ſeul.

Cependant Tiberius Gracchus réfléchit ſur la malice du Sénat qui avoit eu le deſſein de le perdre avec tous les Officiers de l'armée, & ſur l'amour du Peuple qui l'avoit ſauvé avec tant de diſtinction : il jugea, par cette preuve qu'il venoit d'en recevoir, de ce qu'il pouvoit en eſpérer à l'avenir, s'il le cultivoit ; & cette haine du Sénat, & cet amour du Peuple, furent les premiéres ſources des idées qu'il forma : & ſi l'on joint à ces conſidérations celle de l'état où étoit pour lors la République, par les diviſions qui chaque jour s'augmen-

toient entre le Sénat & le Peuple, ainſi que je l'ai dit au commencement, on trouvera que toutes ces choſes concoururent, pour faire concevoir à Tiberius le projet de ſe rendre le Chef du Peuple, & l'Adverſaire du Sénat.

Il brigua d'abord le Tribunat, pour donner l'eſſor à ſes deſſeins : mais avant que de venir à cette Election, & à ſes ſuites, je dois expliquer en peu de mots quelle étoit cette Charge ſi célébre & importante parmi les Romains ; pour enſuite donner plus de jour au Caractére de Gracchus qui l'obtint, & qui peut-être, s'il eût vécu, l'auroit conſervée héréditaire dans ſa Famille.

Dans cette fameuſe diviſion qui ſurvint à Rome entre les Grands & le Peuple, & qui fut ſagement appaiſée par Menenius Agrippa, l'une des conditions de la Paix fut que le Peuple crééroit deux Magiſtrats qui ſeroient de ſon Ordre, & qui ne pourroient jamais être de l'Ordre des Sénateurs ; qui auroient ſoin de conſerver ſes droits & ſa liberté, & de le ſoutenir contre la Puiſſance des Grands. Ces deux Ma-

giſtrats, qu'on appelle Tribuns, s'en aſſociérent trois autres, qui firent le nombre de cinq; & dans la ſuite le nombre fut augmenté juſqu'à dix.

Le pouvoir fut très-grand dès le commencement, & devint inſupportable aux Grands peu de tems après. Ils avoient le droit d'aſſembler les Comices, d'empêcher les délibérations du Sénat, d'approuver ou d'abroger ſes Arrêts, de faire convenir en Jugement devant le Peuple tous les autres Magiſtrats, & même leurs Collégues; pouvant d'ailleurs ſe mêler de l'adminiſtration des deniers publics, & prendre connoiſſance de toutes les Aſſemblées qui ſe faiſoient dans la Ville: ſi bien qu'ils exerçoient une Juriſdiction univerſelle ſur tous les Romains, ſans en excepter un ſeul; ayant porté leur autorité juſqu'au point de faire empriſonner des Conſuls, & de condamner des Dictateurs à l'amende. Leur perſonne étoit inviolable & ſacrée, honorée des Haches, des Faiſceaux, & des Licteurs, ainſi que celle des Conſuls; & toujours ſuivie par un nombre prodigieux de Peuple, qui les regardoit comme les interprétes de ſes beſoins, &

les protecteurs de ſa liberté. On voit dans l'Hiſtoire, en combien d'occaſions ils ont, par un trop grand uſage de leur pouvoir, excité des troubles & des tumultes dans la République.

Tel étoit le Tribunat du Peuple, que Tiberius Gracchus forma le deſſein d'obtenir; perſuadé qu'avec cet emploi il pourroit venir à bout des projets qu'il avoit conçus, ou pour ſa fortune particuliére, ou pour l'abaiſſement du Sénat, contre lequel il avoit conſervé de très-vifs ſentimens de haine & de vengeance.

Il brigua avec beaucoup de chaleur: & le Peuple qui lui avoit déja donné des marques de bonté & de faveur dans l'affaire des Numantins, & qui choiſiſſoit toujours volontiers pour remplir cette charge, ceux qu'il croyoit être les plus mécontens du Sénat, ſe fit un plaiſir de la lui accorder; convaincu d'ailleurs de la haute naiſſance, du mérite, & des vertus de Gracchus, dont on doit, avant que de paſſer outre, connoître le caractére.

Il étoit de la famille Plébéïenne, appellée Sempronia, l'une des plus nobles & des plus illuſtres de toutes les Maiſons

Maiſons Romaines. Outre pluſieurs triomphes, pluſieurs combats, pluſieurs dignités, & pluſieurs actions fameuſes, dont l'Hiſtoire de ſes Ancêtres étoit remplie, ſon Pere Tiberius Sempronius Gracchus lui laiſſoit un exemple récent d'une vertu la plus univerſellement reconnue. Après avoir été deux fois Conſul, une fois Cenſeur, & avoir mérité deux fois l'honneur du Triomphe par la défaite des Celtibériens, & par la réduction de la Sardaigne, il mérita que tout le monde dit qu'il étoit moins illuſtre par tous ces avantages, que par ſa propre vertu.

Le mérite de ſon Pere, quelque grand qu'il fût, n'étoit pas ſupérieur à celui de ſa Mere Cornélie, Fille du premier Scipion, dont le grand cœur a paſſé en proverbe, & qui n'eſt pas même plus glorieuſe par ſa naiſſance, qui la faiſoit iſſue du premier homme de la République, que pour avoir donné le jour & l'éducation aux deux Gracques, dont Tiberius l'aîné eſt celui de qui nous parlons. Auſſi prenoit-elle plaiſir qu'on ajoutât à ſon nom *Cornelia, Mater Gracchorum.*

Quelque grands que fuſſent les avan-

tages de la naiſſance de Tiberius Gracchus, on doit avouer, avec tout ce qu'il y a d'Ecrivains, que ſes vertus perſonnelles ne cédoient ni à celles de ſon Pere, ni à celles de ſa Mere, ni peut-être à celles de Scipion ſon ayeul.

Il épouſa, un peu après qu'il eût été aggrégé au Collége des Augures, Claudia fille d'Appius Claudius, celui-là même qui fut Prince du Sénat : & ſa Sœur épouſa le ſecond Scipion, ce qui l'allia à la Maiſon Emilienne : ſi bien qu'il tenoit à toutes les Maiſons qualifiées de la Ville.

Avec tous les avantages d'une belle taille, de la bonne mine, de beaucoup d'agrémens dans le viſage, & ceux d'un eſprit fin & pénétrant, il avoit une éloquence douce & naturelle, une maniére inſinuante, un air perſuaſif, & le génie du monde le plus fleuri & le plus cultivé. Il joignoit à toutes ces qualités un cœur ferme & grand, une droiture & une intégrité inaltérable, un amour pour la juſtice, qni ſoutenoit l'innocent, & puniſſoit le crime, ſans perdre tout-à-fait & ſans détruire le coupable : il ajoutoit à cela une ſobriété, une vertu pure, des mœurs ſévéres pour

lui ſeul, ſans vouloir faire participer les autres à cette auſtérité. Il ſoutenoit toutes ces qualités par un mérite acquis à la guerre, où il avoit marqué en diverſes occaſions d'éclat, qu'il n'étoit pas moins propre à commander qu'à obéir; & que ſelon l'état où il ſe trouvoit, & les beſoins de la République, il obéiſſoit avec le même plaiſir, que les autres commandoient. Libéral juſqu'à la profuſion, & donnant tout ſans réſerve: itoyable pour les malheureux, qui oient tous aſſurés de trouver chez lui ie protection infaillible; enfin, *tantis nique adornatus virtutibus, quantas natâ & induſtriâ mortalis conditio accipit*. On a dit de lui qu'il étoit doué de ites les vertus que le naturel, l'éduion, le ſoin & l'expérience peuit donner à un homme ſur la terre.

Mais comme rien n'eſt parfait ici bas, ne doit pas diſſimuler qu'il étoit d'ails obſtiné dans ſes réſolutions juſla dernière opiniâtreté, fier & hauquand il trouvoit de la réſiſtance, ervant naturellement ſa vengeance re ceux qui lui avoient voulu nuire, fort porté pour le Peuple contre le

) Velleïus Paterc. Libr. II.

Sénat, qu'il hazardoit tout pour le ſervir ; moins peut-être par rapport à cette Juſtice qu'il aimoit tant en effet, que ſéduit par une ambition démeſurée, dont tous ſes ennemis l'ont accuſé, & qui étoit ſans conteſtation ſon véritable vice.

Tel que je viens de le dépeindre, il obtint le Tribunat du Peuple, avec les acclamations univerſelles de tout le monde, qui lui firent d'autant plus de plaiſir, qu'elles lui parurent des préſages heureux pour tous ſes deſſeins.

Il ne fut pas plutôt en poſſeſſion de cette Charge, l'écueil ordinaire de ceux qui vouloient la ſoutenir avec hauteur, que ſuivant ſa fermeté naturelle, & le deſir qu'il avoit d'éprouvrer ſes forces, il propoſa la Loi Agraria, le ſujet éternel des diviſions des Peres & des Plébéïens, du Sénat & du Peuple, des Riches & des Pauvres ; mais il la leur propoſa d'abord avec ſa douceur ordinaire, comme une Loi dont l'exécution devoit être le premier ſoin de ceux qui aimoient la Patrie.

C'eſt cette Loi Agraria, ſi fameuſe parmi les Romains, qu'il faut que je faſſe ici bien connoître ; puiſqu'elle fait une des parties eſſentielles de la con-

roiſſance de l'Hiſtoire Romaine, & qu'elle fut le grand prétexte des révolutions que j'écris.

C'étoit un ancien uſage parmi les Romains, lorſqu'ils avoient vaincu quelques Peuples voiſins, de leur ôter une partie de leurs terres, dont une moitié se vendoit pour indemniſer la République des frais de la guerre, & l'autre moitié ſe réuniſſoit au Domaine public, ſe donnoit ſous une très-petite pension aux Pauvres Citoyens qui n'avoient point de bien ni d'héritage; & c'étoit à peu près ce qu'on appelle aujourd'hui donner à nouveau bail ſous une cenſe.

Cette Coutume étoit d'autant plus louable, qu'elle banniſſoit abſolument l'extrême Pauvreté de la République, que tous les Citoyens ſe trouvoient poſſéder quelques biens & quelques fonds, qui les rendoient ſoigneux de ſa conſervation.

L'avarice des Riches ne laiſſa pas réformer long-tems cette Coutume, ſans tâcher à lui donner atteinte; & l'avidité de poſſéder plus de biens fit, que préférant le bien public, & le profit du Domaine, ils hauſſérent les cenſes & penſions, & les hauſſérent ſi fort &

ſi exceſſivement, que les Pauvres ne pouvant faire la condition auſſi bonne, les terres leur furent données, & les Pauvres ſe trouvérent privés de cette eſpéce de Ferme, qui faiſoit tout leur bien.

Il eſt aiſé de juger que cela cauſa d'abord de grands tumultes, & que la multitude des pauvres Citoyens, qu'on dépouilla d'un bien qu'ils regardoient comme leur héritage, cauſa des troubles conſidérables, & une eſpéce de ſédition. Auſſi les Tribuns du Peuple, jaloux des Droits de ce dernier Ordre, & voulant remédier aux inconvéniens qu'une pareille avidité des Riches feroit naître infailliblement, après avoir harangué publiquement ſur les déſordres qui regnoient, firent une Loi, par laquelle nul Citoyen Romain ne pourroit poſſéder au-delà de cinq cens arpens de terre de celles qui étoient réunies au Domaine, & données ſous une cenſe par la République.

Cette Loi juſte, s'il en fût jamais, paſſa avec les acclamations du Peuple, & au chagrin des Riches, qui furent pour le coup obligés de céder à la puiſſance des Tribuns, qui pour lors exerçoient une juriſdiction toute-puiſſante.

La Loi eut l'effet qu'on s'étoit propoſé : les terres furent diſtribuées avec ordre par des perſonnes commiſes par le Peuple ; & , pendant quelque tems, les choſes reſtérent aſſez paiſiblement en cet état.

Mais dans la ſuite, les Riches, ne pouvant contenir leur avarice, trouvérent le ſecret de ſe ſervir de perſonnes empruntées, pour prendre ſous leurs noms toutes les terres à rente : & cette adreſſe ne pouvoit pas manquer de réuſſir, puiſqu'ils prenoient ſoin de gagner les Commiſſaires, par des préſens, ou par des ſervices ; & ainſi leurs perſonnes ſuppoſées étoient toujours préférées à toutes les autres.

Cet abus, quelque grand qu'il fût, étoit cependant toiéré ; parce que la Loi n'étoit point enfreinte, qu'elle paroiſſoit toujours réellement obſervée, & qu'on ne devoit pas ſuppoſer que des Commiſſaires, choiſis avec diſtinction par le Peuple, fuſſent aſſez lâches pour ſe laiſſer ſéduire ou corrompre à ſon préjudice.

Mais enfin, l'inſolence des Riches fût pouſſée juſqu'au point de ne plus faire de myſtére de cette ſuppoſition,

qu'ils devoient cacher avec ſoin. Perſonne n'ignoroit plus quels étoient les véritables Poſſeſſeurs des Terres, & l'on diſoit communément, *un Tel pour un Tel* : ſi bien que paroiſſant inutile qu'on ſe ſervit encore de cette vaine précaution, on fit comme ſi la Loi avoit été abrogée, & les Riches prirent publiquement ſous leur nom, & ſans aucun déguiſement, tout autant de Terres qu'ils purent avoir ; & la puiſſance des Grands s'étant augmentée pendant certain tems avec l'autorité du Sénat, le Peuple ſe trouva fruſtré de ſes Droits, & les Pauvres privés de leur ſubſiſtence.

Le déſordre étoit criant ; & il l'étoit trop, pour qu'il continuât paiſiblement. Le Peuple ſe ſouleva ſouvent ſans effet : les Tribuns firent du bruit pluſieurs fois ; mais perſonne n'entreprit ouvertement d'y remédier. Lælius, ce fameux Ami de Scipion, qui avoit témoigné vouloir guérir le mal, fut appellé *le Sage*, lorſque prévoyant les périls du reméde, il changea de réſolution, & laiſſa les choſes au même état qu'il les avoit trouvées en entrant dans ſa Charge de Tribun.

Tiberius Gracchus, plus ferme ou plus

plus obſtiné que lui, ſoit que dans les derniers voyages qu'il avoit faits, il eût été touché de la déſertion de la Campagne, qui n'étoit plus cultivée que par des Eſclaves ; ſoit qu'il fût pouſſé par quelques Amis hardis, & d'un naturel entreprenant, tels qu'étoient Bloſius le Philoſophe, & Diaphane le Rhétoricien ; ſoit qu'il fût animé par des Billets qui lui furent adroitement donnés ; ou ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'il trouvât dans cette juſtice qu'il vouloit faire rendre au Peuple, un ſujet propre à exécuter ſes vengeances contre le Sénat, & à tenter ſa fortune, ſelon les projets qu'il en avoit faits : il eſt sûr qu'il publia la Loi Agraria, & la renouvella avec l'applaudiſſement général de tout le Peuple.

Il n'eut garde pourtant de faire cette propoſition hardie d'une maniére qui pût laiſſer douter de la droiture de ſes intentions : il prit, au contraire, toutes les meſures imaginables, pour perſuader à tout le monde, que le Bien public, le ſoulagement des Peuples, l'amour pour l'Ordre & la Juſtice, étoient l'unique cauſe de l'empreſſement qu'il

marquoit pour l'obſervation de cette Loi.

Pour donner même plus de poids à ſon entrepriſe, il engagea le Souverain Pontife Craſſus dans ſes ſentimens : Craſſus, dis-je, dont l'autorité ſacrée étoit religieuſement reſpectée de chacun, & qui ne manqua pas de mêler l'intention des Dieux dans la Publication de la Loi. Il la fit encore approuver par le fameux Juriſconſulte Mutius Scevola, dont le nom, ſi grand & ſi illuſtre dans la République, donnoit encore moins de poids à ſes déciſions, que ſa ſcience & ſon mérite perſonnel, reconnus de tout le monde. Il ajouta à ces approbations celle d'Appius Claudius, ſon beau-pere ; cet homme, à qui ſes vertus acquirent le titre de Prince du Sénat. Si bien que l'Edit que Gracchus publioit, paroiſſoit par-là moins ſon ouvrage, que celui de tant de grands hommes qui étoient en vénération dans la République.

Il fit encore plus ; pour marquer la modération & le deſir qu'il avoit de ſatisfaire tout le monde, il publia que ceux qui avoient contrevenu à la Loi,

& qui contre les défenſes avoient poſſédé une grande quantité de Terres, non-ſeulement ne ſeroient, ni punis, ni condamnés à l'amende ; mais qu'au contraire, tout le revenu qu'ils en avoient tiré, & qui à la rigueur pourroit leur être redemandé, leur ſeroit totalement accordé, & qu'il y auroit une preſcription entiére ſur cet article : & pour comble de grace & de faveur, il ajouta que la République, en leur ôtant les Terres qu'ils poſſédoient au-delà de cinq cens Arpens marqués par la Loi, les indemniſeroit, & leur payeroit la valeur des Fonds qu'elle leur ôteroit, & qu'elle remettroit en même tems aux pauvres Citoyens, dans la quantité ordonnée, pour leur ſervir de retraite & de ſubſiſtence.

Ces adouciſſemens, tout grands qu'ils étoient, firent peu d'impreſſion ſur l'eſprit des Riches qui, autant par leur avarice, que par un violent dépit contre le Tribun, criérent hautement qu'on innovoit un département d'héritages, qui alloit mettre la République en combuſtion ; & que ſi on n'y prenoit garde, on alloit ſe voir ſous la Tyrannie des Tribuns, dont on avoit eu aſſez

de peine à ſe garantir, depuis qu'ils avoient été introduits.

Gracchus, dont l'eſprit étoit encore plus étendu que les projets, & qui étoit bien perſuadé qu'aucun adouciſſement ne pourroit ſatisfaire les Grands tant que la Loi ſubſiſteroit, fit encore, pour marquer le deſir qu'il avoit de réunir le Peuple & le Sénat; il fit, dis-je, que le Peuple ſe contenta qu'on lui fît juſtice à l'avenir, & qu'on laiſſât paiſibles leur vie durant ceux qui ſe trouveroient en poſſeſſion de ces Terres prohibées. Mais rien ne put fléchir l'avidité inſatiable des Riches, qui ne ceſſérent de déclamer contre Tiberius, auquel ils ne firent pas difficulté de donner les noms de ſéditieux & de perturbateur du repos public; & c'eſt pour lors, que le Tribun fit cette harangue ſi touchante & ſi pathétique, ſans ſortir jamais de ſon caractére de douceur, qui engageoit encore davantage le Peuple, & irritoit d'autant plus ſes ennemis.

Il remontra à tout le grand monde qui l'écoutoit autour de ſa Tribune, que les Bêtes les plus ſauvages avoient leurs gîtes & leurs taniéres, tandis que des Hommes, & des Hommes tels que les

Soldats & les Citoyens Romains, étoient obligés à errer çà & là avec leurs Femmes & leurs Enfans, ſans avoir aucun lieu où ils puſſent ſe retirer: Qu'il étoit bien injuſte, que tant de vaillans Soldats combattiſſent avec tant de péril & de fatigue, pour le luxe, les richeſſes, & les ſuperfluités de leurs Concitoyens, qui n'avoient pas aſſez de diſcrétion pour leur vouloir départir une petite portion de Terre dont ils puſſent faire leur habitation : Que les Généraux Romains avoient grand tort, lorſqu'ils les animoient à combattre, de leur repréſenter qu'ils combattoient pour la conſervation de leurs Dieux domeſtiques, & de la ſépulture de leurs Ancêtres ; puiſque pas un d'eux n'avoit, ni Maiſons, ni Dieux domeſtiques, & qu'ils étoient dans l'ignorance totale du lieu qui couvroit les cendres de leurs Peres. » On vous appelle, ajouta-t-il, » les Maîtres de la Terre. Quels Maî- » tres ! qui n'en poſſédent pas un pouce, » dont ils puiſſent diſpoſer un moment, » & dont il leur ſoit permis de ſe faire » une hute ! & cela, tandis que tant » d'autres, ſans fatigue & ſans travail, » jouiſſent, contre toutes ſortes de

» Loix, d'une quantité prodigieuſe de » biens & d'héritages, que la ſeule » avarice & leur avidité leur ont pro- » curés ? Eſt-ce là la République, & » n'eſt-ce pas pour cette étrange inéga- » lité, que nos Ancêtres n'ont pu ſouf- » frir les Rois, & la Monarchie ? » Croit-on que le ſeul nom de Rois ait » fait cette grande averſion de nos Pe- » res ? C'eſt bien plutôt cette diſpro- » portion de bien immenſe & odieuſe, » que la faveur du Prince répandoit » prodigalement ſur quelques-uns, tan- » dis que les autres, égaux ou ſupé- » rieurs en mérite & en ſervices, reſ- » toient dans l'indigence & dans la di- » ſette, &c. »

Tels & ſemblables Diſcours, prononcés avec la force & la douceur du plus agréable Orateur de ſon ſiécle, achevérent de déterminer le Peuple ; & les Grands, ne ſçachant comment réſiſter à ce torrent qui alloit tout entraîner, eurent recours au ſeul moyen qui leur reſtoit dans cette déroute.

C'étoit l'un des avantages du Tribunat, qu'un ſeul des Tribuns, s'oppoſant à une Loi portée & approuvée par tous les autres, la rendoit nulle, & en

empêchoit l'effet. Les Riches, ſe voyans donc hors d'état de réſiſter par eux-mêmes à l'éloquence & aux raiſons de Gracchus, s'aviſérent de détacher M. Octavius ſon Collégue, qui, outre les liaiſons qu'il avoit avec une grande quantité de Sénateurs, avoit encore ſon intérêt particulier à ménager, puiſqu'il poſſédoit lui-même beaucoup de ces Terres prohibées par les termes de l'Edit.

Celui-ci étoit un jeune homme eſtimé, ſage, conſidéré de tout le monde, & qui juſqu'alors avoit donné de grandes eſpérances de ſa conduite. D'ailleurs, il étoit ami particulier de Gracchus, & il avoit volontiers promis de ſacrifier ſon intérêt à la gloire de ſon ami, qui s'étoit fait un point d'honneur de l'exécution de la Loi. Pluſieurs Sénateurs de ſes amis le priérent de s'oppoſer à cette innovation, qui leur étoit ſi nuiſible, & qui devoit paroître ſuſpecte à toute la République. Il refuſa d'abord de les ſatisfaire, avec beaucoup de fermeté; mais on fit jouer des reſſorts ſecrets & puiſſans, qui joints à la parenté & aux intérêts particuliers d'Octavius, le déter-

minérent enfin, comme par force, à s'oppoſer à la publication de la Loi.

Tiberius Gracchus fut d'autant plus affligé de cette oppoſition, qu'il s'y attendoit moins, & que la perſonne de ſon Collégue & de ſon Ami, dont on s'étoit ſervi, lui avoit paru moins ſuſpecte dès le commencement. Il entra dès-lors dans de vifs ſentimens de colére, moins contre Octavius, qu'il crut qu'on avoit ou ſurpris ou ſéduit, que contre les Sénateurs & les Riches qui ſe ſervoient de ſi ſales artifices, pour éluder la juſtice de ſon Ordonnance : ce qui l'obligea, dans les premiers mouvemens de ſon chagrin, de ſubſtituer à la Loi qu'il avoit propoſée avec tous les adouciſſemens dont j'ai parlé, une autre Loi, plus dure & plus facheuſe, par laquelle tous ceux qui ſe trouveroient dans les termes des défenſes, ſeroient contraints à vuider en très-peu de jours.

Cette derniére circonſtance fit naître une plus grande conteſtation entre les deux Tribuns. Octavius, qui s'étoit engagé contre la Loi, ſoutenoit que les inconvéniens qui alloient en naître,

ruineroient entiérement l'Etat ; qu'on dépouilloit la République de ſes plus fermes Défenſeurs, dès qu'on dépouilloit les Riches des biens dont une longue poſſeſſion leur avoit acquis la propriété ; que les Pauvres, dont on prétextoit l'avantage, n'en ſeroient guéres plus commodément, par l'impoſſibilité où ils ſeroient de tirer de l'utilité de ces Terres, qui exigent au commencement de grandes dépenſes ; qu'il étoit à craindre d'ailleurs, que la guerre civile, que cette nouveauté pourroit facilement produire, n'affoiblît ſi fort les deux ordres, que les ennemis étrangers ne fuſſent en état d'en profiter ; & qu'enfin, il ne voyoit rien de plus ſage, que de laiſſer les choſes comme on les trouvoit, ſans s'entêter de la réformation de tous les abus. » Les grands Etats, dit-» il un jour, en finiſſant un Diſcours » ſur cet article, ſe détruiſent tou-» jours, quand on veut en chaſſer tous » abus, comme un Corps humain ne » ſçauroit vivre, ſi l'on vouloit en tirer » toutes les mauvaiſes humeurs. »

Gracchus répondit avec beaucoup de force à toutes ces raiſons ; & il ne manqua pas de dire qu'il faudroit, par le

principe d'Octavius, tolérer tous les crimes & toutes les injuſtices. Leurs conteſtations furent continuées pendant quelques jours avec beaucoup de chaleur, mais avec beaucoup d'honnêteté ; de telle ſorte, qu'il ne leur échapa jamais la moindre parole qui pût ſouffrir l'interprétation d'un ſens injurieux.

Enfin, après pluſieurs tentatives d'accommodement inutiles, Gracchus n'ayant rien oublié pour tâcher à fléchir l'obſtination d'Octavius, & lui ayant même repréſenté, en particulier, l'amitié ſincére & ſolide qui les avoit unis juſqu'alors ; le déſeſpoir où il ſe trouveroit, s'il étoit obligé d'en venir aux derniéres extrémités ; & lui avoir offert même, pour faciliter toutes choſes, de l'indemniſer à ſes propres dépens de tous les dommages que l'obſervation de la Loi pourroit lui faire ſouffrir ; ce qui piqua Octavius juſqu'au vif, & le rendit encore plus obſtiné ; Gracchus, ne voyant plus de moyen pour le faire revenir, réſolut de faire le Peuple Juge de ce différend : & en attendant, il fit cet Edit triſte & terrible, par lequel il interdiſoit tous les Magiſtrats de la

Ville, & ſuſpendoit l'exercice de toute Juriſdiction & de tout Emploi, juſqu'à ce que le Peuple eût approuvé ou reprouvé la Loi ; impoſant de rudes peines & de groſſes amendes aux Préteurs, & aux autres Officiers qui contreviendroient à ſon Edit.

Cet Edit, publié de l'autorité & du mandement du Peuple, ne fut déſapprouvé par aucun Tribun ; pas un ne ſe trouva aſſez hardi pour oſer s'y oppoſer: ainſi la Ville fut miſe dans une terrible conſternation. Le déſordre fut général, & ſe fit ſentir à tout le monde : il n'y avoit dans la Ville, ni commandement, ni ſupériorité, ni juſtice, ni adminiſtration : mais ſur-tout, il ſeroit impoſſible d'exprimer la douleur du Sénat, qui voyoit ſi fort & ſi ſouverainement élever la puiſſance du Peuple & du Tribunat. Leur déſeſpoir fut aſſez violent, pour faire craindre à Gracchus quelque révolution facheuſe, & même quelque voie de fait préméditée ; & ſur quelque avis qu'il en eut, il ſe précautionna de quelques armes ſecrettes (*a*), pour ſe défendre d'une inſulte particuliére.

(a) *Il porta ſous ſa robe une courte dague.*

Le jour deſtiné pour l'aſſemblée du Peuple étant arrivé, & chacun étant en état de donner ſa voix, les Riches, qui ſe crurent les plus foibles, firent, avant qu'on fût aſſis, enlever le Scrutin ; ce qui fit naitre un inconvénient plus dangereux, qu'aucun autre qui fût arrivé juſqu'alors : car le Tribun qui ſe ſentoit le plus fort, & qui ſe voyoit outragé, voulut ouvrir au Peuple le chemin de la force ouverte : ce qui auroit coûté la vie à bien du monde. Mais heureuſement, Manlius & Fulvius, perſonnages conſulaires, prévoyans le déſordre qui alloit s'enſuivre, s'adreſſérent à Gracchus avec toute ſorte de ſoumiſſion, & le priérent de ſauver ſa patrie du plus funeſte accident qui pût lui arriver. Le Tribun fut touché des raiſons, & peut-être des ſoumiſſions de ces deux hommes ; & après leur avoir exagéré l'inſolence des Riches, *Que voulez-vous*, leur dit-il, *que je faſſe ?* Les deux Conſulaires le priérent de différer l'Aſſemblée, & d'agréer qu'on convoquât le Sénat, où ils tâcheroient de faire enſorte qu'il fût ſatisfait. Gracchus ne pouvoit refuſer cette demande, & renvoya pour ce jour-là l'Aſſemblée ;

mais le Sénat ſe trouva compoſé de ceux mêmes qui s'oppoſoient le plus à la Loi, & qui avoient les plus fortes raiſons de s'y oppoſer : ſi bien qu'on n'y délibéra rien que contre elle, Gracchus piqué avec juſtice du délai qu'il avoit ſi inutilement accordé, & de quelques menées de ſon Collégue Octavius qu'il avoit découvertes, raſſembla le Peuple le lendemain, & lui remontra l'inutilité des délais qu'il avoit apportés pour tâcher à faire revenir les Grands & le Sénat de leurs duretés. Il exagéra les violences des Riches, les ſouffrances des Pauvres, la juſtice de la Loi, & le peu de fondement des difficultés qu'on oppoſoit. S'adreſſant enſuite à ſon Collégue Octavius, *Serez-vous toujours*, lui dit-il avec beaucoup de témoignages de bonté & de douceur, *l'obſtacle à la liberté & au ſoulagement du Peuple ; & ne voulez-vous pas enfin ouvrir les yeux ſur les véritables intérêts de la République, & peut-être ſur les vôtres propres ?* Il le conjura par la tendre liaiſon qui avoit été ſi long-tems entr'eux, de vouloir ſe ranger de ſon ſentiment ; & en lui touchant dans la main, *Comptez*, lui dit-il, *que*

vous ſeul avez été la cauſe que j'ai différé la vengeance du Peuple.

Mais toutes ces raiſons furent inutiles; & Octavius engagé abſolument parmi ſes ennemis, ſoutint toujours que la Loi étoit injuſte & dangereuſe, & qu'il ne pouvoit y conſentir. Si bien que Gracchus, ſe tournant vers le Peuple, *Puiſque*, dit-il, *Octavius eſt d'un ſentiment oppoſé au mien, & que la Coutume défend de paſſer outre dans les Publications des Loix du Tribun, tant que l'un d'eux s'y oppoſe, il eſt néceſſaire, pour éviter les déſordres inteſtins, que l'un de nous deux ſoit dépoſé de la Magiſtrature. Pour moi*, ajouta-t-il, *j'obéirai volontiers au Peuple, & je deſcendrai du Tribunal, s'il le trouve à propos. Il eſt juſte qu'Octavius marque la même obéiſſance.* Octavius refuſa le parti, & trouva tout-à-fait inouï de vouloir faire dépoſer un Tribun par rapport à la différence de ſon opinion; & Gracchus qui auroit ſouhaité de le gagner, & qui voulut lui laiſſer le tems de penſer à ſes affaires, rompit encore pour ce jour l'Aſſemblée, & la renvoya au lendemain.

Le lendemain, le Peuple s'étant raſſemblé, Octavius reſtant toujours obſ-

tiné, Gracchus fit procéder à ſa Dépoſition. Il y avoit trente-cinq Lignées, & dix-ſept qui avoient déja opiné à ſa deſtitution ; ſi bien qu'il n'en falloit plus qu'une pour le deſtituer : ſur quoi Gracchus fit ſurſeoir, & s'adreſſant à Octavius, *N'en eſt-ce pas aſſez*, lui dit-il, *& voulez-vous eſſuyer la mortification entiére? Laiſſez-vous fléchir pour la Juſtice, pour l'intérêt du Peuple, & pour votre Gloire : vous le pouvez encore. Dans un moment, vous n'y ſerez plus à tems ; & j'aurai le regret éternel d'avoir été malgré moi l'occaſion d'une telle Ignominie.* Ici, Octavius parut ému & attendri : il conſidéra un moment la honte qui alloit ſuivre ſa deſtitution, & l'inutilité de ſa réſiſtance. Peut-être même qu'il auroit changé de ſentiment, ſi quelques Riches qui ſe trouvérent préſens, ne l'euſſent intimidé par leur préſence & par leurs menaces : ſi bien que forcé à ſuivre ſon obſtination, *Achevez*, dit-il à Gracchus, *votre ouvrage.*

Sa deſtitution paſſée par toutes les voix du Peuple fut exécutée ſur le champ ; & ce fut un ſpectacle bien étrange, de voir tirer un Tribun ignominieuſement par des Licteurs, & des

Affranchis, hors de ſon Tribunal : & cette violence de Gracchus, dans laquelle on reconnoît peu ſon Caractére doux & ſage, nous montre combien la paſſion nous aveugle, & nous fait oublier nous-mêmes & nos propres intérêts.

L'émeute fut générale, & la nouveauté de l'action cauſa un murmure univerſel, qui éclata parmi pluſieurs du Sénat qui ſe trouvérent dans l'Aſſemblée. Cet éclat s'augmenta; & le Peuple, toujours prompt & emporté quand il eſt en colere, croyant que les Grands qui faiſoient ſi grand bruit, vouloient ſoutenir de force Octavius, courut après lui, & auroit peut-être pouſſé ſon inſulte juſqu'à le tuer, ſi une troupe de ſes amis, les ſoins de Gracchus lui-même qui accourut pour empêcher le déſordre & la fidélité d'un Valet à qui on creva les yeux, ne l'euſſent ſauvé de cette rage.

L'édit paſſa enſuite ſans difficulté, & on nomma trois commiſſaires pour faire la perquiſition & la diſtribution des terres. Ce fut dans l'Election de ces Commiſſaires, que Gracchus fit voir l'abſolu pouvoir qu'il avoit ſur l'eſprit du Peuple,

ple, puiſqu'on l'élut lui-même, ſon beau-pere Appius Claudius, & ſon frere C. Gracchus, qui pour lors ſervoit à l'armée ſous Scipion.

On peut comprendre que le choix de ces trois Commiſſaires, pris dans la même Famille, fit crier encore plus fort ceux à qui la diſtribution des Terres étoit nuiſible. On ſe plaignoit hautement de la tyrannie du Tribun, & de l'abus avec lequel il uſoit du Tribunat, qui étoit devenu une domination, diſoient-ils, plus inſupportable que la Royauté.

Les ennemis de Gracchus firent encore ſemer des bruits qu'il en vouloit à la Monarchie, puiſqu'il ne pouvoit ſouffrir l'égalité dans ſes Collegues, qu'il avoit déja l'autorité de Roi, & que le peuple ne ſeroit bientôt plus en état de lui en refuſer le titre quand il lui plairoit de le demander.

En effet, le Peuple, abſolu diſpenſateur des graces & des Faveurs, n'agiſſoit plus que par les inſpirations, les avis, & preſque par les ordres de Gracchus : il faiſoit créer les Magiſtrats de quelque rang qu'ils fuſſent, il faiſoit nommer les Généraux d'armée, il faiſoit

donner l'adminiſtration des Finances & il pouſſa la choſe juſqu'à faire ſubſtituer à Octavius, qu'on venoit de deſtituer, l'un de ſes domeſtiques & ſuivans, nommé Mutius, homme inconnu, & de nulle autre conſidération que celle qu'il retiroit d'être à Gracchus, auquel on juge bien qu'il ne s'aviſa pas de s'oppoſer jamais.

On déclama dans le Sénat contre cette prodigieuſe domination ; & Scipion Naſica, l'un des plus autoriſés de cet ordre, ne ménagea plus rien, dans la perte immenſe que la Loi lui cauſoit. Il ſe déchaîna contre le Tribun, d'ailleurs un peu ſon parent ; & il n'oublia rien pour lui donner toutes les marques d'un reſſentiment vif & durable. Tous les efforts néanmoins des Peres Conſcrits furent juſqu'alors inutiles, ou impuiſſans : & leur vengeance ne produiſit que quelques foibles décrets, tel que fut celui qui retrancha au Tribun une tente aux dépens du Public, lorſqu'il étoit obligé de voyager pour les affaires de ſa charge : ou cet autre, qui taxa ſa dépenſe à neuf oboles par jour. Ce qui marqua bien plus leur paſſion, que leur jugement ; car Gracchus, profitant de

toutes ces injuſtices, prit de-là occaſion d'animer davantage le Peuple contre le Sénat : & l'un de ſes Amis particuliers étant mort ſubitement dans cette conjoncture, & avec quelques indices de poiſon ; le Peuple s'en émut comme d'un attentat commis par le Sénat ; & le Tribun continuant de ſe ſervir de cette heureuſe ſituation de leurs eſprits, parut dans la Place vêtu de deuil, & préſenta au Peuple ſes Enfans & ſa famille, en le priant de vouloir les prendre ſous ſa protection. « Vous voyez, leur dit-il, comme ils » s'en ſont déja pris à mes amis, par » une voie ſi lâche & ſi indigne. Bien- » tôt, ils m'attaqueront moi-même ; » mais je ſerai volontiers la victime, » qui doit ſauver votre liberté : je n'au- » rois que le ſeul regret de laiſſer mes » enfans expoſés à leur fureur, ſi je » n'étois perſuadé qu'ils trouveront en » ces Citoyens une bonne & généreu- » ſe protection, qui les garantira de » tout événement. » Cet acte, véritablement touchant, fit tout l'effet que le Tribun pouvoit ſouhaiter ; & jamais l'on ne vit tant de haine dans l'Ordre du Peuple contre tout ce qu'on pouvoit

appeller Sénateurs, Grands, Riches & tout ce qui étoit en un mot oppoſé à la faction de Gracchus.

Les choſes étoient dans cet état, lorſqu'un certain Eudemus apporta à Rome le Teſtament d'Attalus Philopater, Roi de Pergame, qui venoit de mourir, & qui avoit laiſſé héritier le Peuple Romain. Cette occaſion donna encore au Tribun de nouveaux moyens d'acquérir les bonnes graces du Peuple, & d'encourir davantage la haine du Sénat; car il ordonna que l'argent comptant qui ſeroit trouvé dans les tréſors de ce Roi, ſeroit donné & diſtribué aux pauvres Citoyens; ceux-là mêmes, auxquels on venoit de donner des Terres, pour leur fournir les moyens de ſe meubler, & de ſe fournir des outils néceſſaires au labourage, & des autres choſes convenables à leurs nouvelles habitations: & quant aux Villes & aux Provinces qui compoſoient les Etats de ce Roi, il déclara que le Sénat ne pouvoit y toucher, & que le Peuple ſeul, inſtitué héritier, avoit droit den ordonner; & qu'ainſi, il lui propoſeroit toute la choſe, pour ſçavoir ſes volontés.

Cette maniére outrée, avec laquelle il ſe déclaroit contre le Sénat ſans aucun ménagement, irrita juſqu'au dernier point cet ordre compoſé de gens fiers & hautains naturellement. L'aigreur fut pouſſée juſqu'à des injures, & à des reproches. Pompeïus dit au Tribun, qu'il lui étoit revenu d'un bon endroit, que le même Eudémus, qui lui avoit apporté le Teſtament du Roi de Pergame, lui avoit encore apporté un bandeau Royal, & une robe de Pourpre, pour s'en ſervir bientôt dans la Royauté qu'il affectoit à Rome: & réellement, il étoit vrai qu'Attalus, en mourant, avoit ordonné qu'on remît au Tribun du Peuple toutes les marques de ſa dignité; ce qui avoit pu rendre Gracchus le dépoſitaire de ce Diadéme & de cette robe de Pourpre, qu'il avoit cachés au Peuple pour des raiſons peut-être particulieres. Métellus lui reprocha auſſi certaines diſtinctions continuées, qu'on avoit affectées dans ſa famille, & qui marquoient un deſir héréditaire de s'élever au-deſſus des autres.

Mais de tous les reproches qu'il eſſuya dans le Sénat, il n'y en eut point dont

il fût ſi piqué, que de celui que lui fit T. Annius, perſonnage de peu de mérite & de peu de conſidération, mais homme de beaucoup d'eſprit & de beaucoup de liberté. « A quoi bon, *dit-il*, faire un long » détail des attentats de Gracchus; & de » ceux de ſa famille ? Je ne veux que » lui-même pour Juge. N'eſt-il pas » vrai, continua-t-il, en s'adreſſant à » lui, que vous avez marqué d'infamie » un de vos Collègues dans une Magiſ- » trature qui le rendoit, par les Loix » mêmes du Peuple que vous reſpectez » tant, ſaint & inviolable ? Et quel at- » tentat pouviez-vous faire, qui dût » vous rendre plus odieux à ce Peu- » ple, dont vous êtes l'Idole, & qui » démontre mieux votre avidité de » régner ? »

Gracchus ſentit cette accuſation d'autant plus vivement, qu'elle étoit plus véritable, & qu'il étoit plus difficile de s'en défendre ; auſſi perdant un peu de ſon ſang froid ordinaire, il ſe retira, après avoir donné quelques marques d'émotion & de colere. Il fit inceſſamment aſſembler le Peuple, auquel il ſe plaignit des mauvais traitemens qu'il avoit reçus dans le Sénat,

ſur-tout, de l'un des hommes le moins eſtimé de la République ? & ſur ce que le Peuple lui parut diſpoſé à tout faire pour lui, il ordonna que cet homme lui ſeroit incontinent amené, pour lui faire ſon Procès : démarche fauſſe & paſſionnée, qui faillit à lui couter toute ſa faveur ; car ſon ordre ayant été exécuté, & cet homme préſenté devant lui, l'ayant prié de vouloir l'entendre avant que de paſſer outre, « Tu me fais mon » procès, lui dit-il, ſans ſortir de ſon » caractére d'homme d'eſprit, pour » t'avoir reproché l'attentat de la deſ- » titution d'Octavius. Qui jamais au- » roit cru, que dans une République » il ne fût pas permis de repréſenter » l'infraction des Loix ? Mais ſi préſen- » tement que tu veux m'outrager avec » tant d'injuſtice & paſſion, quelqu'un » de tes Collegues, qui ſont ici préſens, » ſe levoit pour me ſecourir & pour » s'oppoſer à tes violences, voudrois-tu » pour cela qu'on le dépoſât de ſa Magi- » ſtrature ? »

Ce diſcours piquant & démonſtratif remua le cœur de tous les autres Tribuns, à qui Annius venoit de faire ſentir leur Servitude : le Peuple en fut

troublé : & Gracchus lui même en fut ſi ſurpris, que toute la facilité de ſon eſprit ne put lui fournir aucune réponſe. Il rompit bruſquement l'aſſemblée, qu'il connut altérée par cette fine raillerie d'Annius ; & deux jours après, il prononça une grande Harangue, pour juſtifier ſa conduite ſur l'Affaire d'Octavius, qui fut l'une des plus vives de cet excellent Orateur, qui remit le Peuple dans ſon premier état.

Cependant Gracchus vit l'inconſtance de cette multitude, que quelques paroles d'un homme hardi & ſpirituel avoient peu auparavant tout-à-fait changé à ſon égard. Tous ſes Amis reconnurent comme lui cette légereté ; & ils lui conſeillerent tous de penſer à la ſureté de ſa perſonne, pour laquelle il y avoit beaucoup à craindre. Quelques-uns lui propoſérent un accommodement avec le Sénat ; mais le moyen de ſe confier à ſes ennemis, ceux-là mêmes qu'on a privés de leurs biens, & de leurs richeſſes : injure par elle-même ineffaçable ? D'ailleurs, cet accommodement paroiſſoit peu conforme à la fermeté naturelle de Gracchus, dont le changement auroit fait dire à tout le monde,

où qu'il avoit ſoutenu un mauvais parti, ou qu'il avoit eu aſſez de foibleſſe pour abandonner le bon ; qui étoient deux choſes également honteuſes pour un homme de ſon caractere.

Quelques autres, plus timides, vouloient que dans le péril, où ils le croyoient actuellement, il ſe retirât de la ville & qu'il allât pour quelque tems chercher loin de Rome une ſureté qu'il ne pouvoit y trouver parmi les déſordres qu'il avoit lui-même excités : mais il trouva ce Conſeil indigne de ſon courage, & il n'eut garde de penſer à ternir par une fuite ſi lâche ſa Gloire, qu'il aimoit uniquement.

Pluſieurs de ceux qui cherchoient dans toutes les affaires un tempérament & un milieu, quelquefois très-dangereux, vouloient qu'il ſe ménageât avec les deux Ordres ; & que ſoutenant toujours le parti du Peuple, qu'il avoit embraſſé au commencement, il gardât avec le Sénat, des meſures & des ménagemens qui fiſſent revenir les grands de la haine qu'ils avoient conçue contre lui. Mais cet avis lui parut plus périlleux que l'état même où il ſe trouvoit. « Car croyez-» vous, dit-il à ceux qui le lui propo-

» ſoient, que de légers ménagemens ra-
» méneront l'eſprit & le cœur de tant de
» Grands, que j'ai réduits à une petite
» fortune ? Pourront-ils oublier qu'ils
» avoient autre fois un nombre conſi-
» dérable d'Eſclaves, une table ſomp-
» tueuſe, des meubles magnifiques, &
» que mes ſeules Loix leur ont retran-
» ché toutes leurs commodités ? Non,
» ajouta-t-il, ils ne perdront jamais le
» deſir de ſe venger ; & il faut faire cet-
» te différence entre le Peuple & les
» Grands, que celui-là perd facilement
» le ſouvenir des bienfaits & des injures,
» au lieu que ceux-ci oublient injuſtement
» les plaiſirs, mais ſe ſouviennent tou-
» jours des chagrins qu'ils ont reçus : &
» l'on doit agir quand on s'eſt brouillé
» avec le Sénat, à peu près comme lorſ-
» qu'on s'eſt révolté contre ſon Prince,
» auſſi-bien le Sénat prétend-il l'être :
» on n'a pas ſitôt tiré l'épée contre lui,
» qu'on doit ſe réſoudre à en jetter le
» fourreau, & n'établir ſon impunité, que
» ſur ſa force & ſur ſa réſiſtance. Je ne
» dois point me flatter, continua-t-il, je
» n'ai d'autre ſûreté à eſpérer, que celle
» que pourra produire l'impuiſſance du
» Sénat : ni les promeſſes, ni les fauſſes

» démonſtrations des Grands, ne ſçau-
» roient me ſéduire ; & je ne puis faire
» autrement, que de confier toutes mes
» eſpérances à l'amitié du Peuple, au-
» quel je me ſuis dévoué. »

Ce fut-là le parti que prit Gracchus, qu'il ſoutint, devant ſes Amis, de toutes ces raiſons ſpécieuſes & vraiſemblables; mais il ſe garda bien de toucher celle qui avoit fait le plus d'impreſſion ſur ſon eſprit, & qui l'avoit infailliblement déterminé à rejetter tous les autres avis, pour ne ſuivre que ſon Projet.

Son ambition, qui étoit ſa paſſion dominante, étoit ſa véritable raiſon : & cette paſſion étoit en lui d'autant plus ardente, qu'il prenoit ſoin de la cacher. On ne ſauroit dire préciſément, quel établiſſement il enviſageoit dans le but de cette ambition: on jugeroit peut-être témérairement, ſi l'on croyoit qu'il en vouloit à la Royauté, comme le lui ont reproché tous ſes ennemis ; mais il eſt bien sûr que ſon imagination ſe rempliſſoit de milles idées de grandeur, de pouvoir, de commandement, & d'adminiſtration, qui toutes enſemble ne ſont guéres éloignées de l'idée de la Monarchie. Rien ne flate ſi agréable-

ment que l'eſpérance de commander. On doit auſſi avouer, qu'il ſe mêla peut-être dans ſes projets des mouvemens de vengeance contre un Sénat attaché à lui nuire & à le perdre. Il ſe peut faire auſſi, qu'il ne fût pas exemt de ſentimens de juſtice & de généroſité, qui l'obligeoient à rechercher un pouvoir abſolu; pour rendre la République parfaitement libre, & la délivrer de la tyrannie & des concuſſions des riches & des Grands.

Quoi qu'il en ſoit, il ne garda plus de meſures avec le Sénat, & prit avec encore plus de hauteur les intérêts du Peuple. Il ſongea à ſe faire confirmer, pour l'année ſuivante, dans la charge de Tribun; & il flata pour cela le Peuple par tous les endroits imaginables. Chaque jour, il faiſoit un nouvel Edit en ſa faveur; chaque jour, on faiſoit le procès à ceux qui avoient manqué de reſpect à un citoyen, quelque vil qu'il pût être : c'étoit tous les jours de nouvelles Ordonnances. Le Sénat ſentit, avec douleur, celle qui permettoit d'appeller du Jugement de tous les Magiſtrats devant le Peuple ; mais il craignit ſon entiére ruine, quand le Tribun inſinua, qu'on devoit joindre aux Sénateurs, qui juſques

alors avoient eu ſeuls l'autorité de juger, pareil nombre de Chevaliers, avec une égalité de pouvoir. Dès-lors, la Guerre fut ouverte ; & l'on jugea, avec raiſon, qu'il alloit arriver de grands déſordres.

Le jour fixé pour faire confirmer ces Edits par la pluralité des voix étant venu, le Tribun ſe mit en état dès le grand matin de ſe rendre au Capitole : mais il lui arriva pluſieurs aventures ſiniſtres, qui furent trouvées des préſages, funeſtes dans un tems, & parmi des gens où la ſuperſtition des préſages étoit à la mode.

Les poulets ne voulurent point manger de tout le matin : il ſe bleſſa rudement au pied, en ſortant de ſa porte ; & comme il eut avancé quelques pas dans la rue, il vit deux corbeaux combattans l'un contre l'autre, l'un deſquels fit tomber juſtement à ſes pieds un gros caillou qui auroit pu facilement l'aſſommer.

Tous ces accidens ſurprirent le Tribun ; & quoiqu'il fût d'un caractére infiniment élevé au-deſſus des ſuperſtitions, & de toutes ces ridicules frayeurs, il ne laiſſa pas de reſſentir un peu des préjugés de l'enfance, & de ſe repréſenter tous les malheurs que ces préſages ſembloient lui faire craindre. Les plus hardis de

ceux qui l'accompagnoient furent frapés d'une terreur plus vive ; & ils vouloient tous, ou abandonner le Tribun, ou l'obliger à retourner chez lui, lorſqu'ils virent arriver du Capitole trois ouquatre de leurs plus affidés, qui venoient dire à Graçchus de ſe hâter, que le Peuple l'attendoit avec impatience, & que ſes amis y étant les plus forts, il ne falloit pas différer un moment de s'y rendre : & c'eſt alors, que l'illuſtre Bloſſius de Cumes, cet ami ſi fidéle, lui dit hautement, que ce ſeroit une grande honte pour lui, & pour tous ceux qui lui étoient attachés, ſi la vue de deux corbeaux l'empêchoit de ſuivre ſon devoir, & de ſervir le Peuple qui l'attendoit. « On ne reconnoîtroit point » à cela, ajouta-t-il, le Fils de Grac- » chus, le Petit-Fils de Scipion, ni » le Chef du parti du Peuple Romain. » Vos ennemis riroient avec juſtice. » Marchons & allons ſecourir tout un » Peuple aſſemblé, que les riches » & les Grands veulent opprimer. »

Son avis fut ſuivi, & jamais perſonne ne fut reçu ſi agréablement que le fut le Tribun au Capitole. Ce furent des cris de joie, des acclamations, des em-

preſſemens, & des marques de tendreſſe ſi générales, que les amis de Gracchus, qui craignoient, quelque trahiſon, ſe crurent obligés d'empêcher que perſonne ne l'approchât de trop près. Il étoit déja aſſis ſur ſon Tribunal, & l'on commençoit à procéder aux voix qui ſe donnoient fort tumultueuſement à cauſe de la foule, quand on apperçut Flavius Flaccus, Sénateur d'un mérite connu, qui tachoit à fendre la preſſe pour aller juſqu'au Tribun, auquel il témoignoit qu'il avoit à donner un avis important. Les Licteurs lui firent ouvrir paſſage, & s'étant approché de Gracchus « Tribun, lui dit-il, les » Riches viennent de conjurer con- » tre vous dans le Sénat; & n'ayant pu » obliger le Conſul à entrer dans leurs » deſſeins, ils ont réſolu de vous tuer, » à l'aide d'une quantité d'eſclaves & » d'affranchis, qui viendront bientôt ici » avec eux, tout prêts à exécuter leurs » volontés. Quelque intérêt qui me lie à » eux, la droiture & la juſtice n'obli- » gent à vous découvrir un projet cruel, » dont j'ai horreur, & dont je ſouhaite » de tout mon cœur que vous puiſſiez » vous garantir. »

Les Amis du Tribun furent émus à cet avis de Flaccus ; & craignant tout dans cette foule tumultueuſe, ils ſe ſaiſirent des armes des Licteurs, & en écarterent ce qui ſe trouva trop près. Ce procédé, dont on ne pouvoit rendre raiſon à cauſe du bruit & de la foule, ſurprit les plus éloignés. On demandoit ce que ſignifioit cette violence, & les cris de ceux qui s'informoient, & de ceux qui tâchoient à répondre, ſe mélans les uns avec les autres rendoiet la confuſion encore plus grande, & empêchoient le tribun de ſe faire entendre: ſi bien que, voulant marquer à tout le monde le danger où il ſe trouvoit, il ſe leva ſur ſon Tribunal, en portant les mains à ſa tête, à laquelle il diſoit que ſes ennemis en vouloient abſolument.

Pluſieurs de ces mêmes Ennemis, qui ſe trouvérent-là préſens, profitans de cette démonſtration qui étoit fort innocente, s'écrierent auſſitôt, *le Tribun demande un Diadême*, & coururent au Sénat porter cette plainte calomnieuſe. « Nous l'avons vu, dirent-ils, demander au Peuple un bandeau Royal : » il a porté ſes mains à ſa tête, & leur » en a marqué la place. »

Soit que le Sénat fût ſurpris de ce nom de Roi, pour lequel il avoit naturellement tant d'horreur ; ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'on voulût ſe ſervir de ce prétexte pour juſtifier les violences qu'on avoit réſolues ; il eſt sûr qu'on parut extrêmement irrité, & que chacun ſe mit en état de tout entreprendre.

Scipion Naſica, illuſtre par ſa naiſſance, par ſes richeſſes, par beaucoup d'actions, & par une grande conſidération dans le Sénat, qui depuis long tems avoit conçu une haine contre Gracchus, dont les véritables cauſes ne ſont pas venues juſqu'à nous, & qui étoient indépendantes des affaires de la Loi ; déclama avec beaucoup d'emportement contre les entrepriſes du Tribun. « Mais il n'y a plus » rien à conſulter, dit-il tout d'un coup, » puiſqu'il en veut à la Tyrannie. Con- » ſul, c'eſt à vous à ſecourir la Choſe » publique, & à exterminer de force, » ſans procédure & ſans délai, le deſ- » tructeur de la liberté. »

Le Conſul, qui étoit homme ſage & prévoyant, lui répondit doucement qu'un Magiſtrat ne devoit jamais uſer de voies de fait, & qu'il ne lui arriveroit

jamais de faire mourir un Citoyen du ſang & du mérite de Gracchus. « Mais » ſi Gracchus & le Peuple, ajouta-t-il, » font des loix injuſtes, & uſurpent » une autorité qui ne leur eſt pas due, » je ſçaurai m'oppoſer à l'une & à l'au- » tre entrepriſe, & punir en Conſul » les attentats & les rébellions. »

Ce petit Diſcours modéré d'un homme de bon ſens alluma encore davantage la paſſion de Naſica ; & ſe tournant vers la Compagnie : « Puiſque, leur » dit-il, le ſuprême Magiſtrat aban- » donne la République, ceux qui vou- » dront en prendre ſoin n'ont qu'à me » ſuivre, & je me fais fort de la ſecou- » rir. « Il part en même tems : & retrouſſant ſa robe, ainſi que ceux qui le ſuivirent, qui furent en très-grand nombre, ils coururent tous à grands pas au Capitole, chacun, par reſpect pour les plus notables de la Ville, qui compoſoient la tête de cette Troupe, leur laiſant un paſſage libre. Leurs Valets, & leurs Eſclaves, s'armérent en chemin de tous les bâtons qu'ils purent trouver, avec leſquels ils écartérent tout ce qui pouvoit retarder leur route, & donnérent au Public une parfaite image de la Guerre dans le

tems d'une pleine Paix.

Par-tout où ils rencontroient des amis ou des connoiſſances de Gracchus, ils inſultoient, ils frapoient : & pouſſérent la choſe juſqu'à en tuer quelques-uns : & arrivés enfin au Capitolé, le déſordre recommença avec plus de vigueur ; & ſous prétexte qu'on cherchoit le Tribun, on ne ſçauroit dire combien de gens furent maltraités par cette Troupe confuſe de gens mêlés de toutes conditions, à qui la fureur des Nobles avoit permis ces violences.

Cependant chacun fuit, tout le Peuple s'écarte, les amis du Tribun ſe ſauvent ; & Gracchus ſe voyant abandonné de tout le monde, n'eut point d'autre reſſouce que de ſuivre ces amis lâches, qui le quittoient, & à qui la frayeur n'avoit pas aſſez laiſſé de liberté pour voir qu'ils auroient pu avec un peu de fermeté réſiſter à cette Troupe déſarmée & confuſe. Il ſe ſauvoit avec les autres, quand il ſe ſentit retenu par le bout de ſa robe: il prit le parti de l'abandonner à celui qui la tenoit ; & ce fut un ſpectacle bien indigne & bien touchant, de voir au milieu de la Paix tout un Peuple fuyant ſans ſçavoir pourquoi,

& ſon premier magiſtrat ſe ſauvant en chemiſe avec lui. Un ſecond accident plus funeſte que le précédent l'arrêta de nouveau. La précipitation avec laquelle chacun fuyoit fit tomber les premiers. Ceux qui ſuivoient ne leur donnérent pas le tems de ſe relever : preſſés par les autres, ils ſe jettérent ſur ceux qui étoient déja par terre, de ſorte que s'embarraſſant les uns les autres, ils embarraſſérent auſſi le Tribun qui les ſuivoit, & qui tomba avec eux dans ce tumulte.

Ce fut pour lors qu'un de ſes Collégues au Tribunat, nommé Publius Satureius, jaloux de ſon autorité, ou gagé par les Nobles, le frapa le premier d'un bâton à la tête. Ce coup fut bientôt ſuivi d'un autre que lui donna Lucius Rufus, qui ne craignit point de s'en vanter comme d'une action glorieuſe. Une infinité de coups ſuivirent ce dernier ; & ainſi mourut ſans prononcer aucune parole (*a*), ſans faire aucune réſiſtance, & ſans donner la moindre marque de douleur, le fameux Tiberius Gracchus, Tribun du Peuple, Fils de Ti-

(a) *Ille, nullâ voce delibans inſitam virtutem, concidit tacitus.* Cicer. Rhet. Lib. IV.

berius Gracchus, & petit-fils de Scipion, avant la trentiéme année de ſon âge, l'homme de la République le plus aimé du Peuple, le plus haï des Grands, & le plus eſtimé de tous.

On juge bien que le déſordre étoit trop grand pour finir ſitôt : la fureur dura encore longtems ; & quelques amis de Gracchus s'étant raviſés, & s'étant mis en défenſe, il fut tué dans cette eſpéce de combat civil plus de trois cens citoyens de part ou d'autre, ſans qu'on ſe ſervît dans toute cette tuerie d'aucune arme de fer.

C'eſt ici la premiére ſédition ſanglante qui ſe ſoit vue à Rome depuis l'expulſion des Rois ; toutes les autres diſſenſions, quelque grandes qu'elles euſſent été, s'étoient appaiſées par la déférence & par le reſpect du Peuple pour le Sénat, & par la condeſcendance du Sénat pour le Peuple. Ici les choſes furent pouſſées à l'extrême : le Tribun ne relâcha rien des droits du Peuple, le Sénat ne ménagea plus le Tribun ; & des haines ſecrettes & particuliéres s'étant mêlées aux intérêts des deux Ordres, on vit commencer à Rome l'effuſion du ſang des Citoyens. L'impunité

du crime y devint néceſſaire : le droit fut étouffé ſous la force majeure ; & Naſica ſe défit du Tribun par la plus dangereuſe de toutes les voies, & qui auroit dû détruire totalement la ville : car enfin on anima d'un côté une foule d'eſclaves & d'affranchis, qui, n'ayant rien à perdre, trouvoient infailliblement leur compte dans les déſordres de la ville : on irrita de l'autre une multitude de Peuple, qui, peu judicieuſe par elle-même, auroit été capable de ſuivre tous les mouvemens violens qu'on auroit voulu lui donner ; & ſi, comme par miracle, la République ſe ſauva dans cette conjuration, elle reçut un funeſte exemple, & un préſage de ſa deſtruction prochaine.

Rien cependant ne prouva mieux l'injuſtice de ceux qui avoient excité le dernier déſordre, que les ſentimens de vengeance qu'ils firent paroître après la mort même du Tribun ; car outre qu'ils firent jetter ſon corps dans la riviére, avec tous les autres qui avoient été tués, (inhumanité lâche, qui faiſoit honte au nom Romain,) ils firent mourir ſans procédure pluſieurs de ſes amis, parmi leſquels fut Diophane le Rhé-

toricien, & un Caïus Billius qu'ils enfermérent cruellement dans un tonneau avec des ſerpens & des vipéres : cruauté qu'on pardonneroit à peine aux peuples les plus barbares, dans leurs vengeances les plus légitimes.

On ne doit pas ici oublier ce qui ſe paſſa à l'égard du fameux Bloſſius, qui étant conduit au Sénat après cette premiére chaleur, & interrogé ſur tout ce qui s'étoit paſſé, avoua franchement qu'il avoit exécuté tour ce que Tiberius Gracchus lui avoit commandé. Naſica ne pouvant encore ſouffrir la fidélité de cet homme, qui lui ſembloit une preuve trop ſenſible du mérite de ſon ami, *Quoi !* lui dit-il, *s'il t'avoit commandé de mettre le feu au Capitole, l'aurois-tu donc éxécuté?* Bloſſius lui répondit doucement, *Il ne m'auroit jamais ordonné pareille choſe.* » Mais, repliquérent encore plu- » ſieurs fois les ennemis de Gracchus, » s'il avoit voulu te le commander ? « *Je l'aurois fait*, leur dit-il à la fin ; *car il ne l'auroit commandé que pour l'avantage du Peuple Romain.*

Cette eſtime fidelle & réguliére d'un ami ſi rare toucha le Sénat injuſte & furieux ; & quelque acharné qu'on fût

contre tous les amis de Gracchus, le Conſul trouva le moyen de faire ſauver Bloſſius, qui ſe retira en Aſie, où il ſe tua depuis, ne pouvant ſurvivre à un enchaînement de malheurs qui ſuivirent tous ceux auxquels il s'attacha.

Cependant le Peuple qui ne paroiſſoit pas calme, & qui faiſoit craindre quelque entrepriſe dangereuſe, obligea le Sénat, pour le ſatisfaire, à conſentir publiquement à la Loi; & pour marquer ſon conſentement, il ſubſtitua à la place de Tibérius qu'on venoit de tuer, Craſſus, beau-pere de Caïus, frere du précédent, dans la Charge de Commiſſaire pour la diſtribution des Terres: & pour tirer Scipion Naſica du danger où la haine & les inſultes fréquentes du Peuple l'expoſoient chaque jour, on l'envoya ſous quelque prétexte en Aſie; & ce fut dans cette eſpéce d'exil que troublé des remors du meurtre qu'il avoit commis, & de l'image de la ſédition qu'il avoit excitée, ſon eſprit affoibli par les douleurs qu'il ſentoit, il mourut à Pergame dans un délire, chargé des malédictions du Peuple, qui ne ceſſa jamais de l'accuſer d'avoir attenté ſur la perſonne d'un Magiſtrat dans le plus

plus ſaint & le plus vénérable Temple de la Ville (*a*).

Il eſt peu ſurprenant que le Peuple marquât tant de reſſentiment contre Naſica ; puiſque le dernier Africain, cet homme ſi cher à la République, s'étant aviſé de dire après la mort de Tibérius ces deux Vers d'Homere,

Que déſormais autant en puiſſe prendre
A qui voudra telle choſe entreprendre,

le Peuple ceſſa de l'aimer, & commença de le haïr : & à ſon retour de Numance, comblé de gloire & d'honneur, il fut interrompu dans ſa harangue, & injurié même par le Peuple.

Voyons maintenant quelle fut la ſuite de toutes les guerres civiles des Romains, qui n'ont pas diſcontinué depuis juſqu'à la totale deſtruction de la République.

On ne peut pas douter de l'effet que fit cette mort ſur l'eſprit de Caïus Gracchus ſon frere, jeune homme encore d'environ vingt & un an, mais qui dans cet âge faiſoit remarquer des ſentimens élevés & des inclinations nobles, telles que lui avoit inſpiré la même édu-

(a) *Dans le Capitole.*

cation qu'il avoit reçue de ſa mere, & l'exemple tout récent de ſon frere.

Il revint de Numance, où il ſervoit ſous Scipion dans le tems de la mort de Tibérius; & il reſta quelque tems dans la tranquillité d'une vie-privée, qui faiſoit croire à tout le monde, qu'il étoit autant éloigné des affaires publiques, que ſon frere avoit paru les aimer.

Il s'appliqua avec ſoin à l'étude de l'éloquence, en laquelle il ſurpaſſa tous les Orateurs de ſon tems, & ne céda point même à ſon frere, qui avoit paſſé pour le premier de tous; & il eſt ſûr qu'il lui fut ſupérieur, au moins quant à la vivacité & la véhémence du diſcours, qui entraînoit dans ſon ſens tous ceux qui l'écoutoient. La premiére preuve qu'il donna de ſon éloquence, fut en défendant un de ſes amis nommé Vectius devant le Peuple, qui marqua une ſi grande joie en le voyant plaider, que les Grands toujours ennemis de ſa famille, en conçurent dès-lors de ſiniſtres préſages.

Il ne ſuivit pourtant point ces applaudiſſemens populaires; & ſoit comme l'écrit Cicéron, qu'il fût bien aiſe d'être

éloigné de l'adminiſtration des affaires, ou ſoit que ſa jeuneſſe lui fit croire qu'il avoit beſoin d'acquérir plus de mérite & de réputation, il s'en alla en Sardaigne, où il ſervit en qualité de Queſteur du Conſul Oreſte. Il s'y diſtingua par ſa valeur, ſes libéralités, & ſa douceur : qualités, qui lui acquirent également le cœur des ſoldats & des peuples de cette province. Il obtint des bleds d'un Roi d'Afrique, nommé Micipſa, dont les Ambaſſadeurs, étant arrivés à Rome, dirent au Sénat, que leur Roi avoit envoyé des bleds à leur armée de Sardaigne à la conſidération de Gracchus ; ce qui irrita ſi fort cette Compagnie, qu'elle crut dès ce jour être en droit de le perdre, pour éviter des déſordres ſemblables à ceux que ſon frere avoit excités.

Ce fut ſans doute pour ce ſujet qu'on l'accuſa d'avoir eu part à certaine conſpiration, découverte en la ville de Fregelles, & étouffée & punie par le Préteur Opimius, qui fut depuis l'auteur de la perte de Gracchus. On ne ſçait point préciſément s'il avoit contribué au ſoulévement de ces Peuples ; mais Opimius qui étoit entiérement at-

taché au Sénat, publia & perſuada à tout le monde qu'il étoit l'auteur ou le principal complice de la révolte des Frégelliens, qui n'auroient jamais oſé tenter une rébellion, ſans être aſſuré d'un puiſſant protecteur, qui leur faiſoit eſpérer la faveur du Peuple Romain. Il eſt ſûr au moins, qu'il eut beſoin de tout ſon eſprit pour juſtifier ſon innocence, ou véritable, ou prétendue, & pour effacer des eſprits ces impreſſions nuiſibles à ſa réputation, & qui peut-être étoient abſolument fauſſes.

La jalouſie qu'il remarqna dans le Sénat, l'injuſtice & la noirceur de ceux qui pour le perdre l'avoient mêlé fauſſement dans une conſpiration, l'amour du Peuple qui éclata plus d'une fois en ſa faveur, le deſir naturel de venger la mort indigne d'un frere illuſtre, la crainte de ne pouvoir éviter les piéges de ſes ennemis, & peut-être certaine viſion qu'on dit qu'il eut, l'obligérent, malgré l'inclination oppoſée que lui donne Cicéron à s'embarquer dans les affaires, & à briguer le Tribunat du Peuple, qui étoit l'emploi propre aux grands deſſeins.

Il étoit jeune : j'ai dit qu'il n'avoit

guéres plus de vingt ans quand ſon frere fut tué. Il ne s'en étoit écoulé que dix (*a*), quand il brigua le Tribunat ; ſi bien qu'il n'en avoit guéres au-delà de trente. Il étoit bien fait de ſa perſonne, & d'une taille impoſante & majeſtueuſe : la parole facile, le ton de voix agréable, l'air un peu grave & ſérieux, mais il ſçavoit au beſoin le radoucir ; & ſes civilités, pour être générales, ne laiſſoient pas d'être proportionnées à tout le monde : inſtruit dans toutes les Sciences & dans tous ſes Arts ; capable également de l'adminiſtration des affaires de la Guerre, de la Juſtice, & du Gouvernement ; expéditif d'ailleurs, & finiſſant dans un jour ce que les autres avoient peine à terminer dans un mois. Pour les mœurs, on ne ſçauroit en trouver dans quelque autre que ce ſoit de plus pures & de plus irréprochables : patient, quand il ne s'agiſſoit que de lui-même, juſqu'à l'inſenſibilité : ſobre, au milieu des délicateſſes qui l'environnoient : libéral, juſqu'à la profuſion d'un patrimoine que ſon frere avoit déja épuiſé : ennemi du

(a) *Decem interpoſitis annis.*
Velleïus Paterculus, Libr. II.

menſonge & de la calomnie, dont il prenoit ſoin de garantir ſes plus cruels ennemis : imitateur parfait de ſon frere, dans l'amour qu'il avoit pour l'équité, qui ne lui laiſſa jamais ſouffrir l'injuſtice, ſans la démaſquer, & ſans la pourſuivre, ſous quelque voile qu'elle fût ſoutenue : ſévére pour lui-même & pour les autres ; différent en cela de ſon frere, qui gardoit pour lui ſeul toute ſon auſtérité : ſe mêlant de toute ſorte d'affaires, & voulant lui-même les exécuter toutes ; perſuadé avec raiſon que perſonne n'en étoit plus capable que lui: & ſes ennemis même étoient forcés d'admirer la facilité avec laquelle il répondoit en même tems aux Ambaſſadeurs étrangers, aux officiers de guerre, aux magiſtrats de juſtice, aux gens de lettres, & aux ouvriers, maçons, ſculpteurs, &c. qui ſans ceſſe avoient affaire à lui.

Tel que je viens de le dépeindre, & avec l'avantage d'un nom chéri parmi le Peuple, il eſt peu ſurprenant qu'il obtint le Tribunat, avec un concours infini de gens, qui vinrent de toutes parts, pour avoir part à cette élection, & qui montérent juſques ſur les toits, pour

avoir le plaiſir de donner leur voix, que la multitude aſſemblée empêchoit les derniers venus de donner dans la Place. Les Nobles & les Riches tâchérent inutilement de traverſer l'Election d'un Homme, dont ils ſçavoient bien qu'ils ne pouvoient pas être aimés, & dans lequel ils reconnoiſſoient tant de qualités propres à leur nuire.

Il ne tarda guéres, en effet, à marquer les ſentimens de vengeance que le ſang de ſon frere lui demandoit; & la Charge de Tribun lui fourniſſant chaque jour des occaſions de parler en Public, on remarqua que dans toutes les harangues, il faiſoit toujours entrer la mort de ſon frere, qui étoit un ſujet bien propre à toucher le Peuple, lorſqu'il étoit manié adroitement par un frere qui en étoit ſi touché lui-même, & par un des premiers Orateurs qu'ayent eu les Romains. Auſſi la pitié du Peuple ému parut dans toute la ville; & il eſt peu de choſes, dont on n'eût pu le rendre capable, ſi dans ce tems on eût eu tout prêt pour exécuter.

Caïus ſe contenta pour lors de publier deux Edits. Par le premier, il déclara infame tout homme qui avoit été dépo-

ſé d'une Magiſtrature. On voit qu'il prétendit par-là ternir Octavius, qui avoit été dépoſé par ſon frere : il eſt vrai qu'il révoqua depuis cet Edit, à la ſollicitation de ſa mere Cornélie, qui le voulut ainſi, & à laquelle il me ſemble qu'Octavius appartenoit un peu. Par le ſecond Edit, il déclara que tout Magiſtrat, qui auroit exilé un Citoyen Romain ſans obſerver les procédures ordinaires, ſeroit reſponſable de ſa conduite au Peuple, à qui ſeul le Jugement en appartiendroit ; & cet Edit étoit pour faire le Procès à Popilius, qui, étant Préteur, exila tous les amis de ſon frere. Ce Popilius n'attendit pas le Jugement du Peuple, & ſe bannit lui-même pour un très-long tems.

Ces deux Edits bien reçus furent bientôt ſuivis de pluſieurs autres, tous favorables au peuple, qu'il publia l'un ſur l'autre, & qui tous enſemble changeoient abſolument la forme du Gouvernement de la République (*a*). Il ordonna par l'un le repeuplement de pluſieurs villes ; par un autre, il étendit

(a) *Nil immutatum, nil tranquillum, relinquens.* Velleïus Patercul. Libr. II.

le

le droit de Citoyen Romain à tous les Peuples d'Italie, juſqu'aux Alpes; par celui-ci, il diminua conſidérablement le prix du bled, en faveur des pauvres; & enfin il confirma par un autre, le plus conſidérable de tous, ce que ſon frere n'avoit pu achever, qui étoit de joindre aux Sénateurs pareil nombre de Chevaliers, pour juger toute ſorte d'affaires, avec une égalité de pouvoir : ſi bien que cet Edit étant paſſé, on ajouta à trois cens Sénateurs, qui compoſoient tout le Sénat, trois cens Chevaliers Romains, dont le Peuple laiſſa le choix au Tribun; ce qui le rendit abſolument le Maître de la Ville.

On peut penſer quels égards on fut obligé d'avoir dans le Sénat, pour un homme qu'on haïſſoit pourtant, mais qu'on voyoit ſi abſolument gouverner, & ſur lequel il étoit difficile d'attenter ſi-tôt; la mort toute fraiche de ſon frere lui faiſant prendre des précautions, & le peuple paroiſſant en état de tout perdre, & de tout ruiner au premier événement.

Tout le monde s'adreſſoit à lui en toute ſorte d'affaires: le Sénat étoit obligé de le conſulter pour ſes décrets, de

peur qu'il ne les fît caſſer par le peuple ; & s'étant chargé de l'Intendance des Chemins, du repeuplement des Villes, & de la reſtitution des Arts qui ne floriſſoient guéres, on le vit travailler avec une diligence merveilleuſe à une infinité de choſes différentes, & preſque incompatibles qu'il faiſoit réuſſir avec une facilité ſurprenante.

Ses ennemis & ſes envieux épluchérent en vain le détail de ſa conduite dans l'adminiſtration de tant d'affaires diverſes : ils ne purent jamais lui rien reprocher que cette ambition, qui le faiſoit ſe charger de tout, ſans vouloir ſe repoſer de rien ſur perſonne ; & le Public cependant lui reſta obligé de tous ſes ſoins, & ſur-tout de cette belle réparation des chemins qui dura fort long-tems après lui, & qui fut l'un des plus beaux monumens du ſoin que les Romains avoient de la commodité publique.

Cette beauté des chemins qu'il avoit réparés, étoit telle, qu'on ne ceſſoit de s'en louer dans toute la Ville. C'étoit peut-être, de tout ce qu'il avoit fait pour le Public, ce qui méritoit les moindres acclamations : ce fut pourtant ce

qui détermina le peuple à lui promettre confuſément tout ce qu'il voudroit demander. Il profita de cette heureuſe diſpoſition ; & on l'entendit alors haranguer & remercier cette multitude, & ſur la fin lui demander une ſeule grace qu'il ſouhaitoit paſſionnément d'obtenir. Pluſieurs penſérent qu'il demanderoit le Conſulat, & ſa confirmation au Tribunat en même tems ; on fut ſurpris, lorſque deſcendu dans la Place, il alla prier chacun de faire Conſul Caïus Fannius ſon ami. Ce déſintéreſſement le fit aimer encore davantage : on lui accorda ſa demande pour Fannius ; & il fut lui-même confirmé Tribun pour l'année ſuivante ſans qu'il l'eût demandé, quoiqu'il fut inouï qu'on eût jamais donné aucune Charge à qui que ce ſoit ſans la pourſuivre dans la place.

Le Sénat vit juſqu'à quel point s'étoit élevée la puiſſance de Gracchus, qu'il jugea peu différente de celle des Rois. On chercha dans ce corps tous les expédiens imaginables, pour la détruire, ou pour la diminuer. Après pluſieurs tentatives inutiles, & après avoir employé les moyens qui paroiſſoient les plus propres à cet effet, ils s'aviſérent

enfin, après beaucoup de réfléxion, de celui qui paroiſſoit le plus contraire à leur intérêt ; mais qui étoit d'autant plus propre à leur deſſein, qui étoit moins pénétrable : & c'eſt ici à mon ſens, le tour de la plus fine & de la plus recherchée politique, qu on trouve dans tout le cours des affaires de ce tems-là.

Ils recherchérent l'amitié de Livius Druſus, Collégue de Caïus Gracchus au Tribunat, homme d'un mérite reconnu, & d'une conſidération très-reſpectée dans les deux ordres ; mais qui n'étoit ſans doute pas exemt des ſentimens d'envie & de jalouſie, que l'autorité de Gracchus inſpiroit naturellement à tous ceux qui, dans une égalité de pouvoir, étoient obligés de lui céder en tout.

Les Sénateurs donc lui repréſentérent l'état chancelant où étoit la République, par la faveur immenſe de Caïus, à laquelle rien ne pouvoit réſiſter, & qui infailliblement alloit couter la liberté même à l'Etat. « Il faut pourtant bien, » lui dirent-ils, ſe garder de vous op» poſer à ſes Loix, comme fit Octavius » à celles de ſon frere : il lui en couta » ſa réputation, & il acheva de ruiner » les affaires du Sénat. Il faut, au con-

» traire, ajouter à toutes les Loix qu'il » publiera en faveur du Peuple, quelque choſe de plus favorable ; de telle » ſorte, qu'au lieu qu'il n'a propoſé que » le repeuplement de deux ou trois » Villes, vous le propoſerez de douze : au lieu du prix qu'il a mis au bled » diſtribuable aux Pauvres, il faut le » diminuer encore de la moitié ; & » ainſi de tout le reſte, &c. Vous rendrez par-là inutile toute la flaterie » dont il uſe envers le peuple, qui à » meſure que vos faveurs ſeront plus » grandes que les ſiennes, ſera obligé » de vous aimer davantage ; & vous » le reconcilierez parfaitement avec le » Sénat que Caïus veut détruire, ſi vous » ajoutez à toutes vos Ordonnances, » que c'eſt du conſentement & de l'avis » du Sénat. «

Cette adreſſe réuſſit merveilleuſement ; Livius Druſus flata le peuple ; & le peuple aima Druſus, & commença à ne plus tant haïr le Sénat. Ce qui augmenta même ſon eſtime pour Druſus, c'eſt qu'il refuſa conſtamment toutes les Commiſſions qu'on vouloit lui donner pour l'exécution de ſes Edits : là où Gracchus, au contraire, prenoit toute

l'adminiſtration pour lui ; ce qui lui donnant un maniment d'argent, ne laiſſoit pas de lui ſuſciter, quelque irréprochable qu'il fût, des Calomniateurs. Telle fut la Commiſſion qu'il prit du rétabliſſement de Carthage détruite depuis par Scipion, qui l'obligea à paſſer en Afrique : Voyage, qui fut à mon ſens l'une des plus grandes fautes qu'ait faites le Tribun, qui, dans le tems que ſes ennemis mettent en uſage pour détruire ſa faveur auprès du peuple, quitte la partie & s'éloigne, laiſſant ſes intérêts au caprice d'une populace légére & inconſtante.

Il ne faut pas auſſi douter que Druſus ne profitât avec eſprit de cette abſence, qui fut précédée immédiatement par un événement, qui aida beaucoup à la diminution du crédit de Gracchus, & qui eſt l'un des endroits de ſa vie qu'on a le plus beſoin de juſtifier, ſi l'on veut le rendre tout-à-fait innocent.

C'eſt la mort du ſecond Scipion, dont je veux parler, arrivée ſous le Conſulat de M. Aquilius, & de C. Sempronius. Cet homme, le plus eſtimé & le plus grand perſonnage de la République, fut trouvé mort dans ſa maiſon,

ſans aucune marque de la cauſe de cette mort, que quelques coups, dont on apperçut à peine les meurtriſſures.

Fulvius, ennemi de cet homme illuſtre, avec lequel il avoit eu de grandes conteſtations, le jour d'auparavant dans la Tribune aux Harangues, fut ſoupçonné d'être l'auteur de cet attentat, d'autant plus vraiſemblablement que Fulvius étoit un homme violent, ſéditieux, capable de pareille entrepriſe; & qu'il appréhendoit Scipion, avec d'autant plus de raiſon, que ſon crédit étoit plus grand, & qu'il avoit réſolu de le perdre. C. Gracchus, ami particulier de Fulvius, qu'il avoit fait nommer Commiſſaire avec lui pour le département des Terres, ne fut pas exemt de ſoupçon d'avoir eu part à cette mort. On ſçavoit les engagemens différens où ils étoient : on ſçavoit le reſſentiment que conſervoit Gracchus contre Scipion, pour avoir approuvé le meurtre de ſon frere; on ſçavoit l'obſtacle puiſſant que mettoit l'eſtime & la réputation de Scipion aux entrepriſes & aux projets de Caïus. Il avoit couru d'ailleurs certain bruit, que Sempronia, femme de Scipion, & ſœur de Gracchus, avoit fait

l'eſſai de quelque poiſon : & de plus, on jugeoit que Fulvius qu'on ne doutoit point complice du crime, ne s'en ſeroit pas chargé tout ſeul, & ſans l'appui d'un homme qui diſpoſoit de l'eſprit du peuple. En effet, ce peuple qui adoroit encore Gracchus, & qui craignit qu'il ne fût trouvé complice de cette mort, empêcha, pour éviter de fâcheux éclairciſſemens, qu'on fit des informations ; & la mort du plus grand des Romains, (cet homme, qui après deux Conſulats, après la priſe de Carthage & de Numance, ces deux terreurs de Rome (*a*), après pluſieurs triomphes & pluſieurs grandes actions, vit élever ſa patrie au-deſſus de tous les Etats du Monde par ſon ouvrage,) ne fut, ni vengée, ni pourſuivie ; on ne fit, ni procédure, ni perquiſition : dernier excès de l'amour du peuple pour Gracchus.

Cela n'empêcha pas que tout le Sénat ne criât contre un pareil attentat. Pluſieurs, parmi le peuple, conçurent une diminution d'eſtime pour Caïus, dès qu'ils le ſoupçonnérent d'être l'au-

(a) *Poſt bis exciſos terrores Reipublicæ.*

teur d'un crime ſi énorme : & le ſoupçon paſſa preſque depuis en certitude ; parce qu'on jugeoit avec raiſon, qu'il auroit voulu lui-même qu'on eût pourſuivi cette affaire, pour ſe laver d'un tel doute, s'il avoit cru pouvoir paroître innocent.

Ceux qui l'ont cru véritablement l'auteur ou le complice de cette mort, ont avancé auſſi, que toute la famille des Scipions avoit trempé dans la Conjuration contre ſon frere, dont Naſica n'avoit été que l'Exécuteur ; & ils ont cru par-là pouvoir en quelque façon juſtifier ſa vengeance.

Il laiſſa les choſes dans cet état lorſqu'il alla repeupler Carthage, qu'il appella depuis Junonia. Quelques-uns penſérent, qu'il avoit cru devoir s'éloigner de Rome, pour effacer par ſon abſence l'idée du crime dont on l'accuſoit, ou pour s'épargner à ſoi-même les images affreuſes, que ſon attentat lui préſentoit dans un lieu où il trouvoit chaque jour des ſujets de remors & de repentir.

Cependant Druſus, profitant de la conjoncture de cet éloignement, travailla puiſſamment à le détruire dans l'eſprit du peuple. Il ſe garda pourtant bien de

ſe déclarer jamais contre lui ; mais après avoir flaté ce dernier ordre par tous les endroits les plus outrés, il crut porter une atteinte mortelle à l'eſtime qu'on avoit pour Gracchus, en ſe déchaînant contre Fulvius, que tout le monde ſçavoit être ſon ami intime.

Il obſerva de grands ménagemens, dans les déclamations qu'il fit contre Fulvius : car dans le deſſein qu'il avoit de faire dériver une grande partie de la haine publique ſur Gracchus, il prit ſoin qu'on ne s'apperçût point de ſon deſſein ; & pour cela, il ne parla jamais de la mort de Scipion, que chacun ſçavoit être l'attentat le plus noir de Fulvius ; de peur qu'on ne reconnût qu'il vouloit renouveller le ſouvenir d'un crime que le peuple avoit voulu enſevelir en faveur de Caïus. Il accuſa ſeulement Fulvius, d'avoir voulu ſoulever les peuples d'Italie, d'avoir ſollicité les Alliés à l'infraction des Traités. Il fit remarquer le caractére toujours factieux d'un homme, que ni la dignité conſulaire dont il avoit été honoré, ni les graces que le Sénat & le Peuple lui avoient ſouvent accordées, n'avoient pu ramener au goût d'une vie paiſible. Il pei-

gnit Fulvius emporté & violent, cherchant toujours à profiter dans le déſordre de la choſe publique, & à accommoder le mauvais état de ſes affaires, que ſes partis, ſes cabales, & ſes débauches continuelles avoient tout-à-fait ruinées.

Chacun reconnut le caractére de Fulvius ; & l'on ſe reſſouvint d'autant plus de l'aſſaſſinat de Scipion, que Druſus avoit pris plus de ſoin de le taire. Le Peuple ſe déclara ouvertement contre lui, & vouloit qu'on lui fit ſon Procès, pour donner ſatisfaction au Sénat, dont Druſus lui faiſoit ſi ſouvent remarquer les faveurs & les déférences.

Ainſi les Affaires de Gracchus ſe ruinoient tout-à-fait, par la diſgrace d'un homme qui étoit comme ſa créature. Il reçut en Afrique les nouvelles de ce prodigieux changement ; & ne croyant pas devoir retarder davantage ſon retour, il arriva à Rome après ſoixante & dix jours d'abſence.

Il reconnut en arrivant la faute qu'il avoit faite de s'éloigner ; & pour tâcher de la réparer, il quitta ſa maiſon qui étoit au Mont Palatin, & vint ſe loger tout près de la Place, où il pour-

roit plus facilement faire ſa cour au petit peuple, dont ce quartier étoit rempli.

Il publia d'abord, pour regagner les bonnes graces du peuple, le reſte des Loix qu'il avoit projettées, toutes plus oppoſées & plus funeſtes au Sénat.

On concevoit difficilement combien le peuple, qui l'avoit preſque oublié, & qui pendant ſon abſence s'étoit rangé du parti de Druſus & du Sénat, fut changé en le voyant; & combien de marques de tendreſſe & d'empreſſement il en reçut: Variété toujours éprouvée & toujours fatale, à ceux qui n'en ſont pas aſſez convaincus.

Il deſtina, ſans perdre de tems, un jour pour faire approuver toutes ſes Loix; & l'on vit arriver pour cette approbation une ſi grande quantité d'Etrangers à Rome, que l'on ne douta point du ſuccès de tout ce qu'il plairoit à Gracchus de propoſer. Le Sénat, pour éluder cette multitude, perſuada au Conſul de faire crier à ſon de trompe, que tout ce qu'il y avoit à Rome de gens, qui n'étoient pas naturels Romains, euſſent à vuider dans le jour; & ce fut la premiére fois, qu'on vit

ordonner que les Amis, les Alliés, & les Citoyens même euſſent à ſortir de la Ville.

Le Tribun Gracchus fit afficher la Caſſation du Mandement du Conſul, & permit à tous ceux qui voudroient de reſter dans la Ville ; & promit même de les protéger contre les inſultes qui pourroient leur être faites : ce qu'il n'exécuta point trop ponctuellement ; car les Licteurs du Conſul ayant mis en priſon un Etranger, il diſſimula l'injure : & ſoit qu'il ne fût pas aſſez fort pour le ſoutenir, ou qu'il craignit d'allumer la guerre civile, il eſt sûr qu'il ne fit aucun mouvement ; & cela ne lui porta pas un léger préjudice dans l'eſprit du Peuple.

Cependant, Opimius fut fait Conſul, cet homme tout dévoué au Sénat, & l'ennemi de Gracchus depuis la Conſpiration de Fregelles, dont il l'avoit accuſé d'être l'auteur. Toujours déterminé à le pourſuivre, il effaça le lendemain de ſon inſtallation pluſieurs de ces Loix : il caſſa entre autres celles du repeuplement de Carthage, dont il rendit le Tribun reſponſable.

Cette maniére hardie & peu ménagée d'un homme, qu'on connoiſſoit naturellement auſſi ferme qu'entreprenant, fit prévoir à tout le monde l'embraſement qui alloit ſuivre cette premiére étincelle ; & en effet, Gracchus ayant aſſemblé ſes Amis, parmi leſquels Fulvius tenoit le plus conſidérable rang, il fut réſolu d'amaſſer des gens pour s'oppoſer aux voies de fait du Conſul, qui venoit de faire entrer dans la Ville des Troupes qui lui étoient dévouées. L'on ne douta plus dès-lors des malheurs qui alloient arriver : ſur-tout depuis qne Cornélie, la Mere de Gracchus, l'eut exhorté elle-même en public, à ne plus ſouffrir les inſultes du Conſul, & à ſe reſſouvenir qu'un même eſprit & un même ſort étoit réſervé à ſon Frere & à lui, & qu'il ne devoit point refuſer au Peuple opprimé une vie qu'elle ne lui avoit donnée que pour le bien & pour la liberté publique ; que pour elle, quelque grande que fût la douleur que ſa perte lui cauſeroit, ainſi qu'avoit été celle de ſon Frere, elle ne ſe croiroit pourtant pas trop malheureuſe d'avoir mis au jour deux Enfans, qui auroient

vécus & ſeroient morts les Protecteurs de la liberté publique. Liberté ! Nom équivoque, dont tous les Factieux ſe ſervirent toujours !

Les choſes étoient dans cet état, quand le jour fixé pour la réviſion des Loix étant arrivé, chacun des deux partis ſe trouva dès le grand matin au Capitole. Le Conſul Opimius y ſacrifia; & l'un de ſes Licteurs portant les entrailles de la Victime, & paſſant près de Fulvius, *Faites place*, dit-il, *mauvais Citoyen que vous êtes aux Gens de bien.* Il accompagna ces paroles de quelques geſtes menaçans, qui irritérent Fulvius, & le Peuple, encore plus que lui ; de ſorte que ſe trouvant tous indignés des inſolences du Licteur, qui avoit oſé s'en prendre à un Homme Conſulaire, ils ſe jettérent tous ſur lui, & il fut tué dans cette émeute. Caïus Gracchus en reprit aigrement le Peuple ; mais Opimius n'eut aucun égard à ce déſaveu, & repréſenta avec ſa vivacité ordinaire, que rien ne pouvoit être paiſible ſous les Magiſtratures des Gracques, puiſque les Sacrifices les plus ſaints étoient pollués par le meurtre de ceux qui y ſer-

voient. Une grande pluie qui ſurvint tout à coup, & qui ſépara néceſſairement tout le monde, empêcha qu'on ne vît dans ce jour la fin de cette affaire.

Mais le lendemain, Opimius aſſembla le Sénat dès le grand matin ; & il prit ſoin de faire paroître à la porte de la ſale le corps ſanglant du Licteur, ſur quoi le Conſul demanda juſtice au Sénat.

Il ne laiſſa pas de ſe trouver dans ce Corps quelques perſonnes ſages, & dépouillées de paſſion, qui repréſentérent, que quoique l'attentat commis en la perſonne d'Antyllus fût très-blâmable, on devoit pourtant conſidérer que le Tribun n'y avoit eu aucune part, & qu'il avoit au contraire repris très durement ceux qui l'avoient commis ; que d'ailleurs, le Licteur s'étoit attiré ſon malheur, par une inſolence puniſſable à l'égard d'un Homme Conſulaire, tel que Fulvius ; & qu'après tout, l'on avoit vu depuis peu tuer Tiberius Gracchus, Tribun du Peuple, & jetter ſon corps dans le Tibre, ſans procédure & ſans information, ſans que pourtant on eût

ſongé

ſongé à venger cette mort ; & que ce ſeroit marquer trop de partialité, de prétendre venger celle d'un homme vil, tel qu'un Licteur.

Ce Diſcours ne fit aucun effet ſur la plus grande partie du Sénat animée par Opimius, qui ayant fait opiner dans l'ordre, il fut fait un Décret, ou Senatuſconſulte, à la pluralité des voix, par lequel eu égard à l'urgente néceſſité, le Sénat donnoit tout pouvoir au Conſul, & lui permettoit d'agir ſouverainement & ſans procédure, en tout ce qui ſembleroit utile à la République, & à exterminer les Tyrans.

Tel fut le Décret du Sénat, ou pour mieux dire, tel fut le ſignal du combat, & le commencement du carnage ; car Opimius qui avoit réſolu la perte de Gracchus, ſe ſervant de tout le pouvoir qu'on venoit de lui donner, ordonna que tous les Sénateurs priſſent les armes, & à tous les Chevaliers Romains, qu'ils euſſent à ſe trouver le lendemain matin avec deux de leurs Serviteurs armés au Capitole, pour y être employés aux beſoins de la République.

Fulvius, de l'autre côté, aſſembla tous ſes gens ; car le Peuple ſur lequel

on auroit pu compter, avoit disparu depuis le dernier Décret du Sénat. Gracchus, considérant la lâcheté de ceux qu'il avoit soutenus avec tant de chaleur, ne put s'empêcher d'exprimer sa douleur, s'étant arrêté devant la Statue de son Pere. » Vous m'avez donné le » jour, lui dit-il, pour soutenir ce » Peuple que vous avez vu libre. Je » n'ai rien omis pour lui conserver cette » liberté : mon frere a péri pour cette » cause ; je vais périr de même, avec le » chagrin de voir l'insensibilité où l'on » est pour ce qui me coutera la vie. »

Cette action touchante ranima un peu la populace endormie, & plusieurs s'étant joints aux Troupes que le Tribun avoit dans la Ville, il fut fait une garde à la maison de Gracchus, & à celle de Fulvius : il y en avoit une, d'autre part, à celle du Consul ; & l'on vit à Rome l'image de la vive guerre, sans qu'il y eût d'autres ennemis que ses propres Citoyens.

Les Troupes de Fulvius s'armérent des dépouilles des Gaulois, que Fulvius avoit vaincus l'année de son Consulat, & qui étoient attachées aux parois de sa maison ; & après de grands cris,

elles allérent s'emparer du Mont Aventin.

Caïus, au contraire, ſortit en robe longue & ſans armes, pour ne rien changer à ſa coûtume, & ne pas paroître avoir part aux fureurs de la ſédition. Il s'échapa des mains de ſa Femme Licinia, qui voulut en vain l'arrêter; & qui, revenue de l'évanouiſſement que ſa fuite lui cauſa, *Il part*, dit-elle, *pour une guerre où il périra infailliblement, ſans que je puiſſe eſpérer la reſſource de pouvoir me conſoler de ſa perte par la gloire qu'il y aura acquiſe.*

Le Tribun, cependant, ſe faiſant une idée de tous les malheurs qui alloient commencer, & concevant une juſte horreur pour tout le ſang qu'on alloit ſi cruellemenr répandre, perſuada à Fulvius d'envoyer au Conſul le plus jeune de ſes Enfans, qui étoit d'une beauté merveilleuſe, avec ordre de demander des propoſitions de Paix & d'accommodement; & ce beau & jeune Garçon arriva effectivement au Sénat avec un Caducée à la main, qui étoit la marque de ſauve-garde qu'on donnoit aux Hérauts. Il ſe préſenta à Opimius, avec bcaucoup d'humilité; & après

avoir marqué par ſes larmes la douleur que ſon parti reſſentoit des déſordres préſens, il leur dit qu'il venoit pour recevoir des paroles de paix & de réconciliation.

La plûpart des aſſiſtans étoient d'avis qu'on envoyât des Députés au Tribun & à Fulvius, & qu'on traitât pour épargner le Sang Romain; mais Opimius, qui, à cette marque de ſoumiſſion, reconnut leur foibleſſe, lui répondit avec l'autorité dont il étoit revêtu, que ce n'étoit point à des criminels & à des rebelles à traiter de Paix, ni de réconciliation pour amuſer le Sénat; mais que s'ils venoient eux-mêmes en état de ſupplians ſe ſoumettre à la juſtice, peut-être le Sénat pourroit s'adoucir à leur égard, & leur pardonner une partie de leur attentat: qu'au reſte, il lui défendoit de plus venir porter de parole, qu'aux conditions qu'il venoit de lui preſcrire.

Le Tribun vouloit aller lui-même remontrer au Sénat ſes injuſtices & ſes violences; mais il fut retenu par tout ſon parti: ſi bien qu'on ſe contenta d'y renvoyer le jeune Fils de Fulvius, que le Conſul fit arrêter ſans vouloir l'enten-

dre ; & ne cherchant qu'à combattre, il marcha avec ſes Troupes, dont quelques Candiots faiſoient la tête contre Fulvius. Celui-ci vit avec la derniére douleur ſa conduite & ſa valeur inutiles, par la lâcheté des ſiens, qui ne purent ſoutenir un moment l'attaque du Conſul ; de ſorte qu'il fut contraint de ſe ſauver comme il put : & ayant été trouvé dans une petite étuve, où il s'étoit caché, il y fut tué avec ſon Fils ainé.

Ce bon ſuccès d'Opimius épouvanta tout le parti du Tribun ; & l'amniſtie que le Conſul fit publier pour tous ceux qui l'abandonneroient, acheva de faire quitter Gracchus à tous les ſiens : ſi bien que le défenſeur du Peuple, cet homme qui avoit tant de mille Citoyens ſous ſa protection, reſta ſeul avec quelques-uns de ſes amis, qu'il ne voulut point commettre à un combat ſi inégal. Il eſt cependant peu concevable combien cet homme, qui avoit marqué tant de vivacité & tant de valeur en diverſes occaſions, marqua d'indolence & d'inſenſibilité dans celle-ci. Il entra dans le Temple de Diane : *Déeſſe*, lui dit-il, *que le Peuple, pour qui je me ſuis ſacrifié, ſente à jamais l'effet de ſon ingratitude ; &*

que les fers qu'on lui fera porter, ſoient tels, qu'il ne ſorte jamais de ſon Eſclavage ! Souhait, qui fut depuis très-exactement accompli. Se ſaiſiſſant enſuite de ſon épée, il voulut s'en fraper, quand ſes deux plus fidéles amis la lui arrachérent & l'encouragérent à fuir. Il ſuivit leur avis ; & ce fut dans cette fuite, que Pomponius & Licinius firent tant de belles actions, pour empêcher la priſe du Tribun que ſes Ennemis pourſuivoient. Enfin, ne pouvant plus être ſecouru, tous ſes amis morts ou pris, avec la douleur d'un homme abandonné & trahi par ceux dont il défend la cauſe, il ſe jetta dans un bocage conſacré aux Furies, où ſon ſerviteur Philocrates le tua, & ſe tua lui-même en même-tems.

Ceux qui le pourſuivoient coupérent ſa tête ; & comme on avoit promis à quiconque l'apporteroit, ou celle de Fulvius, autant peſant d'or, on lui arracha la cervelle, & on y ſubrogea du plomb, qui la fit peſer dix-ſept livres. Le corps & ceux de trois mille qui périrent dans ce malheureux déſordre, furent jettés dans le Tibre : Licinia ſa Femme, fut privée de ſon douaire ; & pour

comble d'inhumanité, on fit mourir le jeune Fils de Fulvius, qu'on avoit arrêté, & qui n'étoit coupable que d'être le fils malheureux d'un ami du Tribun.

Après toutes ces cruautés, Opimius, glorieux de ſes exploits, oſa faire bâtir un Temple qu'il dédia à la Concorde. Quelle Concorde qui coutoit à la Ville tant de ſang. Bien-tôt après, il fut accuſé de concuſſion, & convaincu d'une trahiſon dans une Ambaſſade au Roi Jugurtha. Il mourut bien-tôt après dans l'ignominie publique, & chargé de la haine du Peuple, qui, revenant de ſes ingratitudes, éleva d'inutiles Statues aux deux Gracques, & conſacra vainement les lieux de leur mort.

Telles furent les entrepriſes & la mort des deux Fils de Tibérius Sempronius Gracchus, Petit-Fils de Scipion, qui, par un effet de leur deſtinée, moururent dans les déſordres civils, du vivant de Cornélie leur Mere. On a dit d'eux, qu'ils auroient pu obtenir ſans peine, & par leur mérite propre, tout ce qu'ils tachent vainement d'acquérir par la force & par la ſédition : & il n'eſt

pas encore décidé s'ils étoient coupables d'ambition, ou purement zélés pour la liberté du Peuple.

AFFAIRES

AFFAIRES DE MARIUS ET DE SYLLA.

LA mort des Gracques ne fit point tout l'effet que le Sénat s'étoit proposé. Le peuple qui avoit si lâchement abandonné ces Protecteurs de sa liberté & de son pouvoir, eut honte après leur mort de sa lâcheté, & marqua par tous les endroits imaginables l'estime & l'amour qu'il conservoit pour ces deux hommes qui venoient d'être immolés pour ses intérêts.

Ce qui parut sur-tout le plus dangereux au Sénat, dans le retour du Peuple, fut le desir qu'il témoigna de substituer quelqu'un en la place des Grac-

ques. On cherchoit partout un ſujet propre, qui voulût prendre le ſoin d'être à la tête d'un Parti : on promettoit une fidélité parfaite & autant de fermeté & de conſtance, qu'on avoit marqué de légereté & de frayeur.

Jamais l'ambition des Citoyens n'avoit été plus grande : jamais il n'y avoit eu plus de mécontens, & du Sénat en générale, & des premieres Maiſons de la ville en particulier, qui, par les honneurs & les dignités ſans nombre qui ſe répandoient chez elles, excitoient avec aſſez de raiſon la jalouſie & l'envie d'une infinité de gens de mérite.

Perſonne pourtant de tous ceux qui avoient quelque crédit & quelque conſidération dans la république, n'oſa ſitôt ſe fier à cette multitude, dont on venoit de voir ſi récemment un exemple fameux d'inconſtance.

Ceux qui auroient davantageſouhaité ce poſte, étouffoient ſagement leurs deſirs, & renvoyoient à un autre tems l'exécution des projets que leur ambition leur inſpiroit. Ainſi le Peuple, qui ſetrouva ſans aucun chef déclaré de quelque réputation, eut recours aux Tribuns, les vengeurs ordinaires de ſes querel-

les, & proteſta qu'il recevroit ſans héſiter, & ſans choiſir, tout homme qui oſeroit ſe déclarer pour lui.

Les Tribuns, cependant, pour ſatisfaire le Peuple, firent de terribles édits contre ceux qui avoient eu part à la mort des Gracques & de leurs adhérens; mais, à vrai dire, les Sénateurs étoient ſi grands, que ces édits n'étoient d'aucun effet, & marquoient moins la colere du Peuple, que ſon impuiſſance. En effet, les grandes maiſons étoient dans un dégré d'élévation ſi ſublime, qu'elles étoient hors des atteintes des Loix & des Magiſtrats. Les Domitiens, les Céciliens, étoient chaque jour honorés d'un triomphe, ou d'un Conſulat; & rien ne réſiſtoit plus à leur grandeur & à leur pouvoir. On avoit beau murmurer de cette inégalité, qui alloit ſaper la République par les fondemens, on ne faiſoit aucune attention à ces murmures; & le luxe devenu plus prodigieux qu'il n'avoit jamais été, fit voir dans chaque particulier des magnificences ſupérieures à toutes celles que les Rois pouvoient faire paroître.

Les Cenſeurs firent en vain quelques déclarations contre ces abus, & don-

nérent inutilement quelques exemples de rigueur ; rien ne pouvoit guérir un mal enraciné : & le Peuple ſentoit, avec un déſeſpoir extrême, cette grandeur des Sénateurs, qui établiſſoit ſi bien ſa ſervitude.

Il gémiſſoit ſous ce joug peſant, & cherchoit par-tout à qui commettre le ſoin de le relever, quand un jeune homme de baſſe extraction (*a*), nommé Marius, crut que, dépouillé de bien & de qualité comme il étoit, il riſquoit peu de ſe déclarer contre les Grands & le Sénat, de la faveur deſquels il ne pouvoit jamais eſpérer qu'une très-médiocre fortune.

Il commença donc à careſſer le Peuple, & à déclamer contre le luxe & l'orgueil inſupportable des Sénateurs : il publia avec ſoin l'injuſtice qu'il y avoit à ſouffrir, que les mêmes gens commandaſſent toujours les Armées, & exerçaſſent toutes les Magiſtratures. Le Peuple, qui ne cherchoit qu'un homme à qui pouvoir s'attacher, ſuivit Marius, qui paroiſſoit épouſer ſes ſentimens. On le fit Tribun, & il donna dans cette charge mille marques du peu de con-

(*a*) Velleïus dit pourtant qu'il étoit iſſu de Chevaliers Romains : *Equeſtri loco.*

ſidération qu'il avoit pour les Sénateurs, ceux-là même qui avoient été long-tems ſes patrons & ſes protecteurs : & s'élevant inſenſiblement, il fut donné pour Lieutenant à Métellus, dans la guerre qu'il alla faire à Jugurtha.

Ce fut dans cette guerre, qu'il ſupplanta ſon Général, vint à Rome ſe faire élire Conſul, fit ôter le commandement de cette armée à Métellus, & ſe le fit donner par ce Peuple, qui commençoit à le regarder, comme autre fois il avoit regardé les Gracques.

Il n'eût pourtant pas l'honneur de finir cette Guerre : car Lucius Sylla ſon Queſteur, uſant à ſon égard de la même infidélité dont il avoit uſé à l'égard de Métellus, pratiqua l'amitié de Bocchus, Roi de la haute Numidie, & beau-pére de Jugurtha ; & ce dernier, ayant été contraint de ſe retiter chez lui, ce perfide beau-pere le livra entre les mains de Sylla, qui ſe crut aſſez glorieux de cette affaire, pour en faire graver l'acte ſur une pierre qui lui ſervoit ordinairement de cachet. Il eſt vrai, que la réception de ce dangereux ennemi lui fit à Rome d'autant plus d'honneur, qu'on s'y attendoit moins,

& qu'on le ſouhaitoit davantage.

Les ennemis de Marius diſoient hautement, que les victoires remportées ſur Jugurtha étoient dues à Métellus, & ſa priſe à Sylla tout ſeul. Le Peuple, pourtant, qui aimoit Marius, & qui ſçavoit qu'il avoit conduit cette guerre avec beaucoup de valeur & de ſageſſe, voulut lui accorder l'honneur du Triomphe, dans lequel il fit voir pour la premiere fois dans la perſonne de Jugurtha, un eſclave couronné parmi les captifs.

Il eſt aiſé de juger que cette action de Sylla le brouilla terriblement avec Marius, qui étoit aſſez aimé du Peuple, pour faire craindre à Sylla quelque événement fâcheux, s'il ne cherchoit ailleurs une protection; & il n'eut pas d'autre recours, que de s'appuyer de la Nobleſſe, dont il faiſoit lui-même partie, & qui ſe fit un plaiſir de le ſoutenir contre Marius, dont la réputation s'augmentoit chaque jour, & qui faiſoit craindre une trop grande aurorité.

L'on n'oſoit pourtant pas tout-à-fait ſe déclarer contre le Peuple : l'on cherchoit dans les aſſemblées particulieres les moyens de le détruire, quand on apprit à Rome l'effroyable irruption des

Cimbres & des Teutons, qui, comme un torrent, venoient inonder les Provinces de la République, engloutir l'Italie, & ſaccager la Ville.

Ces Peuples, d'une ſtature épouvantable & d'une férocité horrible, partis du nord pour venir chercher des terres & des habitations, étoient au nombre de trois cens mille combattans, outre une infinité prodigieuſe de femmes, de vieillards, & de petits enfans. Les premiers bruits de leur deſcente paſſérent à Rome pour des fables; & lorſque la défaite des généraux qui commandoient ſur les frontiéres rendit la nouvelle indubitable, on ne ſçauroit exprimer dans quelle conſternation fut la ville; car on peut remarquer, en paſſant, que les Romains qui étoient le plus valeureux peuple du monde éloigné de chez lui, étoient peut-être le plus timide & le plus craintif ſur ſon foyer.

Il ne fut plus queſtion de parti ni de cabale: tout le monde concourut à choiſir Marius, pour lui donner la conduite de cette guerre, & le ſoin de délivrer la ville & l'Italie de l'eſclavage & de la derniére déſolation. On l'élut Conſul pour la ſeconde fois, contre les loix & la

coutume, qui ordonnoit un certain tems entre un premier & un ſecond Conſulat: & l'on renvoya même fort rudement certains Sénateurs indiſcrets; qui, en faveur des anciennes loix, ou par ſévérité, ou par bizarrerie, oſérent s'oppoſer à ſon élection; tout le Peuple criant: Qu'on avoit depuis peu de tems enfreint les mêmes loix en faveur de Scipion, pour de moindres ſujets.

Et il faut avouer, que dans la ſituation où ſe trouvoit la République, il n'y avoit point d'autre général, qui eût, & aſſez de capacité, & aſſez de réputation, pour s'oppoſer à ces Barbares; Métellus qui, à la vérité, avoit eu toutes les qualités qu'on auroit pu ſouhaiter, ne pouvant plus guéres dans une vieilleſſe très-avancée ſe charger d'une ſi pénible expédition.

Jamais perſonne n'arriva à Rome plus glorieuſement que Marius, qui, dès qu'il eut reçu la nouvelle du choix qu'on avoit fait, ramena ſon armée de Libye, & entra à Rome moins en Conſul qu'en Libérateur. Après avoir triomphé de Jugurtha d'une maniére ſplendide, il vint s'aſſeoir dans le Sénat avec ſa robe triomphale, & promit de pré-

ſerver la République de l'irruption des Barbares, quelque nombre & quelque valeur qu'ils euſſent.

Il marcha incontinent, pour s'oppoſer à leurs progrès : & ſa conduite plaiſant à tout le monde, il fut continué Conſul tous les ans, ſans que qui ce ſoit s'y oppoſât ; & ce fut à ſon quatriéme Conſulat, qu'il vainquit ſi pleinement les Teutons auprès d'Aix en Provence, pendant que ſon Collegue Luctatius Catulus vainquit les Cimbres preſque tout ſeul un peu après. Et au commencement du cinquiéme Conſulat de Marius, la victoire fut complette : & Marius, qui s'y trouva, prétendit en avoir la plus grande gloire ; quoiqu'à vrai dire, il y contribuât fort peu : mais le Peuple, qui étoit tout-à-fait prévenu en ſa faveur, attribua à lui ſeul cet heureux ſuccès, & vouloit qu'il triomphât tout ſeul.

Telle fut la gloire de ſon quatriéme & de ſon cinquiéme Conſulat, après leſquels il pourſuivit encore très-vivement le ſixiéme contre Métellus, qui ne put tenir contre lui. Ce fut pour lors, qu'il s'unit au Tribun Saturninus, homme fameux par la violence de ſon

génie, & par la haine avec laquelle il perſécuta le Sénat. Enfin, après ce ſixiéme Conſulat, la paix étant preſque établie dans toutes les Provinces, Marius trouva bon d'aller faire quelques voyages de plaiſir.

On élut, pendant ce tems-là, Sylla Conſul ; celui-là même, qui avoit reçu Jugurtha des mains de Bocchus, & qui depuis s'étant trouvé à la défaite des Cimbres, n'avoit rien oublié pour en faire donner toute la gloire à Catulus, qui la méritoit effectivement. Comme c'eſt ici le commencement des affaires de Marius & de Sylla, il eſt néceſſaire, avant que de paſſer plus avant, de les bien faire connoître, afin que par leur caractére on Juge plus aiſément de leurs deſſeins & de leurs actions.

L. Cornelius Sylla ou Sulla, comme on lit dans les anciens Monumens, étoit de l'illuſtre maiſon Cornélienne, qui tenoit un des premiers rangs parmi les Patriciennes : il eſt vrai que la Branche, dont il étoit iſſu, étoit tombée dans l'obſcurité ; & il falloit remonter juſqu'à la ſixiéme génération, pour y trouver un Conſul. On peut dire auſſi

qu'il n'aſpira pas d'abord auſſi haut que ſes bons ſuccès le firent depuis parvenir.

Avec beaucoup d'eſprit & d'érudition, qui parurent dans les Commentaires qu'il adreſſa à Luculle, il avoit une facilité merveilleuſe pour toute ſorte de choſes : il y réuſſiſſoit ſans peine ; ce qui faiſoit penſer qu'il étoit uniquement propre pour ce qu'il faiſoit. Il joignoit à cela une familiarité exceſſive, qui fut blamée de quelques-uns, avec laquelle il gagna le cœur de beaucoup de gens qu'il mépriſoit d'ailleurs ; car attaché comme il étoit au Parti de la Nobleſſe, il ſacrifia toujours le Peuple à cet intérêt, & ne tint jamais aucun compte de tout ce qui n'étoit pas du premier Ordre de la République. Il aimoit d'ailleurs le plaiſir plus que nul autre, & il ſçavoit admirablement l'art de mêler les travaux les plus pénibles des plus ſérieuſes affaires aux plus vives douceurs de la galanterie, de la bonne-chere, de la muſique, & de la Comédie. Auſſi grand homme de Guerre, que d'Etat. Toujours magnifique, & toujours ſplendide : les maniéres d'un homme élevé & grand, qui

ne lui permettoient preſque pas de rendre compte au Public de ſes actions, qu'il coloroit toujours en général du bien & de la liberté publique, ſans ſe mettre trop en peine de ce qu'on en penſeroit véritablement. Enfin, préſumant tout de lui-même, & de ſa Fortune, en laquelle il ſurpaſſa tous les hommes, & s'en faiſant lui-même un honneur; ce qui lui fit trouver bon qu'on le ſurnommât depuis *l'Heureux*. La fin de ſa vie fit voir qu'il avoit un fonds de modération égal à ſa fortune, lorſqu'il abdiqua la ſuprême autorité, qu'il avoit acquiſe par tant de ſang & de cruautés qu'on auroit beaucoup de peine à vouloir juſtifier.

Le premier emploi de conſidération qui lui fut confié fut celui de Queſteur de Marius dans la guerre de Jugurtha: on vient de voir comment il s'y comporta. Depuis, il fut Lieutenant du même Marius à ſon ſecond Conſulat, & il commandoit un petit corps détaché ſous ſes ordres: cependant à ſon troiſiéme, mille actions d'éclat, qui ſont rapportées par tous les Hiſtoriens, lui acquirent la réputation de beaucoup de valeur, avec aſſez de diſtinction pour

donner quelque jalouſie à Marius, qui avoit un ſecret preſſentiment de ſa grandeur. Quelques légers ſujets de chagrin, qui ſuivirent depuis cette petite jalouſie, obligérent Sylla à paſſer dans le camp & ſous les ordres de Catulus qui ſe trouvoit Collegue de Marius. C'eſt ſous ce Conſul, qu'il augmenta ſa réputation à l'envie de Marius. Revenu à Rome, il brigua la Préture, qu'il obtint, après l'avoir perdue une fois : & s'étant depuis encore davantage illuſtré dans la Guerre des alliés où il fit paroître une vigueur & une conduite extraordinaire, tandis que Marius, par lenteur ou par négligence, perdit un peu de la conſidération qu'il avoit acquiſe ; enfin favoriſé de mille heureuſes circonſtances ; Sylla fut fait Conſul, du conſentement de preſque tous les citoyens, environ la cinquantiéme année de ſon âge, avec Q. Pompeïus, homme d'une très-grande eſtime dans la ville. Il épouſa en même tems Cecilia, Fille de Métellus Souverain Pontife, cet homme ſi illuſtre, &, ſans conteſtation, pour lors le premier des Sénateurs. Cette alliance, jointe à ſa dignité, l'atta-

cha tout à fait au Sénat ; il commença à concevoir les projets, qu'il exécuta de puis ſi heureuſemeut pour lui, & ſi cruellement pour ſa Patrie.

Mithridate, ce fameux Roi de Pont, qui par une Guerre qu'il ſoutint pendant quarante anscontre les Romains,& par une obſtination & une haine invincible pour Rome, s'eſt rendu l'un des plus illuſtres hommes de l'Hiſtoire, commença pour lors à remuer ſur les frontiéres des Provinces Romaines. Comme il s'étoit déja rendu redoutable à quelques Rois ſes voiſins, qui même s'étoient vainement appuyés du ſecours des Romains, on conjectura avec beaucoup de raiſon à Rome, que cette Guerre alloit être très-dangereuſe & très-difficile, & elle parut telle à Sylla lui-même, à qui on la commit car ce Conſul connoiſſoit tout le mérite de ce Roi, & il l'avoit vu & connu, lorſqu'il paſſa en Aſie pour remettre Ariobarzane ſur le Trône de Cappadoce ; & c'eſt-là qu'il lui parla avec tant de dignité & de grandeur, que Mithridate, fier & hautain, conçut dès-lors le deſſein de réprimer, s'il ſe pouvoit, cet orgueil qui étoit attaché à tous les Romains.

La grandeur de Mithridate, ſon mérite & ſa réputation, loin de faire de la peine à Sylla, flatterent davantage ſa vanité : il ſe fit des projets de victoire, d'autant plus agréables, qu'elle ſeroit plus difficile & plus glorieuſe, & il entreprit avec joie cette expédition.

Marius, qui prévoyoit depuis longtems les deſſeins ambitieux de Sylla, & qui connoiſſoit l'importance de cet emploi, careſſa le Peuple de nouveau avec plus d'empreſſement ; & fit une étroite amitié avec Sulpitius, l'un des Tribuns, dont le ſecours ne pouvoit manquer de lui être utile.

Ils conſulterent enſemble ſur les moyens qu'on pouvoit prendre, pour priver Sylla des honneurs qu'on lui deſtinoit ; car ils ſe doutoient avec raiſon, que s'il revenoit vainqueur de Mithridate, rien ne pourroit balancer ſa gloire ni ſon orgueil.

Sulpitius avoit beaucoup de conſidération parmi le Peuple, qu'il s'étoit acquiſe par une éloquence & un agrément dans ſa perſonne, auquel il étoit difficile de réſiſter. Il joignoit à ces qualités beaucoup de parens, d'amis, de biens, & une belle maniére d'en uſer ;

ſans que juſqu'alors on pût lui rien reprocher qui portât l'ombre du Vice.

Tout cela le rendit ſi fort aimable au Peuple, qu'il en étoit toujours ſuivi d'une groſſe foule : & ayant finement mis dans ſes intérêts l'Ordre des Chevaliers, il s'en forma comme une Garde compoſée de ſix cens, qui le ſuivoient dans toutes les occaſions, qu'il appella depuis le contre-Sénat, & qui ſe rendirent étrangement redoutables à toute la Ville.

Avec ce puiſſant ſecours, & l'amitié de Marius, qui étoit encore d'un très-grand poids & dont le ſeul nom portoit un caractere d'autorité parmi le Peuple, il publia pluſieurs loix très-dures aux Nobles, & très-préjudiciables à leur dignité. Celle ſur-tout, par laquelle il ordonna que nul Sénateur ne pourroit emprunter au-deſſus de deux cens écus, leur étoit infiniment incommode ; dans un tems, où la ſomptuoſité monſtrueuſe, à laquelle ils s'étoient accoutumés, les obligeoit à des dépenſes auxquelles leurs revenus ne pouvoient pas ſuffire.

Sylla qui n'étoit pas encore parti pour la Guerre de Mithridate, & qui, comme

comme Conſul, crut être en droit de rechercher des remédes aux duretés du Tribun, aſſembla pluſieurs fois le Sénat, avec Q. Pompéïus ſon Collegue, & repréſenta avec beaucoup de force le péril auquel la liberté publique étoit expoſée par cette Garde inouïe du Tribun, qui devoit faire tout craindre dans la ville. Perſonne ne trouva des expédiens prompts à cet abus ; & le Conſul, ne pouvant s'accommoder de la lenteur des délibérations du Sénat, ordonna la ceſſation de toutes les affaires publiques & interdiction à tous les Magiſtrats de Juſtice, juſqu'à ce qu'il fût pourvu aux déſordres préſens.

Le Tribun caſſa cet arrêt du Sénat ; & les Conſuls s'étant aſſemblés, pour annuler cette nouvelle ordonnance du Tribun, celui-ci, ſans garder plus de meſures, accourut en armes, ſuivi de ſix cens Satellites, & mit tout le Sénat aſſemblé en fuite. Sylla, pourſuivi par quelques-uns des plus indiſcrets de cette troupe, fut contraint de ſe ſauver dans la maiſon de Marius lui-même ; & le Fils du Conſul Q. Pompeïus, qui étoit Gendre de Sylla, fut tué en

fuyant, ſans qu'on ait bien ſçu l'auteur de ce coup.

Sylla, qui étoit comme en priſon dans la maiſon de ſon Ennemi, qui lui avoit pourtant ſervi d'aſyle, ne put mieux ſe tirer de cette affaire, qu'en conſentant à tout ce que le Peuple & le Tribun voulurent ; & il n'eut pas plutôt échapé de ce danger, qu'il ſortit de la ville, & alla prendre, en qualité de Conſul, le commandement de l'armée qui devoit aller contre Mithridate.

Il s'étoit arrêté à Nole, qui eſt une ville de la Campanie, pour lors de très grande conſidération, & illuſtre ſur-tout par l'obſtination avec laquelle elle réſiſtoit aux Troupes Romaines, & ſoutenoit encore les reſtes du Parti des alliés.

Ce fut devant cette ville, que Sylla apprit que Sulpitius avoit joint à toutes les Loix qu'il avoit déja publiées, celle de ſon abrogation ; & qu'il avoit fait donner, par le Peuple, le commandement de la Guerre de Mithridate à Marius, qui, dans la ſeptantiéme année de ſon âge, avoit ſouhaité ce Commandement avec la même ardeur qu'il

auroit pu faire à quarante ans. Et il eſt vrai que Marius ne s'étoit uni au Tribun, qu'ils n'avoient propoſé toutes les autres loix, qu'ils n'avoient mis dans leur intérêt l'ordre des Chevaliers que pour ôter à Sylla l'expédition d'Aſie; & Marius, qui ſe la fit donner, commença ſur cette ambition la guerre Civile. Il ſera bon de donner brievement ici une idée de ſon caractere.

C. Marius étoit Fils d'un homme de baſſe extraction, né dans un village du Territoire de la ville d'Arpos; ſon éducation, par conſéquent, fut très-ruſtique; & l'auſtérité de ſes maniéres & de ſes mœurs étoit moins en lui un effet de vertu, que de la rudeſſe de ſa naiſſance, ou de ſon éducation. On ne ſçauroit croire pourtant combien cette ſimplicité qu'il affecta en toutes choſes parut agréable aux yeux du Peuple; ſur-tout, dans ſon élévation, & dans un tems où le dernier ordre voyoit avec un extrême chagrin les diſtinctions affectées, & les magnificences exorbitantes des Sénateurs.

Il étoit laid, & même hideux, de ſa figure; groſſier, & impoli: & je ne ſçais point ſi quelqu'un ne lui dit

pas ce qu'on avoit dit autrefois à un Grec en pareil cas, *Tu devrois ſacrifier aux Graces.* D'ailleurs, ſobre, tempérant, chaſte, & aimant ces vertus dans ſes Troupes juſqu'à caſſer les Soldats qui avoient les vices oppoſés (*a*).

Il ſervit d'abord ſous Scipion l'Emilien, qui, au ſiége de Numance, ayant voulu réprimer la licence des troupes, & rétablir la diſcipline, eut un vrai plaiſir de trouver un Soldat qui lui étoit connu par quelques actions de valeur en des occaſions très-marquées, & qui par ſon tempérament recevoit ſi aiſément l'ordre qu'il vouloit mettre. Il le propoſa ſouvent pour exemple aux autres : il lui donna pluſieurs fois des récompenſes, qui n'étoient chez les Romains que quelques marques d'Honneur : & il lui préſagea même, dit-on, une Grandeur à laquelle ſes travaux & ſa valeur l'éleveroient infailliblement.

Ce fut ſans doute ſur ces préſages, & flaté par quelques devins, dont la ſcience étoit pour lors aſſez à la mode, qu'il oſa aſpirer à la prodigieuſe élévation où il parvint depuis ; ſecou-

(a) *Qui ne militem voluit niſi pudicum.* Cicer.

ru, dans les commencemens, de la faveur de la maiſon Cécilia, à laquelle il ne ceſſa jamais d'être ingrat.

Il faut avouer que Marius avoit toutes les vertus d'un ſoldat & d'un général, beaucoup de valeur & d'expérience, beaucoup de ſcience de la guerre, beaucoup de ſévérité pour la diſcipline militaire, de laquelle il ne relâchoit jamais rien, ayant obligé ſes ſoldats à des travaux extraordinaires, qui les firent appeller par quelques-uns les mulets de Marius; ne leur ſouffrant aucune licence, & autoriſant lui-même, par la peine qu'il ſe donnoit, & par ſa ſimplicité, tout ce qu'il faiſoit exécuter aux autres avec tant d'exactitude.

Il faut avouer que ſes vertus étoient mêlées de grands vices; une ambition démeſurée, qui l'obligea juſqu'au bout de ſa vie à vouloir toujours gouverner, & toujours commander quoique ſa vieilleſſe l'en rendit peut-être incapable, & qu'il dût ſouhaiter davantage de jouir dans un glorieux repos des honneurs qu'il s'étoit ſi injuſtement acquis: une cruauté, qui lui fit altérer tous les liens du ſang & de l'amitié, & tous les de-

voirs civils & domeſtiques : une mauvaiſe foi dans toutes ſortes de commerce, qui lui fit ſupplanter ſon Général, & trahir méme quelquefois ſa parole ; & cela, ſouvent, pour venir à bout d'une très-petite partie de ſes deſſeins, une baſſeſſe, avec laquelle il briguoit les plus petits Emplois, & qui faiſoit dire à tout le monde. « C'eſt une cho-» ſe indigne, de voir le Grand Ma-» rius ſe donner tant de ſoins, & men-» dïer de ſi vils ſuffrages, pour une » Affaire de ſi petite importance. » Enfin, on peut dire de lui, ce me ſemble, que ſon eſprit agité ne lui laiſſa jamais jouir d'aucun repos, ni ne permit jamais que les autres en jouiſſent ; & qu'autant qu'il fut redoutable aux Ennemis de la République dans la guerre, autant fut-il nuiſible à ſes Concitoyens dans la Paix.

Tel étoit Marius, auquel le Peuple donna le Commandement de l'Armée deſtinée à ſervir contre Mithridate, après l'avoir ôté à Sylla, qui n'avoit aſſurément rien fait qui pût mériter cette deſtitution. Marius remercia le Peuple de cet honneur ; & excuſant ſon ambition dans un âge ſi avancé, il pro-

teſta qu'il n'avoit accepté & ſouhaité cet emploi, que pour pouvoir inſtruire ſon Fils dans cette Guerre, & le rendre capable de ſervir utilement la République.

Il envoya enſuite quelques officiers prendre en ſon nom le commandement de l'Armée à Nole : mais Sylla, qui, comme nous avons dit, avoit pris les devans, & qui s'étoit rendu agréable aux Soldats, leur remontra d'une maniere touchante les injuſtices & les violences de Marius & du Tribun ; & ſe ſentant aſſez fort par l'amitié de ſes Troupes, il fit aſſommer les Officiers de Marius. Cette cruauté fut payée à Rome d'une étrange repréſaille ; car Marius, avec le ſecours de ſix cens Chevaliers toujours ſuivans le Tribun, fit mourir pluſieurs des amis de Sylla, parmi leſquels il ſe trouva quelques Sénateurs, ſans que qui que ce fût osât réſiſter ; le Sénat lui-même étant obligé par la force à ſuivre les mouvemens de ſes Ennemis, qui venoient de faire dépoſer Q. Pompeïus du Conſulat, parce qu'il étoit toujours d'intelligence avec Sylla.

Rome étoit remplie de troubles &

de désordres ; les uns fuyoient du camp à la ville, les autres se sauvoient de la ville au camp. La foiblesse du Sénat ne parut jamais davantage : on y suivit sans balancer le parti du plus fort ; & ces grands exemples de fermeté, qu'on cite de quelques Romains particuliers, furent pour lors bien mal imités par ce corps effrayé & intimidé, qui obéissoit aveuglément à ses mortels ennemis.

Sylla, cependant, qui avoit été joint par son Collegue Pompeïus, marcha droit à Rome, avec son Armée, composée de trente mille hommes : bien persuadé qu'il ne pourroit mieux remédier aux désordres de la ville, qu'en s'en rendant le maître ; & bien prévenu de cette vérité, que le Peuple change de sentiment, dès qu'il ne trouve plus son compte dans son premier état.

Marius, d'autre part, & le Tribun, ramassérent toutes leurs forces, pour résister à l'armée ; & comme ils eurent avis que Sylla approchoit avec Pompeïus, ils leur envoyérent les deux Préteurs de Brutus & Servilius, de la part du Sénat qui obéissoit à leurs volontés,

tés pour leur interdire l'entrée de la ville. Ces deux malheureux Magiſtrats coururent riſque d'être traités par l'armée, comme l'avoient été les premiers officiers qu'avoit envoyé Marius ; mais Sylla & ſon Collegue arrêtérent la colere des ſoldats, qui ſe contentérent de déchirer & d'abattre les Faiſceaux & les haches qu'on portoit devant eux, & de les dépouiller même de leur robe de Pourpre, pour ne leur laiſſer aucune marque de dignité.

Sylla continua donc à marcher ; &, ſans avoir aucun égard aux priéres que lui firent de nouveaux Ambaſſadeurs de la ville, il fit avancer deux de ſes Lieutenans avec quelques unes de ſes meilleures troupes qui, malgré la vigoureuſe réſiſtance que firent ceux qui gardoient une des portes, s'en ſaiſirent. Le peuple, effrayé de ce premier ſuccès de Sylla, n'écouta plus les ordres de Marius. Tout fuit : & l'armée, étant entrée dans la ville, trouva de très légers obſtacles ; quelques-uns ſeulement des plus affectionnés à Marius s'étant barricadés dans quelques maiſons d'où ils incommodoient à coup de pierre les ſoldats de Sylla, celui-ci, pour

faire ceſſer la réſiſtance, ordonna qu'on mît le feu par toute la ville ; & lui-même le premier commença l'Incendie qui auroit infailliblement détruit cette maîtreſſe du monde, ſi tous les citoyens épouvantés ne l'euſſent abandonnée aux ſoldats. Marius, repouſſé juſqu'aux plus reculés quartiers dans le temple de la Terre, eut beau faire promettre la liberté aux eſclaves qui ſe joindroient aux ſiens : tout fut inutile dans la conſternation générale du peuple ; & il n'eut point d'autre reſource, que celle de ſe ſauver au plus vîte, par un chemin ſecret qu'il s'étoit toujours réſervé.

Sylla ſe trouvant maître de la ville, fit incontinent aſſembler le Sénat ; & le même Sénat, qui venoit en obéiſſant aux ordres de Marius, de lui interdire l'entrée de la ville, déclara Marius, Sulpitius, leur fils, & douze autres de leurs adhérens, ennemis de la république, déchus de toutes leurs magiſtratures & dignités, & coupables de mort, avec ordre de leur courre ſus en quelque lieu qu'ils fuſſent.

Le Tribun Sulpitius, qui ſe ſauvoit, ahi par un de ſes eſclaves, à qui

l'on promit pour cela la liberté ; quelques cavaliers de Sylla, l'ayant tué dans les marais de Laurentum, ils portérent ſa tête à Rome, qui fut élevée ſur la Tribune aux Harangues, pour ſervir de préſage aux malheurs à venir (*a*). L'eſclave, qui l'avoit trahi, fut mis en liberté par ordre de Sylla, pour exécuter fidélement la parole qu'on lui avoit donnée, mais immédiatement après, il le fit précipiter de la Roche Tarpeïenne, pour punir ſon infidélité & ſa trahiſon : reſtes de juſtice, que les hommes ne pouvoient s'empêcher de marquer dans leurs plus violentes paſſions.

Marius, qui étoit pour Sylla beaucoup plus redoutable que Sulpitius, fut cherché longtems en vain ; & le vainqueur, par une lâcheté, qui ternira à jamais ſa mémoire, fit mettre ſa tête à prix, & promit des récompenſes immenſes à qui pourroit l'apporter. Il auroit dû ſe reſouvenir, que Marius l'avoit ſauvé dans ſa maiſon de la fureur du peuple, & qu'il lui avoit donné un aſyle avec toute la généroſité du mon-

(*a*) *Veluti futuræ præſcriptionis omen.* Vell. Paterc.

de. C'eſt aſſurément mal reconnoître ce bienfait ; mais l'ambition étouffe ſouvent les ſentimens de grandeur d'ame, dans ceux qui paroiſſent en être le plus remplis.

Cette action déplut même au Sénat, tout ennemi qu'il étoit de Marius ; & le malheur de ce dernier, rappellant dans l'eſprit toutes les obligations que Rome & l'Italie lui avoient, on prit une ſincére compaſſion pour ſes miſéres, & une ſecrette averſion pour les cruautés de Sylla. Je dis ſecrette, car on n'avoit garde de faire paroître ces mouvemens, dans un tems où le pouvoir abſolu de Sylla puniſſoit avec la derniére rigueur les moindres choſes qui lui déplaiſoient.

Cependant Caïus Marius fuyant ſes ennemis qui pourſuivoient, & craignant de les trouver partout ; car la récompenſe qu'on avoit promiſe à qui porteroit ſa tête, lui faiſoit regarder comme tels tous les hommes : Marius, dis-je, ſe retira d'abord dans une de ſes maiſons des champs, nommée Salonium, d'où il envoya ſon fils chez ſon beau-pere Mutius qui étoit auſſi à la campagne, avec ordre de ſe charger de tout ce qui leur étoit néceſſaire pour un pé-

lérinage qu'il prévoyoit devoir être long. Il n'eut pas les moyens d'attendre le retour de ſon fils ; & les pourſuites continuelles de ceux qui le cherchoient, l'obligérent d'aller à Oſtie s'embarquer ſur un petit bâtiment, qu'un de ſes amis, nommé Numerius, lui fit préparer pour aller chercher ſur la mer quelque route qui pût le garantir des malheurs qui le menaçoient en Italie.

Jamais la fortune n'a laiſſé un plus bel exemple de ſes viciſſitudes que dans les avantures qui arrivérent à Marius pendant ſes voyages. Le vent ayant obligé le petit bâtiment à cingler le long de la côte d'Italie, il craignit qu'on n'abordât à Terracine, où commandoit Geminius l'un de ſes plus grands ennemis, & il pria qu'on évitât de relâcher en cet endroit : ſi bien qu'il fallut eſſuyer une furieuſe tempête qui s'éleva tout d'un coup : & ce ne fut qu'à force de rames & avec beaucoup de peine qu'on aborda à Circées, où les incommodités de la mer & du mauvais tems obligérent Marius à deſcendre à terre, & à prendre un peu de repos. Il falloit cependant trouver des vivres pour lui & pour ſa troupe, & l'on n'oſoit ſe montrer à

perſonne ; car des Laboureurs ayant par hazard reconnu Marius, lui donnérent avis qu'il venoit de paſſer bon nombre de gens de guerre qui le cherchoient, & qu'il feroit bien de ſe retirer d'un lieu expoſé à leur paſſage. Cette nouvelle augmenta le trouble de Marius, & plus encore celui de ſa petite troupe qui avoit autant à craindre que lui. On étoit près de la nuit, & on avoit toutes les peines du monde à ſe ſoutenir : il fallut cependant marcher encore quelque tems, & aller ſe cacher dans le plus épais d'un bois, où cette troupe malheureuſe paſſa la plus cruelle nuit qu'on puiſſe imaginer. Ils s'approchérent dès le lendemain de grand matin de la ville de Minturnes (*a*), & ils n'en étoient éloignés que de cinq ſtades, lorſqu'ils apperçurent le long de la côte une troupe de gens à cheval qui venoient à eux. Ils ne doutérent pas un moment que ce ne fuſſent leurs ennemis ; & ils ne ſe trompoient point. Rien ne ſembloit pouvoir délivrer Marius de ce danger ; & les oracles ſur leſquels il ſe fioit tant, & qui lui aſſûroient un

(*a*) C'eſt aujourd'hui Trajetto, Ville du Royaume de Naples.

ſeptiéme Conſulat, ne laiſſoient plus aucune eſpérance à la troupe allarmée, lorſque par un bonheur imprévu ils virent paſſer deux barques aſſez près du rivage. Toute la troupe n'héſita pas un moment : ils ſe jetterent à la nage pour atteindre les barques, dont les Matelots voyant des gens qui accouroient avec tant de danger, s'approchérent du rivage pour pouvoir les prendre. Marius, que ſon âge & ſa peſanteur rendoient fort mal propre à pareil exercice, fut porté ſur l'eau juſqu'à la barque par deux valets, avec toutes les difficultés qu'on peut s'imaginer.

A peine étoit-il embarqué, que la troupe à cheval reconnoiſſant Marius, moins ſans doute à ſon viſage qui n'étoit pas à portée d'être vu qu'à l'empreſſement que lui & ſes gens marquérent de ſe ſauver, ordonna aux Mariniers d'aborder à terre, ou de jetter Marius hors du Navire ; & cela par ordre de Sylla & du Sénat. Il étoit dangereux de ne pas obéir. D'autre part, Marius & tous les ſiens ſupplioient les Mariniers de la maniére du monde la plus touchante, de préſerver un homme ſi grand, ſi fameux, & à qui toute l'Italie devoit ſa

liberté & ſon ſalut, des cruautés de ſes ennemis; que les Dieux récompenſeroient leur généroſité, & qu'ils pourroient toujours ſe louer d'avoir ſauvé un homme qu'on avoit eſtimé à Rome juſqu'au point de le faire ſix fois Conſul tout de ſuite.

Les Mariniers irréſolus entre la crainte de Sylla & du Sénat, & leur compaſſion naturelle pour le mérite de Marius, voulurent vingt fois aborder. vingt fois le jetter hors de la Barque; & enfin, à la perſuaſion des principaux d'entre eux, ils ſe réſolurent à le garder, & à ne pas livrer un tel homme aux ſupplices & à la mort. Je ne ſçais ſi l'on peut bien ſe former une idée de l'état où ſe trouvoit Marius à la vue de ces irréſolutions. Enfin, ils voguérent du côté de la mer; & les cavaliers qui s'épuiſérent vainement en menaces ſe retirérent.

Le petit Navire n'eût pas fait deuxmilles, que les Mariniers ſe repentirent de leur compaſſion, & conſidérant le péril où les expoſoit la colere de Sylla, ils crurent qu'ils devoient ſe déchager de ſon Ennemi, ſans pourtant le livrer: & ils prirent un milieu infiniment dan-

gereux pour Marius. Ils retournerent du côté de la terre, & jettérent l'ancre à l'embouchure de la riviére de Lyris, où la mer regorgeant, forme de grands & vaſtes marais. Ils conſeillerent là à Marius, fort travaillé de la mer, de deſcendre à terre pour quelques momens, & de s'y repoſer pour ſe remettre un peu de ſes incommodités. Soit que Marius ne ſe doutât point de leur artifice ; ſoit qu'il n'eût point de meilleur parti à prendre que de leur obéir, il ſuivit leur conſeil ; & à peine fut-il à terre, qu'ils firent voile, & le laiſſerent tout ſeul dans l'état du monde le plus triſte & le plus pitoyable.

Il reſta quelque tems interdit couché à terre, ne ſçachant quel parti prendre dans cette cruelle extrêmité : reprenant toute fois un peu de courage il marcha longtems à l'aventure, à travers les foſſés bourbeux, les vaſtes marécages, juſqu'à ce qu'ayant rencontré la petite cabane d'un bon vieillard, il ſe jetta d'abord à ſes pieds, & le pria de ſauver un malheureux, qui pourroit quelque jour lui en rendre une ample récompenſe.

Soit que le vieillard reconnût Marius, ou qu'il ſe doutât à le voir que c'étoit quelque grand Perſonnage, il lui fit le meilleur accueil du monde : & après l'avoir ſecouru par le peu de vivres qu'il avoit, il lui dit, que s'il ne cherchoit qu'à ſe repoſer, ſa cabane étoit propre à cela ; mais que s'il fuyoit ſes ennemis, il le conduiroit dans un lieu beaucoup plus caché, où il ſeroit plus difficilement découvert. Marius ſuivit l'avis du vieillard, & ſe laiſſa conduire au fond du marais, dans un lieu bas & bourbeux, couvert d'Arbriſſeaux, où il ſe coucha ; ſon guide l'ayant encore couvert de roſeaux, pour le cacher davantage, & lui ayant promis de lui porter une fois le jour de quoi vivre.

A peine le bon-homme l'eut-il quitté, que Marius entendit le bruit de pluſieurs de ſes ennemis qui le cherchoient. C'étoit Geminius de Terracine lui-même, qui s'adreſſant au vieillard, l'effraya terriblement, en lui diſant d'un ton fier & menaçant qu'on le feroit bientôt repentir d'avoir retiré un ennemi de la république Romaine. Marius, qui entendit le bruit que faiſoit Gémi-

nius, & les menaces dont il étourdiſſoit le vieillard, craignit que celui-ci n'eût aſſez de foibleſſe pour le déceler : & dans cette crainte, il changea de place, le plus doucement qu'il put ; & pour éviter d'être ſurpris, il alla ſe cacher dans un foſſé bourbeux où il s'enfonça dans l'eau & dans la boue juſqu'au col., ſon viſage même étant couvert du limon & d'ordure ; de telle ſorte qu'on ne pouvoit reconnoître & diſtinguer en lui, que ſes yeux & ſon nez (*a*). Et ce fut une choſe bien-digne de l'attention de tous les Sages & des réflexions des heureux, de voir le grand Marius, ce vainqueur fameux des Cimbres & des Teutons, ce libérateur de la République, & cet homme qu'ils appellerent le troiſiéme Fondateur de Rome, caché dans un foſſé, en l'état que je viens de le dépeindre, pour fuir les cruautés des mêmes Romains dont il avoit été ſi longtems l'idole.

Soit que les mouvemens qu'il fit en changeant de place lui fuſſent nuiſibles ou que ne ſçachant pas les lieux, il eût prit une place trop expoſée, il eſt sûr

(a) *Oculis tantùm & naribus eminentibus.*

qu'il fut reconnu par les gens de Géminius, qui crurent ſans doute faire un ſervice plus conſidérable à Sylla, en le lui amenant tout vivant, ou qui furent bien aiſes peut-être de le faire voir à Minturnes, afin que perſonne ne pût douter que ce ne fut Marius lui-même. Ces raiſons lui ſauverent la vie pour le coup : & il fut conduit tout nud en l'état où il fut trouvé, à Minturnes, où ils le conſignerent entre les mains des officiers de la ville, dans laquelle on avoit publié le mandement du Sénat par lequel il avoit été ordonné qu'on eût à tuer Marius, quelque part qu'on le trouvât.

Il me ſemble que Géminius auroit rendu un ſervice bien important à Sylla, ſi exécutant l'ordre du Sénat à la lettre, il s'étoit défait de Marius ſur le moment ; car quand il s'agit de gens qui ont de ſi grandes reſſources, il ne faut pas leur donner le loiſir de mettre en uſage tous les moyens qu'ils ont pour ſe tirer d'affaire.

En effet, les officiers de Minturnes, ayant quelque tems conſulté ſur le parti qu'ils devoient prendre à l'égard de Marius, & étant convenus de ne pas différer l'exécution de l'ordre du Sénat, de

peur d'encourir l'indignation de Sylla, ils envoyerent un eſclave public, Cimbre ou Gaulois, on ne ſçait lequel des deux, pour tuer Marius.

Cet homme, qui peut-être avoit ſervi ſous lui, ou qui avoit été fait priſonnier par lui dans la défaite des Cimbres, étant entré dans la chambre où il étoit, dans la diſpoſition d'exécuter ſon ordre, ne l'eut pas plutôt vu, encore bien plus hideux qu'il ne l'étoit avant ſes miſéres, qu'il ſe ſentit troublé. Son trouble fut parfait, quand il entendit ce grand homme lui dire d'un air menaçant: *Quoi! Barbare! oſerois-tu tuer C. Marius?* Ces paroles jetterent la terreur dans l'eſprit du Cimbre, qui ſortant incontinent de la chambre, & fuyant du côté de la Place, après avoir jetté ſon épée, s'écria hautement, & avec les heurlemens d'un homme épouvanté, *Non, je ne ſçaurois tuer C. Marius.* Cet acte étonna toute la ville de Minturnes, & fit revenir tous les officiers de leur cruauté. Ils ſe repentirent du deſſein qu'ils avoient pris, & ils ſe dirent entr'eux, que puiſqu'un eſclave & un barbare n'avoit pas eu le courage de tuer Marius, ce ſeroit

une grande inhumanité à eux de le faire mourir : & changeant tout d'un coup leur réſolution, ils coururent tous en foule à l'endroit où il étoit gardé ; & après lui avoir donné tout ce qui étoit néceſſaire pour ſe ſauver, ils le conduiſirent au bord de la mer, où l'un des citoyens lui fournit un bâtiment qui fit voile du côté d'Afrique. Il rencontra en route Granius, le fils de ſa femme. Il évita, par un grand bonheur quelque tems après d'être pris par un Queſteur Romain, qui commandoit ſur l'une des deux Côtes de Sicile, où le mauvais (*a*) tems avoit obligé ſon bâtiment de relâcher. Il apprit enſuite dans une petite Iſle, que ſon fils s'étoit ſauvé avec Cethegus, & quelques autres, chez Hiempſal, roi des Numides, qui, quoiqu'il leur fit tous les meilleurs traitemens du monde, les retenoit pourtant toujours : & ſous prétexte d'honneur, de plaiſir, & de magnificence, ne les laiſſoit point partir : voulant, ſans doute attendre ce que la fortune ordonneroit de Marius le pere, pour ſur cela prendre mieux ſon parti. Ce deſſein politique ne lui réuſſit pourtant pas ;

(*a*) ou plutôt la faute d'eau.

parce que la plus belle de ſes maîtreſſes ayant pris des ſentimens de tendreſſe pour Marius le fils, qui étoit jeune & très-bien fait, le fit échaper, & lui fournit une petite barque, avec laquelle il aborda les côtes de Carthage, où ſon pere étoit arrivé. C'eſt-là que ce dernier; conſidérant attentivement les ruines de cette fameuſe rivale de Rome, compara ſa deſtruction & ſon ancienne puiſſance, avec ſon infortune & ſon ancienne élévation.

Un Préteur Romain, nommé Sextilius, commandoit pour lors en Libye. Cet homme, à qui Marius n'avoit jamais fait ni bien ni mal, ne voulut ni executer l'ordre du Sénat, ni le recevoir dans les Terres de ſon Gouvernement. Il lui envoya donc défendre l'entrée de ſa Province, & l'ordre d'en ſortir au plûtôt, s'il y étoit entré, ſous les peines portées par l'édit du Sénat. Marius ne répondit autre choſe à celui qui lui porta cet ordre, que ces paroles qui étoient bien grandes & bien ſignificatives : *Dis à Sextilius que tu as vu C. Marius banni de ſon Pays, repaſſant entre les ruines de Carthage.* Il paſſa enſuite avec ſon fils, & ſa petite trou-

pe, dans l'Iſle de Circina, qui n'eſt guéres éloignée de terre ferme, pour conſulter quels expédiens ils avoient à prendre dans une ſi miſérable fortune; & ce fût là qu'il apprit que le roi des Numides avoit envoyé bon nombre de Cavalerie, pour tâcher de prendre le jeune Marius qui s'étoit ſi heureuſemenr ſauvé de ſes mains.

Toutes les aventures de cette hiſtoire ne cedent guéres aux fabuleuſes de nos romans; & ſi tous les hiſtoriens n'en convenoient, on auroit de la peine à y ajouter foi. Marius même en fit faire une deſcription, qu'il fit peindre dans un grand Tableau qu'il dédia dans un temple à Minturnes à ſon ſeptiéme Conſulat.

Cependant Sylla, qui gouvernoit à Rome avec une autorité abſolue, mais tyrannique, commençoit fort à déplaire, autant peut-être au Sénat, dont il avoit entrepris la défenſe, qu'au peuple qu'il étoit venu abaiſſer.

Les malheurs & les triſtres aventures de Marius qui étoient ſçus à Rome, joints au ſouvenir de ſes victoires, firent naître une vive compaſſion dans le cœur de tous les Romains, qui plaignoient

gnoient avec aſſez de raiſon l'indignité de la fortune de ce premier homme de la République. D'ailleurs, on juge aiſément qu'on ne s'accommode pas long tems dans une ville libre de l'autorité ſuprême d'un ſeul ; & Sylla étoit peut-être l'homme du monde qui faiſoit ſentir davantage à un chacun le poids de la ſervitude qu'il impoſoit.

Le Sénat diſſimuloit encore ſes ſentimens ; mais le peuple ne fut plus capable de les contraindre, & donna les premiéres marques de ſon averſion, en refuſant Nonius, neveu de Sylla, & une autre de ſes créatures, qui briguoient, je ne ſçais quelle magiſtrature.

Sylla reconnut alors la malveillance du Peuple ; & pour lui donner quelque ſatisfaction, il diſſimula ce chagrin diſant hautement qu'il vouloit que le peuple Romain jouît dans toutes ſes élections d'une entiére liberté, pour laquelle ſeule il étoit venu à Rome.

C'étoit pour lors le tems qu'on éliſoit les Conſuls & ſoit que Sylla reconnût que ſes amis étoient en petit nombre, ou que d'ailleurs il ne voulût pas mêler

la force ouverte dans les élections : car il eſt sûr qu'il avoit aſſez de troupes dans la ville pour y être le maitre ; mais on ne ſçait pas toujours être également auſſi méchant, qu'on eſt ambitieux : Sylla donc conſentit & donna les mains, à l'élection de Licius Cinna, qu'il ſçavoit bien être de la faction opposée, & dont le caractere violent & audacieux lui étoit parfaitement connu. Il lui offrit lui-même ſon crédit & ſes amis, & ſouffrit les ſermens que lui fit Cinna, de ne ſe détacher jamais de ſes intérêts auxquels il s'alloit lier indiſſolublement : ſermens qu'il eut toujours deſſein de ne jamais exécuter.

C'eſt en cette occaſion, que Sylla donna l'une des plus grandes marques de prudence & d'habileté qu'on remarque dans tout le reſte de ſa vie ; car ne doutant point de la mauvaiſe foi de Cinna, qui n'étoit pas homme à ſe lier par des ſermens, & qui effectivement ne fut pas plutôt en poſſeſſion du Conſulat, qu'il ſongea à faire le procès à Sylla, & lui ſuſcita pour accuſateur Verginius, l'un des Tribuns du peuple ; il ne ſongea point à ſe défendre dans

une ville, où la Monarchie qu'il avoit exercée pendant quelque tems l'avoit rendu odieux, & où l'on n'auroit que trop facilement les moyens de le convaincre de beaucoup de choſes contraires aux loix.

Ainſi, prenant dans cette occaſion un parti digne de ſon eſprit & de ſa réputation, il aſſembla le peuple, & lui dit qu'il ſe reſſouvenoit très-bien, qu'on lui avoit commis l'expédition contre le roi Mithridate, dont les conquêtes commençoient à devenir dangereuſes; & que n'ayant différé de remplir ſa commiſſion, que pour s'oppoſer à quelques ſéditieux qui avoient voulu troubler la ville, & lui diſputer l'honneur que le peuple Romain lui avoit fait, il alloit, toutes choſes étant devenues tranquilles, achever cette guerre étrangere, où il eſpéroit de rendre le nom Romain pleinement victorieux.

Sylla jugeant fort ſagement, qu'outre la gloire qu'il acquerreroit, s'il pouvoit triompher de Mithridate, il lui reviendroit par ſon eloignement une plus particuliére conſidération parmi les

citoyens, qui, ne le voyant plus mêlé dans les affaires civiles, & entendant chanter ſes triomphes, ne manqueroit point de revenir à lui, pouſſés encore par les violences qu'il étoit bien ſûr que Cinna & ſes adhérens exerceroient immanquablement.

Il s'en alla donc en Aſie, où Mithridate avoit déja laiſſé en mille endroits les marques de ſa haine pour les Romains. Il ſe rendit d'abord le maître des troupes de ces Provinces; & par une conduite, une valeur, & une fortune incroyable & invincible, qu'il a lui-même toujours avouée, & à laquelle il a fait bâtir pluſieurs temples, il réprima toute la vanité du roi de Pont; prit Athénes, par l'un des plus beaux ſiéges, dont l'antiquité nous ait laiſſé la mémoire? & donna même, dans la priſe de cette ville, la reine des muſes & des ſçavans, quelques marques de cruauté dont on ne ſçauroit bien l'excuſer; délivra quantité de priſonniers, qu'on avoit pris avant ſa venue; punit la révolte de quelques Provinces, qui s'étoient données d'elles mêmes à Mithridate: châtia Fimbria, cet illuſtre audacieux, qui avoit formé une

révolte dans les troupes Romaines ; & contragnit enfin le roi de Pont à ſe retirer dans les bornes de ſon empire, & ſe contenter de ſes Etats paternels, que ſon ambition extrême lui alloit ſi fort faire étendre.

Tandis que Sylla s'occupoit ſi utilement & ſi glorieuſement pour lui & pour la République, le Conſul Cinna, ſuivant les mouvemens que ſa violence & ſon inquiétude naturelle lui inſpiroient, n'oublia rien pour relever le parti du peuple dont il ſe propoſa de ſe faire Chef : & pour rendre ſon parti plus fort, & attirer toute l'Italie dans ſes intérêts, il propoſa une loi, qui alloit rendre tous ces peuples égaux aux citoyens Romains.

On ſçait que les Gracques, & pluſieurs depuis, avoient donné à toute l'Italie le droits de bourgeoiſie Romaine ; ſi bien que tous les peuples avoient les mêmes droits & les mêmes prérogatives que les citoyens Romains, jouiſſoient du droit de donner leurs ſuffrages à l'election des Magiſtrats, & par conſéquent du Privilege de ſe faire rechercher par tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République, dans la bri-

gue des emplois & des gouvernemens: On ſçait auſſi, qu'avant que les peuples d'Italie euſſent cet avantage, tous les citoyens Romains étoient diviſés en trente-cinq Tribus ou Lignées auxquelles ſe réduiſoient dans les elections toutes les loix : & comme dans la grace qu'on fit aux peuples d'Italie, on voulut conſerver un avantage aux naturels Romains, on ne voulut point mêler les premiers dans ces trente-cinq Tribus, de peur que leur multitude n'abſorbât le nombre des Romains, & ne leur ôtât par cette raiſon tout pouvoir ; mais on fit huit autres tribus, dans leſquelles on les rangea tous : & ces Tribus, quoique beaucoup plus nombreuſes que les autres, n'avoient pourtant pas plus d'un ſuffrage dans les élections ; & cela fit en tout quarante-trois Tribus, au lieu de trente-cinq qu'il y en avoit. En effet il n'étoit pas juſte que les Romains, qui favoriſoient les Peuples d'Italie d'un ſi grand privilége, ne ſe réſervaſſent pas le moyen d'être les plus forts dans les brigues : & cette expédient, de réduire tous les étrangers ſous-huit Tribus, avoit été très-

ſagement imaginé, de peur que la multitude, & par conſéquent la puiſſance des nouveaux citoyens, ne détruisit la dignité des anciens, & que ceux qui recevoient la grace d'être aſſociés ne fuſſent plus puiſſans que ceux qui la faiſoient (*a*).

Cinna eut peu d'égard à la juſtice de cet établiſſement; & n'enviſageant que ce qui pouvoit lui être utile pour les projets qu'il avoit formés de renverſer l'ordre des Sénateurs, il propoſa de détruire les huit nouvelles Tribus, & de diſtribuer les nouveaux Citoyens dans toutes les autres.

On concevoit aiſément que tous les peuples d'Italie approuvérent extrêmement une loi qui leur étoit ſi avantageuſe; & Cinna s'attira par ce moyen une quantité prodigieuſe d'Italiens, qui ſe dévouerent tous à ſes volontés.

Mais le Sénat, qui prévoyoit tous les maux que ce mêlange alloit cauſer, dont le plus grand étoit celui de voir

(a) *Ni potentia eorum & multitudo veterum Civium dignitatem frangerent, pluſque poſſent recepti in beneficium quàm autores beneficii.*

Velleïus Patercul. Lib. II.

tant de gens égaux en pouvoir aux citoyens Romains, qui seroient tous obligés à Cinna de cette prérogative ; le Sénat, dis-je, s'opposa vivement à cette loi, & se trouvant dans cet Ordre un peu plus de fermeté & de vigueur qu'à l'ordinaire, on y poussa la violence jusqu'à chasser Cinna de la ville, après avoir combattu avec lui dans la place, sous la conduite de Cneïus Octavius son Collégue. Dès qu'il fut chassé, on le déposa du Consulat, & on subrogea à sa place L. Cornelius Merula.

Cette violence, qui étoit inouïe dans la République, & dont l'exemple étoit d'une très-dangereuse conséquence, anima toute la fureur de Cinna, qui ne manqua point de faire publier par toute l'Italie qu'il n'avoit été traité si indignement par le Sénat, que pour avoir soutenu les intérêts de ses peuples ; & la reconnoissance de ceux-ci les fit assembler auprès de lui dans une prodigieuse quantité. Il en composa trois cens Cohortes, dont il fit trente nouvelles Légions, outre beaucoup de Cavalerie qu'il ramassa. Tout cela, joint à l'armée

mée qu'on tenoit près de Nole, dont il corrompit les officiers & les ſoldats, le rendit aſſez fort pour marcher droit à Rome, conſervant toujours toutes leur marques du Conſulat, dont il prétendoit qu'on n'avoit pas pu le dépoſer : & afin que ſon parti fût encore plus conſidérable par un nom fameux qui lui attirât beaucoup de gens, il fit une Loi, par laquelle il rappella Marius & tous ſes adhérens, & les rétablit dans tous leurs biens, leurs honneurs, & leurs prérogatives.

Marius, à qui toutes ces nouvelles donnerent une joie qu'on ne ſçauroit exprimer, partit incontinent avec quelques troupes qu'il s'étoit pratiqueés parmi les Maruſiens, Peuples d'Afrique, & quelques Italiens de ſon parti qui s'étoient retirés auprès de lui, tout cela ne faiſant guéres plus de deux mille hommes.

Cette petite Armée aborda heureuſement, & en peu de tems, à un Port de Toſcane, où Marius ne fut pas plutôt deſcendu, qu'il fit promettre à ſon de trompe la liberté à tous les eſclaves qui viendroient ſe joindre à lui ; ce qui en aſſembla un aſſez bon nombre, ou-

tre pluſieurs payſans, & une troupe conſidérable de malheureux & de criminels, qui crurent tenter fortune dans la ſituation de la République, en ſe joignant à un homme tel que Marius.

Cinna le reçut avec tous les honneurs imaginables, lui donna la qualité & l'autorité de Proconſul par toute l'Italie avec les Licteurs & faiſceaux, que Marius refuſa toujours, pour donner une idée plus pitoyable du traitement qu'on lui avoit fait, en reſtant dans l'obſcurité d'un banni.

Cependant, Cneïus Pompeïus, pere de celui qu'on appella depuis le grand; Cneïus Pompeïus, dis-je, qui étoit Proconſul, qui commandoit une armée conſidérable autour de Rome, après avoir quelque tems balancé, pour épargner le ſang des Citoyens, combattit enfin avec vigueur celle de Cinna. L'avantage y fut égal de part & d'autre; ou pour mieux dire, les pertes y furent égales: il y périt prodigieuſement de Soldats; & la peſte étant ſurvenue dans les deux camps, on y reſſentit tous les maux & toutes les horreurs dont la colere des Cieux puiſſe punir les hommes.

Pompeïus lui-même en mourut ; & les déſolations qui ne diminuoient point firent prendre le deſſein à Cinna d'aſſiéger incontinent la Ville, où commandoit le Conſul Cneïus Octavius, celui-là même qui l'avoit chaſſé. Cet homme, qui, à beaucoup d'intelligence pour toute ſorte d'affaires, joignoit beaucoup de valeur & de ſageſſe, avec une ſévérité & une fermeté ſi inébranlable pour toutes les Loix & toutes les anciennes Coutumes de la République, que les plus grandes révolutions, & les plus dangereuſes adverſités, ne purent jamais le faire réſoudre à les enfreindre le moins du monde : & quand Marius & Cinna furent ſur le point de prendre la Ville, il ne voulut jamais, pour ſe renforcer, donner la liberté aux eſclaves ; diſant, qu'il ne donneroit jamais de Privilége à des Eſclaves, pendant qu'il en privoit des gens tels que Marius & Cinna, pour ſuivre les loix. Ce caractere peu différent de celui qu'on remarqua depuis dans Caton d'Utique, acheva de perdre les affaires, car quoique l'arrivée de Métellus Numidicus, eût apporté quelques eſpérances, par la confiance que les

ſoldats d'Octavius, & Octavius lui-même, avoient en lui, on fut cependant obligé de céder à la force ; & le Peuple, qui aimoit toujours Marius, ayant tiré hors de la tribune aux harangues le Conſul Octavius, il fut tué ſur la place par quelques gens de Marius, auxquels le Peuple avoit lui-même ouvert les portes.

Le Sénat aſſemblé, dans cette derniére extrémité, n'eut point d'autre reſſource que d'envoyer des Ambaſſadeurs aux vainqueurs, pour les ſupplier d'entrer dans la Ville pacifiquement, & d'épargner le ſang des Citoyens. Cinna, après leur avoir promis ce qu'il pourroit faire, entra dans la Ville avec ſon armée, Marius, en dériſion de ſes ennemis ayant voulu reſter à la porte ; juſqu'à ce que l'arrêt de ſon rappel fût autoriſé par les formes.

Et en effet, le Peuple aſſemblé par ordre de Cinna procéda dans les formes au rappel de Marius. On juge bien qu'il ne lui refuſa pas l'entrée de la ville, dont il étoit le maître. Apeine quelques Lignées eurent-elles donné les ſuffrages, qu'il entra bruſquement, entouré d'une troupe d'eſclaves, & des

plus audacieux qui s'étoient joints à lui, & furent les miniſtres de ſes cruautés, & de celles de Cinna.

Rien n'auroit jamais égalé la cruauté de cette victoire, ſi bientôt après celle de Sylla ne l'eût ſurpaſſée ; mais cependant, tout ce qu'il y eut dans la Ville de plus élevé & de plus conſidérable périt par divers genres de ſupplices. Le Conſul Octavius, cet homme ſi droit, ſi integre, ſi doux, & ſi entendu, fut mis à mort par ordre de Cinna. Merula, qui à l'arrivée de Cinna s'étoit démis du Conſulat, ſe fit couper les veines ; & après avoir arroſé de ſon ſang les mêmes Autels ſur leſquels il avoit ſi ſouvent ſacrifié pour la proſpérité de la République, il mourut en déteſtant les noms de Cinna & de Marius. Marc-Antoine l'Orateur, cet homme qui fut ſurnommé le Prince de la République, & qui le fut toujours de l'éloquence, fut tué par les ordres des Vainqueurs. Q. Catulus, qui, outre mille actions d'éclat qui le rendoient reſpectable, étoit encore célébre par la défaite des Cimbres, à laquelle il avoit ſi glorieuſement participé, & qui lui étoit pour le moins

commune avec Marius, voyant qu'on le cherchoit pour le tuer, s'enferma dans un petit cabinet où il mit le feu, & finit ainſi ſa vie, moins par l'ordre de ſes ennemis, que de ſon plein gré.

On ne ſçauroit exprimer l'état pitoyable où ſe trouvoit la Ville dans ces tems, les plus malheureux qu'on puiſſe imaginer. Tout le monde craignoit, & on ſoupçonnoit tout le monde. Les infames eſclaves, dévoués aux violences de Marius, tuoient à la fin ſans diſtinction, & ceux qui leur avoient été déſignés, & ceux dont ils n'étoient point chargés; & après avoir coupé leurs têtes, qui étoit la marque de leur ſalaire, ils jettérent leurs corps dans les rues, ce qui donnoit un ſpectacle horrible & effroyable. Ils voloient & pilloient dans toutes les maiſons où ils entroient, & forçoient ſans diſtinction les filles & les femmes de ces malheureux, que la haine de Marius ou de Cinna avoit rendus criminels. Enfin, ils pouſſerent l'inſolence ſi loin, que Cinna & Sertorius, l'un des plus importans de ce parti, ne pouvant plus ſupporter leur licence ni la réprimer, furent obligés de leur courre ſus, &

de les tailler en piéces après les avoir ſurpris.

Cinna, cependant, fut élu Conſul pour la deuxiéme fois avec Marius ; & voilà l'accompliſſement de tant d'Oracles & de Prophéties, qui avoient promis à ce dernier un ſeptiéme Conſulat. Il ne jouit pourtant pas longtems de cet honneur ; car étant attaqué d'une pleuréſie, il mourut le dix-ſeptiéme jour de ſa dignité, avec des inquiétudes & des mouvemens inconcevables.

Cet homme, l'un des plus fameux qu'ait eu la République Romaine, par ſes victoires contre les étrangers, & par ſes mouvemens contre ſes Concitoyens ; autant ennemi du repos & de la paix, qui lui fut toujours funeſte, que craint par ſes ennemis, ne fut regretté de perſonne, & laiſſa un Fils qui hérita de ſes vertus & de ſes vices. On ſubſtitua à ſa place Valerius Flaccus ; ce qui n'empêcha pas que Cinna ne reſtât ſeul maître en Italie. Quel maître ! qui l'avoit ſi barbarement remplie de ſang & de ſupplices !

Cependant Sylla reçut en Achaïe la plus grande partie de ceux qui avoient évité la mort en Italie, & qui allerent

chercher auprès de lui un aſyle. Il les reçut avec la joie d'un homme qui n'avoit eu aucune part à l'effuſion de ſang, & qui ſe rendoit glorieux par de continuelles victoires, qui reduiſirent Mithridate à l'état de ſuppliant : & quoique peut-être Sylla eût été en état de pouſſer plus loin ſa bonne fortune, & de détruire totalement ce Roi, Rome, qui gémiſſoit ſous les violences de Cinna & du jeune Marius, qui avoit ſuccédé à ſon Pere dans ſa haine pour le Sénat ; Rome dis-je, toute la Nobleſſe, & ſon ambition particuliere, le porterent à hâter la concluſion de la paix avec Mithridate ; & après avoir laiſſé Luculle en Bithynie, & avoir reçû le premier de tous les Romains des Ambaſſadeurs des Parthes, avec leſquels il ſoutint avec tant de dignité la réputation Romaine, il prit avec ſon armée le chemin d'Italie.

Ses amis publierent ſon retour avec tranſport, & on loua ſur-tout ſa modération qui, quoique ſes ennemis occupaſſent depuis trois ans, par une uſurpation inſoutenable, toute l'Italie, ne lui permit pas d'aller les en chaſſer ; croyant

qu'il étoit de ſon devoir de détruire les ennemis étrangers, avant que de venger ſes Citoyens ; & il faut avouer que cette conduite eſt ſans contredit l'endroit de la vie de Sylla qui mérite plus de louanges.

Cette Armée de trente mille hommes, que Sylla conduiſoit, n'étoit pas encore arrivée, quand la ſédition ſe gliſſa dans celle de Cinna. La fermeté de ce dernier ne lui permit jamais de plier ; & voulant en uſer avec des troupes mutinées, comme il auroit pu faire dans un tems auquel il en auroit été parfaitement le maître, il alluma leur rage & leur fureur. Ils ſe jettérent ſur lui, ſans conſidération ; & par une punition dont ſes crimes le rendoient pour le moins digne, ils le tuerent dans ſon troiſiéme Conſulat. On a dit de lui, qu'il oſa entreprendre ce qu'un homme de bien n'auroit jamais oſé ; mais qu'il acheva ce qu'on ne ſçauroit achever ſans une très grande valeur. Il fut téméraire dans ſes conſeils, mais toujours intrépide dans l'exécution.

Cependant Sylla aborda en Italie avec ſes trente mille hommes, qui dévoient avoir affaire à plus de cent mille,

qui étoient dans la Campanie, ſous les ordres du jeune Marius, de Carbo, & des deux Conſuls Scipion & Norbanus; outre Sertorius, qui étoit peut-être le meilleur Général d'eux tous. Il traverſa toute la Calabre, & toute la Pouille, avec une diſcipline ſi merveilleuſe, que toute ſon armée n'y fit point le moindre dégât, ni le moindre déſordre; & tous ces Peuples béniſſoient ſans ceſſe les ordres du Chef, qui s'intéreſſoit avec tant de ſoin à leur félicité.

Il ne fut pas plutôt entré dans la Campanie, qu'il vit groſſir ſon armée tous les jours par l'arrivée de tout ce qu'il y avoit à Rome de nobleſſe & d'honnêtes gens qui n'avoient pas oſé encore ſe déclarer. Il défit, avec beaucoup de bonheur, auprès de Capoue, le conſul Norbanus, joint au jeune Marius, & il leur tua plus de ſix mille hommes.

Il députa enſuite à Scipion l'autre Conſul, pour le prier de tâcher à terminer paiſiblement les Guerres Civiles; ſoit que ſon deſſein fût effectivement tel ou qu'il voulût retarder, pour avoir le tems de ſéduire & de corrompre leurs troupes, qui étoient de beaucoup ſupérieures en nombre aux ſiennes: & en

effet, comme la négociation tira en longueur, les ſoldats des deux Armées ſe parlerent dans le tems de la ſuſpenſion d'armes ; & ceux de Sylla gagnerent ſi bien ceux de Scipion, qu'un jour que Sylla s'approcha du camp du Conſul avec vingt enſeignes ſeulement, toute l'Armée de Scipion vint ſe rendre à lui, & lui livra le Conſul lui-même.

C'eſt ici que Sylla marqua une douceur & une clémence bien propres à gagner le cœur de ſes ennemis ; car il renvoya Scipion ſans lui faire aucun mauvais traitement, & ſans exiger rien de lui. Il en uſa de même à l'égard de Sertorius, & de quelques autres qui éprouvérent le même ſort que le Conſul.

Carbo, l'un des Chefs les plus conſidérables du parti du Peuple, fut fait Conſul pour la troiſiéme fois avec le jeune Marius, qui n'avoit que vingt-ſix ans, mais qui s'étant trouvé en pluſieurs occaſions, où il avoit commandé avec beaucoup de valeur & de conduite, s'étoit acquis une réputation qui l'élevoit même au-deſſus du Conſulat. Ces deux Conſuls furent derechef vaincus par les troupes de Sylla, qu'ils forcérent à combattre. Marius fut obligé de ſe re-

tirer à Preneſte, où il ſe fortifia. Avant qu'il y fût arrivé, le Préteur Damaſipus, homme d'une humeur ſanguinaire, avoit fait tuer par ſon ordre à Rome, Domitius Scevola, ſouverain Pontife, & fameux Juriſconſulte. Il fit tuer C. Carbo, qui avoit été préteur, & qui étoit Frere du Conſul; Antiſtius qui avoit été exilé; & quelques autres qu'il condamna comme des fauteurs du parti de Sylla. On ne doit pas omettre la belle action de Calpurnie, fille de Beſtia (*a*), & Femme d'Antiſtius, qui, en même tems qu'on exécutoit ſon mari, ſe poignarda elle-même, pour ne pas lui ſurvivre: exemple de l'amour conjugal, rare en tout tems, mais qui doit paroître encore plus prodigieux dans le nôtre.

Cependant Sylla jouiſſoit à peine des douceurs de ſa victoire, quand il apprit que Teleuſinus, Chef de quarante mille Samnites, tous de la derniere bravoure & de la plus obſtinée valeur, s'approchoit pour ſecourir Marius; moins, ſans doute, par un deſir de ſervir ce Général, que pour pouvoir perdre les Romains les uns par les autres.

(*a*) Piſo.

Il s'approcha juſqu'au camp de Sylla, qui avoit laiſſé Ofella pour aſſiéger Marius à Preneſte. Les deux Généraux j'entens Sylla & Teleſinus, ne firent pas de longs mouvemens, & ils en vinrent bien vite à la bataille. Ce fut près de la Porte Coline, qu'elle ſe donna (*a*); & jamais l'on ne vit tant de valeur, & tant de fermeté, qu'on en remarqua dans ces deux Armées. Elles étoient animées pour leurs chefs, qui étoient tous deux très-excellens généraux.

Teleſinus joignoit à une fierté intrépide une ſcience militaire, dans laquelle il ſurpaſſoit peut-être Sylla. Il parcouroit tous les rangs de ſon armée, en criant, « que c'étoit-là le dernier » jour des Romains, que leur cruauté & leur ambition inſatiable avoit » trouvé enfin ſa fin; & qu'il étoit tems » de détruire cette ville, qui nourriſſoit les tyrans de l'Italie, & de tout » le reſte de la terre: que le ſeul moyen » de chaſſer, & de ſe défaire de ces » loups raviſſeurs de la liberté publique, étoit de couper la forêt qui » leur ſervoit de retraite. » En effet,

(*a*) Le premier Novembre.

jamais Rome n'a couru un plus grand danger ; & tous les hiſtoriens aſſurent que celui qu'elle courut après la défaite de Cannes, étoit inférieur à celui-ci. Sylla, qui connoiſſoit parfaitement le péril, n'oublia rien pour s'en garantir, & les ſiens, & ſa patrie. Tous ſes efforts furent pourtant au commencement inutiles ; & l'aile gauche de ſon armée, où il étoit lui-même, plia d'abord, & fut miſe en fuite. Ce fut vainement que Sylla raſſemblant tous les mouvemens de ſon courage, voulut rallier les troupes effrayées : ſes priéres & ſes menaces, ne purent être écoutées, & rien ne fut capable d'arrêter des ſoldats épouvantés, qui entraînoient Sylla malgré lui. Les ennemis firent des cris de joie ſi grands, qu'ils penſerent mettre en fuite le reſte des Romains, & qu'Ofella, qui tenoit Marius aſſiégé, croyant tout perdu voulut plus d'une fois abandonner le ſiége.

Mais Craſſus, qui commandoit l'aile droite, & dont les troupes ſe trouvérent plus fortes & moins timides, ſoutint vigoureuſement le choc des ennemis ; & après avoir quelque tems eſſuyé leur attaque, il les attaqua à ſon

tour, & les pouſſa ſi vivement, qu'il les mit tous en fuite, après en avoir tué un grand nombre : & conſervant une rare prudence dans une action ſi tumultueuſe, il envoya, dès qu'il vit les ennemis fuyans, une partie de ſes troupes au ſecours de Sylla, qui avoit eu toutes les peines du monde à regagner ſon champ, & à abandonner ces lâches fuyards, qui l'auroient entrainé encore bien loin, s'il ne ſe fût ſauvé adroitement de leurs mains. Cependant Craſſus pourſuivit ſa victoire, & ſecondé par Sylla, qui, avec les troupes qu'il lui avoit envoyées, & quelques autres qu'il avoit ralliées, attaqua les ennemis par un autre côté, il acheva de rendre la défaite complette : & tous plierent, au moment qu'on apprit que Teleſinus avoit été tué, en tâchant d'animer ſes ſoldats. En effet, ſon corps fut trouvé dans la mêlée, & ſon viſage conſervoit plutôt l'image d'un vainqueur que d'un mourant. (*a*) C'eſt pour lors que tout céda à la bonne fortune de Sylla, & qu'un corps de trois mille hommes lui ayant envoyé deman-

(a) *Victoris magis quàm morientis vultum præferens.*

der la vie, il la lui promit à condition, qu'avant que de ſe rendre à lui, ils feroient quelques dommages aux leurs. Ces trois mille hommes, pour ſatisfaire Sylla, ſe jettérent ſur leurs gens, en tuérent une quantité prodigieuſe, & ſe rendirent enſuite à Sylla, avec trois mille autres, qu'ils amenerent avec eux. Mais le général Romain, oubliant ici ſa parole, & ſe laiſſant aller au penchant qu'il avoit toujours à la cruauté après la victoire, les fit aſſembler tous ſix mille qu'ils étoient dans le parc des Lices (*a*) & donna ordre qu'on les fit tous égorger, tandis qu'il fit aſſembler le Sénat dans le Temple de Bellone, qui étoit tout près du lieu de cette exécution. Il parla aux Peres Conſcripts, pour leur donner part de ſes victoires, & pour leur apprendre les faveurs qu'il avoit reçues des Dieux par la défaite totale des étrangers & des ſéditieux; & à peine avoit-il un peu avancé ſa harangue, que les cris pitoyables & les heurlemens affreux des ſix mille perſonnes qu'on égorgeoit émurent & épouvanterent terriblement tout le Sénat, qui n'étoit point inſtruit de cette étrange

(a) Lieu où l'on faiſoit courir les Chevaux.

tuerie.

tuerie. Mais Sylla, continuant froidement ſon diſcours, *N'ayez point d'attention*, leur dit-il, *aux cris de quelques malheureux criminels, qu'on exécute par mes ordres.* Cet acte de cruauté, ſoutenu ſi froidement, fit connoître à tout le monde ce qu'on devoit attendre d'un tel maître : chacun regréta les cruautés de Marius, qui n'étoient pas comparables à celles qu'on alloit éprouver : & au lieu que Marius étoit ſévére, froid, cruel, autant avant qu'après la victoire, Sylla au contraire, doux & humain dans la guerre, étoit impitoyable & de la derniére barbarie dans la paix & après la victoire. Tels étoient les murmures inutiles de toute la ville, qui ne firent point changer de face aux malheurs publics, qui allérent dans la ſuite toujours en augmentant.

Cependant le jeune Marius, s'étant ſauvé de Preneſte par des trous qu'il avoit fait pratiquer dans la terre, fut tué, dit-on, par quelques-uns des ſiens qui le trahirent. Quelques autres ont écrit qu'il voulut mourir avec un frere de Teleſinus, en combattant l'un contre l'autre. De quelque maniére qu'il ſoit mort, la ſuprême puiſſance de Sylla

commença pour-lors : & du jour qu'il apprit cette nouvelle, il prit le surnom d'*heureux*. On peut par-là juger combien il estimoit cet ennemi, qui, quoique jeune & malheureux, s'est fait une assez grande réputation pour n'être point obscurcie par le grand éclat du nom & de la gloire de son pere.

L'heureux Sylla institua pour lors & fit célébrer des jeux dans le Cirque, en mémoire de la défaite de Telesinus, & de son bonheur ; & il auroit pris justement le nom d'heureux, si, immédiatement après cette victoire, il eût lui-même cessé de vivre, & épargné par sa mort tout le sang que sa cruauté lui fit répandre (*a*).

Tout ayant donc cédé au vainqueur, & quelques-uns de ses lieutenans ayant achevé de défaire les malheureux débris du parti de Marius, la ville parfaitement soumise, tous les maux civils paroissoient devoir être finis, & la dictature dont on honora Sylla sembloit devoir le satisfaire & le dédommager de ses fatigues ; mais ce fut justement pour

(*a*) Car outre les six mille hommes qu'il fit égorger dans le parc des Lices, il en fit encore passer par le fil de l'épée douze mille à Preneste.

lors, qu'on apprit que ſes vengeances alloient commencer, & que la puiſſance dont il étoit revêtu alloit remplir la ville de malheurs & de ſang.

Cette dictature, dont on n'avoit point d'exemple depuis plus de cent vingt ans, & que les Romains avoient toujours, avec aſſez de raiſon, plus appréhendée qu'eſtimée : cette dictature, dis-je, qui n'avoit été établie dans les premiers tems de la république, que pour délivrer les citoyens des périls preſſans, & qui exigeoient une autorité ſuprême, donna à Sylla le moyen d'inventer le premier le terrible nom de proſcription, dont on n'avoit juſqu'alors aucun exemple dans la république.

Qui pourra décrire les cruautés qu'on exerça dans la ville ? Chacun pouvoit tuer ſon ennemi. Le ſang couloit dans la ville, dans les ruiſſeaux : mille & mille malheureux étoient ſacrifiés ſans ordre, ſans régle & ſans procédure ; & l'on ne voyoit point que les déſordres duſſent finir, quand Conſidius dit fort librement : » Sylla, faites donc qu'on ne » tue pas tout, ſi vous voulez comman» der à quelqu'un ; car de la maniére

» qu'on s'y prend, vous ne commande-» rez bien-tôt plus qu'aux murailles ; « & c'eſt pour lors que Sylla, pendant trois jours, fit afficher les funeſtes tables où deux mille ſénateurs ou chevaliers Romains furent proſcrits : encore Sylla, ajoûta-t-il, que c'étoient-là tous ceux dont il avoit pu ſe reſſouvenir ſur le champ, & qu'il ſe réſervoit la punition des autres qui lui reviendroient dans l'eſprit.

On vit alors mourir Carbo, Solanus, Venuleïus, le frere de Marius, & une infinité d'autres illuſtres, qu'on fit mourir d'une maniére qualifiée, & avec des ſupplices extraordinaires. Rien ne pouvoit ſauver un homme, qui avoit été écrit dans ces fatales tables. Point d'aſyle, point de temple, point de lieu ſacré, point de ſervice, point d'amitié, point de parenté : ceux qui auroient eu aſſez de pitié pour en vouloir ſecourir quelqu'un, devenoient proſcrits eux-mêmes : & ni le ſang, ni la nature, ni le droit des gens, ne furent plus à Rome d'aucune conſidération. Les biens des proſcrits furent confiſqués & donnés aux amis de Sylla. Ce jardin fit proſ-

crire un tel : ſa belle maiſon en fit proſcrire un autre. On récompenſoit les ſervices par la mort des innocens. Les charges étoient données, ſelon la volonté du vainqueur, auquel on avoit donné un pouvoir ſuprême & univerſel avec le nom de dictateur.

Je doute qu'on puiſſe ſe faire une juſte idée de tous ces déſordres, qui ſembloient ne devoir jamais finir, quand tout d'un coup Sylla, par un retour ineſpéré, ennuyé de vengeance, de pouvoir, de ſang, & de commandement; moins peut-être par modération, & par grandeur d'ame, comme on l'a toujours publié, que par inquiétude, s'aviſa de quitter ſa dictature & l'Empire, & de remettre le commandement entre les mains des conſuls : changement prodigieux, qui rendit dès ce jour Sylla l'idole des Romains. On oublia tout le ſang de la proſcription, pour ne ſe reſſouvenir que de la liberté rendue ; & on vit en lui l'exemple d'un uſurpateur le plus violent, & le plus ſanguinaire, mort paiſiblement dans ſon lit, aimé & adoré de tous les citoyens.

Si Sylla avoit toujours été bon républicain, on l'auroit moins aimé, que quand, après avoir ſubjugué ſa patrie, il lui a plu de lui rendre la liberté.

CONSIDÉRATIONS SUR LUCULLE.

IL eſt conſtant que la vertu ſeule ne peut faire parvenir un grand homme au dernier degré d'élévation, ſoit que la corruption générale ait infecté notre goût, ou qu'effectivement les vices relevent les vertus. A conſidérer les héros des ſiécles paſſés, ne diroit-on pas qu'ils ne doivent toute leur gloire qu'à des vices heureux ?

Alexandre, pour avoir oſé attaquer avec une poignée de gens les plus formidables puiſſances de l'Aſie, eſt regardé comme le modéle des héros ; & ce n'eſt qu'à ſon heureuſe témérité qu'il doit cet avantage.

Si l'ambition n'eût pas porté le grand Jules à répandre le plus beau sang de Rome, s'il n'eût point enfanté un projet si vaste & si injuste, seroit-il aujourd'hui le premier des hommes ?

On peut faire à Luculle un reproche, à mon sens, bien glorieux. Il manqua de défauts : il ne sçut point être vicieux ; & il eût servi de modéle à César, s'il eût été plus ambitieux, ou plus téméraire. Il fut toujours juste & modéré : on le trouva par-tout bon fils, bon frere, bon ami, bon citoyen, bon soldat, & bon général. Il sçut toujours remplir ses devoirs ; ennemi de l'injustice, de la brigue, & des partis, & libre d'ambition : vices, dont les plus grands hommes de son siécle ne rougissoient point, & que Cicéron appelle les vices du tems, & non point des hommes (*a*).

Je ne sçais si l'on pourroit trouver ailleurs un plus honnête homme que lui. Quelques traits de sa vie, qui méritent le plus nos considérations, justifieront l'idée que je me suis faite de ce Romain.

Lucius Licinius Lucullus étoit de la

(a) *Non vitia hominis, sed vitia sæculi.*

noble

noble famille des Liciniens, dont la branche Patricienne produiſit le riche Craſſus & Macer. Pour lui, il étoit de la branche Plébéienne. On ſçait que les plus grandes maiſons Romaines étoient quelquefois partagées, pour être en état d'obtenir le tribunat du peuple, qui étoit l'emploi de la république le plus conſidérable après le conſulat, ſur lequel même il avoit quelques avantages.

Luculle étoit fils de cette fameuſe Cécilia, qui deshonora ſa maiſon par les déſordres de ſa vie. Il avoit la phyſionomie belle; & ſes maniéres civiles & honnêtes prévenoient tout le monde en ſa faveur. Son éloquence vive & naturelle parut contre les délateurs de ſon pere, qu'il accuſa avec beaucoup de force; & ayant achevé de déterminer le peuple à l'élever aux magiſtratures, il fut déſigné Edile, qui étoit le premier degré par où il falloit néceſſairement monter. Il ne voulut pourtant jamais accepter cette charge, avant qu'on l'eût donnée à ſon frere; & le peuple, impatient de le ſatisfaire, fit, contre les loix du bon gouvernement, ſon frere & lui Ediles en même tems.

Les graces du peuple ſont toujours

promptes, & le plus ſouvent peu judicieuſes : il n'arrive jamais qu'elles ſoient durables. Ce peuple qui aimoit alors Luculle, le maltraita dans le tems qu'il méritoit davantage ſes récompenſes.

Sylla avoit déja aſſez d'autorité dans le ſénat pour en être eſtimé le premier, & commençoit à ſe rendre maître de Rome, & ennemi du peuple, qu'il vouloit abaiſſer, dont il ne pouvoit ſouffrir le monſtrueux & extravagant pouvoir, & qu'il regardoit d'ailleurs comme le plus grand obſtacle à ſes projets. Il vit les engagemens, où Luculle alloit entrer avec le peuple, qui venoit de le déſigner Edile ; & il crut qu'il devoit tâcher de mettre dans ſes intérêts un homme, qui pouvoit nuire au ſénat, en s'attachant au parti du peuple.

Ce fut cette raiſon, qui obligea Sylla à rechercher l'amitié de Luculle ; & il ne lui fut pas mal-aiſé, étant le premier & le plus puiſſant homme de la république, de s'attacher un jeune homme, qui envisageoit dans cet attachement tous les avantages qui pouvoient le tenter.

Il devint le plus intime ami de Sylla,

qui lui confia ſes affaires les plus importantes ; & ce fut lui, que Sylla envoya en Egypte & en Libye, pour chercher un ſecours de vaiſſeaux, pendant que l'armée navale de Mithridate l'aſſiégeoit à Athénes.

Ce fut dans ce voyage, que Luculle donna une leçon de ponctualité & de diligence à tous ceux qui ſont envoyés pour les affaires publiques dans les pays étrangers. Il étoit jeune, & comme il n'avoit jamais été en Egypte, les Memphis, les pyramides, & les autres raretés de ce royaume, qu'on appelle merveilles, auroient pu raiſonnablement arrêter un homme auſſi curieux que lui ; mais il répondit à quelques-uns de ſes gens qui l'en ſollicitoient, que cela convenoit à ceux qui voyageoient pour leur plaiſir, mais non pas à un homme qui étoit preſſé d'amener du ſecours à ſon général aſſiégé.

Il fut aſſez heureux pour ramaſſer un grand nombre de vaiſſeaux, dont il compoſa un corps d'armée conſidérable, avec lequel, en revenant joindre Sylla, il fut obligé de combattre pluſieurs fois Mithridate qui vouloit empêcher cette jonction. Les avantages, qu'il

remporta toujours dans ces petites occasions sur cet ennemi fameux, ne laissérent pas de donner une haute idée de sa valeur & de sa conduite, & lui firent concevoir à lui-même de secrets pressentimens du bonheur qu'il auroit un jour contre ce prince.

Il n'eût pas plutôt joint Sylla, que ce général, pressé par les entrepriſes de Marius & par les lettres de tous ceux de son parti, fut obligé de conclure une paix avec Mithridate, qu'on prévit bien ne pas devoir être de longue durée. Il s'en retourna en Italie, & laissa Luculle en Asie, où il le commit principalement à la levée d'une imposition de vingt mille talens (*a*); somme extraordinaire, à laquelle la province d'Asie avoit été condamnée en punition de sa révolte. Cette commission, quelque odieuse qu'elle fût par elle-même, donna occasion à Luculle de montrer sa douceur naturelle, en adoucissant, autant qu'il le pouvoit, la rigueur de ses ordres; & ne les exécutant qu'avec beaucoup de modération.

Mais, ce que je trouve de plus heureux dans les emplois, où Sylla mit Lu-

(*a*) Douze millions d'or.

culle en Aſie, fut ſon éloignement des affaires civiles, qui le diſpenſa d'avoir part aux déſordres, aux violences, à l'effuſion du ſang des citoyens, & à cette horrible proſcription qui fut ſi funeſte aux Romains.

On verra ailleurs les progrès & la fin de ces guerres, où Sylla demeura victorieux (*a*).

Cependant, quelque éloigné de Rome que fût Luculle, Sylla ne laiſſa pas en mourant de lui donner la plus grande marque de ſon eſtime, en l'inſtituant tuteur de ſes enfans, préférablement à Pompée, avec lequel il avoit de ſi grandes liaiſons. Pompée ſouffrit avec chagrin cette derniére volonté de Sylla, dont l'eſtime entraînoit la conviction du mérite; & il conſerva toujours un ſouvenir ulceré de cette préférence, qui fut la premiére & peut-être la ſeule cauſe de l'inimitié qui dura toujours entre lui & Luculle.

Ce fut après la mort de Sylla, que Luculle fut élu conſul avec M. Cotta; & ce fut pendant ſon conſulat, qu'il

(*a*) Voyez ci-deſſus les *affaires de Marius & de Sylla.*

commença de montrer ſes plus éclatantes vertus.

Pompée ſe rendoit illuſtre en Eſpagne, par des exploits peu conſidérables en effet, mais qui paroiſſoient à Rome l'être beaucoup, par le ſoin qu'il prenoit d'en mander un détail magnifique, & par le récit intéreſſé qu'en faiſoient quelques-uns de ſes amis, qu'il avoit renvoyés de ſon armée pour ce ſujet. Luculle en avoit dans le fond de l'ame une ſecrette jalouſie. Leur froideur, qui avoit commencé d'abord après la mort de Sylla, devint inimitié : il ne put entendre les louanges qu'on donnoit à Pompée, ſans ſçavoir préciſément s'il les méritoit ; & il ſouhaita d'avoir quelque occaſion d'effacer toute ſa gloire.

La province Gauloiſe, (on entend celle qui comprend la Lombardie,) qui lui échut par le ſort, convenoit peu à ſon deſſein : elle étoit paiſible, & rien n'y pouvoit ſurvenir d'aſſez conſidérable pour l'occuper glorieuſement.

Les mouvemens de Mithridate en Aſie réveillérent ſon ambition & ſes déſirs. Ce prince avec lequel Sylla n'avoit fait qu'une paix peu ſolide, par la néceſſité où il s'étoit trouvé de paſſer en

Italie ; n'eut pas plutôt ramaſſé des forces, qu'il recommença la guerre, ſans chercher même de prétexte à ſes hoſtilités. Le peu qu'il y avoit de troupes Romaines dans ces pays-là y fut d'abord fort maltraité; & les provinces, peu contentes des officiers, & ruinées par des éxacteurs, firent peu de réſiſtance.

On apprit à Rome avec chagrin les commencemens de cette guerre : les progrès des ennemis furent groſſis par l'éloignement ; & l'on en craignit, avec quelque ſujet, des ſuites dangereuſes. Luculle apprit tout cela, avec d'autant plus de joie, que ſe trouvant conſul, il forma le deſſein de ſe faire donner le commandement de l'armée qu'on enverroit contre ce prince. Les ſuccès heureux qu'il avoit eus dès le tems qu'il ſervoit ſous Sylla, quoique peu importans, l'avoient aſſez flaté, pour lui faire croire qu'il en triompheroit un jour.

Il prit les plus fines meſures qu'on pouvoit prendre, pour n'être pas traverſé dans ce deſſein. Il fit donner ſatisfaction à Pompée, qui ſe plaignoit en Eſpagne de quelques duretés du ſénat, & qui menaçoit de tout quitter, & de ramener ſon armée en Italie ; craignant

que ſi Pompée revenoit avec une armé
victorieuſe, l'on ne fût pas en état d
lui refuſer ce qu'il voudroit demande
On ne ſçauroit croire combien Pom
pée fut ſurpris, quand il ſçut que Lu
culle ſeul avoit pris ſon parti dans le ſé
nat; & qu'il lui avoit fait obtenir tou
ce qu'il demandoit. Ignorant les de
ſeins de ce conſul, il ne ſçavoit à qu
attribuer les marques de bienveillanc
que lui donnoit un homme dont il ſça
voit bien qu'il ne pouvoit pas être aim
il s'imagina mille raiſons bizarres & e
traordinaires, que ſa politique & ſo
amour propre lui ſuggérérent, tout
également éloignées de la vérité.
On reçut pendant ce tems à Rome l
nouvelles de la mort d'Octavius, go
verneur de Cilicie. Le gouverneme
étoit aſſez conſidérable par ſon revenu
& cette raiſon porta pluſieurs perſonn
à tâcher de l'obtenir. Luculle l'eſtim
peu par cet endroit, mais parce que
Cappadoce lui étoit jointe. Il ne dou
point, que s'il pouvoit l'obtenir,
commandement de l'armée contre M
thridate ne lui fût infailliblement a
cordé; il réſolut donc de le brigue
& je dois ici faire remarquer l'état

peuple Romain, auprès duquel on briguoit toutes les charges & qui étoit pour lors entiérement gouverné par Cethegus.

Cet homme étoit d'une illuſtre naiſſance, & fort agréable de ſa perſonne. Il avoit l'eſprit remuant, & ne manquoit pas de fermeté, pour pouſſer à bout une entrepriſe. Il avoit affecté depuis long-tems de condamner les duretés dont le ſénat uſoit quelquefois envers le peuple : il avoit ſoutenu avec vigueur quelques droits, dont le ſénat avoit ſupprimé l'uſage : & par une liberté qu'on ne trouve que dans une république, il cenſura toujours avec fierté, tous ceux qui agiſſoient avec moins de reſpect pour le peuple.

Il étoit d'ailleurs fourbe achevé, diſſimulant, quand il falloit, les injures, & ne manquant jamais de prétexte ſpécieux pour exécuter ſes entrepriſes. Au reſte, brave de ſa perſonne, abandonné à toutes ſortes de débauches : aimant la licence pour lui, & la ſouffrant volontiers dans les autres : qualités vicieuſes, mais agréables à un peuple libre, auprès duquel il s'acquit tant de crédit, qu'il diſpoſoit de ſes ſuffrages. Les pre-

miéres magistratures n'étoient accordées qu'à ceux qu'il désignoit, & les sénateurs du plus haut rang, & du mérite le plus distingué, étoient obligés de briguer sa faveur, pour obtenir celle du peuple.

Ce que je trouve de plus facheux pour les honnêtes gens, c'est que Cethegus étoit gouverné par Præcia, fameuse courtisane, si connue à Rome par ses débauches. Cette femme, après plusieurs galanteries, se fit aimer de Cethegus, qui paroissoit d'un caractére peu propre à en devenir aussi éperdument amoureux qu'il le devint en effet: mais par une fatalité invincible, commune même aux grands hommes, il n'agissoit plus que par les volontés de Præcia; si-bien qu'il falloit s'adresser à elle, pour obtenir tout de Cethegus, & qu'il falloit s'adresser à Cethegus, pour obtenir tout du peuple. Etrange état de la république Romaine, dont les élections, & toutes les affaires les plus importantes étoient l'ouvrage de la foiblesse d'un homme vicieux, pauvre & dissolu, & du caprice d'une femme artificieuse & prostituée!

Il fallut pourtant que Luculle, enne-

mi naturellement de Cethegus, par le peu de reſſemblance qu'il y avoit entre leurs mœurs & leur conduite, même par la vivacité avec laquelle le premier avoit quelquefois réprimé la hardieſſe impétueuſe de l'autre, qui, ſous l'appui & la protection du peuple, propoſoit ſouvent des choſes très-pernicieuſes & très-extraordinaires : il fallut, dis-je, que Luculle cherchât quelque voie d'accommodement avec lui, dans le deſſein où il étoit d'avoir le gouvernement de Cilicie.

Il ne crut pas qu'il y eut de plus sûr moyen, que de faire quelques honnêtetés à Præcia, qu'elle prit pour des avances de galanterie, dont elle fut d'autant plus flatée, que le mérite de Luculle étoit généralement reconnu de tout le monde, & que juſqu'alors il avoit moins paru ſe ſoucier d'un commerce galant. Præcia répondit aux honnêtetés de Luculle, d'une maniére à le rendre content : ſon accommodement avec Cethegus fut bien-tôt fait ; & cet amant aveuglé, qui croyoit de bonne-foi tout ce que vouloit lui dire ſa maîtreſſe, loua par-tout le mérite de Luculle, ſollicita pour lui le peuple, &

lui fit enfin donner le gouvernement de Cilicie.

Il ne lui fut pas difficile enſuite d'obtenir le commandement de l'armée contre Mithridate : le peuple, dont il étoit eſtimé, & qui venoit de l'entendre louer ſi hautement par Cethegus, le lui donna unanimement. D'ailleurs, qui auroit pu à Rome lui diſputer cet emploi ? Il avoit pris ſoin d'arrêter Pompée en Eſpagne, où il étoit heureuſement occupé pour la république ; & Métellus, dont le nom étoit à la vérité en vénération, étoit déja ſi vieux, qu'il ſe reconnoiſſoit lui-même incapable d'une expédition ſi importante.

Luculle partit donc général de l'armée contre Mithridate, avec quelques troupes Italiennes, qu'il joignit à celles qui étoient reſtées dans la province : il remit bien-tôt parmi elles l'ordre de la diſcipline militaire, d'où Fimbria avoit laiſſé ſortir ſes bandes qu'on appella depuis ſa révolte *bandes Fimbrianes* ; & ſans trop s'arrêter aux affaires particuliéres de ſon gouvernement, il s'attacha à affoiblir Mithridate, qui avoit déja fait d'aſſez grands progrès.

Mithridate étoit déja dans un âge

avancé, quand Luculle commença cette guerre. Il avoit dépouillé le roi de Bithynie, & Ariobarzane, roi de Cappadoce, conquis toute la Grèce, & toutes les iſles, excepté celle de Rhodes. Il avoit très-ſouvent fait des irruptions dans les provinces Romaines, où il avoit combattu avec ſuccès. Fameux par mille actions d'éclat, par ſa conduite, & ſa valeur; ſi ennemi de Rome, qu'il fit exécuter dans un jour l'ordre qu'il avoit donné dans les états qui lui étoient ſoumis, de faire mourir cent mille Romains; occupé du métier de la guerre, dont il faiſoit ſes principales délices; inſtruit mieux que nul autre à profiter de la victoire & de ſes avantages; & trouvant dans l'étendue de ſa capacité des reſſources à ſes plus grandes adverſités. D'ailleurs, diſſimulé, défiant, jaloux & cruel juſqu'à l'inhumanité; d'un génie étendu, vaſte, & plus capable de nuire que de ſervir.

Tel étoit Mithridate, auquel on oppoſa Luculle; jeune homme, qui avoit peu ſervi à la guerre, & qui montra pourtant par le ſuccès, que la vertu & la conduite ſont plus l'ouvrage du natu-

rel & du génie, que du tems & de l'expérience.

Le premier endroit, par où il commença ſes victoires, fut le ſecours qu'il donna à ſon collégue Cotta, qui, ayant obtenu le commandement d'une armée navale pour garder les côtes de la Propontide, & deſirant de faire quelque exploit avant que Luculle, occupé à régler quelques affaires de ſa province, pût être arrivé, s'aviſa de préſenter la bataille à Mithridate, tant par mer que par terre : car comme il étoit conſul, toutes les troupes lui obéiſſoient. L'envie ridicule, qui lui avoit fait ſouhaiter de vaincre tout ſeul, lui fut funeſte. Il fut battu de toutes les maniéres : il perdit ſoixante vaiſſeaux, & un grand nombre de ſoldats de l'armée de terre ; & il reſta de plus aſſiégé par Mithridate dans Calcédoine, ſans eſpérance d'aucun autre ſecours, que de celui que voudroit lui donner Luculle. Le deſſein envieux de Cotta ne lui fut pas inconnu ; mais il en eut plus de pitié, qu'il n'en conçut de colére. Il marcha donc à ſon ſecours, nonobſtant les conſeils de tous les officiers de ſon ar-

mée, qui, irrités contre Cotta, tâchoient de perſuader à Luculle d'entrer dans le pont, que Mithridate avoit laiſſé dépourvu, & où même Archelaüs, jadis lieutenant de ce roi, & pour lors transfuge dans l'armée Romaine, l'aſſuroit qu'il trouveroit tous les peuples portés à la rébellion. Il répondit même fort généreuſement à tous ces ſolliciteurs, qu'il eſtimoit mieux ſauver un citoyen Romain, que de s'emparer de tous les états des ennemis; & ſans aucun reſſentiment contre ſon collégue, il alla le ſecourir avec tout le ſuccès qu'il pouvoit eſpérer.

Il pourſuivit ſes avantages contre Mithridate, qui, ayant quitté Calcédoine, alla aſſiéger Cyzique, avec beaucoup de vigueur, & avec d'autant plus d'eſpérance de la prendre, qu'il croyoit qu'il ſeroit difficile de la ſecourir. Cependant, Luculle l'obligea d'en lever le ſiége, par une conduite ſi adroite, que ce prince, le plus ruſé homme de guerre de ſon tems, en conçut tant de jalouſie, qu'il voulut tenter le ſort d'une bataille, pour ſe venger de ce jeune général, qui lui avoit ſi ſouvent donné le change par de fauſſes marches & de

feints mouvemens, dont il n'avoit que très-rarement reconnu l'artifice.

Mais comme l'armée de Luculle étoit de beaucoup inférieure à la ſienne, & que d'ailleurs les Romains n'avoient point d'autre reſſource en Aſie que cette armée, il ne jugea pas à propos de la commettre au ſort incertain d'un combat; mais en continuant à fatiguer l'armée de Mithridate par des partis dans leſquels il avoit preſque toujours l'avantage, à lui couper les vivres, & à ſurprendre ſes convois & ſes rafraichiſſemens, il ruina & défit de telle ſorte cette armée, qu'il obligea Mithridate à ſe retirer dans le fond de ſes états.

Ce prince concut de ſa défaite d'autant plus de douleur, que s'eſtimant le plus ruſé de tous les capitaines, il ſe voyoit vaincu par les artifices d'un jeune homme, qui l'avoit forcé à fuir avec précipitation, & entre les mains duquel il ſeroit même tombé, s'il ne s'en fût garanti par un ſtratagême adroit. Mithridate fit mettre une mule chargée d'or entre lui & ceux qui le pourſuivoient: l'avarice arrêta les Romains qui négligeant de le pourſuivre, s'amuſérent à partager cette proie.

Ce

Ce fut après cette fuite, que Luculle, dont l'armée avoit reçu quelques ſecours, profitant de la victoire, ſuivit promptement ſon ennemi, entra avec rapidité dans le pont, prit Niſſa, força toutes les places qui oſérent lui réſiſter, & répandit une ſi grande terreur dans l'eſprit de tous les peuples, que tous cédérent à ſa bonne fortune ; & Mithridate lui-même ſe vit réduit à la néceſſité de ſortir de ſes états.

Mithridate, dans cet état, conſervant toute la grandeur de ſon courage, ſongea aux reſſources qui lui reſtoient ; & n'eſpérant plus rien chez lui de la fortune, réſolut d'aller mendier du ſecours chez les rois étrangers : mais avant que de partir, il donna une preuve de la férocité de ſon naturel, & de la cruauté barbare à laquelle il étoit naturellement porté.

Il avoit enfermé ſes tréſors, avec deux de ſes ſœurs, & deux de ſes femmes qu'il aimoit le plus, dans l'endroit de ſon royaume le plus éloigné du péril ; & ne pouvant ſouffrir que ſes maîtreſſes fuſſent ſoumiſes au pouvoir des Romains, il donna ordre à Bacchilides, de les faire mourir. La maniére, dont

elles reçurent cet ordre, mérite quelques réflexions.

Berenice & Monime furent ces malheureuſes princeſſes. La premiére étoit de l'iſle de Chio ; & l'autre de Milet. Celle-ci étoit célébre, par la réſiſtance conſtante avec laquelle elle rejetta toutes les propoſitions de Mithridate, qui en étoit violemment amoureux, & auquel elle ne ſe rendit enfin, qu'après qu'il l'eût déclarée reine, qu'il l'eût appellée ſa femme, & qu'il lui eût envoyé le bandeau royal; cérémonie eſſentielle dans le mariage des rois de cette province : encore ne ſe rendit-elle qu'avec beaucoup de regret, & pour ſatisfaire aux volontés de ſa famille, qui fut éblouïe de l'éclat de la couronne, & de la puiſſance de Mithridate, qui étoit alors victorieux & comblé de gloire. Elle s'abandonna à une mélancolie mortelle, que la ſervitude où Mithridate tenoit ſes maitreſſes, l'éloignement de la Gréce où elle déſeſpéroit de retourner, & peut-être quelque paſſion ſecrette qu'elle déguiſa toujours, rendirent inſurmontable.

Quand Bacchilides leur eut annoncé les volontés du roi, qu'elles pouvoient

choiſir le genre de mort qui leur paroîtroit le moins rude, Monime s'arrache le bandeau royal qu'elle portoit toujours ſur ſa tête, & ſe l'attachant au col elle veut s'en étrangler ; mais le bandeau ſe rompt, & la laiſſe dans un état pitoyable. *Malheureux bandeau !* s'écrie-t-elle en le foulant aux pieds, *tu m'as annoncé tous mes malheurs. Tu as été le gage de ma contrainte & de mon eſclavage : ne pouvois-tu du moins me ſervir à en terminer le cours ?* Après avoir donné ces marques de reſſentiment, elle ſe fit poignarder avec fermeté par ce miniſtre des cruautés du roi.

Bérénice prend du poiſon avec une fermeté admirable, & obéit ſans murmure aux fureurs d'un amant barbare.

Les deux ſœurs du roi, Statira & Roxane, ſuivirent l'exemple de Bérénice. Roxane, après avoir longtems gardé un profond ſilence, avala du poiſon, & mourut ſans prononcer une ſeule parole.

Pour Statira, après avoir témoigné la douleur que lui cauſoit la défaite du roi, loua hautement ſa conduite, & chargea Bacchilides de le remercier de ſon ſouvenir ; qui, dans la dérou-

te de ſes affaires, lui faiſoit prendre ſoin de les arracher par une prompte mort à la honteuſe ſervitude des Romains, dont elles auroient infailliblement éprouvé l'inſolence, & qui les auroient du moins expoſées à l'ignominie du triomphe. Dignes ſentimens d'une Heroïne barbare, & ſœur de Mithridate !

Cependant, on peut comprendre, par ces pitoyables effets, l'état déplorable de Mithridate, à qui il ne reſta point d'autre reſſource que d'aller ſe jetter entre les bras de Tigrane, roi d'Arménie, ſon gendre, dont il avoit été juſqu'alors aſſez mépriſé.

Luculle s'enrichit des dépouilles de ſon Royaume, & s'empara de toutes ſes villes, parmi leſquelles quelques-unes des plus éloignées auroient mérité, par leur réſiſtance, d'être abandonnées à la diſcrétion du Soldat victorieux : mais ſa douceur naturelle ne lui permit jamais de ſouffrir aucun pillage ; ce fut là le premier grief qui lui ſuſcita dans la ſuite des révoltes ſi funeſtes. Quoiqu'il n'ignorât pas qu'un Général, qui veut être aimé de ſon armée, doit lui permette quelque cho-

ſe, & que rien n'eſt plus capable de gagner le cœur des ſoldats que la licence : il étoit d'ailleurs prévenu qu'un général dépouillé d'une ambition criminelle, & qui n'a nul deſſein fatal à la république, n'avoit pas beſoin de rechercher l'amitié des troupes par des voies ſi lâches, & par des complaiſances ſi cruelles.

Il eſt vrai qu'il outroit un peu ce caractere. Obſervateur exact de la diſcipline militaire, il puniſſoit ſévérement les fautes des ſoldats, & ne les récompenſoit qu'après les grandes & belles actions, qui ne peuvent arriver que rarement. Il leur ordonnoit de grands travaux, châtioit leurs inſolences les plus légeres, & travailloit davantage à rendre les Peuples heureux, qu'à enrichir ſes troupes. Eſtimable caractère en lui-même, mais toujours dangereux, & très-ſouvent funeſte.

Quand Luculle eut appris que Mithridate s'étoit retiré chez Tigrane, Roi d'Arménie, pour lors ami & allié des Romains, il ſe crut obligé, pour ne rien omettre, d'envoyer à ce Prince un Ambaſſadeur, pour lui demander le roi de Pont. Appius Clodius, ſon

beau-frere, jeune homme de grande qualité, qui ſervoit dans ſes troupes, & qui depuis fut la principale cauſe de leur révolte, fut choiſi pour cette commiſſion. Il alla droit à Antioche, ſurnommée Epidaphné, où il fut obligé d'attendre quelque tems Tigrane, qui viſitoit quelques-unes de ſes Provinces.

Ce roi, qui au commencement n'avoit pas plus de puiſſance que les autres rois ſes voiſins, devint ſi puiſſant, par un bonheur dont on a vu rarement des exemples, qu'il étoit communément ſurnommé roi des rois ; & il trouvoit mauvais que Luculle ne le qualifiât que roi d'Arménie. Après avoir vaincu & éteint la famille des rois ſucceſſeurs du grand Seleucus ; après avoir domté très-ſouvent & plus que nul autre, l'orgueil des Partes, & avoir obligé ces Peuples à ſe retirer dans les extrémités de leur empire ; après avoir tranſporté des Villes grecques toutes entieres dans la Médie, avoir conquis toute la Syrie, la Paleſtine, & avoir donné des Loix aux Arabes qu'on appelle Scénites ; il regnoit avec une autorité reſpectée de

tous les Princes d'Aſie. Sa cour étoit compoſée de pluſieurs rois, parmi leſquels les hiſtoriens nous aſſurent qu'il y en avoit quatre qui lui ſervoient de gardes, & qui étoient placés les jours de ſolemnité ſur les quatre coins de ſon Thrône, dans une poſture ſoumiſe, & qui marquoit leur ſervitude. Les Peuples l'honoroient à la maniére des Orientaux, juſqu'à l'adoration; & les richeſſes qu'il poſſédoit étoient immenſes.

Il eſt peu ſurprenant qu'en cet état Tigrane fût le plus ſuperbe & le plus orgueilleux Prince du monde; ſéduit, principalement, par des flateurs adroits & par une proſpérité qui n'avoit jamais été interrompue.

Appius Clodius fût introduit à l'Audience de ce Prince; lequel parut dans tout l'éclat dont il pouvoit briller, pour donner une plus grande idée de la majeſté royale à cet ambaſſadeur, qui, joignant la fierté de ſon naturel à celle qui faiſoit le principal caractere de ſa république, ſoutint parfaitement la dignité d'un ambaſſadeur des Romains.

Après avoir expliqué en peu de pa-

roles les ſujets de guerre que les Romains avoient contre Mithridate, & la mauvaiſe foi de ce Prince, qui avoit rompu la paix ſans même chercher des raiſons ou des prétextes, il dit à Tigrane, qu'il venoit pour le lui demander; qu'il étoit dû par mille endroits au triomphe de Luculle; qu'il ne croyoit pas, qu'ami des Romains, comme il avoit été juſqu'alors, il fût en état de le refuſer; qu'il le ſommoit enfin; & qu'à ſon refus, il lui dénonçoit la guerre: maniere de parler libre & hautaine, que Tigrane n'avoit pas encore entendue depuis vingt-cinq ans qu'il régnoit, & qui ſurprit fort ſa cour. Il en fut lui-même un peu ému. Cachant néanmoins le dépit qu'il en reſſentoit, & conſervant de l'honnêteté pour Appius Clodius, il lui répondit que Mithridate étoit le pere de Cléopatre ſa femme; que ſon union avec lui étoit trop étroite, pour pouvoir le livrer au triomphe de Luculle; & que ſi les Romains étoient aſſez injuſtes pour lui faire la guerre, il avoit les moyens de ſe défendre. Il le renvoya enſuite fort civilement, & lui fit offrir des préſens magnifiques, dont Clodius, pour ſatisfaire

faire à la coutume, fut obligé de prendre une coupe d'or. On peut en paſſant, obſerver les honneurs qui ſe pratiquoient chez des barbares entre des gens qui ſe dénonçoient la guerre.

Pendant que Luculle attendoit la réponſe de Tigrane, il donna ſes ſoins au ſoulagement des Peuples de ſes provinces, que les vexations des maltôtiers Romains avoient réduits dans un pitoyable état. On ne ſçauroit dire juſqu'à quel point les receveurs des deniers de la république avoient pouſſé la dureté & la violence. Ces pauvres Peuples étoient obligés de vendre juſqu'à leurs propres enfans, & juſqu'à eux-mêmes, pour ſubvenir à la taille qui leur étoit impoſée, ou pour payer l'intérêt exorbitant à l'uſurier qui leur avoit prêté l'argent, & cet uſurier étoit toujours le receveur lui-même.

Il étoit peu ſurprenant que la Bithynie, qu'on avoit vexée plus qu'aucune autre province, & où les exemples de ſe faire eſclave, étoient ſi fréquens; il étoit, dis-je, peu ſurprenant que cette Province, qui gemiſſoit ſous un joug ſi inſupportable, eût quelque-

tems auparavant reçu Mithridate, moins en ennemi, qu'en libérateur.

Luculle, à qui ces cruautés étoient odieuses, & qui en prévoyoit les dangereuses suites, remédia avec fermeté à ces désordres, régla & modéra les intérêts & les usures, défendit les violences, mit des tempéramens aux tributs, & prolongea les délais que ces pauvres Peuples demandoient uniquement. On ne sçauroit concevoir combien cette action, qui paroit peu brillante, soulagea de malheureux, & combien il falloit de fermeté pour oser l'entreprendre. Auſſi donna-t-elle le dernier coup à la fortune de Luculle.

Personne n'ignore que les deniers de la république étoient administrés par des chevaliers Romains, parmi lesquels il y en avoit plusieurs très-considérables par eux-mêmes, par leur famille, & par leurs alliances. On a dit avec quelle rigueur Luculle réprima leurs violences en Asie, & l'on doit penser quel ressentiment ils en conçurent. L'intérêt produit toujours les haines les plus fortes & les plus longues : on a toujours des occasions, qui empêchent

d'en perdre le ſouvenir. Pluſieurs de ceux, à qui il avoit ôté les moyens de s'enrichir ſi promptement, avoient de grandes intelligences à Rome ; & prévenus, par leur amour propre, que les juſtes modérations qu'avoit apportées Luculle étoit une véritable injuſtice : ils employérent tous leurs amis & tout leur crédit pour tâcher à le faire rappeller d'Aſie, où ſon autorité étoit un obſtacle invincible à leur fortune.

On ſe plaignoit à Rome que Luculle rendoit cette guerre éternelle ; qu'après avoir terminé celle de Mithridate, il alloit ſans raiſon en entreprendre une autre, dont le ſort étoit incertain, contre Tigrane pour profiter plus long-tems du commandement. Ces bruits & ces plaintes augmentérent ; & Memmius, ennemi de la famille de Luculle, & intéreſſé par les publicains dans leur vengeance, les fomenta toujours avec adreſſe. On verra dans la ſuite les effets de cette haine.

Luculle cependant ayant appris le refus de Tigrane, ne tarda point à marcher contre lui. L'entrepriſe paroiſſoit téméraire, & la puiſſance terrible de

ce roi étonnoit tous ceux qui jugeoient moins par la valeur des troupes & par la conduite du chef, que par la multitude des Soldats. Après avoir laiſſé ſix mille hommes, pour garder le royaume de Pont, ſous les ordres de Sornatius, Luculle, avec douze mille hommes & trois mille chevaux qui compoſoient toute ſon armée, paſſa fort heureuſement l'Euphrate & le Tigre, & entra dans l'Arménie, où après avoir défait dans de petites occaſions quelques troupes de Tigrane, il obligea ce prince de ſortir de Tigranocerta, grande ville qu'il avoit fait bâtir, à laquelle il avoit donné ſon nom, & qu'il avoit peuplée de Grecs & de Medes. Le deſir qu'il eut de la rendre la premiere ville de ſon empire, avoit obligé tous ſes courtiſans à s'y établir & à y faire apporter toutes leurs richeſſes; ſi-bien qu'on diſoit, qu'elle étoit la plus riche Ville d'Aſie. Luculle l'aſſiégea, moins pour en avoir le butin, que pour attirer Tigrane à ſon ſecours, & l'obliger à une bataille, perſuadé qu'il ne laiſſeroit point prendre une ville ſi conſidérable, & qui lui étoit ſi chere. En effet, ce Prince avoit ré-

ſolu de la ſecourrir ; ce ne fut que pour ſuivre les conſeils de Mithridate, qu'il ſe déſiſta pour quelque tems de ce deſſein.

Nous avons de la peine à comprendre aujourd'hui, comment une armée de douze mille hommes pouvoit aſſiéger une grande ville, telle qu'étoit Tigranocerta, & ſouhaiter de donner bataille à une armée nombreuſe.

Cependant tous les rois voiſins, alliés & tributaires de Tigrane, étant arrivés à ſon armée, il mépriſa le conſeil de Mithridate, qu'il crut lui envier la gloire de vaincre un ennemi par lequel il avoit été vaincu : & prévenu, avec aſſez de fondement, de la grandeur de ſes forces, il ſe mit en campagne ; réſolu de ſecourir ſa ville favorite, ſe plaignant de n'avoir que Luculle à combattre, & non pas tous les capitaines Romains.

Son Armée étoit compoſée de cent cinquante mille hommes de pied, & de cinquante-mille chevaux, outre vingt mille tireurs de fronde & de trait, & trente-cinq mille Pionniers. Tigrane y étoit ſuivi de pluſieurs rois, & de pluſieurs princes, dont quelques-

uns ſervoient avec toutes leurs troupes à leur propres dépens ; & tous les les grands ſeigneurs de ces Provinces y avoient ſuivi leurs rois, avec leur plus magnifique équipage. Quand cette armée fut arrivée ſur le mont Taurus, & que Tigrane eut découvert l'armée Romaine campée devant Tigranocerta, il ne put s'empêcher de ſe mocquer du petit nombre de ſes ennemis, qui véritablement paroiſſoient peu propres à vaincre une ſi formidable puiſſance.

Cependant Luculle, ayant laiſſé quelques troupes pour continuer le ſiége, marcha avec environ dix mille hommes, mille tireurs de fronde, & toute ſa cavalerie, au devant de Tigrane, auquel tous ſes Lieutenans demandérent qu'il voulut accorder à quelqu'un d'entre eux la Commiſſion d'aller défaire Luculle, ſans mettre toute ſon armée & ſa perſonne royale dans une partie ſi inégale ; & c'eſt ſur cela qu'on dit, que le roi dit fort agréablement, *S'ils viennent comme ambaſſadeurs, ils ſont un peu trop ; s'ils viennent comme ennemis, ils ſont bien peu.*

Luculle ne laiſſa pas de s'avancer

toujours, & de ſe venir camper dans une plaine le long d'une petite riviére, & dès la pointe du jour, le 6 Octobre, jour eſtimé malheureux par les Romains, & dont il dit qu'il changeroit le ſort en le rendant heureux par une victoire, il rangea ſon armée en bataille, & la fit paſſer à gué la riviére, ſans que qui que ce ſoit s'opposât à ſon paſſage, les ennemis ne pouvant s'imaginer qu'il osât les attaquer. Ce mouvement, pourtant, qui n'étoit plus équivoque, ayant été apperçu de Tigrane, *Quoi!* dit-il, *ils viennent donc à nous?* Et ſans perdre de tems, il donna l'aîle droite de ſon armée au roi des Medes, & la gauche au roi des Abiadéniens, s'étant réſervé pour lui le corps de bataille, où étoient ſes gardes, ſes courtiſans, & les plus grands ſeigneurs.

Luculle s'empara d'abord d'une petite éminence, où il monta lui-même le premier, ſuivi de quelques troupes Romaines & Gauloiſes; & voyant de-là toute l'ordonnance des ennemis, *C'en eſt fait*, s'écria-t-il, *la victoire eſt à nous*: & dès-lors, il fit charger l'épée à la main les Medes qui, ne pouvant ſe ſervir ni de leurs traits, ni de leurs

lances, parce que les soldats Romains les pressoient de trop près, se trouvérent dans une étrange confusion. La pesanteur de leurs armes, qui les chargeoit, ne leur permettoit pas de fuir aussi promptement qu'ils auroient souhaité : de sorte qu'ils s'embarrassérent les uns les autres, & que dans le penchant de la colline, où se passoit l'action, ils se précipitérent sur leurs camarades, qui, effrayés du désordre des premiers, prirent la fuite ; & insensiblement la frayeur se communiqua à toute l'armée de Tigrane, qui fut entiérement défaite sans résistance. Jamais la terreur ne produisit un si prodigieux effet, & jamais l'on ne vit moins de défense. Le carnage fut si grand du côté des vaincus, qu'il y mourut cent mille hommes de pied, & qu'il ne se sauva que très-peu de cavalerie ; & ce qui paroit incroyable, les Romains n'y perdirent que cinq hommes, avec une centaine de soldats blessés. Tigrane se sauva avec précipitation, & perdit son diadême, qui fut porté à Luculle, à qui il servit depuis dans son triomphe.

On n'avoit point encore entendu parler d'une si extraordinaire victoire : le

nombre des vainqueurs ne faiſoit que la vingtiéme partie des vaincus ; & cependant ils eurent honte d'avoir battu une ſi grande armée avec ſi peu de réſiſtance.

Les ennemis de Luculle, à qui un ſi heureux ſuccès ôtoit les moyens de le blâmer ſur l'entrepriſe de cette guerre, & qui étoient confus de lui avoir reproché ſa témérité, attribuérent cette défaite à une fortune aveugle & extraordinaire à laquelle la valeur & la conduite du général n'avoient que très-peu de part. Foible & ordinaire reſſource d'une envie maligne, qui veut diminuer la gloire des grands hommes.

Luculle ne tarda pas après ſa victoire à entrer dans Tigranocerta, qui ſe rendit à diſcrétion, & où le butin fut infini. Chaque ſoldat eut huit cens drachmes d'argent pour récompenſe de ſa valeur ; & il fut permis à tous les pauvres Grecs, Ciliciens, Medes, &c. tranſportés de ſe retirer chez eux. On leur donna même de quoi fournir aux frais de leur voyage ; générosité qui rendit Luculle aimable chez tous les peuples.

Tous les princes voiſins envoyérent des ambaſſadeurs au général des Ro-

mains, pour le féliciter sur sa victoire. Plusieurs, qui jusqu'alors avoient été dans les intérêts de Tigrane, furent des premiers à s'acquitter de cette civilité. La prospérité attire toujours ces complimens. Le roi des Parthes en envoya comme les autres; & ses ambassadeurs prirent même beaucoup de soin d'amuser Luculle de l'espérance d'une ligue, tandis qu'il apprit d'ailleurs que ce roi faisoit un traité secret avec Tigrane & Mithridate. Ses prospérités lui firent concevoir le dessein de faire encore la guerre au roi des Parthes, pour avoir la gloire d'avoir domté toute l'Asie. Il manda à ses lieutenans de venir se joindre à lui, & donna ordre à tous les préparatifs nécessaires pour une expédition de cette importance; mais dans le tems qu'il fallut partir, les soldats refusérent absolument de le suivre.

Les murmures de quelques mécontens excitérent une révolte, que Luculle ne put appaiser qu'en restant en Arménie. Il se contenta d'attaquer Artaxata, qui en est la capitale.

Tigrane, auquel Mithridate étoit joint, courut au secours de cette ville, d'où dépendoit le reste de son royaume.

Il avoit une armée conſidérable, compoſée du reſte & du débris de la premiére, & de quelques troupes levées dans ſes états les plus éloignés. Mithridate, dont la valeur étoit connue & l'expérience très-reſpectée, la commandoit en effet ſous le nom de ſon gendre : & l'un & l'autre, honteux de leurs malheurs, & prévoyans leur entiére ruine, s'ils ne s'oppoſoient avec force aux progrès des Romains, voulurent encore tenter le ſort d'une bataille.

Le roi de Pont s'attacha avec ſoin à prendre les poſtes les plus avantageux, & rangea cette armée avec toute la conduite d'un ſçavant capitaine ; mais ces troupes ſi bien conduites ne ſoutinrent pas un moment le choc des ſoldats Romains, & cédérent d'abord aux légionnaires. Leur fuite fut honteuſe & ſanglante: le carnage dura toute la nuit; & ſi les Barbares perdirent plus de gens dans la premiére bataille, ils perdirent ici plus d'officiers. Mithridate, déſeſpéré de la lâcheté de ſon armée, fut entraîné lui-même dans leur fuite, & contraint de les imiter, pour ne pas tomber au pouvoir des Romains.

La fortune ne s'étoit jamais déclarée plus favorablement pour perſonne, qu'elle avoit fait juſqu'alors pour Luculle : il venoit de vaincre en deux batailles rangées, avec une poignée de gens, les deux puiſſances de l'Aſie les plus formidables aux Romains.

Ses ennemis, qui étoient puiſſans, comme je l'ai déja dit, & en grand nombre, ne ceſſoient de déclamer à Rome contre les longueurs de la guerre d'Aſie. » Luculle, diſoient ils, peu » content d'avoir vaincu Mithridate, » ſujet unique de ſa commiſſion, a atta- » qué Tigrane de propos délibéré, & » a donné à la république ce puiſſant en- » nemi. Après avoir eu quelque heu- » reux ſuccès contre ce roi, par un ef- » fet de la fortune, il ſonge encore à » aller attaquer les Parthes, pour ſe » faire un commandement éternel, & » une autorité qui ne finiſſe point. Il » occupe cependant, ajoutoient-ils, » toute la Cilicie, toute l'Aſie, la » Bythinie, la Paphlagonie, la Gala- » tie, le royaume de Pont, l'Arménie, » & toutes les terres qui ſont juſqu'au » fleuve Phaſis, & prive la république

» du revenu de ces provinces, ſous pré-
» texte d'entretenir la guerre, mais
» en effet, pour s'enrichir. »

Ils diſoient que Luculle avoit amaſſé dans cette expédition, & ſur-tout dans le pillage des maiſons royales de Tigrane & de Mithridate, des biens qui ſurpaſſoient la fortune d'un particulier, tandis que les ſoldats vivoient dans une grande indigence, & n'avoient que très peu de récompenſe & point de part aux dépouilles. Memmius parla fortement en cette occaſion contre Luculle; & Lucius Quinctius, l'un des préteurs acheva de déterminer le peuple à lui donner un ſucceſſeur, qui finit plus promptement la guerre.

Pompée, dont les chagrins contre Luculle n'avoient point été diſſipés par le tems, ni par l'éloignement, & qui, glorieux des victoires qu'il avoit remportées en Eſpagne, & de celle qu'il venoit de ravir à Craſſus en Italie, ſouffroit avec douleur la réputation que s'acqueroit un homme qu'il avoit toujours regardé comme ſon rival, & dont les victoires étoient ſi conſidérables: Pompée, dis-je, ſollicita ce gouvernement. Le peuple, qui l'avoit acca-

blé d'honneurs, & qui le voyoit à Rome dans tout l'éclat que donnent les richeſſes, les amis, & la fortune, le lui accorda. Luculle fut rappellé, & Pompée fut déclaré ſon ſucceſſeur.

Le ſénat, & tout ce qu'il y eut de gens raiſonnables, eurent beau repréſenter l'injuſtice qu'il y avoit à priver un homme de la gloire de terminer une guerre qui touchoit preſque à ſa fin, après l'avoir conduite avec tant de gloire & tant d'avantage pour la république. » Eſt-ce là, diſoit-on, le prix dont on » récompenſe les victoires de Luculle ? » N'a-t-il ſubjugué tout le royaume de » Pont, chaſſé Mithridate, vaincu Ti» grane, pris tant de villes, & ſi fort » étendu les bornes de l'Empire, que » pour préparer à Pompée l'honneur du » triomphe ? Et cet homme qui vient » de le voler à Craſſus, eſt-il en droit » de le ravir à tous les capitaines Ro» mains : ou bien, en veut-il ſeule» ment à toute la maiſon Licinien» ne ? »

Toutes ces raiſons ſolides & véritables furent inutiles contre une multitude entiérement prévenue pour Pompée, dont l'autorité commençoit déja à être

redoutable, & à qui l'on donna trop de pouvoir, pour prétendre qu'il pût enſuite ſe réſoudre à ſouffrir l'égalité.

Les premiéres nouvelles des volontés du peuple, arrivérent à l'armée de Luculle, & achevérent d'y former la révolte, que la ſévérité du général, la liberté inſolente des ſoldats Romains, & plus encore les pratiques malignes de Clodius avoient commencée.

Clodius étoit frere de la femme de Luculle; & il étoit ſi débauché, qu'il donna occaſion de dire qu'il aimoit ſa ſœur, & qu'il avoit avec elle un commerce criminel. Ce bruit répandu dans Rome n'étoit ignoré de perſonne, & donna ſans doute à Luculle tous les chagrins qu'un homme délicat peut reſſentir en pareille occaſion. Il obligea Clodius à aller ſervir ſous lui en Orient, ou il eſpéroit que l'éloignement effaceroit de ſon eſprit une idée ſi coupable, & feroit oublier au public ſes ſoupçons. Clodius ſervit en effet ſous lui, & fut employé, comme j'ai dit, à cette ambaſſade, dans laquelle il ſoutint fort bien ſon caractére. Mais, ſoit qu'il fût trop fier pour pouvoir obéir à un autre, ou qu'il ſçût mauvais gré à Luculle de l'a-

voir obligé de quitter les délices de Rome dans leſquelles il étoit ſi agréablement plongé, ou qu'il eût enfin quelque autre ſujet de haïr Luculle, il eſt sûr que Clodius corrompit d'abord les bandes Fimbrianes, qui étoient des troupes faciles à ſéduire. Il prenoit part aux fatigues des ſoldats, & leur diſoit tous les jours qu'ils étoient bien malheureux d'être obligés de ſervir ſi long-tems, ſous un général ſévére & avare, dans un climat éloigné, ſans terre & ſans récompenſe, tandis que leurs compagnons, dont les conquêtes étoient très-médiocres, s'étoient enrichis ſous Pompée. De ſemblables diſcours, ſoutenus par la naiſſance de Clodius, & accompagnés d'une maniére obligeante & populaire qu'il affectoit, firent une telle impreſſion ſur l'eſprit des ſoldats, qu'il ne fut plus au pouvoir de Luculle d'en être maître. La révolte fut manifeſte & générale, & l'on dit hautement que le tems de lui obéir étoit expiré, & qu'on ne devoit plus le reconnoître pour général.

Mithridate, ayant appris le déſordre qui étoit dans l'armée Romaine, vint, avec le peu de troupes qu'il pût ramaſ-

ſer

ſer pour en profiter. Il vainquit, ſans beaucoup de difficulté, un lieutenant de Luculle, qui vouloit lui réſiſter avec quelques ſoldats fidéles, mais qui ne pût empêcher ſes progrès qui augmentoient chaque jour, & qui commençoient à faire craindre un changement entier, quand on apprit que Pompée, général de l'armée d'Aſie, étoit prêt d'arriver.

Cet homme, qu'on connoiſſoit déja ſous le nom de grand, le premier & le plus puiſſant de la république ſans conteſtation, & à qui l'aveuglement du peuple & du ſénat avoit donné une autorité ſi étendue : cet homme, dis-je, fameux par ſes triomphes & par ſes victoires, dont les entrepriſes, conduites par la fortune même, avoient toujours eu des ſuccès ſi favorables, étoit regardé avec admiration de tout le monde, principalement dans cette armée, où il n'étoit connu que par la renommée qui groſſit toujours les choſes, & où l'envie & la haine qu'on avoit déja pour Luculle auroit fait recevoir agréablement un autre commandant.

Il arriva, avec une joie ſecrette de chaſſer ſon ennemi & ſon rival : & la

premiére démarche qu'il fit, en arrivant dans les provinces de son gouvernement, fut de défendre qu'on obéit à Luculle ou à ses ordres : démarche, à mon sens, peu généreuse, & qui marquoit trop ses sentimens de jalousie ou de vengeance.

Luculle ressentit moins cet affront, que l'injustice de Rome, qui reconnoissoit si mal sa fidélité & ses services. Il plaignit le malheur d'une république, où le peuple & la multitude commandoient : & quoiqu'en effet il fût très-mortifié d'un traitement si indigne, il le soutint pourtant avec fermeté ; & voulut même, pour satisfaire pleinement à son devoir, attendre Pompée, lui parler, & lui donner des instructions nécessaires pour l'utilité de la république.

Cette entrevue se fit dans un bourg de Galatie ; & quoiqu'elle se passât entre des personnes qui s'aimoient peu, on ne laissa pas d'y observer toutes les marques extérieures d'honnêteté & de considération, que les grands hommes se doivent l'un à l'autre. Les faisceaux, qu'on portoit devant eux, étoient entourés de lauriers, pour marquer leurs victoires ; ils étoient eux-mêmes, la

premiére fois qu'ils ſe ſaluérent, revêtus de la cotte d'armes de pourpre, & ſuivis de leurs principaux officiers. Ils ſe félicitérent d'abord l'un l'autre ſur leurs progrès & leurs victoires; & pendant quelques jours, ils ſe parlérent avec aſſez de politeſſe : mais enfin, il eſt mal-aiſé que des ennemis ſe voyent long-tems ſans s'aigrir.

Pompée reprocha à Luculle ſes richeſſes immenſes, cette quantité prodigieuſe de vaſes d'or & d'argent, les pierreries ineſtimables qu'il avoit amaſſées, dont il avoit été plus avide, que de l'honneur de vaincre Mithridate & Tigrane; qui, s'ils euſſent été moins riches, auroient moins reſſenti les armes Romaines ſous un chef auſſi inſatiable que lui.

Luculle ſe juſtifia, avec beaucoup de vraiſemblance : & ſans déſavouer ſes richeſſes, il défia qu'on pût l'accuſer d'avoir vexé les peuples; puiſqu'au contraire, il avoit reprimé les uſures & les duretés des Publicains. » Je n'ai » point ſouffert, dit-il, qu'on pillât » aucune ville; & cette voie cruelle » d'amaſſer de l'argent m'a été incon- » nue. Après les grandes batailles,

» j'ai récompenſé plus que nul autre la
» valeur des ſoldats. J'ai fourni aux
» peuples tranſportés à Tigranocerta
» dequoi s'en retourner dans leur pays,
» & toute la Gréce publie là-deſſus ma
» généroſité. L'on ne peut pas ignorer
» à Rome, que j'ai ſoutenu toute cette
» guerre ſans toucher à l'épargne, ni
» aux deniers de la république ; faiſant
» toujours des frais immenſes des dé-
» pouilles & du butin des ennemis.
» Que ſi, après tout cela, ajouta-t-il,
» mon bonheur & mes conquêtes m'ont
» fourni des moyens d'amaſſer des ri-
» cheſſes, je ne crois pas en être cou-
» pable ; & je ferai connoître aux Ro-
» mains, que j'en ſçais le véritable
» uſage. »

Après s'être juſtifié ſur cet article, il reprocha à Pompée ſon ambition effroyable, & ſa jalouſie, qui lui faiſoit regarder comme ennemis tous ceux qui acqueroient quelque réputation, & dont le mérite trop brillant lui paroiſſoit un obſtacle à ſon élévation.

Leurs reproches furent aigres, & leurs diſcours ne finirent que par une rupture ouverte. Luculle partit, & laiſſa Pompée commandant dans ces

provinces, où il lui fallut peu de peine, pour vaincre des peuples déja ſoumis.

Luculle arriva à Rome, où ſes ennemis, dont la haine n'étoit pas encore ſatisfaite, voulurent lui diſputer l'honneur du triomphe, ſous prétexte qu'il n'avoit pas mis fin à la guerre : mais après avoir diſſipé leurs fauſſes raiſons, il triompha ſous le conſulat de Cicéron, avec beaucoup d'applaudiſſement.

C'eſt ici que commence la vie privée de ce grand homme, qui n'eſt guéres moins illuſtre dans ſa retraite, que dans ſes plus éclatantes victoires.

Après avoir répudié Clodia ſa femme, dont la conduite déréglée exigeoit ce ſalaire ; après avoir encore répudié pour la même raiſon Servilia ſa ſeconde femme, ſœur de Caton, & qui fut depuis maîtreſſe de Céſar, & mere de Brutus ; il ſe retira, autant dégoûté du mariage que des affaires de la république ; ne parut que très-rarement au ſénat, & refuſa conſtamment de ſe mettre à la tête d'un parti contre Pompée, dont la Tyrannie commençoit à intimider cet ordre. Il dit à ſes amis qui l'en ſollicitoient, » Que la fortune avoit des bor-» nes preſcrites ; qu'il avoit éprouvé

» ſes faveurs autant que nul autre, mais » que ſes revers étoient arrivés ; que la » ſcience d'un homme d'eſprit conſiſ- » toit à connoître les tems ; & qu'il » falloit ſoutenir dans une vie privée la » dignité de la gloire qu'on s'étoit ac- » quiſe par les armes. »

C'eſt dans cette vie privée, qu'il montra que ſes richeſſes n'étoient point en lui l'effet d'une cupidité baſſe, & d'une avarice ſordide. Plus avide de les répandre, que de les amaſſer, il fit conſtruire ces ſuperbes édifices, dans leſquels les montagnes percées, la mer conduite par de longs canaux, les arcs & les portiques, ont été les monumens de ſa magnificence.

Il fit cette bibliothéque, qu'il remplit de livres les plus précieux & les plus recherchés, dont l'uſage étoit deſtiné à tous les ſçavans.

Il ne jouiſſoit lui-même d'un doux loiſir, que pour aller conférer dans ces ſçavantes galleries, où les diſputes philoſophiques, & les diſſertations académiques, partageoient preſque tout ſon tems.

Il faut avouer qu'il joignit à toutes ces choſes la magnificence d'une table

ſomptueuſe, à laquelle quelques-uns ont trouvé à redire. Pompée lui-même ne pouvoit s'empêcher d'en admirer ſouvent l'ordre, la délicateſſe, & la profuſion : il ſouffroit avec peine cette magnificence, quoique la retraite où vivoit Luculle ne fit plus d'obſtacle à ſon ambition. Il marqua ſon aigreur contre ces délicateſſes recherchées, lorſque les médecins lui ayant ordonné au ſortir d'une maladie de manger une grive, & la ſaiſon ne permettant pas d'en trouver ailleurs qne dans les réſerves de Luculle, il ne voulut point ſouffrir qu'on allât y en chercher, & dit à ſon médecin, *Quoi ! je mourrois donc, ſi Luculle n'étoit pas voluptueux ?*

Mais Cicéron, qui vivoit familiérement avec Luculle, ſévére autant que nul autre pour les mœurs & pour la conduite de la vie, ne blâma jamais cet excès, & crut que Luculle devoit rendre à la république, par ſes magnificences, les richeſſes qu'on l'avoit accuſé d'avoir amaſſées par avarice.

Le peuple, que les profuſions enchantent toujours, voulut pluſieurs fois lui faire reſſentir ſes graces ; mais Luculle les négligea, & ne voulut plus ſe

fier à une capricieuſe multitude, dont on ne peut jamais moins s'aſſurer, que lorſqu'elle paroît agir avec plus d'ardeur.

Il continua ſa vie agréable & délicieuſe, juſqu'à ce que ſon eſprit affoibli, par un breuvage empoiſonné, dont on n'a jamais bien ſçu la cauſe, obligea ſon frere M. Lucullus à prendre l'adminiſtration de ſes affaires. Son corps ne tarda pas à s'affoiblir, & il mourut peu de tems après, regreté de tous ceux qui, prévoyant les déſordres que la puiſſance de Pompée alloit cauſer, le regardoient comme le ſeul qui auroit pu y remédier.

REFLEXIONS

RÉFLÉXIONS
SUR DIVERS
ROMAINS
ILLUSTRES;
SÇAVOIR :

SUR LE MEURTRE DE CÉSAR.
SUR LEPIDE.
SUR MARC-ANTOINE.
SUR AUGUSTE.
VIE D'OCTAVIE, SŒUR D'AUGUSTE.
SUR LIVIE.
SUR JULIE.
SUR L'INFIDÉLITÉ DES FEMMES CHEZ LES ROMAINS.
SUR LES SPECTACLES DES ROMAINS.
* DE LA NAVIGATION DES ROMAINS.

QUELQUES RÉFLÉXIONS *SUR LE MEURTRE* DE CÉSAR.

JULES CÉSAR s'aveugla ſi fort, après avoir uſurpé la ſuprême puiſſance de Rome, & après avoir réduit en ſervitude la ville du monde qui ſe piquoit le plus d'aimer la liberté, qu'il crut être en ſûreté ſur la foi de ſa douceur & de ſa clémence : de telle

ſorte qu'on vit en lui un uſurpateur violent marcher au milieu d'une ville aſſervie, ſans gardes & ſans aucune ſuite qui pût le défendre d'une inſulte.

Il eſt vrai qu'il n'avoit pas beaucoup à craindre du peuple, par lequel il étoit monté à cette haute puiſſance; mais pouvoit-il ignorer les adorations qu'avoit eues le ſénat pour Pompée ſon fameux adverſaire, dont on pleuroit encore l'indigne mort? D'ailleurs, quand on eſt revêtu de la ſouveraineté, on ne peut pas éviter de faire des mécontens, quelque ſoin qu'on prenne pour ſatisfaire tout le monde. Caſſius ſentit un chagrin cuiſant, pour certaine préférence que Céſar marqua en faveur de Brutus dans leur préture. Falloit-il douter que les mécontens prendroient le prétexte de la liberté publique pour exécuter leurs reſſentimens particuliers? Et en effet, l'amour de la patrie ne fut point à coup sûr le motif qui détermina Caſſius: homme qui, avec beaucoup de mérite, étoit par ſon naturel bien éloigné de cette ſévérité de vertu. Decimus Brutus, & quelques

autres conjurés, paroiſſoient encore bien peu propres à ſe laiſſer conduire par le ſeul deſir de la liberté dans un attentat auſſi grand qu'étoit celui du meurtre de Céſar.

Jules devoit craindre l'amour de la liberté dans quelques-uns, les mécontentemens de quelques-autres, & l'envie de pluſieurs, qui avoient eu aſſez d'autorité dans l'Etat, pour oſer prétendre d'y commander; ou pour le moins, de ne pas obéir.

Il faut pourtant avouer qu'il ne voyoit perſonne dans la république en état de faire une ſi grande entrepriſe. Pompée étoit mort,& ſes enfans étoient diſperſés : il y avoit long-tems que Craſſus avoit péri contre les Parthes ; Caton s'étoit donné la mort, Cicéron s'étoit raccommodé avec aſſez d'apparence de bonne-foi, Antoine & Lépide étoient ſes plus fideles amis & les compagnons de ſa fortune ; & il n'auroit jamais pu penſer que Brutus, qu'il avoit comblé de bienfaits, & qu'il regardoit peut-être comme ſon fils, fût capable de former un pareil deſſein.

Ce fut pourtant cette derniére qua-

lité qui détermina Brutus, comme on prétend, à cette terrible exécution. Il voulut effacer le ſoupçon de la honte de ſa naiſſance : & par une action dénaturée, s'il étoit fils de Céſar, ou pour le moins très-ingrate, s'il n'en étoit que l'ami, il ouvrit la porte à la monarchie, qu'il ſe vanta de vouloir fermer.

Il devoit moins recevoir les bienfaits de Céſar, ſi la vertu ne pouvoit ſupporter un tyran ; & en quelqe ſens qu'on veuille raiſonner, l'action de Brutus, tout vertueux, tout grand homme qu'il étoit, a beaucoup de la trahiſon & de la perfidie. Mais c'étoit une dangereuſe maxime reçue autrefois dans les républiques, qu'on pouvoit commettre tous les plus grands crimes, pour ſauver la liberté de la patrie.

Qu'il me ſoit permis d'examiner en paſſant, quelle dût être la douleur de Servilie à la mort de Céſar, ſon amant depuis ſi long-tems, & ſi parfaitement aimé, & maſſacré par la main de ſon fils ! Les hiſtoriens ont négligé de nous apprendre ce que devint cette femme, auſſi malheureuſe mere, que malheu-

reuſe maîtreſſe. Elle dut ſe reprocher la premiere ſource de ſes déſordres ; & je doute qu'on eût pu nous donner rien de plus touchant que l'hiſtoire de Servilie depuis ce tems.

Céſar, cependant, ne manquoit pas d'amis fidéles, qui craignoient chaque jour une voie de fait, dans un pays, où rarement les grandes élévations avoient été impunies, & où preſque tous ceux qui avoient aſpiré à la ſouveraineté, étoient morts de mort violente : le ſeul Sylla s'étoit garanti de ce ſort, par l'abdication qu'il fitde la dictature. Ils faiſoient auſſi une autre conſidération, qui étoit qu'on avoit obſervé que perſonne ne s'étoit élevé contre le ſénat, & par les mains du peuple, ſans périr malheureuſement ; & il étoit certain que Céſar n'étoit monté à la toute-puiſſance, que par la faction oppoſée au ſénat. C'étoit un reſte du parti de Marius ; c'étoient les débris des amis de Catilina ; enfin, c'étoient les ennemis de Pompée & du ſénat. Toutes ces conſidérations obligerent les amis de Céſar à lui repréſenter très-ſouvent, qu'il y avoit beaucoup d'imprudence à n'être pas ſur ſes

gardes, lorſque tout devoit le faire appréhender. Mais que ne préſume pas de ſa fortune un homme accoûtumé à être heureux ! Céſar négligea leurs avis ; bien perſuadé d'ailleurs d'une vérité très-conſtante, qui eſt que s'il s'élevoit des conjurations contre ſa vie, tous les gardes du monde ne pourroient le ſauver, parce que les conjurés prendroient des meſures aſſez juſtes pour le ſurprendre ; & il croyoit même indigne d'un homme tel que lui, d'être continuellement obligé à prendre ſoin de ſa vie. *Il vaut mieux*, diſoit-il à ceux qui l'importunoient ſur cet article, *mourir une fois, que de craindre ſi ſouvent de mourir.*

L'élévation de ſon eſprit ne lui permit pas d'ajouter foi aux préſages fâcheux, ni aux prédictions funeſtes des ides de mars : il avoit fait profeſſion toute ſa vie de mépriſer ces ſortes de ſuperſtitions, & nous liſons en pluſieurs endroits, qu'il n'a jamais eu attention à ces ſortes de choſes, que lorſqu'elles pouvoient ſervir à ſon avantage.

Cependant, les ides de mars furent réellement le terme de ſa vie. La con-

juration fut faite, elle fut grande, elle fut ſecrette : les conjurés furent les ſénateurs, & preſque tous ſes meilleurs amis ; ſon fils Brutus en fut le chef, Caſſius le ſeconda. On tint Antoine ſous des prétextes à la porte du ſénat, tandis qu'on maſſacroit Céſar, qui, ſurpris de ſe voir entouré, & immédiatement après frapé par derriere, voulut tâcher à ſe défendre ; mais il voit venir à lui ſon fils Brutus le poignard levé ; *Tu quoque, mi Brute*, lui dit-il. Ce ſont-là les derniéres & les ſeules paroles que ce grand homme, le vainqueur des Gaulois, de Pompée, & du ſénat, le maître de la république & du monde, prononça en ſe voilant le viſage, & ſe laiſſant mourir ſans aucune marque de réſiſtance, de douleur, de plaintes, ni de foibleſſe.

Il me ſemble d'avoir remarqué que les deux Gracques, tués dans les émeutes du ſénat, moururent tous les deux à peu près de même, ſans mot dire, & ſans marquer aucune réſiſtance. Leur patrie armée contre eux leur ſembloit un juge légitime qui les puniſſoit. On trouve chez les Romains quelques

exemples ſemblables ſur ce point.

Les peu clairvoyans crurent que Rome alloit être libre après cette mort. Les meurtiers furent autoriſés dans la Ville. Tout le ſénat étoit pour eux ; & Antoine, à qui la dignité de conſul, qu'il poſſédoit, donnoit un titre légitime pour pourſuivre le crime commis par les conjurés, fut obligé, après beaucoup d'efforts inutiles & impuiſſans, de s'accommoder avec Caſſius & avec Brutus : accommodement, certes, qui ne fut qu'en apparence ; mais qui démontre la force du parti des conjurés, qui réſiſterent ſans peine à la puiſſance du conſul dans le ſénat, & même à la colere paſſagere & tumultueuſe du peuple ému par la harangue d'Antoine, & par la chemiſe ſanglante de Céſar, montrée à propos par ce conſul dans ſon diſcours.

Rome, pourtant, ne fut jamais plus éloignée de la liberté ; & ce fut ici le commencement de la monarchie. Et il eſt ſûr que ſi Céſar eût vécu, & fût mort naturellement, on pouvoit beaucoup plus naturellement eſpérer la liberté après ſa mort ; ſur-tout, ce dictateur

n'ayant point de fils légitime, qui pût lui donner la tentation de vouloir perpétuer la dictature ou la royauté dans ſa famille. Et il n'eſt pas croyable, qu'Octave qu'il avoit adopté, parce qu'en effet c'étoit ſon plus proche parent, mais qui lui reſſembloit ſi peu en toutes manieres : il n'eſt, dis-je, pas croyable qu'Octave l'eût obligé à continuer en ſa faveur un attentat d'uſurpation contre ſa patrie, dont il avoit eu pour ſoi-même tant de remors, & qu'il adouciſſoit par une clémence & par une inclination bienfaiſante, dont ſes plus cruels ennemis ne diſconvenoient pas. Et d'ailleurs, Céſar pouvoit excuſer, & excuſoit en effet, ſa dictature, par le beau prétexte du bien & de la néceſſité de l'Etat ; prétexte qui n'auroit été en aucun ſens recevable pour lui donner un ſucceſſeur : car réellement, depuis les dernieres affaires de Marius & de Sylla, depuis la conjuration de Catilina & les ſuplices des conjurés, depuis les mouvemens de Claudius & les événemens de Cicéron, depuis l'élévation extrême de Pompée comblé en mille manieres d'honneur & de dignités : depuis enfin tant de révo-

lutions, qui avoient assez secoué l'Etat, pour faire craindre sa ruine tout-à-fait prochaine, chacun voulant gouverner & administrer ; la république avoit sans doute besoin, pour se remettre dans un état tranquille & naturel, d'avoir quelque tems un maître, qui fit cesser l'ambition démesurée des grands, & donnât le repos au peuple & au sénat, dont on avoit vu périr malheureusement les principaux sujets dans les discordes civiles & domestiques.

Et l'on doit observer que le peuple, dépouillé essentiellement d'ambition, ne fut point trop fâché de voir César le maître. Cette suprême domination, qui s'exerçoit avec douceur, l'accommodoit beaucoup mieux, qu'une infinité d'égards & de mesures qu'il falloit garder sans cesse pour une quantité de grands & de personnes puissantes dans la République, dont il falloit briguer les bonnes graces.

Tous les sénateurs même, quoique le sénat fût le véritable parti opposé à César, n'étoient pas si fâchés d'une domination, qu'ils prévoyoient devoir bientôt finir, faute de postérité dans celui

qui l'exerçoit, & qui leur donnoit le plaiſir de voir abattue l'autorité de tant d'autres, leurs égaux ou leurs inférieurs en naiſſance, & quelquefois en mérite, que la fortune, leur ambition, & l'intrigue, avoient mis dans une inſupportable conſidération dans la république.

Il n'y avoit proprement que les grands de l'état, & ceux qui s'étoient emparés de la principale autorité, à qui l'élévation de Céſar fût un véritable ſujets de déſeſpoir : parce qu'étant revêtus de l'adminiſtration & du commandement, il leur étoit très-rude de devenir ſujets; & quel que fût l'adouciſſement dont on ſe ſervoit en leur commandant, ils ſentoient avec la derniere douleur, que c'étoit toujours obéir, & avoir un maître.

Ceux mêmes, dans qui la vertu pouvoit encore agir, & qui, touchés de la ſervitude de leur patrie, vouloient en relever la liberté par grandeur d'ame & par devoir, comme ils croyoient, ne laiſſoient pas de trouver dans cette entrepriſe leur véritable intérêt: & l'amour propre, caché imperceptiblement ſous ces beaux dehors de vertu & de devoir,

étoit le véritable reſſort qui les faiſoit mouvoir avec tant de vivacité.

Pompée, dont la grandeur étoit énorme, poſſédoit toute l'autorité, ſur-tout depuis que la guerre fut déclarée. Il n'étoit pas juſte qu'il le ſouffrît dans un autre ; ſur-tout, ayant lieu de bien eſpérer par l'exemple récent de Sylla, dont il avoit ſuivi le parti : au lieu que Céſar paroiſſoit devoir être opprimé, ſemblable aux Marius & à Cinna, dont il avoit ramaſſé les débris.

Toute la famille de Pompée, très-étendue par rapport à ſes alliances, ne pouvoit pas manquer d'être attachée à la fortune de ce grand homme, qui alloit toute retomber ſur ſes enfans & ſur ſes parens, dont le nombre n'étoit pas moins conſidérable que la qualité. Les fils ſur-tout de Pompée, comme on le voit dans la ſuite de ces guerres, étoient dignes par leur mérite perſonnel d'un plus heureux ſort.

Les Marcellus, Métellus, Hortenſius, Cicéron, Piſon, &c. étoient les Maîtres du ſénat ; & quoique pluſieurs parmi eux fuſſent très-mécontents de Pompée, dont ils ne déguiſoient point

les défauts dans leurs lettres, ils s'attacherent pourtant tous à lui, comme à l'unique refuge qui leur reſtoit dans la perte qu'ils craignoient de faire ; perſuadés qu'ils étoient, qu'ils pourroient plus aiſément détruire le pouvoir de Pompée s'il étoit vainqueur, que celui de Céſar, qui, n'étant uni qu'aux Soldats & à quelques amis fidéles & dévoués, n'avoit point beſoin du ſénat pour ſon appui : c'eſt-là la principale raiſon qui réunit tous ces fameux ſénateurs ſous les ordres de Pompée, qu'ils n'aimoient point la plûpart, & qu'ils ſçavoient bien aſpirer, pour le moins autant que Céſar, à la ſuprême puiſſance. Mais la digreſſion nous meneroit un peu loin, revenons au meurtre de Céſar.

Sa victoire ayant été complette, il ne fut plus queſtion de choiſir & de raiſonner ; tout le monde prit parti : les plus obſtinés ſe rendirent après la mort malheureuſe de Pompée, indigne en toute maniere de ce grand homme, l'un des plus renommés perſonnages que le monde ait jamais eus. Cicéron fut obligé à faire ſa paix, perſuadé par cette lettre de Cælius, qui lui écrivoit avec

plus d'eſprit que de probité, que tandis que les citoyens ne diſputoient qu'avec la langue, on devoit toujours s'attacher au parti qui paroiſſoit le plus juſte : mais que dès qu'on en étoit venu aux armes, on devoit ſans balancer ſuivre le plus fort. Caton, ce farouche & auſtere philoſophe, n'eut pas d'autre reſſource que celle de ſe donner la mort, avec aſſez de cérémonie, pour faire croire qu'il s'ôtoit la vie avec regret.

A peine Céſar eut-il joui quelques mois de ſon pouvoir, que la conjuration, qui ſe forma contre lui, & qui s'exécuta fort heureuſement pour les conjurés, leur fit eſpérer le retour de l'autorité du ſénat. Mais qu'ils furenté loignés de leur eſpérance ?

Antoine, ami de Céſar par inclination & par reconnoiſſance, ſe ſervit de ſa qualité de conſul, pour pourſuivre les conjurés. Leur accommodement fut vain, & ne dura qu'autant qu'il fallut pour prendre des meſures aux uns & aux autres. Octave fils adoptif de Céſar, & ſon premier Héritier, s'unit à Antoine par un lien de devoir : & tous les deux, cependant penſerent à ſe revêtir chacun

chacun pour le moins d'une partie de l'autorité que Céſar poſſédoit. Lepide, qui étoit uni à eux, ſe ſaiſit, au commencement de ces troubles, de la dignité de ſouverain pontife, que Céſar avoit laiſſée vacante, & que perſonne ne lui conteſta pour lors ; chacun étant occupé à penſer à ſa conſervation, ou à des deſſeins plus vaſtes, & plus importans.

Les deux chefs des conjurés ſortirent de Rome, par une faute, à mon ſens, très-conſidérable ; car adorés comme ils étoient du ſénat, qui les regadoit comme des libérateurs de la patrie, ils n'avoient pas beaucoup à craindre, le peuple étant d'ailleurs tout-à fait appaiſé : & ſi les troupes, qu'Antoine & les autres amis de Céſar lévoient, les obligeoient à aller de leur côté faire une armée dans les provinces où ils avoient le plus de pouvoir ; ils devoient, ce ſemble, ſe partager de telle ſorte, que Caſſius, qui étoit meilleur homme de guerre, allât conſtruire cette armée, tandis que Brutus, qui étoit plus propre aux affaires de la ville, où il étoit dans une ſi haute eſtime, empêcheroit par ſa préſence que les amis de Céſar ne

beaucoup d'art à détruire les chefs du parti de Céſar par leurs propres armes, & les uns par les autres : & c'étoit-là la politique réelle & véritable de Cicéron, l'ami particulier de Brutus, l'ennemi irréconciliable d'Antoine, l'appui du ſénat, & l'adverſaire éternel de ce qui avoit quelque relation avec les amis de Catilina.

Cette diviſion n'auroit pas manqué de rendre les affaires des conjurés parfaitement bonnes, ſi Lepide ne s'étoit joint à Antoine. Et ayant mérité par cette union, que le ſénat le déclarât ennemi de la république, il penſa avec beaucoup de bon ſens aux moyens de ſe défendre de tous les deſſeins du ſénat, dont chacun commencoit à s'appercevoir ; & il fit alors cette fameuſe conférence, où fut conclu le triumvirat, qui fut la ſource de la perte des conjurés, & le commencement de la monarchie.

Dès-lors, la liberté ceſſa entiérement : chaque Triumvir fut Roi dans ſon département ; & la fortune, le hazard, & la mauvaiſe conduite de Lepide & d'Antoine, les ayant détruits, Octave, qui

depuis s'appella Auguſte, reſta ſeul prince de la république, qu'il fit paſſer, après un regne de plus de quarante ans, ſous le pouvoir de Tibere, fils de ſa femme, le plus terrible prince que le ſénat pût jamais éprouver.

FRAGMENS

SUR

LÉPIDE.

ON nous a laiſſé un caractere de Lépide fort peu avantageux. On l'a dépeint avare, vain, fourbe, ſans eſprit, ſans bravoure, & ſans pas une de ces vertus, qui convenoient au caractere dont il fut revêtu : on s'eſt récrié contre la fortune, qui l'éleva, & qui le ſoutint quelque tems, dans le rang ſublime de Triumvir ſans aucun mérite de ſa part (*a*), & l'on a applaudi à cette même fortune, quand elle lui fit ſentir ſes revers, & le remit dans ce triſte état où il paſſa les dernieres années de ſa vie.

(a) *Nullâ virtute tam longam forunæ indulgentiam meritus.* Velleïus Paterculus, Libr. II.

Il ſe pourroit pourtant bien faire que les mêmes Hiſtoriens, qui ont ſi fort outré les louanges d'Auguſte, & exagéré les défauts d'Antoine, euſſent donné un portrait de Lépide plus conforme à leurs paſſions, & à l'intérêt du prince qu'ils adoroient, qu'à la vérité. Et pourquoi ne l'auroient-ils pas fait, puiſqu'il eſt averé, que de tous les hommes illuſtres qu'ils nous font connoître, il n'en eſt pas un dont ils n'ayent, ou flaté, ou alteré le portrait, ſelon qu'ils étoient plus ou moins dans les intérêts de ceux auxquels ils ſacrifioient la vérité de l'Hiſtoire?

Quant à Lépide, je crois que ſi l'on peut examiner les faits inconteſtables de ſa vie, l'on ſera obligé de convenir qu'il tenoit un milieu entre les grandes vertus & les grands défauts; & qu'à lui rendre juſtice, il n'étoit ni digne de la fortune à laquelle il fut élevé, ni de la diſgrace qui la ſuivit.

Marcus Emilius Lepidus étoit de la maiſon Emilia, la plus illuſtre entre les Patriciennes. C'eſt celle qu'on citoit ordinairement pour le luſtre & pour la quantité des triomphes & des dignités. Ainſi Lépide, par ſon nom, étoit

très-conſidéré dans le ſénat, & très-honoré dans toute la république.

Il falloit qu'il eût déja un eſprit capable de grandes vues, & de beaucoup d'ambition, d'abord après la mort de Sylla ; puiſqu'il eſt sûr qu'il ſe mêla d'établir quelque nouveauté dans le gouvernement, & qu'il invita même Jules Céſar à avoir part à ſes deſſeins : ce que ce dernier refuſa, ſans doute pour n'y avoir pas trouvé aſſez de ſûreté, ou aſſez d'avantage, quoiqu'on lui offrit des conditions très-capables de le tenter.

L'endroit de la vie de Lépide, qui ſans conteſtation mérite d'être loué de tout le monde, c'eſt la fidélité qu'il conſerva à Céſar après ſa mort. Il s'unit à Antoine, pour faire punir les conjurés (*a*) ; & voulut de tout ſon pouvoir venger ſon ami, dont le meurtre avoit partagé toute la Ville.

Il paroit dans tous les Hiſtoriens, que pour lors Lépide étoit avec Antoine le chef du parti de Céſar ; & il falloit qu'il fût d'une très-grande conſidération, puiſqu'il y avoit pluſieurs autres perſonnes de très-grande qualité & de beaucoup

(a) *Quoiqu'il eût épouſé une Sœur de Brutus, qui étoit pourtant morte avant la conjuration.*

de mérite, qui lui cédoient en ce point, & qui ſe rangeoient ſous ſes ordres. On ne ſçauroit douter qu'il ne fût le Chef de ce parti conjointement avec Antoine, ſi l'on fait réflexion, que dans l'accommodement qu'on fit des conjurés d'une part, & des amis de Céſar de l'autre, il ne fut parlé que de Brutus & de Caſſius parmi les premiers, & d'Antoine & de Lépide parmi les derniers; enſorte que Brutus alla ſouper chez Lépide (*a*), & Caſſius chez Antoine.

Je trouve encore Lépide très-digne de conſidération, lorſqu'il releva la fortune d'Antoine, qui, après ſa défaite à Modene, traverſa les Alpes, & vint le chercher en Gaule, où il étoit avec une armée conſidérable. C'eſt-là qu'Antoine, déclaré par le ſénat ennemi de la république par la faveur d'Octave, & les perſuaſions de Cicéron, n'oſant tout-à-fait ſe préſenter à Lépide dans l'état d'un général & d'un conſul tel qu'il étoit, prit, au lieu de ſa robe de pourpre, un habit de deuil, & marqua par toutes les démonſtrations extérieures l'affliction où il étoit, pour tâcher de

(a) *Je viens de dire qu'il y avoit une récente alliance entr'eux.*

toucher

toucher Lépide ſon ancien ami, & ſon compagnon, avec qui il avoit toujours eu une très-étroite ſociété.

Lépide héſita quelque tems ſur le parti qu'il devoit prendre entre Octave vainqueur d'un côté, & Antoine vaincu de l'autre, tous les deux du parti de Céſar, avec la différence pourtant, qu'Antoine pourſuivoit à Modene Decimus Brutus l'un des conjurés, & qu'Octave le ſecouroit.

Il ne faut pas douter que cette conſidération ne fit beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit de Lépide, qui aſſurément étoit très attaché au parti de Céſar, & très-zelé pour ſa mémoire; car on doit avouer qu'il y avoit dans lui un fond de bon cœur, que nous trouvons exprimé quelque part dans une lettre d'Antoine ou d'Auguſte par le terme de *très-honnête homme*, dont-il ſe ſert en parlant de Lépide, par préférence à pluſieurs autres, auxquels il donne leurs qualités propres. *Je ne trahirai point*, dit-il, *la foi que j'ai donné à Plancus : je ne quitterai point le généreux Dolabellà; ni ne*

(a) *Je viens de dire qu'il y avoit une récente Alliance entr'eux.*

ſçaurois manquer à un auſſi honnête homme que Lépide, &c.

Ainſi Lépide réſolut de recevoir Antoine, & de s'unir à lui, pour pourſuivre les vengeances que la grande ambition d'Octave différoit.

Il eſt vrai que quelques-uns ont écrit, que dans le tems qu'on employa à traiter entre Antoine & Lépide, les ſoldats de ce dernier, qui avoient preſque tous ſervi ſous Antoine, dès le tems même de Jules, ne purent s'empêcher de renouveller leur tendreſſe, pour un général qu'ils eſtimoient infiniment, & qui les faiſoit reſſouvenir de Céſar qu'ils adoroient encore : qu'ils firent de grands mouvemens aux marques de triſteſſe qui paroiſſoient dans l'extérieur d'Antoine ; & qu'ils forcerent Lépide à s'unir avec lui, faiſant entendre qu'ils ne ſerviroient pas encore volontiers contre Antoine. Il n'eſt pas rare que les ſoldats Romains ayent obligé leurs généraux à des traités, ſur-tout dans les guerres civiles.

Quoi qu'il en ſoit, Lépide ne pouvoit guéres mieux faire en cette occaſion, que de s'unir à ſon ancien ami, qu'il ſçavoit être très-reconnoiſſant,

d'ailleurs très-excellent général, aimé de tous les ſoldats, & duquel il pouvoit beaucoup plus eſpérer que d'Octave, dont l'ambition démeſurée avoit déja paru, & qui, par le nom de Céſar qu'il avoit pris, ne prétendoit pas moins que toute l'autorité de ſon pere.

Lépide n'eut pas plutôt reçu Antoine, que le ſénat, tout-à-fait dévoué à Octave, le déclara, conjointement avec Antoine l'ennemi de la république; mais ce n'étoit pas-là un grand mal. La queſtion étoit lequel des deux partis ſeroit le plus fort; & l'on étoit aſſuré, que le plus foible ſeroit, à coup ſûr, l'ennemi de la république le plus coupable.

C'eſt ici que Lépide forma le plus grand & le plus étendu projet qu'on eût pu imaginer. Il conſidéra d'un côté ſes forces, ſon armée jointe aux troupes d'Antoine, l'habileté de ſon nouvel allié, ſur lequel il compta beaucoup; mais d'ailleurs, examinant avec attention toutes les forces de la Ville, tout le ſénat, preſque toute l'Italie unie, & tous les conjurés armés dans les provinces, qui craignant davantage Antoine, s'uniroient infailliblement à

Octave, qui ſans le ſecours qu'il venoit de donner à D. Brutus avoit marqué très-peu de délicateſſe ſur cet article : Lépide, dis-je, avide de venger la mort de Céſar, & plus encore de profiter des forces qu'Octave & Antoine avoient chacun de ſon côté, projetta de les accommoder, & de ne pas s'oublier dans l'accommodement. L'exemple récent du Triumvirat de Pompée, de Céſar & de Craſſus, lui donna une idée de celui qu'il forma ; & cette fameuſe Conférence, où ſe détermina le ſecond Triumvirat, fut ſon ouvrage. Cette ſeule médiation ſeroit capable d'embellir la vie du monde la plus obſcure....

Il eſt vrai que Lépide n'avoit point prévu cette énorme puiſſance, que lui donna le rang ſuperbe de Triumvir, qu'il avoit joint à la charge de ſouverain Pontife, dont il s'étoit emparé d'abord après la mort de Céſar. Je crois même qu'il fut étourdi de ſon pouvoir & de ſa dignité ; ſur-tout, les deux autres Triumvirs l'ayant laiſſé à Rome, pour y commander à toute l'Italie, au peuple, & au ſénat qui diſtribuoit ſes ordres dans les provinces : & je crois que ce fut pour lors qu'il conçut des

penſées d'ambition, qu'il n'avoit jamais eues à beaucoup près ſi grandes.

S'il avoit pourtant raiſonné juſte, il auroit trouvé qu'il y avoit quelque honte à reſter ſeul dans la ville, tandis que ſes collégues alloient acquérir la gloire de la vengeance du meurtre de Céſar. C'étoit une marque de ſon peu de capacité pour la guerre, qui devoit lui faire quelque chagrin ; mais la douceur immenſe, qu'il trouva à commander en maître à Rome, l'éblouït ſi fort, qu'il oublia toute autre conſidération. Il faut avouer qu'il étoit un très-médiocre général d'armée ; & quoiqu'on trouve dans ſa vie quelques actions militaires & un triomphe même pendant le tems de la proſcription ; il faut convenir qu'il n'a jamais marqué une grande étendue de mérite dans les affaires de la Guerre. Je ne voudrois pourtant pas tout-à-fait croire ce qu'en a écrit un hiſtorien (*a*), qu'il étoit le plus mauvais de tous les généraux, & qu'il n'y en avoit aucun qui ne fût meilleur que lui (*b*), puiſque le ſecours qu'il

(*a*) Velleïus Paterc.

(b) *Cùm & omnes imperatores eſſent Lepido meliores.*

donna à Auguſte contre Sextus Pompeïus, qui fut enſuite ſi funeſte, marqua en lui beaucoup de valeur, & même de conduite : & par-deſſus cela, l'on doit conſidérer l'amitié que Céſar eut toujours pour lui, le traitant également en tout avec Antoine, dont on ne ſçauroit ſans doute conteſter le mérite aux affaires de la guerre. Il le fit ſon collégue au conſulat, deux ans avant que de prendre Antoine pour ſon collegue au même conſulat : il les fit tous les deux généraux de la cavalerie, dans ſa dictature ; & il n'eſt pas vraiſemblable que Jules eut tant eſtimé un homme qui auroit eu ſi peu de mérite ....

Cependant, les Triumvirs ; après la fameuſe victoire de Philippe, la mort des principaux conjurés, & la deſtruction entiére de leur parti, ſe partagerent de nouveau le monde. Lépide qui n'avoit point eu de part aux victoires, n'en eut que très-peu à l'autorité ; & tandis qu'Antoine prit l'Orient en maître, qu'Auguſte prit Rome, l'Italie, & tout le reſte de l'Empire, Lépide fut obligé de ſe contenter de ſon gouvernement des Eſpagnes, & de ſa charge de ſouverain Pontife. Il fut aſſez maltrai-

té dans ce partage, & il reconnut parfaitement cette inégalité ; mais il falloit pouvoir mieux faire. Toutes les troupes étoient dévouées à Auguſte, ou à Antoine. Il fallut partir, & ſe contenter de quelques légions deſtinées pour ſa province.

Il eſt indubitable que Lépide conçut un vrai chagrin de l'injuſtice de ſes collegues ; & quoiqu'il reconnût peut-être leur ſupériorité en actions & en talens, il étoit faché qu'elle parût ſi viſiblement aux yeux de tout le monde. Car, avec un mérite médiocre, il avoit une vanité démeſurée ; & l'on ſçait que perſonne ne veut avouer d'avoir moins de vertu qu'un autre. Auſſi forma-t-il dès-lors un ſecret projet de ſe venger de cette injuſtice, quand l'occaſion ſe préſenteroit, & elle ne tarda pas beaucoup.

La diſcorde s'alluma entre Auguſte & Antoine, d'une maniere ſi vive, que toutes leurs forces furent employées à leur querelle. Lépide qui, tranquille dans ſon gouvernement, avoit pris ſoin d'amaſſer beaucoup d'argent, tant par ſon inclination naturelle qui lui faiſoit beaucoup aimer les richeſſes, que pour les deſſeins qu'il pouvoit avoir formés,

fit pendant ce tems de nouvelles levées de troupes, & compoſa une armée de trente légions, qu'il ſe garda pourtant bien de laiſſer ſortir d'Eſpagne, s'étant propoſé de laiſſer déchirer ſes deux collégues l'un par l'autre, juſqu'à ce qu'ils fuſſent entiérement affoiblis; & pour lors, d'entrer avec une armée toute fraiche, & de ſe rendre abſolument le maître de l'un & de l'autre, & de l'Univers par conſéquent.

Il conduiſoit avec aſſez d'art ce vaſte deſſein, en voulant toujours ſe rendre médiateur entre les deux rivaux avec leſquels il conſervoit des dehors d'amitié & d'alliance; mais en effet, il fomentoit ſous main leurs diviſions, pour hâter leur ruine.

Enfin, après pluſieurs combats entre les deux partis, tandis qu'Antoine enyvré goutoit les délices d'Egypte, Auguſte ſe trouva ſur les bras, en Sicile, les reſtes du parti de Pompée, ſous la conduite de Sextus Pompeïus, dont le mérite étoit auſſi grand que le nom. Comme Auguſte ne ſe trouva pas le plus fort, & qu'il craignit que cet ennemi dangereux en toute maniere, & particuliérement par ſon nom chéri & adoré dans

le ſénat, qui gémiſſoit en ſecret ſous une ſervitude ſanglante, ne ruinât abſolument ſes affaires, s'il venoit à avoir quelque bon ſuccès, il s'aviſa d'envoyer demander du ſecours à Lépide, qu'il ſçavoit être puiſſamment armé, & qui étoit intéreſſé à détruire ce reſte du parti ennemi de Céſar. Soit que Lépide crût qu'il étoit tems d'éxecuter ſon grand deſſein, ou qu'il voulût ſeulement pour le coup ſecourir Auguſte dans cette guerre, il vint en Sicile avec plus de vingt-cinq légions, qui jointes aux troupes d'Auguſte, acheverent la victoire, à laquelle inconteſtablement Lépide eut la meilleure part, quoi qu'en diſent quelques hiſtoriens dévoués à Auguſte qui dans cette affaire ne donna pas beaucoup de marque de valeur.

Lépide, enorgueilli par ces heureux ſuccès, à la tête de la plus belle armée qui fût pour lors ſur pied, & flaté déja en ſecret de l'accompliſſement de ſes projets par un ſi heureux commencement, commença à n'avoir plus guéres d'égard pour Auguſte, dont les troupes étoient beaucoup inférieures aux ſiennes, & qu'il jugea même par ſa perſonne beaucoup inférieur à ſoi, par rap-

port au peu de valeur qu'il avoit marquée dans cette affaire. Il le railla même d'une maniére piquante, & le mortifia cruellement ſur cet article ; & la vanité, à laquelle il avoit un trés-grand penchant, l'ayant tout-à-fait poſſédé, il fit dire à Auguſte, qu'il n'avoit qu'à ſe retirer de Sicile où il n'avoit plus rien à faire.

Auguſte, qui commença à comprendre tout ce que Lépide pouvoit avoir projetté, ſe repentoit, mais un peu tard, de l'avoir appellé à ſon ſecours. Que ne fait pourtant pas la fortune pour ceux qu'elle veut favoriſer ! Ce ſecours qui ſembloit devoir étre ſi funeſte à Auguſte, & qui devoit commencer la grandeur de Lépide, fut préciſément la ſource de la totale ruine de ce dernier : car Auguſte, qui trouvoit toujours dans ſon eſprit des reſſources que les autres cherchent ſouvent en vain dans leur valeur, pratiqua adroitement les chefs de l'armée de Lépide, & leur promit des récompenſes ſi grandes; (récompenſes, qu'il pouvoit effectivement promettre, maitre comme il étoit à Rome, & du ſénat, & du peuple,) que

tous ces chefs un peu mécontens d'ailleurs de Lépide, naturellement avare, ſoulevérent toute ſon armée : de ſorte que quelques traits ayant été lancés tout exprès pour commencer une eſpéce de combat entre les deux camps, Auguſte s'avança ſeul, & ſans armes, dans le camp de Lépide, prit ſans beaucoup de peine l'aigle de celui qui la portoit, & qui apparemment ne la défendit guéres: & dès-lors, tout le camp de Lépide ſe rangea de ſon côté, tous le ſuivirent, & on lui amena Lépide lui-même, à qui il ne reſta pas un ſeul homme fidéle dans toute ſon armée.

Cette action d'Auguſte a été louée par ſes partiſans, juſqu'à la comparer aux plus héroïques des Scipions ; & ils ſe ſont récriés avec admiration ſur cette confiance, qui le fit hazarder à aller tout ſeul & déſarmé dans le camp de ſon ennemi. C'eſt au lecteur à juger ſi cette action eſt tout auſſi grande qu'on l'a faite. Pour le moins, elle eſt d'un eſprit merveilleux pour l'intrigue.

Il eſt impoſſible de ne pas convenir auſſi, qu'il y avoit beaucoup de foibleſſe & de mauvaiſe conduite du côté de Lépide, car il eſt mal-aiſé de com-

prendre qu'on ſouleve toute une armée, ſans qu'un général s'en apperçoive, & ſans qu'il y mette ordre, s'il a un peu de ſens & de fermeté.

C'eſt cette fermeté, dont Lépide manqua tout-à-fait en cette occaſion, que je trouve l'endroit de ſa vie le plus mépriſable ; car ayant été conduit aux pieds d'Auguſte, il oublia ſon rang, ſa dignité & ſa naiſſance. Il lui demanda lâchement la vie, qui lui fut conſervée avec tous ſes biens & la charge de ſouverain-Pontife, qu'il poſſédoit avant le Triumvirat. Cette derniere dignité, qu'il ne ſçut pas ſoutenir, lui fut ôtée de l'autorité ſeule d'Auguſte, ſans qu'Antoine, qui depuis en fit l'un des ſujets de ſes plaintes, y eût aucune part.

Rien ne peut excuſer cette foibleſſe de Lépide, qui a donné lieu à tout ce qu'ont dit de déſobligeant de lui ſes ennemis. Quand on joue de grands rolles dans le monde, il faut les ſoutenir avec dignité, & ſe faire aſſez d'effort pour ne pas laiſſer appercevoir qu'on craint la mort, lorſqu'en effet on la craint beaucoup ; & dans cette affaire de Lépide, il étoit plus néceſſaire que jamais

de hazarder une vie qu'Auguſte ſe ſeroit bien gardé de lui ôter. Il craignoit avec trop de raiſon d'irriter une armée qui ne le connoiſſoit déja que trop pour cruel. Une noble aſſurance, & une fermeté digne de l'autorité que Lépide poſſédoit, auroit fait revenir ces troupes rébelles, qui, incontinent après avoir livré leur général, s'irritérent contre ceux qui les avoient ſéduites, & firent une ſédition dangereuſe, qu'Auguſte diſſipa pourtant, ne ſe trouvant point de chef aſſez conſidérable pour la ſoutenir, & avec l'aide de beaucoup d'argent qu'il diſtribua à tous les ſéditieux.

Ce fut alors un ſurcroît de puiſſance pour Auguſte, d'autant plus agréable, qu'il avoit toujours appréhendé l'union de Lépide avec Antoine, ce qui auroit cauſé infailliblement ſa ruine.

Le reſte de la vie de Lépide ſe paſſa dans l'obſcurité d'un particulier, à qui même la dignité de ſouverain-Pontife, qu'on lui avoit laiſſée, ne donna aucun luſtre. On prit d'autant plus de ſoin de le tenir abaiſſé, qu'on l'avoit vu plus élevé; & je doute que la vie puiſſe pa-

roitre agréable hors de la retraite à un homme qui ſe voit déchu d'une ſi prodigieuſe grandeur, & qui ſe voit le malheureux ſujet de l'indulgence fiére & hautaine de ſon ennemi.

CONSIDÉRATIONS
SUR
ANTOINE.

LA république Romaine ne fut jamais ſi grande, qu'à la veille de ſa deſtruction ; & ſa grandeur fut la principale cauſe de ſa ruine. Ses citoyens, après avoir conquis toute la terre, ne trouvant plus à ſatisfaire leur ambition, s'armérent les uns contre les autres, & portérent dans le ſein de leur patrie la guerre, que la ſoumiſſion de preſque tout l'univers les empêchoit de porter ailleurs.

Il étoit, en effet, bien difficile que des hommes, qui alloient commander dans des provinces plus grandes & plus belles que ne ſont nos plus floriſſans royaumes, où ils recevoient des honneurs qu'on ne rend qu'aux ſouverains,

qui commandoient ailleurs des armées puiſſantes & nombreuſes, avec une autorité très-étendue, donnant la loi à tous les peuples, ſans recevoir preſque des ordres ſupérieurs ; & qui, enfin, s'étoient rendus aſſez puiſſans, pour être toujours à Rome les patrons & les protecteurs des plus grands rois : il étoit, dis-je, bien difficile, que ces hommes puſſent s'accommoder de l'égalité d'une vie privée, & laiſſer à la république le choix paiſible de ſes magiſtrats, qui étoient, à proprement parler, les maîtres des rois de toute la terre.

La puiſſance des citoyens cauſa de funeſtes troubles, qui donnérent lieu à une infinité de grands hommes de briller dans ces derniéres révolutions de la république : & j'oſe dire, que parmi tous ceux-là, il en eſt peu qui ayent paru avec plus d'éclat que Marc-Antoine le Triumvir, quelque ſoin qu'ayent pris la plûpart des hiſtoriens dévoués à ſes ennemis de déguiſer ſes vertus, ou d'exagérer ſes défauts.

Sa naiſſance étoit illuſtre ; & ſa maiſon, quoique Plébeïenne, tenoit un des premiers rangs parmi les plus nobles de Rome. Elle ſe diſoit iſſue d'un

Athon,

Athon, fils d'Hercule : origine peut-être fabuleuſe, & qui reſſembloit en cela à celle de la plûpart des grandes maiſons de Rome, qui ſe faiſoient deſcendre, ou des dieux, ou des héros du premier ordre. C'eſt ſans doute à cauſe de cette origine, qu'Antoine affectoit de porter toujours dans ſes habits quelque choſe qui fit reſſouvenir d'Hercule.

Son aïeul étoit le fameux Marc-Antoine l'orateur, homme d'un mérite rare, & d'une grande réputation ; qui fut, pendant quelque tems, le conſervateur de la liberté publique, & qui, s'étant attiré la haine de Marius. fut enfin ſacrifié à ſon reſſentiment, Il étoit abſolument dans les intérêts de Sylla, & ne croyoit peut-être pas que ſon petit-fils dût un jour devenir lecompagnon d'un homme qui rétabliroit le parti de Marius & du peuple. Exemple, qui doit déſabuſer ceux qui croient pouvoir perpétuer leurs inclinations dans leurs familles.

Sa mere étoit de la maiſon des Jules ; & pour cette raiſon, le grand Céſar qui l'aimoit, l'auroit peut-être adopté ; ſi, comme dit Auguſte lui-même, il

eût cru qu'un deſcendant d'Hercule n'eût point rougi de ſe voir le fils par adoption d'un deſcendant d'Enée.

Elle fut mariée en ſecondes noces à Cornelius Lentulus, homme de grande qualité & de beaucoup de conſidération ; celui-là même, que Cicéron fit mourir dans le tems de la conjuration de Catilina, ſans doute avec trop de précipitation, & pour donner une trop grande idée de ſon pouvoir à ceux qui le lui avoient confié avec tant de diſtinction.

Cette mort inſpira à Julie, femme de Lentulus, une mortelle haine contre Cicéron, & lui laiſſa des ſentimens de vengeance auxquels elle fit participer ſon fils Antoine, dont elle étoit beaucoup aimée : & c'eſt-là, peut-être l'une des premiéres cauſes des différends, & de l'inimitié cruelle qui dura toujours entre ces deux hommes.

Il y avoit peu de gens à Rome mieux faits qu'Antoine, à la fleur de ſon âge : perſonne auſſi ne prenoit plus que lui les plaiſirs que ſa jeuneſſe & ſa bonne mine lui préſentoient. On doit même avouer qu'il les outra toujours : ſes débauches furent extrêmes, & l'amour des plai-

ſirs, qu'il conſerva toute ſa vie, a été la ſource de toutes ſes fautes, & de tous ſes malheurs.

Il avoit peu de politeſſe dans les maniéres, & peu de délicateſſe dans l'expreſſion ; mais il avoit une liberté que l'air de l'armée lui avoit acquiſe, accompagnée d'une raillerie agréable & obligeante : ſur-tout, on aimoit en lui une certaine négligence noble, qui ſembloit extrêmement convenir à l'élévation où il parvint.

Il étoit careſſant, familier, & affable. Il railloit de bonne grace, & ſouffroit volontiers qu'on le raillât, même dans ſa plus haute fortune : Qualité rare dans les perſonnes qui ont un grand pouvoir.

Il fut toujours de complexion tendre & amoureuſe : & il ſe ſervoit de ſes amis, pour ces ſortes d'affaires, & les ſervoit également dans les leurs, ſe faiſant un plaiſir de leur confiance. La grandeur du rang qu'il tenoit, & du caractére dont il étoit revêtu, ne lui fit jamais oublier qu'il étoit né égal avec ſes amis. Auſſi en fut-il aimé, plus qu'on ne ſçauroit le dire, dans tous les différens états de ſa vie. Curion l'un des

plus beaux eſprits & des plus fermes génies de ſon tems, au ſentiment même de Cicéron, s'obligea pluſieurs fois pour lui, pour des ſommes ſi conſidérables, que toute ſa famille en fut épouvantée. Il reconnut ſes bienfaits comme il devoit; & l'on ne ſçauroit l'accuſer d'ingratitude. Il ſacrifioit toutes choſes à l'intérêt de ſes amis; & l'on doutoit avec raiſon, s'il en étoit plus aimé, ou s'il les aimoit davantage? Quels ſervices n'a pas reçus de lui Clodius, dans la ſuite des affaires qu'il eut dans la république? Quelles graces n'en a pas reçues Ventidius, qu'il fit élever à toutes les dignités de la république, malgré la baſſeſſe de ſa naiſſance: Quelle fut ſa généroſité à l'égard d'Ariſtobule, roi des Juifs, après qu'il l'eut pris priſonnier? Enfin, il eſt inconteſtable, qu'il fut aſſez fidele à ſes amis, pour ne vouloir jamais ſouſcrire à aucun traité avec Auguſte, au préjudice de ce qu'il leur avoit promis. *Je ne trahirai point*, dit-il dans une lettre qu'il a écrite ſur ce ſujet, *la parole que j'ai donnée à Dolabella, ni la ſociété que j'ai faite avec un auſſi honnête homme que Lépide; ni ce que je dois à Planeus, &c.*

Sa bonté pour les domeſtiques & les officiers étoit extrême, & ſa libéralité alloit juſqu'à la profuſion. Ayant un jour ordonné à ſon tréſorier de compter vingt-cinq mille dragmes d'argent à l'un de ſes domeſtiques, qui ne lui avoit pourtant rendu aucun ſervice conſidérable, le tréſorier ſe récria ſur la grandeur de la ſomme, & prit ſoin même, avant que de la payer, de la faire préſenter devant Antoine comptée en petites eſpéces, pour lui faire mieux ſentir ſa profuſion. Mais Antoine, qui reconnut l'artifice, lui dit froidement. *En vérité, vingt-cinq mille dragmes paroiſſent bien peu, & tiennent peu de place ! Qu'on lui en donne encore autant.* Son ordre fut exécuté ; & cette libéralité me paroît d'autant plus belle, qu'elle eſt dénuée de toute oſtentation ; puiſque tout cela ſe paſſe entre lui, & ſon tréſorier. Et il ne faut pas s'étonner ſi, par ſon inclination bienfaiſante, il gagnoit le cœur de tout le monde, mais principalement celui des ſoldats, ſur leſquels tous ſes ennemis étoient contraints d'avouer qu'il avoit un merveilleux empire.

Ils avoient ſervi ſous lui dès le tems même du grand Jules, de qui il avoit

appris cette belle maniére de faire la guerre, qui ne ſera peut-être jamais parfaitement imitée. Ils avoient été témoins de l'eſtime qu'avoit eue pour lui ce grand homme, dans le premier emploi de ſon armée qui lui fut toujours confié. Ils éprouvoient chaque jour ſes careſſes, ſes largeſſes, & ſes maniéres obligeantes, qui, après tant de victoires, & dans le haut degré de fortune où il étoit parvenu, le faiſoient aller viſiter chacun d'eux dans leurs tentes, leur demander leurs néceſſités, auxquelles il pourvoyoit avec une exactitude admirable.

Ce fut à cette bonté qu'il dut ſon heureuſe arrivée en Gaule, lorſqu'après avoir été chaſſé du ſénat, il alla y chercher Lépide ; traverſant les Alpes avec une armée dénuée de tout, ſans y rien perdre, ni de l'autorité de général, ni de l'amitié des ſoldats, auxquels dans les grandes diſettes où ils ſe trouvérent, il donnoit le premier l'exemple de modération & de patience : & c'étoit une choſe merveilleuſe, de voir le plus ſomptueux de tous les hommes, dont la table étoit toujours la plus magnifique, & qui vivoit dans une extrême in-

tempérance, devenir le plus ſobre de toute ſon armée, ſouffrir mieux que nul autre la ſoif & la faim, & faire diſtribuer le peu qui ſe trouvoit de vivre à ſes ſoldats préférablement à lui-même. Auſſi, jamais armée n'aima tant ſon général, & jamais général ne mérita tant d'être aimé de ſon armée.

Mais il faut voir ce Romain ſous les grands caractéres qu'il a ſoutenus; & ſans décrire ici tout le cours de ſa vie, il ſuffira, pour s'en faire une belle idée, de ſe le préſenter dans quelques occaſions où il a brillé avec plus d'éclat.

On peut d'abord le conſidérer en Syrie, où il alla dans ſa premiére jeuneſſe ſervir ſous le gouverneur de cette province, qui lui donna le commandement de la cavalerie. C'eſt-là, qu'il ſe ſignala d'abord contre Ariſtobule, roi des Juifs, qu'il fit lui-même priſonnier, après avoir gagné la bataille par ſa ſeule valeur. On entre bien agréablement dans le monde, quand on commence par une victoire, & par la priſe d'un roi. Il alla immédiatement après ſecourir Ptolomée roi d'Egypte, pour lequel il prit la ville de Peluſium; & c'eſt à ce ſiége, qu'étant monté le premier ſur

la brêche, il fit tant d'actions d'une valeur inouïe ; & où il empêcha enſuite, par une douceur & une modération qu'on n'a pas dû déguiſer, les déſordres auxquelsest expoſée une ville priſe d'aſſaut. On dit que ce fut dans ce tems-là, qu'il vit pour la premiére fois Cléopatre, dont les charmes lui furent dans la ſuite ſi funeſtes.

On peut le conſidérer dans les plaines de Pharſale, où il fut le compagnon de Céſar, le jour de cette fameuſe & déciſive victoire, à laquelle il contribua beaucoup, par ſes actions & par ſa conduite. Il y commandoit l'aîle gauche de ſon armée; & il s'y ſeroit acquis une gloire incomparable, ſi Céſar n'y avoit pas été.

Céſar, ayant pris à Rome la dictature, fit Antoine général de ſa cavalerie, rang le plus conſidérable après celui du dictateur. Ce fut alors, qu'il commanda dans Rome pour la premiére fois avec un pouvoir abſolu, ſoumis au ſeul Jules, auquel il n'étoit pas honteux d'obéir.

Il n'eſt pas moins digne de conſidération dans cette célébre conférence, qui ſe fit après la mort de Céſar, & où ſe détermina

détermina ce fameux Triumvirat, ſujet fatal de tant larmes & de tant de ſang. Octave, que l'on appella depuis Céſar Auguſte, & Marc-Antoine, voulant terminer leurs différends, ſe rendirent par la médiation de Lépide, au Confluent, qui eſt entre Peruge & Bologne, dans le territoire de Modene. C'eſt-là, qu'une petite riviére forme une maniére d'iſle, que Lépide, qui faiſoit l'accommodement, choiſit pour le lieu de leur entrevue. Auguſte & Antoine étant reſtés chacun de l'un des côtés de la riviére, Lépide paſſa le premier dans l'iſle, pour viſiter le lieu de la conférence, & pour éviter toute ſorte de ſurpriſe. Il éleva enſuite ſa robe, qui étoit le ſignal auquel les deux généraux devoient s'approcher. L'un & l'autre, en effet, ayant laiſſé au bout des ponts conſtruits pour la communication, leurs amis & leurs gardes, s'avancérent ſeuls, & également, juſqu'à ce que s'étant rencontrés dans le milieu de l'iſle, ils s'embraſſérent; & après s'être donné toutes les marques extérieures d'une parfaite amitié, ils s'aſſirent tous les trois dans un lieu découvert, d'où ils

pouvoient être vus de leurs gens : Octave, qui pour lors étoit conſul, étant au milieu, à cauſe de ſa magiſtrature. Leur conférence dura deux jours ; & les peuples devoient avoir une grande attention à ce qui y ſeroit conclu, puiſqu'il ne s'agiſſoit de rien moins que du deſtin du monde entier. Voici quel en fut le réſultat.

Il fut réſolu, qu'on créeroit une nouvelle magiſtrature de trois hommes ; qu'on appelleroit Triumvirat; & qu'Octave, Antoine, & Lépide, la poſſéderoient cinq ans, avec tout le pouvoir conſulaire, & l'autorité de plus de créer tous les autres magiſtrats de la ville. Ils ſe partagérent les provinces de telle maniére, qu'Antoine prit les Gaules, excepté la Narbonnoiſe qui tomba en partage à Lépide avec l'Eſpagne : & on laiſſa à Octave l'Afrique, la Sicile, & les autres iſles ; différant dans un autre tems le partage des provinces occupées par Brutus & Caſſius, auxquels Octave & Antoine ſe chargérent de faire la guerre. Lépide, déſigné conſul pour l'année prochaine, étant obligé de reſter à Rome pour commander à

toute l'Italie, & par conſéquent d'envoyer gouverner l'Eſpagne par des lieutenans ou des vicaires (*a*).

C'eſt ainſi, enfin, que ſe détermina cette horrible proſcription, qui s'exécuta depuis à Rome & dans tout le reſte de l'Italie, avec tant de fureur, qu'elle coûta à la ville le plus beau & le plus pur de ſon ſang, puiſqu'on n'y condamna pas moins de cent quarante ſénateurs, & environ deux mille chevaliers, ſelon les auteurs qui en mettent le moins; & dont on ne ſçauroit ſe retracer l'idée, ſans ſentir avec horreur dequoi l'ambition démeſurée de trois hommes nés particuliers eſt capable, pour parvenir à tyranniſer l'univers.

Antoine eſt encore plus digne de conſidération à Philippes, le jour de cette célébre bataille, qui lui acquit le nom de capitaine invincible, & qu'on peut appeller ſa grande journée. On doit ſe le repréſenter, trainant partout avec lui la victoire; défaiſant entiérement l'aîle qui lui étoit oppoſée, où commandoit Caſſius, & ſecourant quelque tems après celle où commandoit Auguſte, qui plioit ſous Brutus; défai-

(a) *Per Vicarios adminiſtraturus.*

ſant enſuite ce dernier, & achevant pleinement la victoire.

Quelle gloire de vaincre deux hommes les plus grands qui fuſſent dans le parti contraire, & qui étoient regardés de tout le monde avec admiration : & les vaincre ſi heureuſement, & ſi parfaitement, que cette victoire mit fin à la guerre, & laiſſa les Triumvirs maitres de l'univers ſans conteſtation.

Ce fut dans cette bataille, qu'il donna cette marque de généroſité ſi touchante à Lucilius. Celui ci étoit attaché au parti & à la perſonne de Brutus en particulier, qui dans la déroute de ſon armée fut attaqué par un gros de troupes : & il auroit été pris priſonnier, ſi Lucilius ne ſe fût aviſé de demander quartier, en criant : *Je ſuis Brutus, qu'on me conduiſe à Antoine.* Par cet artifice, il donna à Brutus le tems de ſe ſauver. Il fut cependant conduit à Antoine, auquel il parla avec beaucoup de fierté, après avoir été reconnu. *J'ai uſé*, lui dit-il, *de cet artifice, pour ne laiſſer pas tomber Brutus vivant entre les mains de ſes ennemis. Les dieux ne permettront ſans doute jamais, que la fortune ait cet avantage ſur la vertu. Mais en tout*

cas, de quelque maniére que le hazard conduiſe les choſes, on trouvera toujours Brutus, ſoit qu'il vive encore, ou qu'il ſoit mort, dans un état digne de ſon courage. Au reſte, ajouta-t-il, *je ſuis dans vos mains, Antoine. Ma vie eſt en votre diſpoſition : vous pouvez en uſer comme il vous plaira, & vous ne devez pas attendre d'un Romain tel que moi, qu'il s'abaiſſe à vous la demander.* Antoine admira la fermeté & le courage de Lucilius : *Un homme tel que vous*, lui répondit-il, *mérite des récompenſes au-deſſus de celles que je ſuis en état de vous donner ; mais je viens d'apprendre la mort de Brutus, auquel vous avez été ſi juſtement fidéle. Je vous prie de vouloir que je tienne ſa place : aimez-moi autant que vous l'avez aimé.* C'étoit demander à Lucilius ſon amitié dans une conjoncture trop preſſante, pour ne pas l'obtenir ; & certes, Lucilius ne la lui refuſa point ; & comme il avoit ſervi Brutus fidélement juſqu'à la fin, il ſervit Antoine de même, & ne le quitta jamais ; non pas même quand il fut abandonné de tout le monde.

Les applaudiſſemens publics, qui furent donnés à Antoine ſur cette victoire,

lui furent d'autant plus agréables, qu'il étoit ſûr qu'ils étoient bien fondés ; & d'autant plus touchans, qu'on y mêloit quelques reproches contre la conduite foible de ſon compagnon Auguſte. Mais ce plaiſir ſecret lui coûta bien cher : ce fut-là le commencement de la haine irréconciliable d'Octave. Les murmures déſobligeans qui coururent contre lui dans l'armée, furent peut-être l'obſtacle invincible, qui s'oppoſa toujours à un véritable raccommodement dans les guerres qui coûtérent enfin l'empire & la vie à Antoine.

Puiſque cette bataille eſt la grande journée d'Antoine, & que ſa gloire n'eſt grande que par rapport à la grandeur de ceux qu'il a vaincus, on peut, ce me ſemble, ſans tomber dans une trop grande digreſſion, toucher le mérite & le caractére de Brutus & de Caſſius, hommes ſi fameux & ſi illuſtres dans l'hiſtoire.

Brutus deſcendoit, du côté paternel, de cet autre Brutus, qui chaſſa les rois de Rome ; & du côté maternel, de ce Servilius Hala, qui tua Melius, lequel aſpiroit à la Tyrannie : ſi bien que, par ſa naiſſance, il ſembloit devoir être le

bouclier de la liberté. Sa mere étoit ſœur utérine de Caton, ce fameux philoſophe, dont il imitoit la ſévérité & la modération. Sa vertu étoit auſtére, mais véritable ; & s'il y avoit un peu d'entêtement dans ſa conduite, cet entêtement alloit au bien public, qui étoit la régle & le motif de toutes ſes actions.

Caſſius étoit auſſi d'une très-noble famille : mais il étoit d'un caractére fort différent de celui de Brutus. Sa vertu n'étoit point ſi pure, ni ſes mœurs ſi auſtéres. Il agiſſoit par rapport à ſes intérêts avec une conduite très-fine & très-politique. Il étoit homme de guerre, & joignoit à ſa valeur beaucoup d'expérience. Il avoit l'air & les maniéres fiéres, l'humeur ſombre & bruſque : chagrin de l'élévation d'autrui, & préſumant toujours aſſez de ſoi-même, pour ne craindre aucun événement. Il donna une preuve de ſa fierté, lorſque dans l'accommodement apparent, qui ſe fit après le meurtre de Céſar, entre les conjurés d'une part, & Lépide avec Antoine de l'autre, on convint que Brutus iroit ſouper chez Lépidé, & Caſſius chez Antoine. Ce der-

nier, railleur dans les affaires les plus ſérieuſes, n'ayant pu s'empêcher de demander à Caſſius ſur la fin du repas, s'il n'avoit point encore quelque poignard caché? *Oui*, lui répondit fiérement Caſſius: *j'en ai pour ceux qui oſeront aſpirer à la tyrannie.* Cela fit ceſſer la raillerie.

On a dit de ces deux hommes, que Caſſius étoit le plus grand capitaine, & Brutus plus honnête-homme. On aimoit mieux celui ci pour ami: on craignoit davantage d'avoir l'autre pour ennemi. Caſſius avoit plus de force: Brutus plus de vertu. Et Velleïus Paterculus, qui ne perd jamais l'occaſion de louer & de flatter Auguſte, dit que s'ils euſſent vaincus, & qu'ils fuſſent devenus les maitres de l'Empire, il eût été autant utile à la république d'avoir Brutus pour ſouverain au lieu de Caſſius, qu'il lui fut avantageux d'être gouvernée par Auguſte plutôt que par Antoine. Il ſemble que cet auteur faſſe un parallele de ces deux conjurés aux Triumvirs, faiſant reſſembler Caſſius à Antoine, & Brutus à Auguſte.

Brutus & Caſſius étoient tous les deux préteurs, quand ils conjurérent

contre Céſar, dont Brutus en particulier avoit reçu des graces & des bienfaits ſans nombre. Après le meurtre, ils furent obligés de ſortir de Rome, & de fuir les perſécutions du peuple animé par Antoine & par Lépide ; mais ils étoient toujours adorés du ſénat, dont on peut dire qu'ils étoient les idoles. Ils allérent dans les provinces où ils avoient le plus d'amis : ils y firent une armée, qui devint bien-tôt formidable. La liberté publique coloroit leur aſſaſſinat ; & ſous ce prétexte ſpécieux, autant que ſous le nom de Brutus, dont la vertu faiſoit un grand bruit, on vit des pays entiers ſe ranger ſous leurs loix. Leurs étendards portoient la marque de leur conjuration ; & l'on ne voyoit dans leurs tentes, & ſur leurs boucliers, que les inſtrumens de leur maître, repréſentés à peu près de même que dans la médaille qu'on frappa pour lors, où eſt un bonnet, qui eſt la marque de la liberté, au milieu de deux poignards, avec cette inſcription, *Eidus Martiæ.*

Leur armée devint bien-tôt aſſez forte, pour faire des exploits conſidérables. Ils ſe trouvérent même en état de ſe ſéparer, & d'aller chacun d'un

côté soumettre les provinces. Cassius fit des actions merveilleuses ; & sa valeur n'a jamais tant éclaté, qu'elle éclata alors. Enfin, ils se joignirent à Philippes, où Auguste venoit de se joindre à Antoine.

C'est-là, que la nécessité de toutes choses obligea ceux-ci à rechercher la bataille : & cette même raison auroit dû empêcher les autres de la donner, si Brutus pressé par tous ses officiers, lassés des horreurs de la guerre ; ou si lui-même, par des sentimens de vertu & d'amour pour sa patrie, honteux de la déchirer long-tems par des guerres civiles, n'eût voulu les terminer par un combat. Toute l'armée applaudit à cette résolution. Cassius seul, sçavant dans l'art de la guerre par le long usage qu'il en avoit, connoissant parfaitement le désavantage du parti contraire qui ne pouvoit plus vivre dans la disette où il étoit, s'opposoit au dessein de donner la bataille. Mais enfin, comme il étoit obligé d'avoir de grands égards pour Brutus, & qu'il étoit accusé par les soldats de vouloir faire durer la guerre éternellement, il consentit à tout ce qu'on voulut. On dit même, qu'il alla

le ſoir, qui précéda le jour du combat, ſouper chez Meſſala, auquel il dit en le quittant : *Vous me ſerez témoin qu'on m'oblige, comme on fit le grand Pompée, à commettre la liberté du peuple Romain au hazard d'un combat. J'y conſens malgré moi : il faut cependant tout eſpérer de la fortune ; mais nous ſuivons un méchant conſeil.*

Ses craintes furent juſtifiées par le ſuccès : & il fut le premier défait, après avoir rempli tous les devoirs d'un général habile, vaillant & expérimenté ; mais dont tout l'art céda à la fortune d'Antoine, à laquelle tout étoit pourlors obligé de céder. Brutus étoit plus heureux de ſon côté contre Auguſte ; mais Caſſius, ſe défiant de la capacité de Brutus, & preſſentant ſa défaite par la ſienne, ſe retira pour en apprendre des nouvelles. Ennuyé de n'en pas recevoir, & perſuadé de ſes malheurs, il ſe tua, ſans qu'on ſçache préciſément de quelle maniére il s'ôta la vie.

Il y a aſſurément dans cette mort des marques de déſeſpoir peu convenables à un auſſi grand homme que Caſſius ; du moins, devoit-il attendre plus patiemment la vérité des choſes. Le Cen-

turion, qui, par ſa négligence à apporter les nouvelles, avoit contribué à ſa mort, ſe tua lui-même de douleur. Il falloit qu'il y eût en ce tems-là une grande facilité à mourir.

Brutus apprit cette perte avec tout le chagrin imaginable : & comme il en connoiſſoit l'importance, il prit ſoin de la cacher quelque tems aux Soldats, pour ne pas abattre leur courage ; & après s'être plaint de la Fortune qui venoit de lui ravir le dernier des Romains, car ce fut ainſi qu'il appella Caſſius, il réſolut de tenter encore le deſtin d'un combat, pour mettre fin à toutes les calamnités que la guerre cauſoit à tant de Peuples : flaté, ſans doute, du bon ſuccès qu'il avoit eu contre Auguſte, qui fut heureuſement ſecouru par Antoine, & qui, s'il eût été ſeul, perdoit ſans reſſource les eſpérances des Triumvirs. Mais ce même Antoine, qui avoit défait Caſſius, défit encore dans le même jour Brutus : il le pourſuivit, & penſa même, comme je l'ai déja dit, le prendre priſonnier. Jamais la fortune ne ſeconda mieux la valeur. Auguſte, pour certaine maladie dont il ſe

plaignoit, fut inutile dans l'armée ? ce qui augmenta infiniment la gloire d'Antoine.

Brutus tâcha de rallier ſes troupes, & de remettre en état de combattre les reſtes du Parti vaincu: mais la fortune ſe déclaroit trop en faveur des Triumvirs, pour ne pas ranger tout le monde de leur côté. Brutus ſe vit abandonné de tous les ſiens, ſans reſſource pour cette liberté de ſa patrie, à laquelle il avoit tout ſacrifié. Il ſe conſidéra dans cet état, accompagné de ſa ſeule vertu, dont la ſévérité & la pureté lui devenoient ſi inutiles & ſi nuiſibles. *Vertu*, s'écria-t-il, *que j'ai ſuivie toute ma vie, & pour laquelle j'ai quitté plaiſirs, biens & fortune, tu n'es qu'un vain phantôme ſans pouvoir : le vice a toujours l'avantage ſur toi ; & déſormais eſt-il un mortel qui doive s'attacher à ton inutile puiſſance ?* Enſuite, ayant prié l'un de ſes Affranchis de le ſervir dans cette derniere action, il ſe jetta avec violence ſur la pointe de ſon épée, & ſe perça le cœur.

Malheureuſe fin de deux hommes, que le deſtin voulut peut-être punir de leur aſſaſſinat, & qui perdirent toutes

les espérances du sénat & de la liberté, faute de s'entendre & de se concilier les uns les autres dans cette derniere bataille, où la diversité de leurs sentimens & de leurs vues fut la cause de leur perte.

Car quoique Cassius eût de grands égards pour Brutus, dont la vertu & la réputation l'avoient rendu l'oracle de son parti ; & quoique Brutus estimât infiniment la valeur & la conduite de ce Cassius, ils ne s'aimoient pas tous deux : leurs seuls intérêts les tenoient unis si étroitement.

Cassius même gardoit contre César le ressentiment d'une certaine préférence, que ce dictateur avoit marqué pour Brutus dans leur préture : & d'ailleurs Cassius, naturellement peu religieux, mépriſoit les superstitions & les austérités de Brutus, lequel ayant eu cette célébre vision de son mauvais génie, dont on a tant parlé, & l'ayant racontée à Cassius fort sérieusement, Cassius fit réponse que c'étoit l'effet de ses trop longues veilles & de ses abstinences extraordinaires, qui lui troubloient le cerveau, & lui donnoient ces songes & ces reveries funestes & extravagantes.

Brutus, de ſon côté, n'approuvoit point les fineſſes & les manieres couvertes de Caſſius, qui convenoient ſi peu à la pureté de ſa vertu. Il étoit même ſcandaliſé du mépris, que Caſſius faiſoit paroître pour toutes les cérémonies de la religion, dont il ne s'embarraſſoit guéres; & de cette différence d'humeur, d'inclination & de ſentimens, il naiſſoit ſouvent des différends, que leur prudence & leurs intérêts communs étouffoient toujours.

Antoine, ayant appris la mort de Brutus, ſe fit conduire à l'endroit où étoit ſon corps. Il le vit avec douleur, il verſa quelques larmes; & pour marquer le reſpect qu'il avoit pour ſon cadavre, il ſe dépouilla de ſa cotte d'armes de pourpre, & l'en couvrit; car l'avarice de quelques ſoldats l'avoit déja dépouillé de la ſienne: & il montra beaucoup d'eſtime & de conſidération pour ce grand homme, auquel il avoit d'ailleurs quelque obligation. Car dans le conſeil de tous les conjurés, où on propoſa de faire mourir Antoine avec Céſar, tous les autres conjurés étoient de ce ſentiment; & il n'y eut que le ſeul Brutus qui n'y voulut jamais conſentir, & qui

ſoutint, avec fermeté, qu'il ne falloit répandre que le ſang du tyran. Auguſte fit prendre la tête de Brutus, & l'envoya à Rome ponr être miſe aux pieds de la ſtatue de ſon pere.

Si l'on trouve Antoine brillant dans les occaſions que nous venons de marquer, on ne ſçauroit, ſans être ébloui de ſa gloire, le conſidérer en Orient, après le partage qu'il fit avec Auguſte; Lépide qui n'avoit point eu de part aux victoires, n'en ayant que très-peu à l'autorité. C'eſt-là, qu'il eſt ſuivi de ſes légions, qui ſont ſans contredit les meilleures & les mieux diſciplinées de l'empire; qu'il eſt toujours accompagné de tout ce qu'il y a de plus éclatant parmi la jeune nobleſſe de Rome, qui dans le plus beau ſiécle du monde & le plus fertile en belles actions, apprend l'art de la guerre ſous cet exellent capitaine, après la mort de Jules, ſans conteſtation, le premier maitre en ce métier. Sa cour eſt toujours compoſée de pluſieurs rois, de tous les princes de l'Aſie, & de tous les ambaſſadeurs des voiſins, alliés, & tributaires de l'empire romain, qui ne reconnoiſſoient que lui ſeul pour maître dans l'Orient.

On

On le voit là juger ſouverainement: & ſans appel, des états & de la vie des rois; dépouiller les uns, établir les autres, ſans que qui que ce ſoit oſe y contredire. Le Sénat même, pour conſerver une ombre de pouvoir, confirme les rois qu'il établit en Orient. Tels étoient Darius dans le Pont, Pharnace en Idumée, Hérode en Judée, Amyntas en Piſidie, & Polémon en Cilicie, &c. Il fait publiquement décapiter Antigone, roi des Juifs; ſupplice juſques-là inouï pour les rois, & qui eſt la plus grande marque de cette puiſſance monſtrueuſe qu'il a exercée.

Que cette cour me paroît magnifique ! Que de jeux ! que de ſpectacles ! Quelle grandeur l'accompagne toujours! Sur-tout je me figure l'antichambre de Marc-Antoine, citoien romain, remplie d'une foule de rois & de ſouverains, qui attendent l'heure de pouvoir lui parler, & de lui faire leur cour. On peut dire qu'on ne ſçauroit guéres ſe faire une idée de toutes ces grandeurs, qui ne ſoit au-deſſous de la vérité. Jules Céſar lui-même, qui étoit unique maître, n'a jamais joui ſi parfaitement de la majeſté de l'empire ; & Auguſte, qui gouvernoit en Occident avec une égalité de

pouvoir, n'étoit à Rome, ni ſi abſolu, par la conſidération qu'il étoit obligé d'avoir pour le Sénat & pour le peuple, ni ſi magnifique, par la néceſſité où il étoit de ménager le tréſor public dans un lieu où l'on étoit en poſſeſſion de cenſurer ſi ſévérement les diſſipateurs & les malverſateurs les plus autoriſés : au lieu qu'Antoine commandoit avec une armée nombreuſe dans une partie du monde extrêmement riche, & accoutumée depuis longtems à la ſervitude, & à ſouffrir les vexations ; les rois de ces provinces n'ayant au-deſſus des ſujets, que l'honneur d'être les premiers Eſclaves.

Et ce qui contribuoit encore davantage à l'éclat & à la gloire d'Antoine, c'eſt que ſes lieutenans combattoient par-tout avec une fortune égale & toujours conſtante à le favoriſer. Sozius & Canidius firent des exploits merveilleux: mais ſur-tout Ventidius, dont la valeur triompha des Parthes pluſieurs fois : victoire & triomphe d'autant plus conſidérables, qu'il étoit le ſeul de tous les généraux Romains, qui juſqu'alors eût pu triompher de ces peuples.

C'eſt ce Ventidius, que ſa valeur rendit ſi recommandable, & qui fut à peu près chez Antoine ce que fut Agrippa auprès d'Auguſte. Elevés l'un & l'autre d'une naiſſance obſcure à une très-haute fortune, par leur courage, leur conduite dans la guerre, & leur attachement aux intérêts de leurs maitres, ils parvinrent tous les deux au conſulat, & à l'honneur du triomphe.

Tous ces caracteres éclatans ſous leſquels nous avons conſidéré Antoine, & toute cette grandeur qui l'environnoit dans une ſi prodigieuſe élévation, n'ont pu le garantir des impreſſions des vices. Ses vertus & ſes défauts confondus ont fait dire de lui à quelques-uns ce qu'on a dit d'Alcibiade : *Qu'on ne pouvoit pas décider s'il étoit plus fameux par ſes bonnes que par ſes mauvaiſes qualités.*

Je ſçais qu'on lit qu'il étoit extrêmement débauché, & que Ciceron même l'accuſe d'avoir porté juſques ſur ſon tribunal de honteuſes marques d'ivrognerie.

Il eſt vrai qu'il avoit toutes les inclinations d'une bouillante Jeuneſſe, dans un ſiécle méchant, & dans la ville du monde la plus corrompue. Né avec tous

les agrémens que la nature lui avoit donnés, il ne prit pas le ſoin de réprimer ſes paſſions, dans un tems où le vice étoit à la mode, & où les perſonnes du premier rang s'abandonnoient ſans ſcrupule aux plaiſirs qui entraînoient le reſte des hommes.

Ses paſſions s'étant fortifiées par la licence qu'il leur avoit donnée, & ſon pouvoir s'étant augmenté également avec ſes paſſions, Il eſt peu ſurprenant qu'elles ayent cauſé de grands déſordres dans ſa plus grande élévation; puiſqu'il n'eſt que trop ordinaire, que ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, veulent ſouvent ce qu'ils ne doivent pas: & de-là proviennent tant de vexations, & tant d'injuſtices, qui regnent impunément dans le monde.

Je ſçais qu'on a reproché à Antoine ſon union avec Jules Céſar, & les ſecours qu'il a donnés à ce deſtructeur de la liberté publique. Mais ceux qui ſe montrent ſi ſéveres obſervateurs des loix, & ſi amateurs de la liberté, n'auroient-ils point été tentés du même crime, s'ils avoient eu les qualités d'Antoine, & les vues auſſi élevées que lui? On a beau lui reprocher ſes abaiſſemens,

ſes flateries, & cette couronned'or qu'il préſenta à Céſar, & dont Cicéron fit tant de bruit ; comme ſi la royauté eût conſiſté dans cette couronne, & que Céſar n'en eût pas déja tout le pouvoir & toute l'autorité. Il étoit glorieux d'obéir au grand Jules, né pour commander à tous les mortels ; & Antoine s'élevoit, à meſure qu'il ſembloit s'abaiſſer.

D'ailleurs, peut-être que dans la ſituation de la république qui ne pouvoit plus ſe paſſer d'un Maître, il étoit utile que Céſar le fût plutôt que tout autre. Elle avoit ſouffert la domination de Sylla, celle de Pompée enſuite ; & enfin, après Céſar, Auguſte y fit ſouffrir agréablement la ſienne. Rome ſe laſſoit d'être libre ; & à la réſerve de quelques eſprits, plus ambitieux de la domination qu'ils ne pouvoient obtenir, que jaloux de la liberté de la patrie, tout le monde étoit convenu de ſe choiſir un maître : on n'étoit diviſé que ſur le choix.

On ne ſçauroit excuſer les horreurs & le ſang de la proſcription ; crime qui eſt commun à Antoine avec Auguſte & Lépide. Ils pouſſerent la cruauté

juſqu'à la barbarie, puiſqu'ils ſacrifierent leurs plus proches parens, & leurs meilleurs amis. Lépide abandonna ſon frere, & Antoine abandonna ſon oncle. Il eſt vrai qu'ils ne moururent, ni l'un ni l'autre ; perſonne n'oſant toucher à la perſonne des proches parens des Triumvirs.

Rome étoit alors en proie à l'avarice & à l'inſolence des aſſaſſins & des voleurs ; & c'eſt dans ce tems, qu'il ſuffiſoit d'être cru riche, pour être cru coupable, ou ennemi du gouvernement. Les ſoldats couroient toute la ville, comme ſi elle eut été priſe d'aſſaut ; & & jamais violence ne fut, ni ſi longue, ni ſi autoriſée. On liſoit dans de grandes tables expoſées dans la place publique, les noms proſcrits gravés en gros caracteres, afin que perſonne n'en ignorât, on ajoûtoit tous les jours de nouveaux noms à ceux qui y étoient déja ; & tel s'étoit réjouï de n'y avoir pas trouvé le ſien, qui apprenoit par ſa mort qu'on l'y avoit ajouté.

On imputa à Antoine, quoiqu'il n'en fût pas l'auteur, la plupart des meurtres qui ſe firent alors. Fulvie, ſa femme, y avoit plus de part que lui.

Pouſſée par un eſprit d'avarice, de cruauté, ou de vengeance, elle fit des violences, qui furent rejettées ſur Antoine, quoiqu'il les ignorât le plus ſouvent ; juſques-là, que ſes ſoldats lui ayant apporté la tête d'un homme qui étoit parmi les proſcrits, & qui leur avoit été fort recommandé de ſa part : *Helas !* leur dit-il, *je ne le connois, ni ne l'ai jamais vu.*

Mais le meurtre, dont on l'a accuſé avec plus de juſtice, & qui a donné lieu aux invectives de tant d'hiſtoriens, fut celui de Cicéron, qu'Auguſte protégeoit, & qu'il ſacrifia pourtant à Antoine dans leur réconciliation.

Cicéron, ſi connu par ſon éloquence, s'éleva par ſon eſprit à la premiere dignité de la république, découvrit & étouffa la conjuration de Catilina, dont il ſe fit tant d'honneur auprès du Sénat, qu'on le conſidéra toujours depuis comme le libérateur de la patrie.

Il haïſſoit Antoine ; & pour le rendre odieux au Sénat, il compoſa les diſcours que nous liſons aujourd'hui, & qu'il prononça avec tant de ſuccès, qu'il arma contre Antoine toute la ville en faveur d'Auguſte, & obtint du Sé-

nat le décret par lequel Antoine fut déclaré Ennemi de la république. La douceur de ſe venger d'un ennemi ſi puiſſant ; qui auroit eu même des raiſons pour ſe déclarer plutôt pour lui que pour Auguſte, par rapport à de vieilles obligations, fut aſſez grande pour faire oublier à Antoine ſa généroſité ordinaire. Il ſacrifia ſon oncle, pour avoir Cicéron, qui fut poignardé dans le tems qu'il fuyoit, par la trahiſon d'un de ſes affranchis. On porta ſa tête à Antoine, qui dit en la voyant : *Mes vengeances ſont finies ; & je ne prens plus de part à la proſcription.* Il voulut même, pour donner quelque conſolation à ſa famille, remettre entre les mains de Pomponia ſa belle-ſœur, l'Affranchi qui l'avoit trahi, qu'on fit mourir dans les tourmens. On dit que Fulvie inſulta quelque tems à la tête de Cicéron, & qu'elle ſe donna même le lâche plaiſir de percer ſa langue avec un poinçon d'or ; après quoi elle fut attachée à la tribune où ce grand Orateur avoit prononcé ces funeſtes diſcours.

Tous les autres meurtres, qu'Antoine a fait pendant le cours de ſa vie, ne ſont point partis d'un naturel ſanguinaire :

naire ; la ſeule néceſſité l'a porté à ces effets violens. Telle fut la mort d'Amantius qui ſoutenoit avec un reſte de mutins le parti de Marius à Rome, après la mort de Céſar, & qu'il fit mourir par l'autorité du conſulat dont il étoit revêtu, pour tâcher de s'attirer l'amitié du ſénat, dont il avoit beſoin dans cette conjoncture. Telle fut auſſi la rigueur dont il uſa à l'égard de la légion Marcienne, lorſqu'il la fit décimer pour punir ſa rébellion, la diſcipline militaire ne pouvant ſe maintenir que par quelques exemples.

De tous les défauts d'Antoine, le plus déplorable, ſans doute, c'eſt ſa foibleſſe pour Cléopatre. Les fautes, que cet amour lui fit commettre, furent toutes irréparables ; & il n'eſt pas aiſé de concevoir qu'on puiſſe s'abandonner avec ſi peu de réſerve à toute la violence d'une paſſion amoureuſe.

Cléopatre n'étoit pas dans ſa premiére jeuneſſe, lorſqu'Antoine commença de l'aimer : Jules Céſar l'avoit aimée long-tems auparavant ; & l'on dit encore que le fils aîné du grand Pompée ſoupira quelque tems pour elle.

Mais cette reine, dont les charmes

ont été ſi funeſtes aux plus grands hommes de l'Empire, a toujours trouvé le ſecret de conſerver ſa beauté ; & ſon eſprit ſouple ſe tournoit à toutes ſortes de caractéres, avec tant de facilité, qu'elle ne manquoit jamais de plaire quand elle l'avoit entrepris.

Avec tous ces avantages du corps & de l'eſprit, elle poſſédoit un très-riche & très-puiſſant royaume, dont elle étoit ſeule ſouveraine depuis les amours de Céſar ; ce qui lui donnoit lieu de faire paroitre cette magnificence extraordinaire qui rehauſſoit tous ſes charmes. Figurons-nous cette galére pompeuſe, qu'elle fit équiper pour aller trouver Antoine, qui l'avoit mandée pour venir rendre compte de ſa conduite ; car elle avoit tenu le parti des conjurés : Figurons-nous, dis-je, cette galére, dont les beautés furent ſi grandes, que tout le monde quitta Antoine, aſſis alors ſur ſon tribunal, pour courir à ce ſpectacle, le plus beau qui fut jamais ; ces voiles de pourpre, ces rames d'argent, cette poupe couverte de brocard d'or, ces filles habillées en amours, Cléopatre elle-même couchée ſur un lit d'or, de la maniére qu'on repréſente Venus

endormie : tout cela accompagné d'une douce ſymphonie qui dans un tems calme ſe faiſoit entendre ſur les eaux, tandis que des parfums délicieux répandoient au-de-là du rivage une odeur enchantée. Tout le peuple s'écria, que c'étoit la déeſſe Venus qui venoit trouver le Dieu Bacchus, Antoine n'étant pas fâché qu'on le fit reſſembler à ce Dieu. Jamais on ne vit rien de ſi ſomptueux, & jamais beauté ne parut ſi touchante, que celle de Cléopatre en cet équipage. La cour d'Antoine, auſſi ſenſible que lui, ne put réſiſter à tant de charmes. On juge aiſément que la conduite de cette reine fut approuvée ; & il étoit juſte qu'on pardonnât à ſa magnificence des démarches qu'elle pouvoit avoir faites contre les intérêts des Triumvirs.

Ce qui paroit le plus ſurprenant, c'eſt que cette magnificence ne diminua jamais : elle augmenta même toujours ; & l'on ne pouvoit comprendre que tous les revenus de l'Empire, qu'Antoine répandoit avec profuſion, ne puſſent ſurpaſſer les dépenſes de Cléopatre qui ne jouiſſoit alors que des revenus de ſon royaume : elle avoit l'art de ſup-

pléer par ſon eſprit à tout ce qui pouvoit manquer à ſes dépenſes.

On a cependant de la peine à croire toutes les profuſions que les Hiſtoriens ont écrites là-deſſus. Peut-on ſans étonnement entendre parler de cette perle d'une groſſeur énorme, qu'elle fit diſſoudre dans un bouillon, un jour qu'elle avoit parié avec Antoine à qui donneroit une plus riche fête ? Jamais folie ne fut ſi grande : & il falloit, en effet, qu'elle fût extraordinaire, puiſqu'Antoine, le plus prodigue de tous les hommes, ne put s'empêcher d'être fâché de cette perte.

Ce fut dans un pareil feſtin, qu'Antoine donna une ville conſidérable à ſon cuiſinier, ſeulement pour l'avoir ſervi ſelon ſa fantaiſie.

Il eſt aiſé de concevoir que ces profuſions extravagantes qui arrivoient tous les jours, & qui épuiſoient les revenus de l'Empire, & mettoient Antoine hors d'état de pouvoir entretenir les troupes, & de payer les ſoldats, & l'obligeoient d'avoir recours à des impôts & à vexer les peuples, déplurent aux Romains : à ceux principalement qui étoient en ſecret attachés à Auguſ-

te ; & ſa cour n'en manquoit pas. Ils en écrivirent à Rome, & mandérent la paſſion furieuſe qu'il avoit pour Cléopatre à laquelle il avoit donné la Phénicie, la baſſe Syrie, l'iſle de Cypre, une grande partie de la Cilicie, outre l'Arabie heureuſe, & cet endroit de la Judée où croit le véritable baume, les provinces les plus belles, & les plus riches de l'Empire dans l'Orient ; & qu'il les avoit unies au royaume de cette reine. Ils ne manquérent pas d'écrire la priſon d'Artabaſe roi d'Arménie, qu'Antoine avoit pris par ſurpriſe, & dont il donna le royaume à un fils qu'il avoit eu de Cléopatre, après avoir enchaîné ce prince avec des chaînes d'or, & l'avoir mené en triomphe dans la ville d'Alexandrie : crime que les Romains ne pouvoient pardonner, parce qu'ils prétendoient que l'honneur du triomphe ne pouvoit appartenir qu'à Rome. Ils n'oubliérent pas de marquer que les délices avoient ſi fort enyvré Antoine, qu'à peine pouvoit-il faire les fonctions de général & de maître, dans cette grande partie de terre qui lui étoit ſoumiſe ; que l'expédition des Parthes, qui avoit ſi mal réuſſie, & qui faiſoit honte au nom

Romain, auroit pu faire la gloire d'un homme qui moins impatient qu'Antoine de revoir ſa maîtreſſe, auroit ſçu paiſiblement paſſer l'hyver en Arménie; qu'on voyoit chaque jour élever des eſclaves & des affranchis, miniſtres de la paſſion de Cléopatre, tandis que des gens de qualité & de mérite demeuroient dans l'obſcurité & dans l'indigence; & qu'enfin la reine d'Egypte ſe diſoit femme véritable d'Antoine, contre les loix inviolables de Rome, & qu'il avoit pluſieurs enfans d'elle, à la honte de ſa légitime épouſe.

Auguſte, jaloux du mérite d'Antoine, n'avoit que trop de pente à le haïr; mais il étoit habile dans l'art de diſſimuler, il ſçavoit bien cacher ſa haine. Il entendit avec joie les murmures de la cour d'Antoine: il les ménagea ſecrettement; & quand il vit les choſes diſpoſées de la façon qu'il les vouloit, il en fit parler au ſénat, où l'on déclama contre ces profuſions immenſes, & contre l'indignité qu'il y avoit de ſouffrir qu'un chef des Romains devînt l'époux d'une reine; mais ſur-tout, on l'accuſa d'avoir lu des lettres galantes dans ſon tribunal, où il étoit occupé à juger

des affaires des rois. Cette derniére accuſation qui dans un ſiécle ſemblable au nôtre paſſeroit pour fort légére, fut pourtant celle qui détermina alors le ſénat à ſe déclarer contre Antoine : la gravité des magiſtrats Romains étant infiniment plus grande que nous ne ſçaurions concevoir : & cet exemple ſeul doit nous en convaincre.

Fulvie, femme d'Antoine, fut celle qui ſoutint vivement les intérêts de ſon époux, malgré ſon infidélité. Elle étoit d'une très-noble & très-ancienne famille Plébeïenne, & elle étoit veuve de Claudius dont elle avoit déja eu une fille quand elle épouſa Antoine. Elle étoit encore jeune & belle, ayant l'eſprit vif & remuant, le cœur ſenſible à l'injure, porté à la vengeance, mêlant même à ſes ſentimens quelque choſe de farouche & de cruel, & n'ayant rien enfin des foibleſſes d'une femme. On verra pourtant bien-tôt qu'elle ne fut pas inſenſible à l'amour.

Comme elle vit qu'Auguſte vouloit détruire la grandeur de ſon époux, & le décriter dans le ſénat, elle s'unit à Lucius Antonius ſon beau-frere qui étoit conſul alors. Elle mit dans ſes intérêts

certains peuples dont Auguſte avoit aſſigné les terres aux vétérans de ſon armée, ſans comprendre dans ces récompenſes ceux de l'armée d'Antoine qui avoient eu part aux victoires ; & cette raiſon lui donnoit un ſujet fort plauſible de ſe plaindre. Le conſul Lucius d'ailleurs pour engager dans ſon parti la meilleure partie de la ville, déclama contre le Triumvirat, & repréſenta qu'il étoit tems que la république fût libre, qu'il promettoit de faire abdiquer ſon frere, dès qu'Auguſte voudroit faire de même ; & qu'il étoit trop dur de ſouffrir à Rome des rois ſous le nom de Triumvirs.

On comprenoit peut-être bien que ces beaux diſcours, ce grand zéle pour la liberté publique, n'étoient que des prétextes pour rendre Auguſte odieux : mais enfin cela réunit tous les amis d'Antoine qui étoient en fort grand nombre, & qui ſecondés de ces peuples dont la rébellion fut inopinée, commencérent en Occident la guerre contre Auguſte ſous les ordres de Fulvie à qui tout cela réuſſit fort mal à la fin, & où Lucius Antonius dont on nous a peut-être laiſſé fauſſement un por-

trait fort déſavantageux, fut contraint de recevoir la loi d'Auguſte, après la priſe de Peruge qu'il défendit avec aſſez de fermeté, pour me faire croire qu'on l'a accuſé à tort d'avoir toutes les mauvaiſes qualités de ſon frere, ſans avoir une de ſes vertus. Mais c'eſt un malheur inévitable de ne connoître les hommes illuſtres des ſiécles paſſés, que ſur la foi des hiſtoriens, qui ſouvent étoient gagés pour les dépeindre tout autrement qu'ils n'étoient.

On admiroit à Rome la conduite de Fulvie qui paroiſſant inſenſible à l'affront que lui faiſoit un mari volage, s'oppoſoit aux entrepriſes qu'on formoit contre lui; & pendant qu'Antoine demeuroit enſeveli dans un lâche repos, elle prenoit le ſoin de le défendre contre ſes ennemis. Quelle gloire pour Fulvie, ſi ſon devoir & ſa vertu euſſent été le fondement de ſa conduite! mais c'étoit l'amour qui l'armoit contre Auguſte.

Fulvie, ayant fait connoître à Auguſte la paſſion qu'elle avoit pour lui, eut la honte de l'y trouver inſenſible; & ne pouvant ſe pardonner une foibleſſe ſi mal récompenſée, elle entra dans des ſentimens qui réveillant la féro-

cité de ſon naturel, formérent dans ſon cœur une eſpéce de rage qui lui fit embraſſer avec avidité l'occaſion de ſe venger dans les différends qui commençoient à s'exciter entre les Triumvirs. Elle voulut même qu'Auguſte n'ignorât pas que ſes mépris lui avoient attiré cette guerre, dont elle croyoit qu'il pouvoit vraiſemblablement craindre l'iſſue, le nombre & la qualité des amis d'Antoine étant très-conſidérables. Auguſte nous apprend dans une de ſes épigrammes cette particularité de ſon hiſtoire, quand il dit que Fulvie ne lui déclara la guerre que pour n'avoir pas voulu devenir ſenſible pour elle, & l'aider à ſe venger des infidélités de ſon époux.

Cet homme, qui n'aimoit que par politique, & dont on a dit qu'il n'eut jamais d'autres amours, que celles que ſon intérêt ou ſon ambition lui inſpirérent, ne voulut point étouffer dans ſa naiſſance une guerre formidable qu'il auroit pu terminer en paroiſſant moins cruel à une jeune & belle perſonne. Mais au contraire, pour rompre tous les nœuds qui l'attachoient à Antoine, il répudia Claudia, fille de Fulvie &

de Claudius ſon premier mari, qu'il avoit fiancée dans ſa premiere alliance avec Antoine ; & par-là, il acheva d'allumer dans le cœur de Fulvie un déſeſpoir qui la fit aller juſques dans le camp d'Antoine, l'épée au côté & le caſque en tête, animer elle-même par ſon exemple, ou plûtôt par ſes fureurs, une armée qu'elle vouloit conduire.

Quelques politiques examinant la conduite d'Antoine, éloigné pendant ce tems-là, ont cru qu'il n'étoit pas fâché qu'on commençât cette guerre, connoiſſant ſes forces & ſa fortune, perſuadé qu'il trouveroit toujours les moyens de faire la paix, ſuppoſé que les événemens paruſſent peu favorables pour ſon grand deſſein de la monarchie univerſelle.

Cet endroit de l'hiſtoire me paroît fort ſingulier. Antoine aime Cléopatre dont peut-être il ne fut jamais véritablement aimé. Car enfin cette reine adroite qui ſçavoit ſi bien s'accommoder à l'humeur de ceux qu'elle vouloit ſéduire par ſes feintes, ſes diſſimulations, & les ſoins qu'elle prit de plaire dans la ſuite à Auguſte, ne nous laiſſe-t-elle pas à douter ſi Antoine en

fût aimé ? Dellius, confident de la paſſion d'Antoine, qui ménagea les commencemens de leur commerce, ſçut ſe faire aimer de Cléopatre : Antoine ignora toujours leur ſecrette intelligence ; & peut-être que Dellius eſt le ſeul homme que cette reine ait aimé par pure inclination.

Fulvie aime Auguſte qui la mépriſe, & qui prend plaiſir à faire informer Antoine des foibleſſes de ſon épouſe : c'eſt ce qui l'a fait peut-être répudier dans la ſuite. L'inſenſibilité d'Auguſte venge Antoine des ſentimens honteux de ſa femme ; & Fulvie ſe venge des duretés d'Auguſte par les armes & le crédit de ſon époux dont elle emploie le nom & l'autorité pour lui faire la guerre.

Le ſuccès des armes fut malheureux pour Fulvie en Occident. Elle fut obligée de prendre la fuite, & d'aller vers ſon mari qui, troublé de la défaite de ſon parti, vint à Samos avec Cléopatre, pour y conſtruire l'appareil d'une grande guerre. Ce fut dans cette iſle qu'il donna ſes ordres à tous les rois, princes ſouverains, & peuples qui reconnoiſſoient l'Empire, de venir ou d'envoyer l'argent, les ſoldats, & les armes né-

ceſſaires pour cette expédition. Il ajouta à ces ordres une eſpéce de manifeſte, qui contenoit les raiſons & les ſujets qu'il avoit d'entreprendre cette guerre contre Auguſte, qui affectoit de vouloir être ſeul maître de l'Empire. C'eſt parmi ces raiſons, qu'il n'oublia pas de marquer l'injuſtice d'Auguſte, qui avoit dépouillé Lépide de la dignité de Triumvir, & qui s'étoit approprié toutes ſes richeſſes, ſans en faire part, ni à lui, ni au peuple Romain.

La mort de Fulvie, arrivée à Sicyone par les chagrins continuels auxquels elle s'étoit abandonnée depuis le mauvais ſuccès de ſes affaires, donna lieu aux ſoldats de l'un & de l'autre parti de demander avec beaucoup d'inſtance un accommodement qu'ils ſouhaitoient depuis long-tems; ils crurent qu'il ſeroit peu difficile de l'obtenir après la mort de cette femme qu'ils ſçavoient bien être la premiere cauſe de cette guerre. Les ſoldats Romains avoient aſſez de crédit ſur leurs généraux pour les obliger quelquefois à faire ce qu'ils ſouhaitoient le moins: c'eſt pourquoi il fallut que la paix ſe fit entre Auguſte & Antoine. Octavie

fut le gage de cette paix, par le mariage qu'elle contracta avec Antoine.

Octavie étoit ſœur d'Auguſte, & veuve de Marcellus : ſa beauté, au ſentiment même d'Antoine, ſurpaſſoit celle de Cléopatre ; & ſa vertu étoit aſſez ſolide, pour interdire la médiſance à une ville, où les perſonnes de ſon rang étoient peu vertueuſes, & où le monde ne reſpectoit point la qualité des perſonnes dont la conduite n'étoit pas réguliere.

Le peuple attendoit une paix ſolide d'une ſi belle alliance, & il ne doutoit point qu'une épouſe ſi parfaite ne fixât l'inconſtance d'Antoine, ne ſe l'attachât, & n'otât par ce moyen tout ſujet de diviſion. Mais les plus éclairés étoient perſuadés qu'Antoine vivroit toujours comme il avoit commencé, & que les plaiſirs les plus agréables fatigueroient un homme de ſon caractere, dès qu'ils deviendroient néceſſaires. Quand même Antoine ſeroit demeuré à Rome avec Octavie dans la plus parfaite union, Auguſte & lui n'auroient pas manqué de prétextes pour ſe brouiller, puiſque l'Empire de l'univers ne pouvoit contenter l'ambition de deux

hommes qui le gouvernoient également. Il falloit que l'un cédât à l'autre : tant il eſt vrai que la ſuprême puiſſance ne peut ſe partager.

En effet leurs différends ne furent ſuſpendus qu'autant de tems qu'il en fallut à Auguſte pour prendre ſes meſures ; car Antoine ayant laiſſé Octavie à Rome, s'en retourna en Egypte, pour revoir Cléopatre. Il ne diminua point ſes excès, ſes profuſions, & ſes débauches ; & Auguſte avoit d'autant plus de raiſon de ſe plaindre de ſa conduite, qu'il y prenoit une nouvelle part, par rapport aux intérêts de ſa ſœur qui ſe trouvoit mépriſée.

On ne ſçauroit guéres trouver ailleurs un auſſi beau caractere que celui d'Octavie qui dans le plus hauſt rang & la plus brillante fortune du monde, avec tous les charmes & tous les avantages du corps & de l'eſprit, & ce mérite rare d'une vertu véritable & reconnue, ſouffrit ſans ſe plaindre les injuſtices d'un époux infidéle, dont elle embraſſa vivement le parti, en conjurant ſon frère de s'embarraſſer un peu moins de ſes intérêts, & de lui laiſſer le ſoin de faire revenir ſon époux de ſes

égaremens. Elle entreprit pour cela un voyage en Egypte, alla trouver Antoine, & lui repréſenta avec cette douceur qu'il ne put ſoutenir, ſes véritables intérêts, ceux de ſes enfans & celui de l'Empire ; & la puiſſance formidable d'Auguſte qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éclater, & qui aliénoit les eſprits de tous ſes vieux amis. Elle le conjura pour l'amour de lui-même d'abandonner Cléopatre, & d'ôter ce prétexte aux plaintes de ſes ennemis. Elle accompagna cela de tant de charmes, qu'Antoine en fut touché. Il ſe faiſoit aſſez de juſtice à ſoi-même, pour reconnoître toutes ſes erreurs, & les périls dans leſquels il s'engageoit : mais il ſuivoit ſa mauvaiſe deſtinée ; & les remontrances de la plus fidelle épouſe du monde ne purent le ſauver des abymes qu'il ſe creuſoit. Je dis la plus fidelle, puiſque malgré les mépris de ſon époux qui la renvoya ſans ſatisfaction, elle ne laiſſa pas de rompre avec ſon frere, dès le commencement de la guerre. Elle quitta la maiſon, où il vouloit la retenir ; & ſe retira dans celle d'Antoine où elle eut la généroſité d'élever avec ſes propres enfans ceux

que

que ſon mari avoit eus de Fulvie, s'intéreſſant toujours, & ſecourant de tout ſon pouvoir, ceux du parti d'Antoine, à qui ſa protection pouvoit être utile.

Cependant le voyage d'Octavie mit Cléopatre dans une inquiétude terrible. C'eſt ici qu'il ſera permis de faire quelques réflexions ſur le caractére de cette reine. Elle engagea Antoine à l'aimer par tous les artifices imaginables. Cet amour eſt l'unique cauſe de la guerre d'Auguſte, du moins en eſt-il le prétexte. Toutes les fois qu'on parloit d'accommodement, & que les amis d'Antoine vouloient l'arracher de cette princeſſe, elle faiſoit paroître une douleur ſi violente, qu'il ſembloit qu'elle allât expirer.

L'arrivée d'Octavie fut un coup de foudre pour Cléopatre. Cette reine en avoit entendu parler comme de la femme de l'Empire la plus accomplie. Elle craignoit ſa beauté, les raiſons de ſon voyage, les graces même de la nouveauté, puiſqu'il y avoit déja longtems qu'Antoine ne l'avoit vue. Mais quand elle apprit que cette dangereuſe rivale avoit eu avec Antoine une conférence particuliere, elle parla comme une in-

ſenſée ; & dans ſes transports furieux, feints ou véritables, elle voulut, ou fit ſemblant de ſe donner la mort : & lorſqu'elle vit Antoine chancelant, irréſolu, on ne ſçauroit exprimer le rolle qu'elle joua. Elle prodigua toutes ſes richeſſes, ou en préſens pour les amis d'Antoine, & pour ceux qui avoient quelque pouvoir ſur ſon eſprit; ou en eſpions, pour démêler ſes véritables ſentimens, & ſes démarches les plus cachées.

Enfin les délices de l'Egypte l'emporterent ſur la vertu de Rome. Cléopatre vint à bout de ſes deſſeins : ſes charmes triompherent de ceux d'Octavie, Antoine lui reſta, & ſa femme fut renvoyée. Dans les tranſports que lui donne cette préférence, elle veut mourir pour ſon amant, ſa reconnoiſſance ſe lit dans ſes yeux, elle veut par des efforts ſurprenans ſoutenir cette guerre dont elle eſt la cauſe, & pour laquelle elle veut tout ſacrifier. Elle équipe une armée navale, pompeuſe s'il en fût jamais, qu'elle unit à celle d'Antoine, & elle étale tous les tréſors qui lui étoient reſtés, & les deſtine à l'entretien de ces troupes.

A juger des cœurs par les apparences,

& des deſſeins de cette reine par ſes démarches, on auroit dû penſer qu'elle aimoit violemment Antoine, & qu'elle auroit eu moins de peine à ſe réſoudre à la mort la plus cruelle, qu'à la perte de ſon amant. Il en jugea lui-même de la ſorte : & comment ne l'auroit-il pas cru ? Il étoit le plus amoureux de tous les hommes ; & cette raiſon ſuffiſoit pour lui faire croire qu'il étoit aimé. Il n'avoit jamais réfléchi ſur les artifices de cette princeſſe, & il ignoroit le ſecret commerce qu'elle avoit avec Dellius. Il ne ſe reſſouvenoit pas qu'il y avoit trop longtems que ſon attachement pour elle duroit. Les ſoupçons, qu'il avoit conçuspour elle dans le ſéjour qu'ils firent à Samos, étoit paſſé:& quoiqu'ils fuſſent peut-être bien fondés, l'adreſſe de Cléopatre avoit effacé de ſon eſprit toutes ces idées importunes ; & il ne jugeoit plus de ſes ſentimens, que par les plaiſirs qu'elle lui faiſoit gouter, & de ſa reconoiſſance, que par les tendreſſes qu'elle lui marquoit

Cependant cette même Cléopatre dont la vie ſembloit être attachée à celle d'Antoine, l'abandonna lâchement, & le livra par ſa fuite au pouvoir

de ſon ennemi dont elle prit dès ce jour-là le deſſein de ſe faire aimer : perfidie, dont nous voyons ſouvent des exemples qui doivent nous convaincre que tel eſt l'amour des femmes, que nous devons toujours appréhender d'en être trahis

Peut-on rien voir de plus ſurprenant, que ce qui arriva dans la grande Journée d'Actium, qui fut le commencement de la Monarchie d'Auguſte, & le terme de la grandeur d'Antoine? Que ce ſpectacle me paroit digne d'arrêter le yeux des plus grands hommes! Un ſeul événement y décide du deſtin du monde.

Il y avoit ſur les rivages d'Actium plus de deux cens mille hommes les armes à la main, attentifs à cette tragédie. Les premieres loges, ſi j'oſe me ſervir de cette façon de parler, étoient occupées par tous les rois de l'Aſie, qui ſuivoient le parti d'Antoine : Tarcondeme de Cilicie, Archelaüs de Cappadoce, Philadelphe de Paphlagonie, Mithridate de Comagene, Adallas de Thrace, Bocchus de Mauritanie : & les troupes Romaines commandées par Canidius, lieutenant d'Antoine d'une part, & par Agrippa lieutenant d'Auguſte de

l'autre. La mer étoit couverte de plus de ſept cens vaiſſeaux de guerre, dont pluſieurs de ceux d'Antoine étoient de plus de dix rangs de rames. Ceux d'Auguſte étoient plus légers, & mieux équipés; mais inférieurs en nombre. Toutes choſes étant preparées pour le combat, Antoine, ſe retrouvant lui-même, oublia pour quelques momens ſa Cléopatre: il monta ſur un brigantin, parcourut toutes les diviſions de ſon armée, anima ſes ſoldats par le ſouvenir de tant de victoires, & par l'importance de ce combat qui alloit donner l'empire du monde au vainqueur; leur promettant des récompenſes proportionnées à la grandeur du ſervice qu'ils alloient rendre, & à la libéralité du général qu'ils devoient connoître. Auguſte ne propoſoit pas un moindre prix aux ſiens, avec d'autant plus de confiance, qu'il avoit eu le matin un préſage dont il faiſoit ſemblant de tirer une conſéquence infaillible pour la victoire: trouvant dans ſon eſprit des reſſources plus utiles, qu'Antoine n'en trouvoit dans ſa valeur. Un vent, qui s'éleva tout à coup, fit commencer le combat avec aſſez d'égalité. Les vaiſſeaux d'Antoine étoient

ſi peſans, qu'ils ne pouvoient pas facilement tourner, & étoient comme autant de villes flottantes, aſſiégées par les vaiſſeaux d'Auguſte, qui étoient très-légers, & ſouffroient aiſément toutes ſortes de manœuvres. On combattoit avec chaleur de part & d'autre, quand on vit ſoixante bâtimens de Cléopatre équipés avec cette magnificence qui ne ſe trouvoit que chez cette Reine, s'avancer à voiles déployées au milieu des deux armées. Ce mouvement parut ſi extraordinaire, que les deux généraux s'arrêterent pour le conſidérer; & Antoine, attentif plus que perſonne aux deſſeins de cette princeſſe, tomba dans un vif déſeſpoir, quand il vit ces ſoixante galeres cingler vers le Péloponnéſe. C'eſt pour lors que le Romain fit place à l'amant; puiſque ſans ſonger à la honte qu'il y avoit à fuir, il fit tourner la proue du côté de Cléopatre, & la ſuivit avec la même rapidité qu'il auroit pourſuivi le vaiſſeau monté par Auguſte. On pouvoit dire de lui, qu'il ne fuyoit pas ſon ennemi, mais qu'il pourſuivoit ſa perfide maitreſſe. Ses vaiſſeaux combattirent encore quelque tems avec l'ardeur qu'il leur avoit inſpirée; mais

enfin Auguſte leur fit demander pour qui ils combattoient, & s'ils avoient un général ? Ces réflexions firent ceſſer le combat. Agrippa, qui avoit eu toute la conduite de l'armée d'Auguſte eut, l'honneur de l'entiere victoire. Le vainqueur d'Antoine fut dès ce jour-là le maître de la terre. Les troupes qui étoient ſur le rivage ſuivirent la deſtinée de l'armée navale, & la fuite d'Antoine découragea ſi fort les ſoldats, qu'ils ſe rendirent à Auguſte, après la mort ſur-tout de Canidius, qui fut tué dans le commencement du combat.

Tous les vieux ſoldats d'Antoine, par un ſecret preſſentiment de leur malheur, lui avoient fait repréſenter par un vieil officier, qu'ils ne combattoient ſur mer qu'avec regret ; qu'ils avoient vaincu Pompée, Brutus, & Caſſius, par terre ; que leur épée & leur bouclier étoient peu propres pour combattre ſur ces bâtimens chancelans, qu'ils ignoroient tout-à-fait la manœuvre de la mer, où la valeur étoit ſi incertaine, & la victoire dépendoit de tant de choſes qui leur étoient inconnues. Ces remontrances ſages & zélées d'une armée qui aimoit ſon général avec tendreſſe, ne pu-

rent l'emporter ſur la volonté de Cléopatre, qui avoit réſolu le combat naval, pour fuir ſans doute, & pour y trahir ſon amant, dont la défaite fut entiére, & qui prit même peu de ſoin de ramaſſer les débris d'une fortune malheureuſe. Il rejoignit ſa Cléopatre à Alexandrie, où ayant réſolu de faire de nouveaux efforts pour pouvoir balancer encore la fortune de ſon ennemi, il fit voir par ſes actions qu'il n'y avoit point d'entrepriſe qui fût au-deſſus de ſa valeur. Mais Cléopatre continuant à le trahir, fit rendre Peluſium à Auguſte: & tel fut l'aveuglement d'Antoine qu'il vit perdre ſes dernieres eſpérances, ſans pouvoir haïr le premier principe de ſon malheur.

Ce fut alors que tout cédant au vainqueur, ſes meilleurs amis l'abandonnerent, pour s'attacher à Auguſte. Entre autres, Domitius qui avoit toujours été l'ennemi de Cléopatre, & qui ne l'avoit jamais appellée du nom de reine, ſortit une nuit du camp d'Antoine avec tant de précipitation, qu'il y laiſſa toute ſa famille avec ſon équipage, & s'alla rendre à Auguſte, qui le reçut avec les marques de bonté que méritoient

le nom & le mérite de Domitius Antoine, qui n'avoit pas oublié dans ſes malheurs, & dans le triſte abattement où il étoit, ſa généroſité naturelle, lui renvoya dans le camp d'Auguſte ſa femme & ſon équipage ; diſant qu'il n'avoit jamais obligé perſonne à le ſervir par force. Ses principaux officiers ſuivirent les uns après les autres l'exemple de Domitius, & tout ſe ſoumit à la loi d'Auguſte. Il ne reſta à Antoine que la reſſource de faire appeller ſon ennemi à un combat particulier. Il devoit aſſez le connoître pour être perſuadé qu'il ne l'accepteroit pas ; & il n'étoit pas juſte qu'Auguſte, après tant d'avantages qui le rendoient maître abſolu de tout le monde, vint ſe commettre au ſort d'un combat particulier, avec un homme déſeſpéré, & dont il connoiſſoit la valeur. Auſſi, il n'héſita pas à lui faire réponſe qu'un homme tel que lui, réduit au déſeſpoir, avoit pour ſortir de la vie tant d'autres chemins, ſans celui d'un combat particulier.

Antoine ſe voyant réduit à cette extrêmité, abandonné de tous ſes amis alliés, & domeſtiques, (à la réſerve de ſon fidéle affranchi Eros, & de ce Lu-

cilius qui, comme je l'ai fait voir, s'étoit attaché à lui depuis la mort de Brutus,) & troublé de ſon infortune, entra dans un vif déſeſpoir ; & ſur un faux rapport qu'on lui fit de la mort de Cléopatre, honteux d'avoir été prévenu par une femme dans une action qui paſſoit dans ce tems-là pour la généreuſe reſſource des grands malheureux, en s'adreſſant à Eros : *Il eſt iems, cher Eros*, lui dit-il, *que tu accompliſſes la promeſſe que tu m'as faite autrefois : J'attens de ta fidelle main un heureux coup qui finiſſe, & ma vie, & les tourmens que je ſouffre.*

Cet affranchi, poſſédé d'une funeſte douleur, ſe poignarda lui-même & jetta en tombant le poignard à ſon maître. *Eſt-il poſſible*, s'écria Antoine, admirant ce bel exemple de vertu & de fidélité : *Eſt-il poſſible qu'il faille que j'apprenne mon devoir d'une femme, & d'un affranchi !* En prononçant ces mots, il ſe ſaiſit du poignard, il s'en frappe bruſquement, il tombe ſur un lit, & le bruit qu'il fait en tombant attire dans ce lieu le peu de gens qui lui reſtent ; & comme ſi la mort eût fui ce grand homme, le coup qu'il ſe donne ne le fait pas mourir. Il les prie de

vouloir achever cette ſanglante Tragédie ; mais perſonne ne pouvant ſoutenir ce triſte ſpectacle, tous ſes gens le fuient & l'abandonnent dans un état à exciter la pitié du plus cruel de ſes ennemis.

Un de ſes gens rentra pour lui apprendre que Cléopatre vivoit encore. A cette nouvelle qui ſembloit le rappeller à la vie, il demanda avec inſtance qu'on le portât au pied de la tour où elle étoit enfermée. Il fut obéi ; & ce fut un ſpectacle touchant de voir le vainqueur de tant de nations, & le compagnon du grand Jules, un homme que l'Orient adoroit, illuſtre par tant d'actions & de triomphes, expirant preſque dans ſon ſang, porté par des ſoldats, & élevé par des machines dans un panier au haut de la tour où Cléopatre lui tendoit les bras ; & cela, à la vue de toute la ville d'Alexandrie, dont les cris & les larmes exprimoient la douleur. Voilà un ſort bien bizarre, & bien cruel ; & je ne ſçais ſi ce n'eſt point l'endroit de ſa vie qui mérite davantage nos réflexions.

Cléopatre qui s'étoit enfermée dans une tour, & qui avoit fait ſemer le bruit

de ſa mort pour des deſſeins qui nous ſont inconnus, & qui étoit réſolue de s'ôter la vie peu de tems après ; ſoit qu'elle ſe reprochât d'avoir perdu un ſi grand homme, ou qu'elle vît ſes nouveaux projets démentis, ne put s'empêcher de pleurer, en voyant Antoine dans cet état : *Ne pleurez point, Madame*, lui dit-il : *ma vie n'a rien qui me faſſe rougir. Je meurs après avoir été le premier des Romains: je ſuis vaincu pour avoir été fidéle à mon amour, mais graces aux Dieux, je ſuis vaincu par un Romain, ſans qu'on puiſſe m'imputer la moindre lâcheté, & ma défaite n'a rien de honteux. Je meurs comblé d'honneurs, de triomphes, & de victoires, dans les bras de la plus parfaite princeſſe du monde, & de l'unique perſonne que j'adore.*

Voilà les dernieres paroles qu'Antoine prononça, & qui découvrent le caractere d'un Romain. Quoiqu'il mépriſe Auguſte, il confeſſe qu'il n'a point de honte d'en être vaincu. Il n'y avoit que les victoires remportées par les barbares, qui fuſſent honteuſes aux Romains ; & dans les révolutions de la république, les Romains ont toujours conſervé cet amour pour la patrie, & cette eſtime pour leurs Citoyens.

FRAGMENS

SUR

AUGUSTE.

IL paroîtra peut-être extraordinaire qu'on veuille ſe ſoulever contre le ſentiment univerſellement reçu de preſque tout le monde, qui a fait paſſer Auguſte pour le modéle qu'on devoit propoſer aux rois..... Les hiſtoriens, ſur la foi deſquels on a jugé de ce prince, écrivoient preſque tous de ſon tems, & ſous ſon empire; & leurs louanges, toujours outrées, doivent par cette raiſon paroître extrêmement ſuſpectes. On doit, pour reconnoître parfaitement la vérité, ſuivre les faits indubitables de ſa vie; & ſelon l'enchaînement qu'ils auront les uns avec les autres, on pourra avec un peu de réflexion démêler le véritable

génie, le caractere, les vertus & les vices de ce prince : duquel il ſera toujours vrai de dire, quelque reſpect qu'on veuille avoir pour ſa mémoire, que ſa fortune fut toujours plus grande que ſon mérite ; & qu'on n'a jugé de celui-ci, que par rapport à l'autre.

La naiſſance d'Auguſte étoit médiocre, par rapport à la grandeur où il fut élevé, puiſque ſon pere étoit à peine chevalier Romain. Il n'a pourtant pas manqué d'hiſtoriens, qui ont remonté juſqu'aux premiers ſiécles de la fondation de Rome, pour y trouver l'origine de ſa nobleſſe. Il eſt fort sûr au moins que ſa famille avoit très-peu d'éclat, & qu'elle vivoit dans une très-médiocre fortune.

Antoine qui n'étoit pas de ſes amis, lui donnoit pour bis-aïeul, même paternel, certain Reſtio de Thurie, fils d'un eſclave & banquier ; fondé peut-être ſur ce qu'Auguſte, dans ſa premiere jeuneſſe, porta toujours le ſurnom de Thurinus, ſans qu'on en ait jamais trop bien ſçu la raiſon.

Il eſt sûr que ſa mere Accie, fille d'Accius Balbus, étoit d'une famille très-obſcure ; & c'eſt de-là que lui vien-

nent tant de baſſeſſes dans ſes alliances, qui lui furent reprochées : mais c'eſt par-la auſſi qu'il étoit petit-neveu de Jules Céſar, Accie ſa mere étant fille de Julie, ſœur de ce grand homme. C'eſt cette grande alliance qui effaça la honte des autres, & qui lui acquit l'adoption de ce dictateur, duquel il étoit le plus proche parent.

Je ſçais qu'Antoine lui avoit reproché que ſon adoption avoit été le prix & la récompenſe de ſes impudicités : & la même choſe paroît être confirmée dans cette epitre *ad Octavium* qu'on attribue à Cicéron, où il eſt dit que la ſervitude de Rome eſt le prix d'une proſtitution. *Audiet C. Marius impudico Domino parere nos, qui ne militem voluit niſi pudicum : audiet Brutus eum Populum, quem ipſe primo, poſt progenies ejus à Regibus liberavit, pro turpe ſtupro datum in ſervitutem, &c.* Mais on ſcait que les accuſations d'un ennemi déclaré, tel qu'Antoine, ne doivent pas ſervir de preuve : & il ſe pourroit bien faire que cette epitre fût une de ces piéces fabriquées par les ennemis d'Auguſte, & attribuée à Ciceron, pour lui donner plus de cours ; car perſonne n'ignore

que Cicéron n'a manqué que par trop d'attachement à Auguſte. Le moyen de croire qu'il eût voulu le noircir ſi cruellement ?

Ce qui ſemble plus convaincant contre Auguſte, eſt le témoignage de Suétonne qui dit que depuis Céſar il avoit ſervi de Ganymede à Hirtius (*a*) pour de l'argent ; & cette derniere circonſtance eſt infiniment plus ſale & plus infâme : & c'eſt de-là ſans doute, que le peuple toujours licencieux entendit avec tant de plaiſir & tant d'applaudiſſement ce vers récité ſur le Théatre, même en la préſence d'Auguſte.

Videſne ut Cinædus Orbem digito temperet.

On doit pourtant avouer que s'il avoit quelque penchant pour ce vice, il étoit pourtant fort ſévere envers ſes ſemblables : à la maniere de ceux qui puniſſent rigoureuſement en autrui ce qu'ils ſouffrent avec plus de complaiſance en eux-mêmes.

La taille d'Auguſte étoit de beaucoup au deſſous de la médiocre, ſi l'on en croit Marathus ſon Affranchi, qui a

(a) *Celui qui étoit Conſul avec Panſa.*

écrit qu'il n'avoit que cinq pieds deux pouces de hauteur. Il portoit auſſi des ſouliers fort hauts, pour réparer ce défaut aſſez conſidérable dans un grand prince. Il avoit d'ailleurs la figure agréable, les yeux vifs & difficiles à ſoutenir, quoiqu'il affectât beaucoup de bénignité, & qu'il eût une douceur concertée. Il étoit incommodé d'une foibleſſe à la cuiſſe gauche qui le faiſoit tant ſoit peu boiter de ce côté-là.

Sa ſanté étoit très-mauvaiſe, & ſes maladies furent ſi fréquentes pendant le cours de ſa vie, qu'à peine le trouvoit-on un jour libre de toute incommodité.

Mais paſſons ces qualités qui ne ſont, pour ainſi dire, qu'accidentelles à Auguſte, & voyons s'il avoit véritablement les vertus qu'on lui a données dans le portrait qu'on nous a laiſſé de lui.

La valeur qui eſt la plus eſſentielle qualité des grands princes, n'a jamais parue dans Auguſte, non pas même dans un degré mediocre. Toutes les victoires qui l'éleverent à l'empire du monde, furent l'ouvrage d'autrui. Celle de Philippes eſt due au ſeul Antoine. Celle d'Actium eſt l'ouvrage d'Agrippa, auſſi-bien que la défaite de Sextus Pom-

peïus, où il fut ſi honteux à Auguſte d'avoir toujours reſté à fond de cale, & de n'avoir paru que longtems après l'action.

S'il eſt vrai qu'on doit juger des choſes, non pas par l'événement, mais par ce qui pourroit raiſonnablement arriver, il eſt aiſé de concevoir qu'Antoine qui avoit vaincu à Philippes avec tant de diſtinction & d'applaudiſſement, & qui avoit depuis raillé ſi ſouvent Auguſte ſur ſa maladie le jour de la Bataille, & ſur le ſonge ridicule de ſon médecin, qui le fit ſortir de ſon camp: il eſt, dis-je, aiſé de concevoir qu'Antoine, après mille autres actions d'éclat, ſeroit devenu le maître d'Auguſte, ſans cette fortune qui prit ſoin, pour élever ce dernier, de donner à l'autre une paſſion violente qui rendit ſon nom & ſa valeur inutiles.

D'ailleurs Agrippa étoit devenu ſi grand après tant de victoires, mais ſurtout il étoit regardé avec tant de diſtinction depuis cette couronne roſtrale, que la défaite de Sextus Pompeïus lui acquit, honneur juſqu'alors inouï parmi les Romains, qu'on douta ſouvent s'il ne détroneroit point Auguſte

qui, quelquefois en ſa vie, le craignit aſſez pour délibérer s'il devoit le perdre après toutes les obligations qu'il lui avoit. Et c'eſt ſur cet article qu'il conſulta Mecéne, qui lui répondit avec ſa franchiſe & ſon eſprit ordinaire, *Agrippa, Seigneur, eſt ſi grand, qu'il faut ou le perdre, ou l'attacher à vous par les liens du Sang:* & c'eſt alors qu'Auguſte lui fit épouſer ſa fille Julie, pour, en le faiſant ſon gendre, ſe le rendre indiſſolublement attaché. Il partagea de plus avec lui les honneurs du triomphe & du conſulat, & pouſſa même ſa reconnoiſſance très-politique, juſqu'à faire fraper des médailles en ſon honneur & avec effigie, ſur les revers deſquelles il lui fit donner les attributs de Neptune, en mémoire de ſes victoires Navales; avec plus de raiſon, ſans doute, qu'Alexandre n'honora Clitus, du nom & du Trident de ce Dieu, après avoir ſeulement coulé à fond quatre galeres ennemies.

Quels honneurs & quelle élévation pour Agrippa, ſuites d'une valeur extraordinaire! Quels ſujets de mortification & de chagrin pour Auguſte, d'être, pour ainſi dire, forcé de ſe ſoumettre à

un ſoldat de fortune ! inconvénient auquel ſont expoſés ceux qui ne s'élevent que par la valeur des autres.

La clémence dont on a fait, pour-ainſi dire, la principale Vertu d'Auguſte, s'accommode mal avec les horreurs de la proſcription dont il prolongea ſeul le cours. Mais, ſans parler de ces tems terribles que l'ambition monſtrueuſe de trois hommes rendit les plus malheureux qui puiſſent être, on trouve chez Auguſte des cruautés auxquelles il a eu part tout ſeul, & qui ne peuvent être excuſés par l'exemple entraînant de ſes collégues.

Tant de conſpirations, ſi excuſables dans le temps d'une tyrannie naiſſante, furent punies avec la derniere rigueur. Egnatius Rufus, Marcus Genetius, Plautius Rufus, furent exécutés ſans qu'on donnât preſque du tems à leurs défenſes. Fannius, Cepion, Murena furent punis de mort d'une maniere infame ; quoique ce dernier fût beau-frere de Mecéne, cet ami ſi cher & ſi fidéle d'Auguſte, & qui fut d'ailleurs l'un des hommes les plus eſtimés de la République, duquel l'hiſtorien le plus dévoué à Auguſte a été obligé d'avouer

qu'avant cette conſpiration, on n'avoit rien trouvé à lui reprocher (*a*).

Combien trouve-t-on d'entrepriſes qui étoient à peine ébauchées, ou pour mieux dire, qui n'etoient encore que projettées, qui furent punies comme ſi elles avoient été exécutées? M. Lepidus, fils du Triumvir, qui avoit été ſi maltraité par Auguſte, & dont le reſſentiment pouvoit avoir paſſé juſqu'à ſon fils, ſans un trop grand crime, fut mis à mort, après que Mecéne, qui faiſoit pour lors la charge de gouverneur de la ville, eut découvert quelque choſe de ſes deſſeins.

Combien y eut-il d'innocens qui furent trouvés criminels par la ſeule raiſon qu'ils avoient été de bons républicains, & qui furent immolés à la ſûreté du prince & de ſa grandeur? Toranius qui avoit été ſon tuteur & ſon collégue dans l'Edilité, homme intégre & amateur de ſa patrie, s'il en fut jamais, fut ſacrifié à ſes ſoupçons ſur la fin de la proſcription, ſans qu'il eût jamais donné aucune marque de mauvaiſe volonté.

(a) *Ante hoc, bonus potuit videri.* Velleïus Paterc. Libr. II.

Ce fut ſur une ſimple & pareille imagination, qu'il fit mourir Proculus ſon affranchi, qui avoit été ſi avant dans ſes ſecrets & dans ſa confidence, ſur le prétexte ridicule qu'il avoit fait l'amour à des femmes de qualité.

On dit auſſi qu'environ le même tems il accuſa un nommé Gallius de l'avoir voulu poignarder ; & qu'il prit ſoin pour cela de conſtruire des indices, & de ſuborner des témoins. Il le fit mettre enſuite à la queſtion, comme un Eſclave : il aſſiſta lui-même à ce tourment, ſans que ce malheureux voûlut jamais rien avouer. Il le fit enfin exécuter, tout innocent qu'on prétend qu'il étoit, & l'on ajoûte qu'il eut l'inhumanité de lui arracher les yeux de ſes propres mains. Il ne faudroit qu'une action ſemblable bien vérifiée, pour ternir la plus belle vie du monde.

Après la bataille de Philippes, où il avoit ſi peu contribué à la victoire, quelles furent les cruautés qu'il exerça à l'égard des malheureux priſonniers qui lui furent préſentés ? Celui qui demandoit pour toute grace de lui accorder la ſé-

pulture, en reçut pour réponſe, *Que les Oiſeaux le mettroient bientôt en état de n'en avoir pas beſoin.* Quelle fut ſa barbarie, quand il voulut obliger le pere & l'enfant de combattre enſemble, dans le tems qu'ils lui demandoient la grace l'un de l'autre de la maniére du monde la plus touchante ? Et il ſe donna le lâche plaiſir de les voir égorger tous les deux, ſur ce qu'ils refuſerent de ſervir de gladiateurs.

Auſſi, quand on conduiſit tous les priſonniers enchaînés devant les deux Triumvirs, parmi leſquels priſonniers ſe trouvoient tant de gens de qualité & de mérite, & entre autres le fameux Favonius, ce ſinge & cet imitateur ſouvent ridicule de Caton, ils ſaluerent tous fort honnêtement Antoine, lui marquerent leur eſtime & leurs reſpects, l'appellant leur Empereur ; au lieu qu'ils chargérent Auguſte d'injures & de railleries piquantes, auxquelles il ne fut pas inſenſible.

On ne ſçauroit oublier le ſaccagement de Perouſe qu'il prit ſur Lucius Antonius, ni la réponſe qu'il fit aux trois cens qui compoſoient le Sénat de cette ville. Ils furent préſentés à lui enchaî-

nés : ils lui demandoient grace, pour avoir reſté dans le parti d'un homme à qui ils avoient tant d'obligations, & qui avoit ſi longtems été ſon ami & ſon allié. Il ne leur répondit autre choſe, ſinon, *Il faut tous mourir* : & immédiatement après cette réponſe, auſſi cruelle que laconique, ils furent tous exécutés.

Le pillage de la ville qu'il abandonna à ſes ſoldats, quoiqu'elle eût capitulé, ne ſçauroit ſe concevoir ſans horreur: & les violences y furent ſi grandes, qu'un des principaux habitans, nommé Macédonicus qui avoit autrefois ſervi ſous Lucius Antonius, mit le feu dans ſa maiſon, après quoi il ſe poignarda. La flamme pouſſée par le vent dans les maiſons voiſines, produiſit bientôt un horrible incendie qui réduiſit dans un très-petit eſpace de tems cette grande & belle ville en cendres, dont la perte parut ſi grande à toute l'Italie, que les hiſtoriens n'ont pas pu la déguiſer, & en ont rejetté la faute ſur la fureur des ſoldats victorieux (*a*),

(a) *In Peruſinos magis irâ Militum, quàm voluntate ſævitum eſt Ducis.* Velleïus Paterculus, Lib. II.

qui

qui ne ſçauroient jamais être coupables de la mort des trois cens Sénateurs qu'Auguſte y fit égorger de ſang froid.

Il eſt sûr qu'après la mort d'Antoine il fit tuer ſon fils Antyllus qui s'étoit refugié dans le Mauſolée que Cléopatre avoit fait élever à ſon pere, croyant de trouver un aſyle dans un lieu qui lui paroiſſoit ſi ſacré : & en effet, il étoit d'un vainqueur généreux d'épargner les enfans d'un homme qui, pendant tout le tems qu'ils avoient été unis, & tout le cours de leur inimitié & de leur guerre, lui avoit donné tant de marques de généroſité. Ce fut dans ce même tems, qu'il fit mourir Céſarion, Fils du Grand Jules & de Cléopatre, qui après la défaite d'Antoine tâchoit à ſe ſauver en Ethiopie. Il ſemble qu'Auguſte devoit au moins faire grace au ſang de ſon pere.

Si l'on ajoute à toutes ces cruautés les rigueurs avec leſquelles il fit mourir une infinité de gens de qualité, pour avoir aimé ſa fille Julie, qui donnoit tant de lieu à leurs amours, on trouvera qu'Auguſte a été moins clément qu'on ne dit. Et il ne faut ajouter,

pour découvrir parfaitement ſur cet article ſon véritable génie, que ce qui lui arriva, lorſque jugeant des criminels & ſe laiſſant aller à ſon penchant ſanguinaire qui lui étoit ſi naturel, Mécénas ou Agrippa (on ne ſçait lequel des deux) ne pouvant l'aborder à cauſe de la foule, lui envoya des tablettes, où étoient écrits ces mots, *Retire-toi, Bourreau.* Apparemment ce Favori connoiſſoit bien le prince; & il faut que ſa cruauté fût bien outrée, pour qu'on osât le corriger ſi violemment. Enfin il eſt sûr qu'il a fait mourir tant de gens, qu'on ne trouvoit point de jour dans les premieres années de ſon Empire, qui ne fût marqué du ſang de quelque perſonne conſidérable.

Je ſçais que dans la ſuite de ſon Empire il pardonna à Cinna; mais tout le monde ſçait auſſi que ce fut une inſpiration de Livie ſa femme, qui voulut tacher de gagner par la douceur ce qu'il n'avoit pu depuis longtems avoir par les ſupplices: car quoique tous les jours il fit mourir quelque conjuré, ou véritable, ou prétendu, les conſpirations étoient toujours plus

fréquentes ; & elles ſe formoient, pour ainſi dire, du ſang & ſous la cendre de ceux qu'on immoloit. On craignoit d'ailleurs dans Cinna le nom & la réputation de ſon aïeul maternel le grand Pompée, dont les Partiſans cachés étoient encore en grand nombre.

La clémence étoit peut-être la vertu qui manquoit le plus à Auguſte : c'eſt celle dont on l'a loué davantage ; par la raiſon, ſans doute, qu'il n'eſt point de vertus que nous ſouhaitions davantage qu'on nous attribue, que celles que nous n'avons point.

Je ne ſçais ſi l'on peut excuſer le crime d'enlever une femme groſſe à ſon mari, de l'épouſer, & de répudier la ſienne ſans aucune autre raiſon....

L'éducation qu'il donna à l'une & à l'autre Julie fut telle, que ces deux princeſſes furent les plus proſtituées perſonnes de l'Empire ; & il y eut aſſûrément beaucoup de ſa faute dans les complaiſances qu'il eut au commencement pour elles....

On ne ſçauroit excuſer l'union d'Auguſte avec Décimus Brutus, l'un des conjurés, auquel Antoine faiſoit la

guerre. Les ſujets de méſintelligence qu'il avoit avec ſon collégue, ne devoient jamais l'obliger à aller défendre l'un des plus coupables de la conjuration. Je dis des plus coupables, puiſque Décimus Brutus ſe trouva dans le teſtament de Céſar parmi ſes héritiers; ce qui ſans doute rendit ſa perfidie plus noire. N'étoit-il pas bien honteux au fils de Céſar de défendre le meurtrier de ſon pere, tandis qu'Antoine, qui étoit ſon ami particulier avant la conjuration, le pourſuit ſi vivement, & avec ſi peu de ménagement ? .... Ce fut dans cette guerre, qu'Auguſte ſe vit aſſiſter par les deux Conſuls Hirtius & Panſa; le Sénat ayant pris parti en ſa faveur, & ayant déclaré la guerre à Antoine par les ſollicitations de Cicéron qui, outre l'amitié qu'il avoit conçue pour Auguſte, avoit une haine violente pour Antoine : deux paſſions qui lui ont été plus d'une fois reprochées par Brutus. Cependant on dit qu'Auguſte reconnut mal les ſervices des deux Conſuls : & dans le deſſein qu'il avoit d'être entiérement le maître de cette armée, & de ne partager le

Commandement avec qui que ce ſoit, il tua dit-on lui-même le Conſul Hirtius dans un Combat, & fit empoiſonner la plaie de Panſa par Clycon ſon Médecin. Ce dernier ne s'attendoit ſans doute pas à cette trahiſon : il aimoit naturellement Auguſte, & ſouhaitoit même de le voir élever, par une ſecrette ſympathie qui avoit été fortifiée par le commerce qu'ils avoient eu enſemble. Ce fut cette amitié dont il ne croioit pas qu'Auguſte ſe fût rendu indigne, ne ſçachant rien de ſa perfidie, qui l'obligea à s'expliquer avec lui quelques heures avant de mourir. *Le Sénat*, lui dit-il, *adore les conjurés au fond du cœur, & ne peut ſouffrir la vengeance que vous & Antoine voulez en tirer. Il ſouffre encore plus difficilement que vous ſouteniez le parti de Jules Céſar contre les reſtes de celui de Pompée, auquel les conjurés ſont unis. Votre puiſſance l'étonne ; & il ne cherche qu'à la détruire. Vous lui en avez fourni les moyens, en faiſant la guerre avec Antoine. Le Sénat la fomente de toutes ſes forces; & ſon deſſein qui ſe manifeſte dans nos ordres ſecrets, eſt de vous perdre l'un par l'autre. C'eſt par cette raiſon, que vous*

recevez tous les deux des graces alternatives, & qu'il paroît tant d'irréſolutions dans les décrets qui vous regardent. Je ne vous avois, ajouta-t-il, *jamais déclaré le ſecret qui m'étoit confié; mais je crois qu'en mourant, je ſuis délié de tous mes ſermens, & que je ne trahis point ma patrie, en vous donnant cet avis. Profitez-en comme vous devez? & ſongez en-vous uniſſant avec Antoine, à éviter les piéges de vos Ennemis.*

Qu'il étoit noir à Auguſte de faire empoiſonner la bleſſure d'un homme qui lui donnoit ſi tendrement des avis de conſéquence, & qui furent ſans doute la cauſe dans la ſuite de ſon accommodement avec Antoine!

Le médecin Glycon fut arrêté ſur quelques ſoupçons qui coururent dans l'armée; mais Auguſte eut aſſez de pouvoir pour lui faire éviter des tortures, où il auroit pu avouer des choſes ſi deſavantageuſes à ſa réputation.

Il commanda pour lors tout ſeul l'armée de la république, pour la défenſe de Décimus Brutus, qu'on empêcha pour lors de céder aux armes d'Antoine. On ne doit pourtant pas oublier

une belle réponſe qu'il fit à ce Conjuré, lorſque celui-ci ayant été ſecouru, voulut aller le remercier : *Dites à Décimus Brutus*, dit-il à celui qui lui venoit demander audience de ſa part, *que je ne ſuis point venu pour le ſecourir ; mais pour combattre Antoine, qui peut facilement un jour devenir mon ami, au lieu que je ſerai toujours le mortel Ennemi de Brutus. Je ne veux ni le voir, ni lui parler : & il peut ſe retirer où il lui plaira, puiſqu'ainſi le veulent ceux qui ſont à Rome.*

Cette réponſe eſt belle, & l'on doit avouer qu'Auguſte avoit pour cela un talent merveilleux. On ne ſçauroit répondre plus juſte ni plus agréablement qu'il a fait pluſieurs fois en ſa vie ; & j'ai toujours fort aimé la facilité avec laquelle il ſe mocqua de ces Députés de la ville de Tarracone, qui étoient venus le congratuler ſur ce qu'un Palmier avoit crû ſur un autel qui lui étoit conſacré : *Il faut*, leur dit-il, *que vous y bruliez fort peu de victimes.*

On ne doit point conteſter à Auguſte cet eſprit heureux & agréable, quoique quelques-uns ayent voulu dire que ſes plus belles réponſes étoient l'ou-

vrage de Mécénas, le plus bel eſprit de l'empire.

On ne ſçait ſi l'on doit faire beaucoup de cas de la propoſition qu'il fit à ſes deux confidens de ſe dépouiller de l'empire. Ce ne fut après tout qu'une propoſition affectée ; & il ſe garda bien de ſuivre le conſeil d'Agrippa qui voulut lui perſuader de le quitter généreuſement. C'eſt ici qu'on peut en paſſant faire une réfléxion aſſez naturelle ſur la différence des avis d'Agrippa & de Mécénas : réflexion, que mille autres ſans doute ont faite, qu'on ne doit pourtant pas omettre.

Agrippa s'étoit élevé par ſes vertus militaires, d'une très-baſſe naiſſance à une très-haute fortune, qui lui avoit acquis des honneurs infinis, dont il étoit véritablement digne. Il avoit l'eſprit grand, les vues étendues & juſtes, l'ambition de commander à toute la terre, qu'il avoit pourtant accommodée avec l'obéiſſance & la ſoumiſſion qu'il étoit obligé de conſerver à Auguſte. Il étoit prompt & hardi dans l'exécution des deſſeins qu'il concertoit avec beaucoup de ſoin & de juſteſſe : & c'étoit l'homme du monde qui

qui prenoit le mieux & le plus vîte ſon parti dans une affaire difficile. D'ailleurs, il avoit une douceur inimitable, qui le rendoit aimable à tout le monde, & qui lui faiſoit même ſupporter de ſang froid les injures qu'on s'oublioit de lui faire. Telle fut l'inſolence du fils de Cicéron, qui plein de vin lui jetta dans un feſtin la taſſe au viſage ſans qu'Agrippa ſongea ſeulement à s'en venger. Il crut avec raiſon qu'un homme établi comme lui ne riſquoit rien à ſouffrir patiemment l'inſulte d'un homme ſans nom & ſans réputation. Il étoit magnifique en édifices : il remplit pluſieurs villes de temples & de portiques : & il y a encore à Rome des monumens de ſa magnificence. Tel que je viens de le dépeindre, il conſeilla à Auguſte de quitter l'Empire qu'il tenoit de ſes mains; tandis que Mécénas qui n'avoit point eu de part aux victoires lui conſeille de le garder. N'eſt-ce point que chacun des deux avoit un intérêt en vue ?

Agrippa étoit fort sûr de devenir le premier homme de la république, après tant de victoires, de triomphes & d'actions éclatantes qui avoient effacé la baſſeſſe de ſa naiſſance, & illuſtré ſon

nom tout-à-fait nouveau & juſqu'à lui inconnu (*a*). Agrippa, dis-je, étoit fort sûr de devenir le premier ſi Auguſte quittoit l'Empire, au lieu qu'il reſteroit toujours ſon ſujet tant qu'il en ſeroit le prince : bien perſuadé que quelque élévation qu'on reçoive du maître, on n'en eſt pas moins ſon ſujet : & qu'il y a autant de diſtance entre le prince & ſon premier ſujet, qu'il y en a entre l'être & le néant.

Mécénas au contraire dont tout le mérite conſiſtoit dans beaucoup de politeſſe, beaucoup d'eſprit & de douceur; qui n'avoit jamais guéres été homme de guerre, par la foibleſſe de ſon tempérament qui ne lui avoit jamais permis les exercices violens qui acquiérent la gloire & l'éclat ; mais qui avoit un diſcernement juſte, une connoiſſance parfaite & très-diſtincte de toutes choſes ; ſçavant plus que nul autre en l'art d'uſer de la fortune pour le bien de ſes amis & du public, ſans jamais en abuſer ; & qui enfin, avec toutes les vertus d'un homme droit & intégre, n'étoit pour-

(a) *Novitatem ſuam nobilitavit.* Vell. Paterc. Libr. II.

tant d'une haute conſidération, que parce qu'il étoit un excellent & un très-agréable courtiſan, ne voulut point conſentir à cette abdication, qui alloit détruire abſolument ſa fortune.

Si les deux confidens les plus zélés, les plus modérés & les plus fidéles qui ayent jamais été, ne peuvent s'empêcher de conſulter leurs intérêts dans un avis de la derniere importance qu'ils donnent à leur maître, les princes doivent être bien perſuadés qu'ils n'en trouveront jamais de parfaitement déſintéreſſés.

Mais cependant que l'action d'Auguſte auroit été grande & généreuſe, ſi après s'être rendu maître de l'Empire, après l'avoir calmé & affermi, il en eût remis le gouvernement à la république & eut voulu devenir ſimple particulier; cela auroit effacé toutes les horreurs de la proſcription & des guerres civiles: on auroit excuſé l'ambition démeſurée de Jules, ou du moins on auroit dit, *Jules Céſar a ôté la liberté, Auguſte ſon fils l'a rendue*; Mais il étoit peu propre à faire cet effort ſur lui-même. Il ſuivit le conſeil de Mécénas qui lui con-

venoit, & ne fut point touché de l'exemple de Sylla, moins grand dans la puiſſance ſouveraine qu'il exerça, que dans la démiſſion qu'il en fit.

Venons à cet eſprit d'Auguſte tant vanté, & qu'on ne ſçauroit tout-à fait lui conteſter. On prétend qu'il étoit le plus habile politique de ſon tems ; il eſt vrai qu'il étoit parfaitement le maître du dehors de lui-même ſçachant cacher mieux que perſonne les deſſeins qu'il avoit conçus ; ſoit que naturellement il eût ce talent merveilleux, ſoit qu'il l'eût acquis par art & par étude. Il eſt sûr qu'il pâliſſoit & rougiſſoit facilement, changeant comme il vouloit de couleur & de maintien ; ce qui l'a fait comparer par l'un de ſes ſucceſſeurs (*a*) au Caméléon, qui ſe rend propre toutes les couleurs qui lui ſont préſentées. Il prenoit à l'avance mieux que perſonne les moyens pour la réuſſite d'une entrepriſe. Il ſçut diſſimuler les chagrins qu'il avoit contre Antoine, tant qu'il en eut beſoin pour ſoutenir la guerre contre les reſtes du parti de Pompée. Il ne manquoit pas de même à

(*a*) Julien, *dans ſes* Céſars.

trouver des prétextes ſpécieux de rupture quand ſes intérêts le demandoient. Il ſçavoit d'ailleurs merveilleuſement comment il falloit s'y prendre pour remettre l'abondance dans Rome, pour gagner l'eſprit du peuple par des jeux, des ſpectacles & des largeſſes ſouvent très médiocres, mais bien ménagées. Il ſçavoit orner la ville & y mettre des beautés magnifiques ; & l'on doit convenir qu'il avoit beaucoup d'eſprit & d'induſtrie pour toutes ces choſes. C'eſt cette induſtrie & cette adreſſe dont il portoit le ſymbole dans un cachet dont il ſe ſervit long-tems où étoit gravé le Sphinx. Mais ce n'eſt point cet eſprit qui convenoit au maître du monde : on vouloit dans lui un génie plus étendu, plus grand, plus libre, plus ouvert ; & c'eſt de lui qu'on diſoit avec quelque raiſon qu'il étoit plus propre à être édile (*a*) qu'à être empereur.

Tout ſon eſprit pourtant, & cette ſage politique dont il ſe piquoit ne l'empêchérent pas de faire ſouvent de très-grandes fautes. En eſt-il une plus conſidérable que celle qu'il fit en plein ſé-

(a) *Magiſtrat de Police.*

nat, lorſqu'il y lut les lettres qui contenoient les débauches de ſes filles exilées, qu'il y déclama contre leurs impuretés & qu'il exagéra ſa propre honte ? Faute qu'il reconnut bien-tôt après, quand il dit dans une de ſes réflexions : *Je n'aurois pas fait une telle manœuvre ſi Agrippa ou Mécénas avoient vécu.*

Ce ne fut pas une trop grande politique dans le tems d'une diſette qu'il y eut à Rome, d'y faire des feſtins extraordinaires & des débauches les plus recherchées. Ce fut dans un de ces feſtins qu'il fit habiller neuf femmes en muſes, & ſe fit lui-même habiller en Apollon : ſes courtiſans ayant pouſſé la flaterie juſqu'à lui faire croire qu'il en étoit fils, fondés ſur ce que ſa mere avoit ſongé qu'elle avoit eu commerce avec un ſerpent environ le tems de ſa conception : c'eſt de-là que quelques auteurs ont dit qu'Aléxandre & Auguſte étoient les fils de deux Serpens, dont l'un étoit Jupiter & l'autre Apollon. C'eſt auſſi pour cela qu'Auguſte eſt repréſenté en pluſieurs médailles ſous la figure d'Apollon, imitée de la ſtatue qu'il ſe fit élever dans la bibliothéque Palatine ſous la forme de ce Dieu .... Ce fut auſſi

pour lors qu'il ſe fit décerner les honneurs divins ; choſe juſqu'alors inouïe, & que ſes ſucceſſeurs imitérent avec tant de ſoin. On lui bâtit des temples, on lui inſtitua des prêtres, on lui fit des ſacrifices; & jamais la flatterie des hommes n'alla plus loin.

Si Alexandre mérita de paſſer pour inſenſé, quand il voulut paſſer pour fils de Jupiter, après tant de grandes actions, qui aſſûrément l'élevoient au-deſſus des autres hommes : avec combien plus de raiſon doit-on dire que la tête tourna à Auguſte, lorſqu'il voulut être fils d'Apollon, & s'ériger en Dieu ; lui qui, à beaucoup de bonheur près, étoit ſi fort ſemblable aux autres hommes ? Et c'eſt ſur cet article que lui fut faite cette belle remontrance par Cécilius Balbus, qui lui dit que rien ne le ſçauroit tant diſtinguer du commun des hommes, que la fermeté avec laquelle il réſiſteroit à la flaterie, & puniroit même ces lâches adulateurs, qui oſoient ſi effrontément le qualifier de Dieu : qu'il ſerviroit en cela les Dieux, qui récompenſeroient ſa fidélité ; & ſe rendroit aimable parmi les hommes,

qui ſouffroient avec peine qu'on voulût ſi groſſiérement les tromper. . . .

Pour moi, il me ſemble qu'Auguſte étoit ſi fort éloigné d'avoir les qualités d'un Dieu, qu'on trouve au contraire dans lui mille baſſeſſes, & mille petiteſſes, indignes d'un grand prince. Cette avarice, par exemple, dont il donna ſi ſouvent des marques, & qui lui fut reprochée ſi adroitement par ce poëte, qui faiſoit tous les jours quelque épigramme à ſa louange, ſans jamais en tirer aucune récompenſe; & qui, un jour qu'Auguſte s'aviſa de faire des vers pour lui, & de les lui donner, tira quelques deniers de ſa poche pour les payer, en lui diſant: *Je les payerois mieux, ſi j'étois plus riche.*

On ne ſçauroit encore oublier ſur ce ſujet ce que fit un ſoldat, qui, dans le tems qu'Auguſte étoit à la campagne, ayant pris un hibou vivant, qui depuis pluſieurs années empêchoit par ſes cris ce prince de dormir, le lui porta, s'attendant à une grande largeſſe; mais ne ſe voyant donner que la valeur de vingt-cinq livres, *C'eſt bien peu*, dit-il, en le laiſſant échaper: *j'aime mieux qu'il vive.*

On doit mettre parmi les baſſeſſes d'Auguſte ſon eſprit fou & dangereux pour toute ſorte de commerce. Il eſt amoureux des femmes des ſénateurs ; mais c'eſt pour en arracher le ſecret de leurs maris. Il choiſit un ſucceſſeur, l'un des plus méchans hommes de l'Empire, qu'il n'aime point naturellement, & qui n'eſt pas de ſa famille ; mais c'eſt pour ſe faire regréter après la mort. Il fait faire des propoſitions d'accommodement à Cléopatre, les plus honnêtes & les plus recevables ; mais c'eſt pour la trahir, & pour la mener à Rome en triomphe. Tout cela n'eſt point d'un grand homme. Jules, ſon pere, en uſoit tout autrement.

On peut ajouter ici les exceſſives ſuperſtitions, qui lui faiſoient ajouter foi à tous les préſages les plus ridicules que la crédulité des peuples avoit établis. C'eſt par un même principe, qu'il craignoit ſi fort le tonnerre, qu'il lui fit bâtir un petit temple, à Jupiter tonnant, à l'entrée du capitole. Il y a mille autres pareilles petiteſſes, en quoi on peut dire encore qu'il imitoit bien mal Jules Céſar.

S'il eſt permis de juger des véritables qualités d'Auguſte, il me ſemble qu'on peut dire de lui, qu'il fut ambitieux, fort diſſimulé, & fort heureux.

LA VIE
D'OCTAVIE,
SŒUR D'AUGUSTE.

PRÉFACE.

IL eſt parlé dans les hiſtoires générales de pluſieurs perſonnes illuſtres, dont les caractéres n'y ſont pas toujours développés autant qu'ils méritent de l'être, & s'y trouvent étouffés ſouvent par une multitude de faits étrangers. Mais ſi l'on vouloit extraire de divers auteurs ce qu'ils ont dit de ces perſonnes, en ramaſſer tous les traits répandus en différens hiſtoriens, on pourroit former enſuite ſur chacune ſéparément un tiſſu de leurs actions, tirer de l'obſcurité leurs vertus, & les mettre dans un plus beau jour. Il eſt très-certain que ces ſortes d'extraits feroient plaiſir à ceux qui dans la lecture d'un ouvrage hiſtorique,

cherchent plus à voir peindre en détail les diverſes qualités des mœurs & des génies, qu'à diſcuter un problême chronologique, ou charger leur mémoire de noms & de faits indifférens.

Je crois même que d'un pareil projet judicieuſement exécuté, l'on verroit éclorre des hiſtoires particulieres aſſez agréables & ſans doute plus intéreſſantes que celles de pure invention qui, quoique bien variées & bien fleuries, n'en ſont pas d'ordinaire plus eſtimées par les gens d'un eſprit ſolide, ni moins négligées par ceux-mêmes qui d'abord en ont fait leur amuſement. De ſi foibles reſſorts ne font pas jouer long-tems les paſſions.

J'avoue que rien n'eſt plus facile à des imaginations fécondes, que d'aſſembler beaucoup d'aventures fabuleuſes, & d'y faire entrer pluſieurs incidens amenés avec induſtrie, pour exciter des ſentimens

vifs & ſoudains. Mais de telles émotions extorquées en fraude, ne manquent jamais de ſe diſſiper au moment qu'on réfléchit ſur l'impoſture qui les a fait naître, & alors on eſt honteux de s'être laiſſé vaincre par des attendriſſemens, dont l'origine eſt une erreur.

Toutes ces fictions ingénieuſes ne réuſſiſſent communément que dans la poëſie, ſur-tout dans les ſujets dramatiques, où l'on ne peut trop animer l'action & la rendre ſenſible. Mais dans un ſimple récit de faits, dont la ſaine raiſon n'eſt jamais touchée, qu'autant qu'elle y découvre les graces naïves de la vérité, c'eſt traiter le lecteur avec quelque ſorte de mépris & ſurprendre ſon admiration, que de l'appliquer au merveilleux des faux événemens, & par des illuſions éblouiſſantes ſéduire ſon jugement & ſon cœur.

Ainſi puiſque le vrai fournit aſſ;

ſez de matériaux pour des hiſtoires utiles & divertiſſantes, on n'auroit pas beſoin de forger tous les jours de nouvelles fables. Quelque vivacité, quelque légereté de ſtyle qu'il y ait dans les ouvrages de cette nature, c'eſt toujours, ce me ſemble, dégrader un peu ſon eſprit, que de s'occuper ou à les compoſer, ou à les lire.

Je ne prétens néanmoins les combattre, comme j'ai déja dit, que dans le genre hiſtorique. Je ſçais que les jeux de l'imagination plaiſent quelquefois beaucoup & avec ſujet aux gens du meilleur diſcernement. Lors donc qu'on a le talent de placer la fiction & de la manier auſſi délicatement, par exemple, que dans *la pluralité des mondes*, on ne l'emploie jamais trop; parce que dans ces lectures on n'admire pas comme vrai ce qu'on voit bien qui ne l'eſt pas: mais ſeulement l'heureux génie d'un auteur

teur qui vous promene, en ſe jouant, par les routes les plus délicieuſes.

Il n'en eſt pas de même quand on s'amuſe à narrer ſérieuſement les pompeuſes chiméres dont je parle. Elles accoutument tellement ceux qui les liſent à ſe nourrir d'idées romaneſques, que les maximes les plus ſimples de la morale & les principes les plus communs de la vie civile ne font preſque pas d'impreſſion ſur eux. *De-là naiſſent*, dit un fameux prélat de nos jours (*a*), *les mécomptes qu'ils trouvent dans ce qu'ils penſent & ce qu'ils entreprennent. Car tous ces beaux ſentimens en l'air, toutes ces paſſions généreuſes, toutes ces aventures que l'auteur du roman a inventées pour le plaiſir, n'ont aucun rapport avec les vrais motifs qui font*

(a) *M. de Fenelon, Archevêque de Cambrai.*

agir dans le monde & qui décident des affaires.

Ainſi toute hiſtoire feinte qu'on peut prendre en quelque façon pour véritable, & qui ne préſente pas à chaque inſtant qu'elle n'eſt qu'imaginée, ne peut plaire qu'en ſéduiſant, & ne peut ſéduire qu'en pure perte.

Les recueils que je propoſe feroient tout un autre effet : je ne préſume pas d'avoir rempli tout ce deſſein ; ce n'eſt ici qu'un eſſai pour conſulter le goût du public.

Les écrivains de l'hiſtoire Romaine nous ont laiſſé ſur Octavie ſœur d'Auguſte pluſieurs particularités très-curieuſes, & l'on auroit peine à trouver un plus beau caractére que le ſien ; j'ai tâché de recueillir ce que ces hiſtoriens en rapportent.

Octavie eut part à tous les grands événemens de ſon tems, & l'on diroit qu'ils ne ſont arrivés que

pour donner du luſtre à ſes vertus, & pour ſoutenir en elle la gloire du nom Romain que la décadence des loix & le déréglement des mœurs défiguroient de jour en jour. Rome étoit parvenue à un tel excès de puiſſance, qu'elle commençoit à plier (*a*) ſous le poids de ſa propre grandeur, & ſe détruiſoit par ſes propres forces (*b*). L'auſtérité de la diſcipline militaire peu à peu ſe relâchoit; au retour des conquêtes de l'Aſie, on avoit introduit juſques dans le ſein de la république le luxe de ces peuples amollis par la volupté; l'honneur de la patrie n'excitoit plus le zéle dans les cœurs; la liberté venoit d'expirer avec Brutus: en un mot, tout dégénéroit de l'ancien éclat & de la fermeté primitive.

Durant ces jours de diſſolution

(*a*) Magnitudine laborat ſuâ. *Tite-Live.*
(*b*) Suis & ipſa Roma viribus ruit. *Hor. Epod. XVI.* 2.

& de molleſſe, je ne vois preſque plus regner la magnanimité Romaine que dans l'ame d'Octavie qui paroît ſeule s'oppoſer aux paſſions, & les attaquer auſſi vivement dans le cœur des autres par ſes exemples que dans le ſien par ſon courage.

Je n'ai voulu rien avancer que de vrai, du moins qui ne ſoit pris dans les auteurs les plus renommés & les plus anciens. L'un dit une choſe d'Octavie, l'autre en dit une autre; ces piéces ainſi détachées ne la feroient pas aſſez connoître, parce que ce n'étoit pas l'intention expreſſe de ces auteurs: mais dès qu'elles ſont toutes réunies enſemble, elles en font un modéle des vertus les plus épurées.

Comme tout ce que je vais rapporter ne doit avoir qu'elle pour objet, on dira peut-être qu'elle ne domine pas aſſez dans les faits,

& qu'ils tombent plus ſouvent ſur d'autres que ſur Octavie. Mais il eſt bon de remarquer qu'il n'entre rien dans cette hiſtoire qui n'ait avec elle une relation préciſe. Elle a ſon intérêt perſonnel à tous les mouvemens d'Auguſte & du Sénat, à ceux de Cléopatre & d'Antoine : & ſi tous ne la regardent pas directement, elle en reſſent néanmoins le contre-coup. Ainſi, quoique les autres acteurs paroiſſent plus fréquemment qu'elle ſur le théatre, ſon ſilence & ſa retenue offrent des ſcénes qui, pour être muettes, n'en ſont pas moins belles. Car il faut convenir que dans les triſtes conjonctures où elle s'eſt trouvée, lui ſuppoſant autant de génie, autant de crédit & d'autorité qu'elle en avoit, c'eſt jouer un grand rolle que d'être tranquille & de ſe taire. Auſſi pour peu qu'on examine ſa conduite, telle qu'elle eſt dépeinte ici, l'on

avouera qu'il y a plus d'héroïsme dans la modération du cœur, que dans les entrepriſes & dans les actions du plus grand éclat. Tout le ſublime de ſes vertus roule uniquement ſur ce principe.

Lorſqu'il a fallu rappeller des événemens pour lier tout ce qui regarde Octavie, j'ai mieux aimé le plus ſouvent laiſſer les hiſtoriens parler leur propre langage que d'y ſubſtituer le mien : quand les anciens originaux ſont bien écrits, les fragmens qu'on en revoit font toujours plaiſir. Tout ceci n'eſt donc proprement & à peu de choſe près qu'une ſuite de citations fondues, pour ainſi dire les unes dans les autres ; mais pour n'enlever à perſonne ce qui lui appartient, j'ai eu ſoin de mettre au bas des pages auſſi régulierement que j'ai pu les noms de ceux de qui j'ai tant emprunté de richeſſes. Lorſqu'on eſt compilateur & plagiaire,

il faut l'être du moins de bonne-foi.

Le ſeul inconvénient à craindre de cet aſſemblage, c'eſt que le ſtyle en ſera peut-être moins égal. Car Plutarque n'écrit pas comme Dion-Caſſius, ni Velleïus comme Suétone. De plus, les récits de ces hiſtoriens ſont pour le tour & les expreſſions fort différens de ceux des poëtes; d'Horace, par exemple, de Virgile, de Properce, dont j'ai inſéré pluſieurs extraits. Je ſouhaiterois bien que ce mêlange pût répandre dans tout l'ouvrage une variété qui lui donnât plus d'agrément.

J'appelle ces ſortes d'écrits *eſſais d'hiſtoire*, parce qu'ils n'ont rien de méthodique, & que les régles y ſont fort négligemment obſervées. Comme les faits que je rapporte ſont aſſez connus, j'ai cru qu'il n'étoit pas néceſſaire d'en aſſujettir le récit aux formalités d'une

exacte narration. Ainſi je me ſuis donné la licence d'y mêler des épiſodes, des digreſſions, des réflexions, quand la matiére m'en offroit la liberté.

LA

LA VIE
D'OCTAVIE,
SŒUR D'AUGUSTE.

ON ſçait peu de choſes des premiéres années d'Octavie. Il ſemble néanmoins que ſans trop hazarder ſes conjectures, on peut ſuppoſer qu'elle eut une excellente éducation. Son frere Octave petit-neveu, & fils par adoption de Jules-Céſar, fut élevé comme héritier des biens immenſes qu'on lui deſtinoit, & d'une maniére convenable aux préludes de ſa fortune. Il eſt à croire que la jeuneſſe d'Octavie ne fut pas cultivée avec des attentions moins particuliéres, puiſque Céſar en un certain tems voulut la marier avec

Pompée (*a*), pour former entre eux une liaiſon plus parfaite. Mais ſoit qu'elle ait été redevable à des ſoins étrangers, ou ſeulement à ſes qualités naturelles d'un mérite auſſi excellent que le lien, il eſt conſtant que par le merveilleux uſage qu'elle en fit, elle eſt devenue pour toute la poſtérité l'objet d'une admiration bien fondée.

Les hiſtoriens nous en parlent comme d'une perſonne la plus belle qui fût alors, & qui ſçût mieux aſſortir les graces brillantes avec celle de la modeſtie & de la douceur. Jamais femme ne fut plus délicate ſur ſes devoirs. Pour l'exciter à les remplir il ne falloit que les lui montrer, ſi toutefois il étoit poſſible qu'elle en ignorât ou qu'elle en perdît un ſeul de vue. La force & l'étendue de ſon génie parurent dans tous les événemens qui l'intéreſſérent en tant de façons : ainſi ce ſeroit un détail inutile que de s'étendre ſur ſon caractére, il ſe verra ſuffiſamment dans les faits.

Si pour ſoutenir ſes vertus elle n'avoit eu devant les yeux que de bons modé-

(*a*) Cæſar ad retinendam Pompeii neceſſitudinem ac voluntatem, Octaviam ſororis ſuæ neptem conditione ei detulit, *Suet. in J. Cæſ. c. XXVII.* 1.

les, ſa propre gloire l'auroit aſſez engagée à les imiter. Mais quand on a des ſentimens combattus par des exemples la victoire devient difficile : auſſi fut-elle toujours obligée de ſe roidir contre la corruption générale. Ce beau ſiécle qui par une tradition vulgaire fait appeller chaque regne heureux, un ſiécle d'Auguſte, ne fut pas d'abord auſſi tranquille, auſſi floriſſant que le chante Horace dans ſes poëſies : les ravages du Triumvirat en ſont des preuves bien éclatantes.

Octavie dans un âge encore tendre, s'oppoſa le plus qu'elle put aux effets de cette politique barbare, & ne manqua point les occaſions de lui arracher quelque victime, ſans examiner s'il eût mieux valu pour les intérêts de ſon frere n'épargner perſonne.

On ne peut lire encore ſans horreur, avec quelle cruauté s'exécuta le projet ambitieux de trois hommes, qui pour retenir entre leurs mains l'autorité ſouveraine de la république, mirent la déſolation dans cette ville fameuſe où ſes différentes paſſions donnérent de ſi terribles ſpectacles (*a*). La vengeance des ennemis, la jalouſie des femmes, la

(*a*) Appien, *Guerres Civiles.*

crainte des eſclaves, l'avarice des enfans furent autant d'inſtrumens & de miniſtres qui s'offroient à l'exécution des ordres expédiés pour le maſſacre des proſcrits, outre qu'ils étoient ſi rigoureux & ſi littéralement obſervés, qu'il eût été preſque impoſſible de s'y ſouſtraire. La fidélité ſe ſignala néanmoins par les traits les plus héroïques. On vit des eſclaves ſe traveſtir & prendre l'habillement de leurs maîtres pour mourir à leur place ; des fils diſputer avec leurs peres à qui ſeroit égorgé le premier ; des femmes porter par les campagnes leurs maris ſur leurs épaules & s'aller enfoncer avec eux dans des grottes écartées. Les gens les plus illuſtres ſe cachoient dans les ſouterrains & ſous des toits. On trouvoit des Sénateurs, des Tribuns, & de toutes ſortes de graves Magiſtrats errans & fugitifs, cherchant des aſyles de toutes parts contre la fureur des aſſaſſins.

Cependant toute l'indignation populaire tomboit plutôt ſur Antoine que ſur les deux autres. Auguſte étoit trop jeune & Lépide devenu trop peu puiſſant pour être les promoteurs d'une pareille entrepriſe.

Durant ces ſanglantes révolutions Octavie ne demeuroit pas oiſive : plus d'une fois on vint implorer ſa compaſſion & ſon crédit (*a*). La femme d'un certain Vinius compris dans la proſcription, après avoir examiné les moyens de le ſauver, l'enferma dans un coffre, & l'ayant fait porter à la maiſon de ſes affranchis répandit le bruit qu'il étoit mort, enſorte que tout le monde en fut perſuadé. Mais comme cela ne calmoit point aſſez ſes allarmes & la réduiſoit à des précautions génantes, elle obſerva le tems qu'un de ſes parens devoit donner des jeux au peuple & mettant Octavie dans ſes intérêts, elle la pria inſtamment d'obtenir de ſon frere qu'il ſe trouvât ſeul des Triumvirs au ſpectacle. Les choſes ainſi diſpoſées, la femme entra ſur le théatre, ſe jetta aux pieds d'Auguſte, lui déclara ſon artifice, fit apporter le coffre d'où ſon mari ſortit en tremblant ; & tandis que tous les deux s'abandonnérent à ſa clémence, Octavie donna des louanges à cette action avec tant de graces & tant d'adreſſe, que ſon frere, qui ne lui pouvoit rien refuſer, loin de s'aigrir,

(*a*) Appien, *Guerres Civiles.*

applaudit à l'amour ardent de cette femme, & donna la vie au proſcrit. Octavie n'en demeura pas-là, car elle vanta ſi fort le courage de cet affranchi, qui recevant ce dépôt avoit couru riſque de périr lui-même, qu'elle obligea l'Empereur de le mettre au rang des chevaliers Romains.

Il parut en mille autres occaſions combien elle avoit de pouvoir ſur l'eſprit d'Auguſte, qui connoiſſoit mieux que perſonne tout ſon mérite, & même en étoit touché plus vivement qu'on ne l'eſt d'ordinaire par les impreſſions d'une tendreſſe fraternelle.

Lorſque les Triumvirs n'eurent plus de concurrens à craindre, leur domination devint plus paiſible dans le ſein de l'état; mais Octavie ne trouva guéres plus d'agrément à la cour. Le rang qu'elle y tenoit la mettoit en relation avec des femmes qui ſembloient avoir abjuré toutes les loix de la pudeur. Les auteurs contemporains en font d'étranges deſcriptions, & leur atribuent tous les déréglemens de Rome (*a*). Dans ces

(*a*) Fœcunda culpæ ſæcula, nuptias Primum inquinavêre, & genus & domos. *Horat. Lib. III. Od. VI. v.* 17, 18.

tems, diſoient-ils, ſi féconds en vices, la dépravation commença par de fréquentes infidélités dans les mariages (*a*) ; de cette ſource, elle ſe répandit ſur toutes les familles & bientôt inonda tout le peuple & tout le pays (*b*). Les filles d'un âge déja mûr s'amuſoient encore à des jeux puériles, & prenoient plaiſir à ſe faire enſeigner les danſes laſcives des Ioniens (*c*). Elles y façonnoient leurs attitudes, & en fort peu de tems elles y devenoient ſçavantes ; car (*d*) dès la tendre jeuneſſe elles s'exerçoient en danſant à figurer les mouvemens de la plus molle volupté. Le mariage ne les rendoit pas plus modeſtes ; rien n'étoit plus licencieux que leurs repas (*e*) ; elles y donnoient carriére à tous leurs deſirs, & les maris ne s'en formaliſoient point, tant leur politeſſe étoit commode. On avoit beau

(*a*) Hoc fonte derivata clades In patriam, populumque fluxit. *Hor. Ibid. v.* 19.

(*b*) Motus doceri gaudet Ionicos Matura virgo. *Ibid. v.* 21.

(*c*) Et fingitur artubus, *Ibid. v.* 22.

(*d*) Jam nunc, & inceſtos amores De tenero meditatur ungui. *Ibid. v.* 23, 24.

(*e*) Inter mariti vina quærit adulteros. *Horat. Lib. III. Od. VI. v.* 25, 26.

dire qu'il eſt juſte de ſe venger d'un homme qui nous deshonore (*a*), Galba n'étoit pas de cette opinion : il prie à ſouper chez lui Mécénas, & le voyant s'attendrir auprès de ſa femme, il fait auſſitôt ſemblant de dormir, un autre ſurprend la ſienne en adultére ; & loin d'en punir le complice (*b*), ou par le fouet ou par le fer, comme on faiſoit alors, il l'en (*c*) quitte pour une ſomme à l'eſtimation. Lorſqu'on choiſiſſoit un amant, on n'examinoit point s'il avoit de l'eſprit, de la bonne mine, de la naiſſance, de la valeur, mais s'il étoit riche. Un bon facteur de (*d*) négoce qui payoit bien étoit préféré. Les hommes trouvoient auſſi de quoi choiſir, car il y avoit trois claſſes de femmes galantes: des dames de qualité, des affranchies, & des courtiſanes. Ceux qui ne craignoient point les périls & les difficultés préliminaires s'attachoient à celles du

(*a*) Jure omnes Galba negabat. *Horat. Sat. II.* 46. *Lib. I.*

(*b*) Ille flagellis Ad mortem cæſus Demeteret ferrum. *Ibid.* 41, 42, 46.

(*c*) Dedit hic pro corpore nummos, *ibid. v.* 43.

(*d*) Inſtitor navis,
Dedecorum pretioſus emptor. *Lib. III. Od. VI.* 30. &c.

premier ordre ; quoiqu'il y eût avec elles plus d'allarmes que de plaiſir (*a*). Les autres ſe fixoient à la ſeconde claſſe, parce qu'avec une affranchie (*b*) le commerce étoit plus sûr : d'autres enfin, parce qu'il étoit plus libre & plus facile (*c*) avec les courtiſanes s'en tenoient-là. Dès-lors une comédienne avoit l'art de faire dépenſer à (*d*) un homme tout ſon bien, de le miner en peu d'années, & de lui enlever ſa réputation avec ſon argent. La coquetterie avoit ſa prudence & ſa politique. Une femme ſçavoit partager ſes graces ſans mécontenter perſonne (*e*). Villius étoit ſi glorieux d'avoir la fille de Sylla pour maîtreſſe, que la ſeule idée de ce nom ſuffiſoit pour l'éblouir; & char-

(*a*) Deſine matronas ſectarier, unde laboris,
Plus haurire mali eſt quàm ex re decerpere fructus.
Hor. Sat. II. 70, 79. *l.* 1.

(*b*) Tutior at quanto merx eſt in claſſe ſecunda, *Ibid. v.* 47.

(*c*) Parabilem amo venerem facilemque. *Ibid. v.* 119.

(*d*) Qui patrium mimæ donat fundumque laremque,
Fama malum gravius quàm res trahit, *ibid. v.* 56, 59.

(*e*) Villius in Fauſta Sullæ gener hoc, miſer, uno, Nomine deceptus, *ibid.* 64, 65.

moit tellement ſa vanité, que quelquefois en qualité de galant honoraire, il ſe morfondoit à la porte de Fauſta tandis qu'elle étoit enfermée avec un (*a*) homme de néant.

On voit dans ce détail que les uſages de nos jours en fait de galanterie ne ſont pas tous auſſi modernes qu'on pourroit croire, & qu'en toutes ces pratiques notre ſiécle n'a pas l'honneur de l'invention.

Voilà les mœurs de la plûpart des dames Romaines avec qui la jeune Octavie étoit obligée de vivre. Mais un commerce ſi contagieux ne donna nulle atteinte à ſa ſageſſe ; elle fut mariée à Marcellus, perſonnage conſulaire & de grande réputation. Les deux filles qu'elle en eut l'attachérent encore plus tendrement à un mari qu'on ne pouvoit trop eſtimer. Ils vécurent enſemble avec tous les agrémens d'une étroite union : mais dans le tems qu'elle étoit groſſe pour la troiſiéme fois, la mort vint rompre des nœuds ſi doux. Quoiqu'elle reſſentît vivement cette perte, elle fit taire ſa douleur avec

(*a*) Excluſus fore cùm Longarenus foret intùs, *ibid. v.* 67.

une ſupériorité de raiſon qui ne la quitta jamais ; car elle ſoutint toujours tous ſes malheurs avec la même dignité, ſans oſtentation & ſans foibleſſe ; beaucoup de grandeur dans ſes ſentimens la rendoit ſimple dans ſes maniéres.

S'il eût dépendu d'elle, jamais elle n'auroit renoncé à la vie privée, où ſon état préſent la retint pour quelque tems. Mais rien ne fait mieux connoître combien les intérêts publics avoient de pouvoir ſur ſon eſprit que ce qui lui arriva lorſqu'étant le plus affligée de la mort de Marcellus, elle ſe réſolut d'épouſer Antoine. Il faut rappeller quelques événemens pour donner plus d'éclat à ſa conduite.

Après que l'alliance des Triumvirs fut rompue, & que (*a*) Lépide, l'homme du mérite le plus frivole, eut été dépouillé d'une autorité qu'il ſoutenoit ſi mal, Auguſte & Antoine ſe trouverent ſeuls à partager le gouvernement des Provinces ; mais ils ſe brouilloient ſouvent enſemble, ſelon la diverſité de leurs intérêts, & les différens deſſeins de leur ambition.

(*a*) Vir omnium vaniſſimus. *Velleïus*, *Lib.* c. 80.

Ces diviſions cauſoient dans le ſein de la République des guerres civiles qui troubloient la tranquillité commune, & fatiguoient les troupes auſſi-bien que les citoyens. Cependant Auguſte n'avoit eu juſques-là que de l'éloignement pour une réconciliation, parce que Fulvie, femme d'Antoine, lui paroiſſoit un obſtacle au ſuccès de tout accommodement. Quand il apprit qu'elle étoit morte, il y fut mieux diſpoſé.

L'eſprit inquiet de cette femme audacieuſe fut l'occaſion d'une infinité de troubles dans l'Empire; & ſon caractere fait un contraſte trop curieux avec celui d'Octavie, pour n'en point rapporter quelque choſe : d'autant plus qu'elles eurent toutes les deux le même rang & le même époux. Mais l'une ſe ſervit de ſon autorité pour entretenir la guerre, l'autre pour rétablir la paix. Ceux qui nous ont dépeint Fulvie, n'ont pas prétendu faire ſon éloge, quand ils ont dit qu'elle n'avoit rien de ſon ſexe que le corps: ils vouloient marquer le déréglement & l'indignité de ſes mœurs. Son génie étoit toujours occupé de projets militaires & de deſſeins politiques.

Durant le peu de tems qu'Antoine fut ſeul maître dans Rome, après la mort de Céſar, elle y avoit rendu toutes choſes vénales, & diſtribuoit dans ſa chambre les royaumes, les provinces, & les charges au dernier enchériſſeur. On la voyoit porter l'épée, ſe mettre à la tête des Sénateurs & des Chevaliers de ſon parti; donner l'ordre aux ſoldats; les haranguer & tenir conſeil avec les Commandans. Pendant les agitations du Triumvirat, elle eut quelquefois la hardieſſe de faire ſubir le ſort des Proſcrits à des gens qui ne l'étoient point, uniquement parce qu'elle les haïſſoit; & faiſoit enſuite porter leurs têtes devant Antoine, qui le plus ſouvent ne les connoiſſoit pas. On ſçait de quelle maniere elle traita Cicéron après ſa mort, & comment, après avoir mis ſa tête ſur ſes genoux & craché deſſus, elle lui perça pluſieurs fois la langue avec une aiguille de ſes cheveux. L'amour doit avoir eu des ſaillies aſſez bizarres dans l'eſprit d'une telle femme. Elle aimoit Antoine éperduement; mais la paſſion qu'il avoit pour Cléopatre la déſeſpéroit, & les ſombres idées de ſa ja-

louſie excitoient en elle des accès de colere, qui cauſoient enſuite d'extrêmes violences. De moins illuſtres rivales & d'un ordre fort inférieur animerent auſſi ſon courroux.

Ayant appris que dans un voyage que fit Antoine en Cappadoce, les agrémens de ſa courtiſane Glaphyra l'y retenoient, elle fit tout ce qu'elle put pour engager Auguſte à l'en conſoler, & l'en ſollicita de toutes les façons, juſqu'à le menacer de venir l'attaquer avec ſes troupes, s'il ne ſatisfaiſoit à ce qu'elle ſouhaitoit : mais il aima mieux courir les riſques de ſa haine que de ſes bonnes graces, & la mépriſa ſi parfaitement, que dans ſon épigramme inſerée parmi celles de Martial, après y avoir expoſée l'alternative ou de contenter Fulvie ou de combattre ; il finit en ordonnant aux trompettes de ſonner la charge.

Ce mépris fut ſuivi d'un autre ; car il répudia ſa fille avec ſerment qu'il ne l'avoit point approchée, & qu'il la rendoit dans le même état qu'il l'avoit priſe. Il ne fit pourtant ce divorce qu'après que Fulvie, outrée de la premiere inſulte lui eut déclaré la guerre. Elle

ſeule machina contre Auguſte plus d'intrigues, & mit en mouvement plus d'entrepriſes que n'en auroient pu ſeulement imaginer tous les lieutenans généraux d'Antoine. Ce n'étoit que pour le faire revenir en Italie qu'elle y ſuſcitoit à tout moment de nouveaux déſordres. Tout brave & tout fier qu'il étoit, elle le gouvernoit entierement, & lui avoit fait faire un ſi rude apprentiſſage d'obéiſſance, que lorſque Cléopatre s'engagea dans ſes fers, elle le trouva tout apprivoiſé & tout dreſſé à cèt exercice. Après que les troupes d'Auguſte eurent pris la ville de Perouſe, où Fulvie s'étoit enfermée avec Lucius, elle s'enfuit à Brindes avec une eſcorte de trois mille chevaux que ſes Préteurs lui donnerent. De Brindes elle paſſa promptement à Athénes où ſon mari la joignit, elle l'accompagna juſqu'à Sicyone ville du Péloponneſe, & ce fut-là qu'il eut enfin le courage de ſecouer le joug d'une ſi honteuſe domination. Il lui reprocha ſes imprudences & ſes fureurs, l'accuſa d'être la cauſe des mauvais ſuccès de ſes affaires, & la quittant lui dit tout ce qu'on peut ſe figurer de plus

mépriſant & de plus outrageux. Elle en fut ſi pénétrée de dépit, qu'elle en tomba malade, & dévorée par ſes chagrins, elle mourut ſans être regretée de perſonne, pas même de ſon mari ni de ſes enfans.

Cette mort rendit Auguſte plus facile à écouter des propoſitions de paix; ainſi les généraux de part & d'autre chercherent tous les expédiens pour la conclure, & repréſenterent aux deux Empereurs que le Sénat & les armées ſe laſſoient également de la guerre, & qu'il étoit de leur intérêt à l'un & à l'autre de la terminer. Enfin, après que ces officiers eurent bien examiné tous les moyens d'y réuſſir, ils crurent que pour former entre les deux rivaux une liaiſon ſincere & conſtante, rien ne convenoit mieux que de marier Octavie avec Antoine. Le genre de vie qu'elle menoit depuis que Marcellus étoit mort, ne la diſpoſoit guéres à s'engager de nouveau; Auguſte ſe chargea néanmoins de lui envoyer propoſer ce mariage: il comptoit ſur l'amitié qu'elle avoit pour lui & il ne ſe trompoit pas. Elle conſentit à ce qu'il lui demandoit, & lui

ſacrifia

ſacrifia dans cette occaſion toutes les douceurs qu'elle goutoit dans ſa retraite. La comparaiſon de l'état qu'il lui falloit quitter avec celui qu'elle alloit prendre, l'affligea ſans doute & ne l'effraya pas moins ; car quelle différence ne découvrit-elle pas entre un époux d'un mérite extraordinaire qu'elle avoit perdu depuis ſix mois, & celui qu'on lui propoſoit. Fut-il jamais un homme moins propre à la dédommager de ſa perte & d'un génie plus contraire au ſien ?

Pour comprendre combien elle ſe détachoit d'elle-même par cette alliance, il n'y a qu'à voir un peu en détail quel homme c'étoit qu'Antoine. Pluſieurs hiſtoriens l'ont défini. Ceux qui nous en donnent une idée plus avantageuſe, diſent qu'il avoit la taille belle, le front large, le nez aquilin, beaucoup de barbe, & ſa force de tempérament exprimée ſur tous les traits de ſon viſage : qu'il étoit d'une agréable figure, plaiſant, cauſtique, ivrogne à l'excès (*a*), plus guerrier que politique, familier avec le ſoldat, habile à s'en faire aimer, prodigue de

(*a*) Plutarq. Velleïus.

ſes richeſſes pour ſes plaiſirs, mais ardent à s'emparer de celles d'autrui, auſſi prompt à récompenſer qu'à punir, plus porté néanmoins à faire du bien que du mal, auſſi gai quand on le railloit, que quand il railloit les autres, & capable de devenir le maître du monde, s'il n'eût mieux aimé ſe rendre l'eſclave de Cléopatre que de commander à tout l'univers. Ces auteurs qui le ménagent un peu trop, n'ajoutent pas qu'il y avoit un faſte extravagant dans ſes dépenſes, une folle vanité dans ſes diſcours, du caprice dans ſon ambition, & de la brutalité dans ſes débauches, qui le faiſoient mépriſer de tous les gens ſages. Lorſqu'il eut répudié ſa ſeconde femme, il fut quelque tems avant que d'épouſer Fulvie fortement attaché à une petite comédienne nommée Cythéride. (*a*) Cicéron lui reproche qu'il la menoit publiquement avec lui dans une litiére ouverte, *inter lictores aperta lectica Mimula portabatur*, & qu'il voyageoit avec elle dans un char traîné par des lions.

Mais ce qui devoit mettre dans le cœur d'Octavie plus d'oppoſition pour

(a) *An de Rome* 707.

lui, c'étoit ſon affreux dévouement aux volontés de Cléopatre. Cette ſuperbe reine dont les charmes avoient pu ſubjuguer Céſar, moins dangereuſe encore par ſa beauté que par la ſcience de la faire valoir, n'avoit pas eu beſoin de beaucoup d'effort pour rendre un homme auſſi voluptueux qu'Antoine idolâtre de ſes fantaiſies & de ſes paſſions. Elle ſçut tellement l'éblouir par ſa magnificence & ſes préſens, & ſi bien enchaîner ſa valeur féroce, qu'elle tint tous ſes talens militaires aſſujettis à l'amour.

Octavie prévoyoit bien les ſuites affligeantes d'un pareil engagement, mais ſes réfléxions ne l'arrêtérent point : ſon amitié pour ſon frere & l'intérêt de la patrie prévalurent dans ſon cœur, & la firent même conſentir à ne pas attendre qu'elle fût accouchée (*a*), ni que les dix mois de viduité qu'on devoit paſſer avant un ſecond mariage fuſſent entiérement écoulés : le ſénat l'affranchit de cette loi, de ſorte que ſix mois après la mort de Marcellus elle fut mariée avec Antoine.

Auguſte & lui ſe rendirent à Rome

(*a*) Dion. l. 48.

pour la ſolemnité des noces. Ils y entrérent comme en triomphe au bruit des acclamations & des vœux qui ſe faiſoient entendre de toutes parts. Les Romains (*b*) ennuyés de tant de guerres civiles eſpéroient tout de cette alliance. Ils voyoient dans l'eſprit & dans les yeux de la jeune Octavie tout ce qui peut fixer un cœur, & ne doutoient point que Cléopatre ne fût ſacrifiée aux douceurs d'une paſſion naiſſante, qui ne promettoit que d'heureux progrès. Pluſieurs jours ſe paſſérent en divertiſſemens publics. On n'épargna rien pour réjouir le peuple & pour lui faire oublier ſes amertumes paſſées. Octavie parut plus belle que jamais au milieu des jeux & des ſpectacles, ravie de ſe voir la cauſe de tant de réjouiſſances & de tant de fêtes, & de ne pas moins contribuer à la joie d'Auguſte qu'au repos de tout l'état. Antoine déclara hautement plus d'une fois que les attraits de Cléopatre devoient céder à ceux d'Octavie, & ſembla l'avouer ſi ſincérement, que les médiateurs de la paix s'applaudiſſoient déja de leur favorable négociation.

(a) *An de Rome* 714.

Cette princeſſe au bout de deux mois accoucha d'un fils qui fut ce jeune Marcellus ſi vanté par les hiſtoriens & dont il y a de ſi grandes choſes à dire. L'union conjugale continuoit toujours, & l'éloignement de Cléopatre affoibliſſoit beaucoup ſon pouvoir ſur un homme ſenſible aux objets préſens & qui ſe trouvoit encore récemment en poſſeſſion de la plus belle femme du monde.

Cependant les deux Triumvirs qui ſe voyoient maîtres de toutes les provinces, en firent un nouveau partage où la portion de Lépide étoit compriſe ; Auguſte eut l'Occident, Antoine eut l'Orient. Mais comme ils apprirent que les vaiſſeaux du jeune Pompée infeſtoient les côtes d'Italie, ils partirent tous deux de Rome, & vinrent poſter leur armée ſur le bord de la mer ; vis-à-vis la flotte de ce foible ennemi, peu propre à ſoutenir la gloire de ſon pere, avec ſes inclinations baſſes & la (*a*) ruſticité de ſes mœurs. Antoine qui lui étoit redevable de quelque ſervice fit acquieſcer Auguſte à un accommodement avec lui, d'autant plus que par ſes courſes qui ruinoient le commerce des

(*a*) Studiis rudis, ſermone barbarus, fide patri diſſimillimus. *Vellei. L. II. Cap.* 73.

mers, les peuples n'avoient plus la communication des vivres. On lui donna la Sicile & la Sardaigne : tous trois ſe régalérent l'un après l'autre. Dans le premier repas donné par Pompée ſur les galéres , on prit des meſures éloignées pour un mariage de ſa fille avec le jeune Marcellus nouvellement né , mais ce projet n'eut pas de ſuite. Antoine dans ces différens repas fut ſouvent raillé ſur ſon attachement à Cléopatre & s'en défendit aſſez mal devant Octavie qui les avoit accompagnés à ce voyage & dont il avoit déja une fille.

Comme Auguſte & lui ſe brouillérent ſur de forts petits prétextes , elle craignit que s'ils demeuroient encore longtems enſemble il n'arrivât quelque nouveau ſujet de diviſion. Ainſi pour éviter cet inconvénient, elle propoſa le voyage d'Athénes à ſon mari pour y aller avec lui paſſer l'hyver : il y conſentit volontiers , & après avoir envoyé Ventidius l'un de ſes généraux pour arrêter les entrepriſes de l'armée des Parthes , il ſe ſépara d'Auguſte avec de grandes démonſtrations d'amitié , lui recommanda les affaires de ſa maiſon , & prit le chemin de la Gréce avec Octavie.

Les Athéniens qui ne (*a*) reſpiroient que le plaiſir virent entrer avec joie dans leur ville une cour auſſi brillante que l'étoit alors celle d'Antoine. Ils ſe préparérent à toutes ſortes de divertiſſemens à l'arrivée du grand guerrier des Romains, qui dans l'appareil d'un nouvel époux leur amenoit la plus célébre beauté de l'Empire. Ils n'eurent des yeux que pour elle. Accoutumés à diſcerner & à démêler ſi bien le vrai mérite, ils n'admirérent pas ſeulement les graces de ſa perſonne, mais la juſteſſe de ſon eſprit & la délicateſſe de ſon goût. On lui rendit des honneurs qui reſſentoient un eſpéce de culte ; & quelques auteurs rapportent que les reſpects des Citoyens ne faiſoient qu'exprimer les divers tranſports de leurs cœurs. Athénes fut auſſi pour elle un agréable ſéjour : elle étoit trop familiariſée avec les Muſes pour ne pas ſe plaire dans un lieu où les loix, les ſciences & les arts prirent autrefois leur origine, d'où la philoſophie, la valeur & la politeſſe ſe répandirent chez les autres peuples, & qui conſervoit encore aſſez de ſon ancienne ſplendeur pour en faire une ville

(*a*) Plutarq. Dion. 48.

d'une réſidence très-délicieuſe. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut la maniére dont Antoine ſe conduiſit pendant tout l'hyver. On ſçait quel étoit ſon emportement & ſa groſſiéreté dans les plaiſirs : cependant le commerce d'Octavie qu'il n'avoit pas encore perdu de vue, lui avoit tellement adouci les mœurs & réformé ſes ſentimens, qu'il vécut dans Athenes comme s'il n'avoit jamais fait profeſſion que de la ſageſſe la plus épurée. Il marchoit dans les rues en ſimple Citoyen, habillé comme les gens du pays ſans faire porter devant lui le moindre ſigne de commandement avec deux amis & deux valets. Il ſe trouvoit aux aſſemblées des philoſophes ; prenoit plaiſir à leurs diſputes ; mangeoit avec les Grecs ; célébroit leurs fêtes à leur mode, ayant toujours à ſes côtés Octavie qu'il ne pouvoit ſe laſſer de voir, & dont toutes les volontés régloient les ſiennes.

Mais les choſes changérent de face dès que l'hyver fut paſſé : ſes officiers généraux dont il n'avoit fait que lire les lettres en courant, eurent avec lui de longues conférences ; il prit les airs d'un Empereur & fit beaucoup de préparatifs

paratifs de guerre qui ſurprirent les Athéniens : il n'entra néanmoins que tard en campagne, & trouva que ſes lieutenans avoient ſi bien conduit toutes choſes, que les Parthes qu'il croyoit aller attaquer avoient déja perdu deux batailles par la vigilance & l'habileté de Ventidius.

Cela lui donna lieu de faire un peu plus d'attention à ce qu'on lui vint dire des expéditions d'Auguſte, dont les moindres démarches lui faiſoient ombrage. Il prit donc la réſolution de repaſſer en Occident ; & s'embarquant avec Octavie, il ſe mit en mer avec une armée de trois cens voiles. Auguſte ayant appris qu'il venoit à lui dans un équipage d'ennemi, lui fit fermer l'entrée du port de Brindes ; de ſorte qu'il fut obligé d'aller relâcher à Tarente. Quand il vit que les paſſages lui étoient refuſés, il entra dans une extrême colere. Auguſte d'une autre part ſe plaignoit que lorſque le jeune Pompée avoit rompu les conventions de la paix, Antoine ne lui avoit donné aucun ſecours.

Cette diviſion nouvelle affligea fort Octavie : elle pria ſon mari d'agréer qu'elle allât trouver Auguſte pour négo-

cier leur accommodement; elle étoit groſſe pour la ſeconde fois, & ne laiſſa pas de partir. Elle (*a*) rencontra ſur ſa route Auguſte qui s'avançoit avec ſon armée : d'abord elle eut un entretien ſecret avec Mécénas & Agrippa que le prince menoit avec lui : elle leur parla de la maniére la plus touchante pour les engager à déterminer Auguſte à s'accommoder : elle leur expoſa combien elle ſeroit à plaindre ſi l'on en venoit aux mains, de quelque côté que ſe déclarât la victoire. Car enfin, leur dit-elle, je ne puis manquer de devenir la plus malheureuſe du monde, ou comme femme d'Antoine, ou comme ſœur d'Auguſte : ces deux titres m'élevent au premier rang de l'Empire Romain : mais ſi la guerre ſe recommence de quelque façon qu'en décide le ſort, je me verrai réduite à la néceſſité de pleurer les malheurs d'un frere ou ceux d'un époux.

Ces deux miniſtres entrérent dans les raiſons d'Octavie, & lui dirent (*b*) qu'elles feroient plus d'impreſſion ſur l'eſprit d'Auguſte, quand il les ſçauroit

(a) *Appien. l.* 5. *Guerres Civiles. Plutarq.*
(b) *Plutarq.*

d'elle immédiatement, que s'il les apprenoit par leur entremiſe. Cela ne manqua pas d'arriver: le prince eut beau lui alléguer tous les ſujets de mécontentement qu'Antoine lui donnoit : les vues de ſa politique le déterminérent à vouloir la guerre, mais il ne put tenir contre une éloquence à qui ſa tendreſſe ouvroit toutes les avenues de ſon cœur. Il renvoya Octavie très ſatisfaite de ſa négociation, & lui promit qu'il ſe rendroit à Tarente inceſſamment pour y voir Antoine. (*a*) Elle ſe hâta d'y revenir pour le diſpoſer à cette entrevue ; & par la maniére dont elle ſe fit, on vit bien qu'une telle médiatrice en conduiſoit le cérémonial. Auguſte continua ſa marche avec toutes ſes troupes ; dès qu'on l'apperçut à certaine diſtance aſſez éloignée, Antoine quittant la rade ſe détacha ſeul dans un Eſquif pour aller au-devant de lui. (*b*) Charmé de ce procedé plein de confiance, Auguſte ne manqua pas d'en faire autant ; les deux armées immobiles & ſurpriſes furent témoins de leurs embraſſemens au milieu de la mer, tout

(a) *An de Rome. 717.*
(b) ibid *Plutarq.*

retentiſſoit de cris de joie & de louanges d'Octavie , qui ſçavoit d'un air ſi noble réconcilier des héros. Ils diſputerent poliment enſemble pour déterminer où ils deſcendroient, l'un voulant aborder du côté de l'autre : il fallut enfin laiſſer faire Auguſte , ſous prétexte qu'il ſouhaitoit voir ſa ſœur à Tarente. Il fut ſi content d'y être , qu'il paſſa la nuit chez Antoine ſans guet & ſans gardes. Antoine en uſa de même le lendemain : Octavie l'obligea de donner le premier une fête magnifique à ſon frere , qui ſe fit un plaiſir de la lui rendre encore plus belle : elle les engagea de plus l'un & l'autre à ſe faire des préſens conſidérables : elle fit qu'Antoine eut d'Auguſte deux légions pour l'aider dans ſa guerre contre les Parthes; & qu'Auguſte pour aller attaquer le jeune Pompée , eut d'Antoine cent galéres qu'il avoit amenées à Tarente. Après les proteſtations d'une amitié toujours fidelle , les deux Empereurs ſe ſéparerent : Antoine prit le chemin de l'Aſie ; Auguſte tourna vers la Sicile , & laiſſa pour la garde d'Octavie mille hommes de guerre , tels que ſon mari les voulut choiſir pour eſcorter

cette princeſſe juſqu'à Rome, où elle alla s'occuper à l'éducation de ſes enfans. Ce fut-là le terme de ſes beaux jours, elle n'en eut plus dans la ſuite que de triſtes & de malheureux.

Du moment qu'Antoine ceſſa de la voir, il ne conſulta plus que ſes propres idées, & ſa paſſion pour Cléopatre ſe réveilla plus vive que jamais. A peine entra-t-il en Syrie qu'elle le ſçut, & l'y vint trouver, armée de tous ſes appas & de tous les preſtiges d'un art de plaire qu'elle faiſoit jouer à ſon gré. C'en étoit trop pour Antoine qui ſuccomboit à beaucoup moins. Un de ſes regards impoſteurs, un ſeul accent de ſa voix gracieuſe auroit ſuffi pour l'abattre à ſes pieds, & le replonger dans ſa dépendance; mais elle crut n'avoir rien de trop, car il s'agiſſoit, non comme à leur premiere entrevue, d'en faire un amant, mais d'en faire un infidéle. L'ouvrage ne lui coûta guéres; il devint plus épris & plus eſclave qu'auparavant & pour donner à cette reine un plus éclatant témoignage de ſon amour, il lui abandonna pluſieurs provinces qu'il réunit à ſon royaume.

Lorſque les Sénateurs apprirent ce

qu'Antoine venoit de faire, ils en conçurent une extrême indignation, & le regarderent comme le plus leger, & le plus étourdi de tous les hommes. On trouva fort mauvais qu'il osât ainſi diſpoſer de tous les domaines de l'Etat. Auguſte ne le conſidéra plus que comme l'ennemi de Rome & de ſa maiſon, & ſouffrit très-impatiemment l'outrage qu'il faiſoit à ſa ſœur, qui méritoit ſans doute une deſtinée bien différente. Octavie n'en parut nullement émue; elle ne le juſtifia pas, à la vérité, d'avoir aliéné les provinces de l'Empire, mais parla toujours de ſon aſſerviſſement à Cléopatre, comme d'une foibleſſe excuſable dans un homme auſſi ſuſceptible que lui des plus petites impreſſions de l'amour.

Quoique la ſaiſon de ſe mettre en campagne avançât fort, Antoine eut bien de la peine à s'arracher d'un objet qui lui tenoit lieu de toutes choſes. Ses plaiſirs l'emporterent toujours ſur ſes affaires : cependant, après que la reine fut repaſſée en Egypte, il alla ſe mettre à la tête de ſa formidable armée, mais il ſçut très-mal profiter de ſes avantages contre les Parthes. L'envie de

reprendre la route d'Alexandrie, & d'aller y paſſer l'hyver, lui fit faire cent ſortes d'attaques mal-à-propos, & l'engagea dans des expéditions précipitées : comme il ſongeoit plus aux moyens de s'en retourner promptement, qu'à vaincre ſes ennemis, toutes ſes troupes périrent ou de faim, ou de froid, ou de maladie, ou dans des eſcarmouches téméraires ; & il auroit péri lui-même ſans l'avertiſſementd'un transfuge. Après avoir congédié les débris de ſon armée, il tourna vers la Syrie : Cléopatre vint encore l'y joindre, dans un lieu près de Beryte, & lui apporta de quoi réquiper un peu ſes ſoldats, qui ſe trouvoient en aſſez mauvais ordre, fort découragés & fort fatigués. Il leur fit diſtribuer quelque argent ; & pour en faire honneur à Cléopatre, il dit publiquement qu'il l'avoit emprunté d'elle.

Les Romains ne le pouvoient plus ſouffrir (*a*), & de jour en jour ils aigriſſoient Auguſte, qui n'étoit déja que trop réſolu de venger la cauſe commune. La ſeule Octavie veilloit encore à ſes intérêts, ſans que ſes infidélités, ni

(a) *Plutarque.*

ſes imprudences empêchaſſent qu'elle ne pouſſât ſon attachement à ſa perſonne au-delà de tous les devoirs. Ayant ſçu que cette année, ſa campagne contre les Parthes n'avoit pas été fort heureuſe, elle conjura ſon frere de permettre qu'elle l'allât trouver pour lui porter différentes proviſions nouvelles ; Auguſte y conſentit, quoiqu'il prévît bien le peu de ſuccès qu'auroit ſon voyage ; & même ſans lui en rien faire paroitre, il eſpéra que la maniere mépriſante dont elle ſeroit traitée, lui fourniroit une occaſion de ne plus ménager Antoine & de lui déclarer la guerre.

Octavie ne manqua pas de faire pluſieurs réflexions qui l'auroient dû détourner de ſon entrepriſe, mais elle ne s'y arrêta pas. Ainſi ſans être allarmée d'aller expoſer ſa gloire en concurrence avec une reine habile à retenir ſes conquêtes, ſans compter pour rien de longues & fatiguantes courſes pour un indigne époux, dont elle ne recevoit que des ingratitudes & des outrages ; elle s'abandonne aux incertitudes de l'événement, & n'héſite point à ſe mettre en mer ; pluſieurs vaiſſeaux char-

gés de richeſſes, de rafraîchiſſemens & d'équipages voguent avec elle : la deſtination de tous ces ſecours les lui rend précieux : mais dans le tems que l'idée de les étaler devant Antoine amuſe le plus agréablement ſon eſprit, elle en reçoit un exprès (*a*), qui vient lui dire de ne pas avancer au-delà d'Athénes, & d'y ſéjourner pour l'y attendre. On peut aiſément juger s'il lui fut ſenſible de recevoir une pareille défenſe, expédiée peut-être ſous les yeux de Cléopatre, & pour ſatisfaire à ſa jalouſie. Cette nouvelle lui fut annoncée en préſence de pluſieurs perſonnes qui ne la virent pas plus déconcertée qu'à ſon ordinaire ; elle impoſa ſilence à des reſſentimens fondés ſur de ſi juſtes raiſons, & fut admirée par les ſpectateurs de ſa modération & de ſa conſtance. La réponſe qu'elle fit à ſon mari ne fut pas moins ſurprenante : ſans lui rien donner à connoître de ce qu'elle penſoit d'un mépris ſi public & ſi marqué, elle lui manda ſimplement qu'elle le prioit de lui faire ſçavoir où il vouloit qu'elle lui envoyât tout ce qu'elle lui apportoit, qui conſiſtoit en beau-

(a) *Plutarque.*

coup d'habillemens & de chevaux pour des gens de guerre , en divers préſens pour diſtribuer à ſes Officiers & donner à ſes amis , en une groſſe ſomme d'argent , & en deux mille hommes de troupes bien choiſies , bien armées , & auſſi bien équipées que les cohortes Prétoriennes.

L'Officier d'Antoine , en lui apportant la réponſe d'Octavie , ne put s'empêcher de donner de grands éloges à la nobleſſe de ſes ſentimens ; & ce récit ne laiſſa pas de faire quelque impreſſion ſur lui : Cléopatre étoit trop pénétrante , pour ne pas voir qu'une femme d'un mérite ſi ſupérieur , lui enleveroit enfin par ſes procédés , par ſes attraits , par ſa réputation même , & par ſon crédit , auprès d'Auguſte , un amant ſi capable de flater ſon orgueil & de ſervir ſes autres paſſions ; elle avoit fait agir de puiſſans reſſorts pour l'attirer , elle en fit agir d'autres pour le retenir. Comme elle vit qu'il s'ébranloit , & que ſa conſtance menaçoit ruine , elle ne fit , pour l'arrêter , que donner un nouveau tour à ſes artifices. Juſqu'alors , elle n'avoit employé que l'éclat & la magnificence , que les graces & la pa-

rure, de l'enjouement & de la belle humeur : mais du jour au lendemain elle devint pâle, abattue, languiſſante, parut dégoutée des grands plaiſirs, & ne mangea preſque plus pour amaigrir. Lorſqu'il la venoit voir, elle fixoit tendrement ſes yeux ſur lui, gardoit un morne ſilence, interrompu ſeulement par quelques paroles échapées, fondoit en pleurs quand il la quittoit, & ſembloit livrée aux ennuis. Antoine ne la trouva jamais plus belle que ſous ce ſombre appareil, & n'épargnoit rien pour ranimer la vivacité de ſes agrémens ; mais tout augmentoit ſa mélancolie. Voyez, lui diſoit-elle, comme je vous ſacrifie ma gloire : vous me jurez que vous m'aimez, & cependant à moi qui ſuis reine de tant de provinces, on me donne en tous lieux pour l'amour de vous, un nom qui me deshonore, tandis qu'Octavie que vous n'aimez pas, dites vous, & que vous n'avez épouſée que par des raiſons d'Etat, eſt par-tout appellée votre femme. Ce manege de langueur eut ſon effet : Antoine oublia qu'Octavie l'attendoit dans Athenes : il ne ſongea plus s'il y avoit encore au monde

des Parthes à combattre, il remit la guerre à l'année ſuivante ; & dans la crainte que Cléopatre ne tombât malade & ne mourut, il repaſſa en Egypte avec elle.

Octavie l'attendoit toujours dans Athénes, où elle n'en apprenoit rien que de fort déſagréable & de très-injurieux. Une autre qu'elle s'en ſeroit bientôt conſolée par une vengeance proportionnée à l'outrage : mais ce reméde n'étoit pas de ſon goût ; perſonne n'eut même la hardieſſe de lui propoſer de s'en ſervir : on ne reſpectoit pas ſeulement en elle une Impératrice d'Orient, mais une ame élevée au-deſſus des moindres foibleſſes. Il eſt rare d'avoir un cœur qui réſiſte à tout comme le ſien, & qui ne ſoit pas moins en garde contre les atteintes d'une paſſion flatteuſe, que contre les ſoulevemens de la colére ou de la haine : tantôt on lui annonçoit les diverſes infidélités d'un époux, tantôt le triomphe inſolent d'une rivale ; & loin de ſuccomber à ces attaques, elle trouvoit dans ſon courage & dans ſes autres vertus des reſſources toujours nouvelles. Pluſieurs Princes étrangers qui paſſoient dans

Athénes les plus belles années de leur jeuneſſe, ſentirent le pouvoir de ſes yeux, & quelques-uns d'eux, à ce qu'on prétend, n'étoient pas indignes qu'elle y fit un peu d'attention ; mais ces tendres ſoins, rendus ſous les voiles d'un profond ſilence, y demeurerent toujours ignorés, ſans qu'elle parût les y appercevoir. De l'humeur dont elle étoit, ſi elle ſe fût laiſſée ſurprendre à quelques ſentimens imprévus, elle n'en ſeroit devenue que plus malheureuſe ; car elle n'auroit point pris d'autre parti que de les combattre. Ainſi déja toute occupée à ſurmonter tant de facheux événemens du dehors, il lui eût fallu travailler encore à écarter des traits plus doux & plus dangereux au dedans.

Antoine continuoit ſa route vers Alexandrie, eſcorté d'un petit corps de troupes, mais d'une maniére bien honteuſe aux légions Romaines, accoutumées à marcher en vrais guerriers, & dans l'équipage de la plus ſévére diſcipline : car pour ſe conformer au goût de ſa Cléopatre, au lieu que les Soldats auroient dû n'être chargés que de leurs armes & de leur bagage, com-

me à l'ordinaire, on les voyoit embarraſſés d'un attirail de ſenſualité. (*a*) Le croirez-vous, races futures, s'écrie le Poëte dans ſon indignation ? Un Romain porte les armes ſous le commandement d'une femme qui le mépriſe ; il eſt aſſez lâche pour obéir à des Eunuques flétris & ridés : & à la face du Soleil, on voit porter au milieu de nos étendards, d'infames pavillons, pour ſe ſouſtraire pendant la nuit aux inſultes de quelques mouches. Antoine voulut triompher comme s'il eût été dans Rome, & que ſa campagne lui eût acquis beaucoup de gloire : car il (*b*) ſe croyoit vainqueur, parce que ſa fuite lui avoit ſauvé la vie. Son amour & ſes autres illuſions croiſſant toujours par l'excès de la licence (*c*) & de ſes

(*a*) Romanus (eheu poſteri negabitis)
Emancipatus fœminæ,
Fert vallum, & arma miles & ſpadonibus
Servire rugoſis poteſt,
Interque ſigna, turpe, militaria
Sol aſpicit conopeum,
Hor. L. V. Od. IX. 11. *& ſeqq.*

(*b*) Hanc tamen fugam ſuam, quia vivus exierat, victoriam vocabat. *Velleius Lib. II. C.* 82.

(*c*) Creſcente deinde & amoris in Cleopatram incendio, & vitiorum, quæ ſemper facultatibus,

richeſſes, il ſe fit appeller le nouveau Baccus, prit un collier de lierre, une couronne d'or, un thyrſe à la main, des brodequins, & entra de la ſorte ſur un char dans Alexandrie, faiſant marcher à ſa ſuite le roi d'Arménie, priſonnier & enchaîné, pour donner plus de luſtre à ſon triomphe en la préſence de Cléopatre.

Octavie après avoir ſçu tout ce détail, fut parfaitement perſuadée combien ſon mari la mépriſoit, & revint auſſitôt à Rome où ſon frere lui ordonna de quitter la maiſon d'Antoine & de loger ſeule chez elle en princeſſe de ſon rang, mais elle ne voulut point. (*a*) Elle le pria même de n'avoir aucun égard à la maniére dont on la traitoit, & de n'en pas faire un nouveau ſujet de guerre civile, diſant qu'il ſeroit honteux aux Romains que par amitié pour une femme & par amour pour une autre, les deux Empereurs vinſ-

lientiâ & aſſentationibus aluntur, magnitudine, bellum patriæ inferre conſtituit; cùm ante, novum ſe Liberum Patrem appellari juſſiſſet, cùm redimitus hederis, coronâque velatus aureâ & thyrſum tenens cothurniſque ſuccinctus, curru, velut Liber Pater, vectus eſſet Alexandriæ.

Velleius ibid.

(*a*) *Plutarque.*

ſent à ſe brouiller. Elle continua ſa vigilance ſur ſes enfans, & même ſur ceux de Fulvie, comme s'ils euſſent été les ſiens. Lorſqu'il arrivoit des officiers de la part d'Antoine pour demander quelques emplois au Sénat, elle les recevoit obligeamment, elle ſollicitoit leurs affaires comme ſi elle y eût été perſonnellement intereſſée, & s'empreſſoit pour eux auprès d'Auguſte juſqu'à ce qu'ils euſſent obtenu ce qu'ils ſouhaitoient ; mais plus elle en uſoit généreuſement avec un homme ſi décrié, plus les honnêtes gens le déteſtoient.

Il fit mille extravagances pour Cléopatre dans Aléxandrie, il la déclara reine de pluſieurs royaumes, & joignit à tous les titres imaginaires qu'il lui donna, des cérémonies bizarres & ſuperſtitieuſes qui ne témoignoient que trop tous les égaremens de ſa paſſion.

Auguſte fit rapport (*a*) au Sénat de cette conduite pitoyable, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit le plus irriter les eſprits. Antoine envoya de ſon côté faire ſes plaintes contre Auguſte, & ſe rendit à Ephèſe avec Cléo-

(*a*) *Plutarque.*

patre

patre pour donner le tems à ſes troupes de s'aſſembler. Cette reine contribua de toutes les manieres & par ſon argent & par ſes vaiſſeaux à rendre les forces d'Antoine capables de s'oppoſer aux entrepriſes des Romains. Cependant il auroit bien ſouhaité, pour être plus libre dans les mouvemens d'une guerre de cette importance, & s'abandonner tout entier aux fonctions de général, qu'elle fût retournée en Egypte y attendre le ſuccès de la bataille, mais elle ne voulut jamais conſentir à tout ce qu'il lui repréſenta pour s'y réſoudre, & craignoit trop qu'aux approches d'Auguſte le ſouvenir & les droits d'Octavie ne lui enlevaſſent ſon amant : ainſi tous deux firent voile vers Samos pour y prendre part aux divertiſſemens de cette iſle voluptueuſe, pendant que leurs armées ſur terre & ſur mer acheveroient de ſe former.

Cette ville qui n'eſt aujourd'hui qu'un Bourg aſſez obſcur, étoit autrefois un charmant ſéjour, & ſans doute ils ne pouvoient choiſir un lieu plus propre aux amuſemens qu'ils cherchoient. Samos étoit le centre des plaiſirs ; tout y reſpiroit la molle oiſiveté ; les richeſ-

ſes (*a*) de la nature y refleuriſſoient deux fois chaque année ; les figues & les raiſins, les fruits & les roſes y renaiſſoient preſqu'auſſitôt qu'on les cueilloit, les voies publiques & les rues étoient ombragées de ces Saules de l'Ombrie auſſi agréables par leurs feuillages que par leur verdure ; tous les jours s'y paſſoient en galantes fêtes ; les Inſulaires alloient enſemble au temple (*b*) de Junon en habillemens pompeux, ayant pardeſſous des tuniques blanches comme la neige & traînantes juſqu'à terre, leurs cheveux (*c*) ajuſtés & négligemment épars ſur les épaules, noués avec des treſſes d'or, voltigeant au gré des zéphirs ; couronnés (*d*) de feuilles de Saules : parés de tous les ornemens les mieux aſſortis à leur molleſſe ; & cette marche ſo-

(*a*) In ea Inſula bis anno ficos, uvas, mala, roſas, naſci narrat Auctor Samicus *Athenæus*.

Samos amœnâ ſalice frequens.

(*b*) Samos Junonis Templo inclita.

(*c*) Ut pexi fuerunt, contendebant in Junonis Templum illi ſpecioſis veſtibus amicti, terræque late niveis tunicis ſolum radebant, comæ circinni inſidebant crinibus, quos vittis aureis nexos, ventus quatiebat,

(*d*) Foliis ſalicum coronabant ſe.

lemnelle (*a*) étoit formée par une milice revêtue de boucliers reſplendiſſans. Il ſeroit difficile d'exprimer quel étoit dans cette iſle l'excès (*b*) du luxe & le déréglement des femmes. Plutarque dit qu'il y a un lieu qu'on appelloit les (*c*) Jardins de Samos, où ces Peuples s'alloient abandonner à tous les plaiſirs que pouvoient imaginer l'obſcénité la plus outrée. Antoine & Cléopatre étoient là dans leur élément. Les Inſulaires ravis de les voir applaudir à leurs Jeux & même enchérir ſur leurs débauches, auroient ſouhaité qu'ils ne les quittaſſent jamais, & méditoient tous les jours de nouveaux moyens de les retenir. Les rois & les Peuples des environs, comme tributaires de l'empire, envoyoient pour les uſages de la guerre prochaine & pour contribuer à les divertir tout ce qu'ils avoient de plus précieux & de plus rare. Antoine ne recevoit pas ſeulement toutes ſortes de ſecours & de munitions : mais tout ce qu'il y avoit de plus habile en

(*a*) Pompam claudebant ſcutati bellatores.

(*b*) Samoſis pluſquam credibile eſt luxu corruptos.

(*c*) Samiorum flores.

Comédiens, en muſiciens & en danſeurs, venoient s'offrir à ſes deſirs ; ainſi pendant que par toute la terre on gémiſſoit à la vue des préparatifs d'une guerre ſanglante, on ne parloit dans Samos que de chanſons, que d'inſtrumens, & de Théatres, & l'on diſoit hautement, Que feront-ils après la victoire, puiſqu'ils en font tant avant le combat.

Toutes ces nouvelles venoient à Rome, où l'on ſe diſpoſoit vigoureuſement à marcher contre Antoine qui ſe crut auſſi devoir avancer, & vint avec Cléopatre juſqu'à Athénes. Tout retentiſſoit encore des louanges d'Octavie, qui dans les conjonctures affligeantes de ſon dernier voyage, où ſes ſentimens héroïques eurent tant d'occaſions de paroître, ne les avoit pas moins charmés que dans le premier ſéjour qu'elle y fit avec Antoine. Cléopatre vivement piquée de tout ce qu'elle entendoit dire de cette Princeſſe, crut qu'à force de préſens elle s'attireroit les mêmes honneurs qu'Octavie avoit reçus ; elle n'épargna rien pour gagner les Athéniens qui naturellement tendres & ſenſibles aux bienfaits, ne manquerent pas de

lui prodiquer des hommages où les cœurs n'avoient pas beaucoup de part, mais qui ne laiſſoient pas de contenter une ame vaine & impérieuſe. Antoine qui donnoit pour elle dans toutes les chimères d'une folle adoration, vint à la tête de pluſieurs citoyens députés la reconnoître pour ſouveraine de l'Univers, & lui ayant juré qu'il ne ſe réconcilieroit jamais avec Octavie, il déclara qu'il ne la regardoit plus comme ſa femme. On (*a*) croit que dans une partie de débauchés cette reine exigea de lui tous ces témoignages de ſon amour ; du moins ce fut après de ſi belles proteſtations qu'il envoya des ordres à Rome pour chaſſer Octavie de ſa maiſon. Elle en ſortit toute baignée de larmes, non qu'elle déplorât ſa deſtinée par rapport à la maniére dont on traitoit ſa perſonne, mais parce qu'elle ſe voyoit une des principales cauſes de la guerre ; car les Romains s'armoient pour la venger avec autant d'ardeur que pour les intérêts de la République, & ne pouvoient comprendre qu'u-

(*a*) Hæc mulier Ægyptia ab ebrio Imperatore præmium, libidinum Romanum Imperium petit. *Florus*, *l.* 4. *c.* 11.

ne princeſſe plus jeune & plus belle que Cléopatre, au jugement de tout le monde, pût être mépriſée d'Antoine juſqu'à cet excès. Octavie prit avec elle ſes enfans & ceux de Fulvie, à la réſerve de l'ainé qui étoit avec ſon pere, & dans la plus cruelle amertume, attendit la ſuite des grands événemens qui ſe préparoient pour changer d'une maniere ou d'une autre toute la face de l'Empire.

Il eſt certain qu'elle ſe trouvoit dans une ſituation bien violente, & qu'elle ne ſçavoit comment concilier tous ſes ſentimens. Quand les devoirs n'ont que des paſſions à combattre, la raiſon n'a que des ennemis à vaincre; mais quand ils ſe combattent les uns les autres, elle ne ſçait auquel donner la victoire, parce qu'elle veut ſatisfaire à tout. Le fond du caractere d'un Romain c'étoit l'amour de la Patrie, Octavie étoit Romaine plus que tout le Sénat enſemble, & juſqu'à s'être rendue la victime de la paix par ſon mariage avec Antoine. Depuis qu'elle l'eut épouſé, ſoutenir les intérêts de ſon honneur & de ſa fortune, lui parut une obligation indiſpenſable, & en même tems incom-

patible avec ſon dévouement à la nation.

Dans ces conjonctures embarraſſantes, elle ne voulut agir ni pour un parti ni pour l'autre ; mais à la vue des maux dont elle voyoit qu'Antoine étoit menacé par les projets que l'Etat formoit contre lui, elle raſſembla le peu d'amis qu'il pouvoit encore avoir à Rome, afin de voir avec eux ce qu'il y auroit à faire de plus prudent. Il fut réſolu que l'un des plus habiles d'entr'eux iroit le trouver à Athénes, pour lui repréſenter à combien de péril il s'expoſoit, qu'il n'y alloit pas moins pour lui que de l'Empire & de ſa vie, & que s'il vouloit abandonner Cléopatre & concourir avec Auguſte à la gloire commune des Romains, on obtiendroit de cet Empereur qu'il ſeroit conſervé maître de l'Aſie & de tout l'Orient.

Octavie auroit pu s'épargner tant d'agitations pour un homme ſi peu digne de ſes inquiétudes. Nul ſentiment de tendreſſe n'intéreſſoit ſon cœur aux amours d'Antoine qu'elle n'avoit épouſé que par des convenances de politique ; ainſi tous les mouvemens qu'elle ſe donnoit pour le rétabliſſement de ſa réputation & de ſes affaires, n'étoient fondés que ſur ſa délicateſſe, qui lui

perſuadoit que le devoir lie inviolablement une femme à la deſtinée de ſon mari. C'eſt une choſe aſſez remarquable que cette députation ſe fit à la ſollicitation d'Octavie, peu de tems après qu'Antoine l'eut fait chaſſer de la maiſon qu'il avoit à Rome ; l'Officier s'acquitta de ſa commiſſion avec courage & avec ſageſſe. Comme il ne lui fut permis de voir Antoine qu'en préſence de Cléopatre, il expoſa devant elle hardiment tout ce qu'il avoit à dire. Cette reine allarmée d'une telle ambaſſade, reconnut dans les propoſitions le caractere & les deſſeins d'Octavie, & elle employa tout ce qu'il y avoit dans Athénes de gens accrédités pour perſuader à ſon amant que toute cette négociation n'étoit qu'un piége qu'on lui tendoit, de ſorte qu'on renvoya l'Officier qui fut même fort heureux de ne pas différer ſon départ, & d'éviter le ſort funeſte que lui préparoit Cléopatre.

Les Spectacles & les Jeux qui continuoient de les amuſer dans Athénes, laiſſérent le tems à l'armée d'Auguſte de ſe groſſir & de s'avancer. Avant que d'entrer en campagne, il fit donner par le Sénat un décret qui déclaroit la guerre

à

à Cléopatre, comme ayant uſurpé pluſieurs provinces, & qui dépouilloit Antoine de ſon autorité pour s'en être démis entre les mains de cette reine : enſuite il partit avec Agrippa pour aller combattre les ennemis de la République, & ſurtout d'Octavie, qui étoit à ſon égard le principal objet de la guerre : ce fut dans le cœur de cette Princeſſe que ſe donnérent les premiers aſſauts. Auguſte la laiſſoit dans Rome agitée confuſément par ſes craintes & par ſes deſirs, livrée à des mouvemens oppoſés, auſſi juſtes les uns que les autres, mais n'en pouvant préférer un ſeul qu'elle ne commît pluſieurs injuſtices : car faire des vœux pour Antoine, comme ſon devoir ſembloit l'exiger, c'étoit être indifférente à ſon propre honneur, ingrate à l'amitié de ſon frere, infidéle à ſa patrie ; d'ailleurs ſacrifier aux intérêts du ſang ou de la grandeur Romaine ceux d'un époux, cela ne lui paroiſſoit pas un moindre crime. Elle ne ſçavoit à quoi ſe réſoudre, ni comment faire choix entre ſes divers ſentimens : ni ſur lequel s'appuyer. Ainſi toute ſa détermination fut d'attendre ce que le ſort en décideroit, & juſques-là ſon

ame eut assez de force pour se soutenir toute seule & pour demeurer suspendue sans se reposer sur rien.

Quelques Officiers de l'armée d'Antoine qui lui conseillerent prudemment de renvoyer la reine en Egypte, ne furent pas seulement écoutés : on lui dit encore qu'il lui seroit plus avantageux d'engager le combat sur terre, mais pour suivre les idées de Cléopatre, il voulut que ce fût sur mer, quoiqu'Auguste eût une armée navale beaucoup mieux équipée que la sienne. Cette reine (*a*) enivrée de la fortune menaçoit d'une ruine entiére le Capitole & l'Empire.

Les troupes des Romains avoient fait tant de diligence, qu'elles furent en Epire, & se trouverent devant Actium beaucoup plutôt que celles d'Antoine. (*b*).

Lorsque les deux armées furent en présence, elles couvrirent les eaux de tant de bâtimens énormes, (*c*) qu'on

(*a*) . . . Dum Capitolio
Regina dementes ruinas,
Funus & imperio parabat. *Hor. Od. XXXI. 6. lib. I.*

(b) *An de Rome 713.*

(*c*) Alta petunt, pelago credas innare revulsas
Cycladas, aut montes concurrere montibus altos ;

eût dit que les Cyclades & toutes les iſles de l'Archipel ſe fuſſent détachées pour venir floter dans cette mer. C'étoit comme autant de groſſes montagnes prêtes à ſe heurter les unes les autres. Les navires avoient leurs pouppes garnies de tours, d'où les Soldats faiſoient voler les fléches & les étoupes enflammées dans les vaiſſeaux ennemis. On ſçait le détail de cette bataille. L'Eſcadre des galéres de Cléopatre formoit une derniere diviſion derriere les vaiſſeaux combattans. Incertaine & craintive ſur les ſuites de cet événement déciſif, & ſans attendre que la victoire ſe déclarât pour Auguſte, elle prit le chemin d'Egypte & fit voile avec tant de viteſſe, qu'il ſembloit que ſa frayeur commandoit (*a*) aux vents. Antoine qui la vit voguer, ne balança pas à la ſuivre. Il crut ſans doute qu'il valoit mieux eſcorter cette reine dans ſa fuite, que de ſoutenir ſes troupes dans le combat ;

Tanta mole viri turritis puppibus inſtant !
Stupea flamma manu, teliſque volatile ferrum
Spargitur.

Æneid. VIII. 691. *& ſeqq.*

(*a*) Regina in mediis patrio vocat agmina ſiſtro
Ipſa videbatur ventis regina vocatis
Vale dare.

ibid. vſ. c. 696. *&* 707.

& loin de faire ferme pour les empêcher de s'écarter, il fut le premier déſerteur de ſon armée. Elle ſe défendit ſans chef auſſi longtems qu'elle put, & tandis que le Général faiſoit le perſonnage (*a*) d'un mauvais Soldat, chaque ſoldat fit celui d'un bon général; mais à la fin il fallut céder. Quand Cléopatre vit venir Antoine ſur ſes traces, elle le fit approcher & paſſer dans ſa galere; il ne l'aborda pas neanmoins & il alla s'aſſeoir à la proue, tenant ſa tête abattue ſur ſes deux mains. Ils furent toujours ſans ſe parler; enfin les femmes de la reine les reconcilierent enſemble. Lorsqu'ils furent dans Alexandrie, ils députérent vers Auguſte pour lui demander la grace de conſerver l'Egypte à Cléopatre & à ſes enfans, & de laiſſer vivre Antoine en ſimple particulier dans Athénes. Auguſte le refuſa, mais il ajouta pourtant que ſi

(*a*) Fugientis reginæ quàm pugnantis militis ſui comes eſſe maluit.

Et imperator qui in deſertores ſævire debuerat, deſertor exercitus ſui factus eſt.

In longum fortiſſimè pugnandi duravit conſtantia: milites optimi Imperatoris, Imperatorem fugaciſſimi militis functum officium.

Vell. Lib. II. c. 85.

Cléopatre vouloit faire mourir ſon ennemi ou le chaſſer, elle ſeroit traitée favorablement. Celui qui porta cette nouvelle avoit beaucoup d'eſprit & plut fort à Cléopatre. Antoine en devint jaloux, & avant qu'il s'en retourna, il le fit rudement battre de verges. Commeelle craignit les effets de cette jalouſie, elle redoubla ſes careſſes pour le guérir, & les Fêtes recommencerent dans Aléxandrie comme auparavant.

Antoine qui ne ſçavoit plus ce qu'il faiſoit, envoya ſes galeres en mer pour eſcarmoucher celles d'Auguſte; elles ne furent pas plutôt à portée, qu'elles s'unirent à la flotte du vainqueur. A cette nouvelle il ſe crut trahi par Cléopatre, & voulut ſe tuer. Ces noirs accès de fureur lui firent appréhender qu'il ne tournât enfin contre elle ſa vengeance; ainſi prenant avec elle deux de ſes femmes, elle alla ſe renfermer dans ces ſuperbes tombeaux qu'elle avoit fait bâtir, & en fit condamner les portes de fer.

On alla par ſon ordre trouver Antoine pour lui dire qu'elle étoit morte, il le crut & ſe perça de ſon épée. Un de ſes Officiers courut à lui, le prit &

le porta vers ces tombeaux, où tout baignoit de ſon ſang, Cléopatre le fit monter à force de bras avec des cordes, & cette manœuvre ne ſe put faire par elle & par ſes deux femmes qu'avec de violens efforts. On employa toute ſorte de moyens pour le rappeller à la vie; enfin, après bien des tendreſſes de part & d'autre, il tomba mort ſur les genoux de Cléopatre (*a*).

Lorſqu'Auguſte apprit cette mort, il ſe retira dans ſa tente, & ne put refuſer des larmes au ſouvenir de leur ancienne liaiſon, & à la perte d'un homme dont les enchantemens de l'amour avoient défiguré toutes les qualités eſtimables. Il envoya vers Cléopatre pour la faire garder à vue, de craiñte qu'elle ne ſe tuât, & pour l'aſſurer de ſa clémence. L'Officier de l'Empereur qui ſe fit une entrée dans les tombeaux, arriva comme elle s'alloit plonger un poignard dans le ſein, il le ſaiſit, & ne la quitta pas depuis cet inſtant, & prit ſoin d'obſerver toutes ſes démarches.

Auguſte à qui rien depuis ſa victoire ne s'oppoſoit plus ſur ſa route, vint ſe rendre maître d'Alexandrie: il y fit une

(a) *An de Rome* 723.

magnifique entrée, & comme on n'a jamais plus d'indulgence, que quand on eſt raſſaſié de gloire, il ne voulut point qu'on punit perſonne. Dès que la reine ſçut que l'Empereur étoit dans la ville, elle lui envoya dire qu'elle avoit à lui communiquer quelque choſe de fort important ; il lui manda qu'il l'iroit voir. Elle avoit éprouvé ſur Céſar, ſur le jeune Pompée, ſur Antoine ce que ſa beauté pouvoit faire, & ne douta point qu'Auguſte ne fût déſarmé comme les autres. Pour ſe préparer à ſa venue, elle mit en uſage tout ce qu'elle put imaginer de plus propre à l'éblouir. Il la trouva couchée ſur un petit lit, environnée de divers portraits de Céſar & les mains pleines de toutes les lettres qu'il lui avoit écrites. Dans ſon habillement de deuil & dans le déſordre d'une triſteſſe étudiée, elle ne laiſſoit pas de faire valoir toutes les graces de la nature & de l'art, & il faut convenir que ſes regards & ſon langage euſſent été capables de ſéduire un cœur moins prévenu contre elle que celui d'Auguſte ; après qu'il l'eut fait remettre ſur le lit, d'où elle s'étoit levée pour aller au devant de lui : Vous ſçavez, Seigneur,

lui dit-elle, combien de fois votre pere m'a visitée ; c'est lui qui ma mis la couronne d'Egypte sur la tête ; que ne puis-je vous faire le récit de nos entretiens ! mais vous en pourrez juger par ses Lettres, tenez, lisez, elles sont toutes de sa propre main.

Le Prince démêla dans le jeu de ses yeux & de ses discours tous les artifices qu'elle cachoit, & fit aussitôt réflexion que ce seroit pour Octavie une vengeance bien illustre & bien flateuse s'il pouvoit entrer dans Rome ayant à sa suite cette fameuse reine pour principal ornement de son triomphe ; ainsi, sans jetter la vue sur elle, ni sur les lettres qu'elle lui présentoit, il lui répondit qu'elle n'avoit rien à craindre, & qu'il auroit soin de ses intérêts. Il lui conseilla de ne pas se laisser abattre à la douleur, & voulut qu'on ne retranchât rien ni de ses Officiers, ni de son train, ni de sa table ; mais elle étoit trop habile pour ne pas deviner ses intentions. Elle le pria de lui permettre d'aller faire un tour à la sépulture d'Antoine, & retournant ensuite dans ses tombeaux avec deux de ses femmes, elles en firent abattre si subtilement

les herſes de fer, que pas un de ſes gardes ni nul autre ne purent entrer, Elle avoit auparavant chargé un homme de porter à Auguſte des tablettes écrites de ſa main, pour le prier de la faire inhumer auprès d'Antoine. Ce n'eſt pas ici le lieu de rapporter les circonſtances de cette mort qu'on peut trouver en bien d'autres endroits. Auguſte fit courir vers elle pour l'empêcher de mourir ; quand on eut forcé les barrieres, on la trouva déja morte & l'une de ſes femmes auſſi : elle étoit parée de ſes plus magnifiques habits, & couchée ſur un lit où elle s'étoit donné la mort comme le rapporta ſon autre confidente qui expiroit.

Rien ne manquoit plus à la victoire d'Auguſte qui remettoit le calme dans tout l'Empire. On ne peut exprimer avec (*a*) quelles acclamations & quels honneurs il fit ſon

(*a*) Quo occurſu, quo favore hominum exceptu ſit.

Finita bella civilia, vigeſimo anno, ſepultâ externa, revocata pax, ſopitus ubique amorum furor, reſtituta vis legibus, judiciis auctoritas, Senatui majeſtas, Imperium ad priſtinum redactum modum.

Velleïus Lib. II. c. 89.

entrée dans Rome, quelle fut la joie des Citoyens de voir les diſſenſions civiles terminées, les guerres éteintes, la paix affermie, la fureur des armes appaiſée, la force rendue aux Loix, l'autorité à la juſtice, la majeſté au Sénat, & tout rétabli dans la diſcipline & dans l'ordre.

Octavie, à la nouvelle de la mort d'Antoine s'enveloppa dans les bienſéances proportionnées à cet événement ; elle remplit les devoirs funébres à l'égard d'un vaillant guerrier à qui le ſort l'avoit attachée, honora ſa mémoire par tout l'appareil d'un grand deuil, mais n'affecta point une triſteſſe méthodique, qui n'auroit trompé perſonne : elle continua ſa vie ſérieuſe, ne prit plus de part aux affaires & aux négociations politiques, & devint encore plus appliquée qu'auparavant à la conduite de ſa famille, & des enfans qu'elle avoit eus de ſes deux maris.

Le jeune Marcellus, dont elle accoucha deux ou trois mois après ſon mariage avec Antoine, étoit ſans doute celui de tous qui lui devoit être le plus précieux, & qui promettoit un plus brillant avenir. Elle lui trouva des diſpo-

ſitions ſuſceptibles de tout ce qu'elle imagina de propre à le rendre un des plus accomplis & des plus aimables princes du monde, & lui forma l'eſprit & les mœurs avec des ſoins ſi bien dirigés par ſes talens & par ſon amour, qu'elle eut ſouvent la joie de l'entendre proclamer par-tout les délices de l'Empire Romain. Auguſte l'avoit accoutumée à regarder ce fils comme le Maître du monde après lui, & comme le ſoutien ſur lequel il devoit ſe (*a*) repoſer un jour de tout le poids du gouvernement. Le jeune homme faiſoit honneur à ſon choix ; il avoit (*a*) une grande vivacité de génie & tout le courage d'un Héros naiſſant : mais d'ailleurs une continence & une modération qu'on ne peut trop admirer dans l'opulence & dans la jeuneſſe. Il étoit dur au travail, ennemi des plaiſirs & capable de ſoutenir les plus pénibles occupations que ſon oncle auroit pu lui confier.

(*a*) In quem onus Imperii reclinaret. *Senec. de Conſol. ad Marc.*

(*b*) Adoleſcentem animo alacrem, ingenio potentem.

Sed & frugalitatis continentiæque in illis aut annis aut opibus non mediocriter admirandum.

Lorſqu'Auguſte triompha dans Rome après la derniére bataille , Marcellus (*a*) étoit à cheval au côté droit de ſon char , & Tibere au côté gauche. Octavie voyoit dans ce fils un plein dédommagement de toutes ſes afflictions paſſées , & l'on peut dire que le Ciel ſembloit ne lui plus préparer que des jours tranquilles & ſereins. A quinze ans Marcellus fut fait Edile Curule. Cet emploi dont perſonne n'étoit revêtu qu'à trente ſept ans , avoit des fonctions conſidérables. On y étoit chargé de veiller à l'entretien & à la décoration des Temples , des Théatres , des Jeux publics , des Tribunaux de Juſtice & des murailles de la ville. Le jeune Magiſtrat remit entre les mains d'Octavie tout le détail de ce miniſtere , & jamais perſonne ne s'en ſeroit acquitté mieux ; elle vit naitre avec joie les occaſions de marquer au Peuple l'envie qu'elle avoit de contribuer à ſes plaiſirs ; auſſi ſa magnificence & ſon goût parurent dans tout ce qu'elle or-

(*a*) Pubeſcens Actiaco triumpho currum Auguſti comitatus eſt Tiberius , ſiniſteriore funali equo, cùm Marcellus Octaviæ filius dexteriore veheretur.

Suet. in Tiberium cap. 6.

donna pour embellir les places publiques & les orner de monumens curieux.

Auguſte qui cherchoit tous les jours les occaſions d'ajouter de nouveaux agrémens à la deſtinée de Marcellus, prit la réſolution de le marier avec Julie. Il ne pouvoit aſſurément lui choiſir une femme plus aimable, ni plus propre à lui plaire par les graces de ſa perſonne, & par les charmes de ſon eſprit. Mais cet engagement avoit ſes hazards ; & peut-être que ſi la complaiſance d'Octavie ne l'eût pas déterminée à ſuivre les volontés de ſon frere, elle auroit fait quelqu'autre choix, où la gloire d'un époux eût été moins en péril ; & n'eût pas mis ſon fils ſous la dépendance d'un cœur auſſi volage & auſſi ſuſceptible de paſſions que celui de la fille d'Auguſte.

Octavie ne s'en tint pas pour Marcellus à une éducation d'éclat, & capable ſeulement d'illuſtrer ſa réputation; elle travailla plus encore à lui donner le goût & le diſcernement du vrai, & à l'affermir dans les grands principes. C'étoit pour elle un ſujet de joie bien ſolide, de voir que tous ſes deſſeins avoient un ſuccès heureux : que Rome

y prenoit un intérêt si sensible, & qu'on applaudissoit sans cesse aux peines qu'elle se donnoit pour offrir un jour à l'empire un Maître si digne de se faire aimer.

Mais à peine un si bel ouvrage vient-il à sortir de ses mains, que la mort s'en saisit, & l'enleve aux complaisances de la (a) nature & de la Patrie. Marcellus fut attaqué d'un mal de poitrine; on lui conseilla d'aller à Bayes pour y prendre les eaux, qu'on croyoit très-propres à le soulager. Un médecin de Livie s'y trouvant en même-tems que lui, le détourna de faire usage de ces bains chauds, & lui persuada de se baigner dans des eaux froides. On a soupçonné ce Médecin d'avoir donné ce conseil par un ordre secret de Livie, qui voyoit avec peine son fils exclus d'un rang, que l'amitié d'Auguste, & tous les vœux du Peuple destinoient à Marcellus. Quoi qu'il en soit, il mourut en prenant ces bains, & fut regretté généralement. A l'affliction de la perte commune se joignit encore l'intérêt qu'on prenoit à ce qui touchoit Octavie que cette mort accabloit. Le corps

(a) *An de Rome* 731.

fut apporté à Rome, brûlé dans le champ de Mars, où l'on ne faiſoit cet honneur qu'aux gens de la premiére conſéquence. On l'enterra ſur les bords du Tibre dans un endroit de cette Eſplanade ornée des Statues de tous les grands hommes qui avoient bien ſervi l'état. Le convoi funébre fût magnifique. C'étoit la coutume chez les Romains de porter à la ſuite du cereueil un nombre de brancards chargés de parfums, pour honorer leurs funérailles. On en avoit porté deux cens dix au convoi de Sylla, mais à celui de Marcellus on en porta juſqu'à ſix cens. Enfin l'on ne peut repréſenter tout ce qui fut fait pour rendre hommage à ſa mémoire & à la douleur d'Octavie. C'eſt ainſi que furent arrachées (*a*) à l'amour ardent des Peuples ces trop courtes & trop funeſtes délices de l'empire. Rien ne fait mieux voir quelle impreſſion le mérite de ce jeune Prince avoit fait ſur tous les eſprits, que la maniere dont tous les auteurs de ſon tems ont déploré ſon malheur. Ils s'en

(*a*) Flagrantibus plebis ſtudiis intra juventam erep. tum, breves & infauſtos populi Romani amores fecit, *Annal. Tacit. l. II. c. 41.*

(*a*) prennent au ſéjour de Bayes, autrefois ſi doux & ſi bienfaiſans : ils déclarent la guerre à ces bains ennemis qu'ils accuſent du crime de ſa mort & déteſtent la divinité jalouſe qui s'étoit cachée ſous leurs eaux ; (*b*) ils croient voir encore ſes manes errans le long du rivage, depuis que les maux qui l'étouffoient l'ont plongé dans les ondes du Styx : ils (*c*) gémiſſent ſur les vaines eſpérances attachées à ſon illuſtre origine, à ſes rares vertus, aux ſoins, aux lumieres d'Octavie, à l'alliance & à la tendre amitié de l'empereur : (*d*) ils rappellent ce qu'il a fait d'utile & d'éclatant dans les fonctions d'Edile & de pontife, lorſque ſa mere préſidoit à tout par une vigilante adminiſtration ; enfin ils paroiſſent inconſolables de

(*a*) At nunc inviſæ magno cum crimine Baiæ.
Quis Deus in veſtrâ conſtitit hoſtis aquâ.
Prop. l. III Elog. XVI. 7.

(*b*) His preſſus ſtygias vultum demerſit in undas,
Errat & in veſtro ſpiritus ille lacu. *Ibid. 9. v.*

(*c*) Quis genus aut virtus optima profuit illi,
Mater, & amplexo Cæſaris eſſe focos ?
Ibid. v. 11.

(*d*) Aut modo tam pleno fluitantia vela theatro,
Et per maternas omnia geſta manus.
Prop. l. III. Elog. XVI. 13.

voir

voir (*a*) s'évanouir tant de richeſſes, & une ſi belle vie renfermée dans un cercle de ſi peu de jours.

Quand nous n'aurions, pour juſtifier la douleur d'Octavie, que les éloges que nous venons de raſſembler, c'en ſeroit ſans doute aſſez pour perſuader qu'elle étoit ſuffiſamment fondée. On nous en a (*b*) fait des peintures bien vives & bien pathétiques ; tant qu'elle vécut, elle ne ceſſa de pleurer ſa perte, & ne voulut rien entendre de propre à la conſoler ; pas même une parole qui fut capable de la diſtraire un moment de ſa douleur : (*c*) toujours appliquée au même objet, elle fut auſſi touchée pendant tout le cours de ſa vie, qu'elle l'avoit été le jour même des funérailles (*d*). Loin d'eſſayer de ſe mettre au-deſſus de la peine qui

(*a*) Occidit & miſero ſteterat vigeſimus annus,
Tot bona tam parvo clauſit in orbe dies.
Ibid. vs. 15.

(*b*) Nullum finem per omne vitæ ſuæ tempus, flendi gemendique fecit, nec ullas admiſit voces ſalutari aliquid afferentes : ne avocari quidem ſe paſſa eſt. *Seneca de conſolatione ad Marc. cap.* 2.

(*c*) Intenta in unam rem & toto animo affixa, talis per omnem vitam fuit qualis in funere *ibid.*

(*d*) Non dico non auſa conſurgere, ſed allevari recuſans. *Senec. de Conſol. ad Marc. Cap. II.*

l'accabloit, elle en refuſa juſqu'au moindre ſoulagement, & croyoit que (*a*) ſi ſes larmes euſſent un moment ceſſé de couler, elle eut été privée du ſeul bien qu'il lui reſtoit : elle ne voulut avoir aucun portrait de ſon Fils, ni ſouffrir qu'on lui en parlât. Séneque qui s'exprime ainſi ſur la douleur de cette Princeſſe ne vivoit pas dans un tems où l'on pût le ſoupçonner de chercher à lui faire ſa cour, & d'en avoir voulu fabriquer exprès une Héroïne en affliction.

Un jour Auguſte la pria de ſe trouver à une lecture (*b*) que Virgile venoit lui faire du ſixiéme livre de l'Eneïde. Le Poëte y décrit la deſcente d'Enée aux enfers, & la longue prédiction de ſon pere Anchiſe, qui fait devant lui paſſer en revue une ſuite de Romains des plus diſtingués. Sur la fin de cette marche, Enée voit avancer le grand (*c*) Marcellus, vainqueur d'Annibal & des Gaulois ; il eſt (*d*) accom-

(*a*) Secundam orbitatem judicans lacrimas mittere. *ibid.*

(b) *Virgile*, *Æneïd. l. 6.*

(*c*) . . . Sternet Pœnos Gallumque rebellem, *Ibid. ve.* 858.

(*d*) . . . Unà namque ire videbat
Egregium formâ juvenem & fulgentibus armis.

pagné d'un jeune homme d'une rare beauté, couvert d'armes étincelantes, marchant néanmoins d'un air aſſez triſte & baiſſant les yeux. Enée paroît ſurpris du cortége (*a*) applaudiſſant qui l'environne, de ſon extrême reſſemblance avec le Héros qu'il ſuit ; mais ſur-tout d'une ombre fatale qui voltige autour de ſa tête ; Anchiſe avec (*b*) un torrent de larmes reprend la parole, & lui explique le ſort de ce jeune prince, que les deſtins ne feront que montrer au monde pour diſparoître auſſitôt, de crainte que Rome ne devînt trop fiere d'avoir un don ſi précieux plus

Sed frons læta parum & dejecto lumina vultu,
Virg. Æneïd. L. VI. vs. 860.

(*a*) Quis ſtrepitus circa comitum ! quantum inſtar in ipſo eſt !
Sed nox atra caput triſti circumvolat umbrâ,
Ibid. vs. 863.

(*b*) . . . Anchiſes lacrymis ingreſſus obortis . . . .
Oſtendent terris hunc tantum fata, neque ultra
Eſſe ſinent, nimium vobis Romana propago,
Viſa potens, ſuperi, propria hæc ſi dona fuiſſent,
Quantos ille virûm magnam Mavortis ad urbem
Campus aget gemitus ! vel quæ, Tiberine, videbis
Funera ! . . .
Heu pietas, heu priſca fides, invictaque bello
Dextera ! *ibid, vs,* 866, &c.

longtems en ſa puiſſance. Il prédit les cris douloureux qui retentirent à ſa mort dans le champ de Mars & le long du Tibre ; il regréte en ſa perſonne le ſoutien de la Patrie, la fidélité des premiers tems, le bras invincible de la nation, & finit en s'écriant ; O fils trop infortuné ! Si vous pouviez (*a*) vous ſouſtraire à la rigueur de vos deſtinées, vous ſeriez un jour le vrai Marcellus.

Octavie à ſes mots du Poëme tomba évanouie, perdit longtems connoiſſance. Lorſqu'elle fut revenue de ſon évanouiſſement, Auguſte qui fondoit en pleurs, voulut impoſer ſilence à Virgile, mais il étoit à la fin du Livre ; & dit qu'il ne lui reſtoit que dix ou douze vers à lire.

Cette Princeſſe ne voulut plus déſormais ni rien voir, ni rien entendre de ce qui fut fait pour célébrer la mémoire de ſon fils & (*b*) rejetta tous les honneurs qu'on lui décernoit. Elle fit

(*a*) .... Si quâ fata aſpera rumpas,
Tu Marcellus eris. *Virgil. Æneïd. L. VI. vs.* 882.

(*b*) Carmina celebrandæ Marcelli memoriæ compoſita alioſque ſtudiorum honores rejecit. *Senec. de Conſol. ad Marc. cap. II.*

néanmoins donner à Virgile dix grands ſeſterces, pour chaque vers de cet endroit de l'Eneïde dont elle avoit été ſi touchée. Cela comprenoit vingt-un vers; ainſi la récompenſe ſe montoit à plus de cinq mille écus d'or.

Comme ſes ennemis croiſſoient de jour en jour, & lui rendoient inſupportable le commerce du monde, elle ſe condamna tout-à-fait à la ſolitude, & (*a*) n'aſſiſta plus aux cérémonies ſolemnelles. Cependant ſa retraite n'ôta rien à la douceur de ſon caractere. Quoiqu'elle eût lieu de ſoupçonner un peu la politique ambitieuſe de Livie dans la mort précipitée de Marcellus, elle ne lui en témoigna rien par ſes procédés, & n'en fit rien paroître dans ſes entretiens avec Auguſte.

Avant qu'Antoine mourût, elle avoit toujours pris ſoin des enfans qu'il avoit eus de Fulvie; mais après qu'il fut mort, elle veilla de même ſur l'éducation & ſur la fortune de ceux qu'il avoit eus de la reine d'Egyte, & maria la jeune Cléopatre au roi de Mauritanie, ſi célébre par ſa ſcience & par ſon eſprit.

(*a*) A ſolemnibus officiis ſeducta. *Senec. de Conſol. ad Marc. cap. II.*

Mais dans une occaſion particuliere, elle fit voir combien les intérets de l'Empire & ceux d'Auguſte lui étoient toujours ſenſibles, & avec quel détachement elle les préféroit aux ſiens. L'Empereur n'ayant pas d'autre enfant que Julie qui demeuroit veuve par la mort de Marcellus, Octavie comprit que cette ſituation d'une fille ſi chere à ce Prince lui feroit beaucoup de peine ; ainſi pour y remédier, elle contraignit Agrippa ſon gendre à répudier Marcella ſa propre fille, afin de le mettre en liberté de ſe marier avec Julie, & enſuite de remarier ſa fille au Jeune Antoine, fils de Fulvie.

Elle fit auſſi le mariage de ſes deux filles nommées Antonia : Domitius en eut une, Druſus épouſa l'autre qu'elle aimoit paſſionnément, & qui fut admirée par ſa beauté, par ſes vertus, & ſurtout par ſa ſageſſe, dans une cour très-déréglée ; outre qu'elle eut encore cette reſſemblance avec Octavie, de pleurer la mort de ſon fils Germanicus, le plus aimable Prince de ſon tems, & qu'elle mourut accablée par les chagrins que lui cauſerent les caprices & les extravagances de Caligula ſon petit-fils.

Il faut demeurer d'accord que dans toutes ces alliances & toutes ces diſpoſitions d'Octavie, il paroit un grand dégagement d'eſprit, au milieu des amertumes de la plus profonde triſteſſe. Sa conduite, toujours uniforme, n'eſt réglée que ſur les lumieres de la raiſon & de l'équité ; nulles traces de paſſion ne s'apperçoivent dans ſes démarches ; elle s'oublie totalement elle-même ; ne travaille qu'à la félicité de ſa famille, remplit tous les différens devoirs qu'elle s'impoſe, & ne ſort plus de ſa ſolitude (*a*). Elle ne tourne pas même les yeux vers le trône (*b*), où ſon frere eſt ſi paiſiblement & ſi glorieuſement aſſis ; la grandeur & l'éclat dont il eſt environné lui déplait & la dégoute ; elle ne quitte point l'habillement lugubre qui rend témoignage à ſon deuil. Tous (*c*) ſes enfans autour d'elle, heureux & floriſſans, ne ſçau-

(*a*) Defodit ſe & abdidit. *Senec. de Conſol. ad Marc. cap. II.*

(*b*) Ipſam magnitudinis fraternæ nimis circumlucentem fortunam exoſa. *Senec. de Conſol. ad Marc. c.* II.

(*c*) Aſſidentibus liberis & nepotibus, non ſine contumeliâ omnium ſuorum, quibus ſalvis, orba ſibi videbatur. *ibid.*

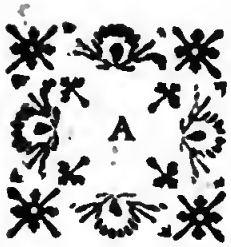
roient remplacer dans son esprit celui qu'elle n'a plus ; & ils ont la honte de voir qu'elle se trouve aussi malheureuse au milieu d'eux, que si elle n'en avoit pas un.

La vie retirée qu'elle continua toujours jusqu'à sa mort, ne nous apprend plus rien de ses dernieres années. Elle vécutencore treize ans après la mort du jeune Marcellus; & l'on sçait seulement qu'Auguste fit l'Oraison funebre d'Octavie (*a*) dans le Temple de Jules César, & qu'il consacra un Temple, un Portique, une Bibliothéque & une place publique, sous le nom d'une sœur qui méritoit par tant de titres son attachement & sa tendresse.

(*a*) *An de Rome* 744.

CONSIDE'RATIONS

CONSIDÉRATIONS
SUR
LIVIE.



AUGUSTE étoit laſſé de l'humeur de ſa femme Scribonie, dont les contradictions & les querelles continuelles étoient inſupportables, & qui reſſembloit aſſez à cette femme de Paul Emile, dont il a tant été parlé & dont on a dit que la vertu étoit incommode, il la répudia, & il obligea Tiberius Claudius Nero à lui céder ſa femme Livie, groſſe de ſix mois, qu'il épouſa publiquement. Il fit plus, par ſon autorité abſolue, il força ſon époux de ſervir de pere à ſa femme dans la Cérémonie nuptiale.

Livie étoit d'un caractere doux &

poli, joignoit à beaucoup d'eſprit une connoiſſance profonde de toutes les Sciences, & une Politique fine & recherchée, qui lui faiſoit ſi ſouvent donner des conſeils juſtes & heureux dans l'exécution. Elle étoit belle, mais d'une conduite irréprochable : tous les auteurs ſe ſont récriés là deſſus ; on n'a jamais ſoupçonné qu'elle ait eu aucune galanterie. D'ailleurs, elle ſe piquoit peu de cette vertu ſevére, qui condamne les plaiſirs des autres. Elle étoit bien-aiſe, au contraire, qu'Auguſte trouvât des plaiſirs étrangers, & contribuoit elle-même à le rendre ſenſible pour les belles perſonnes, afin de le détourner, ſans doute, de tout autre commerce d'une plus dangereuſe conſéquence, & pour être la maîtreſſe des perſonnes qu'il honoroit de ſa bienveillance. Elle étoit ſuperbe, & ambitieuſe ; mais elle ſçavoit ſi bien ſe déguiſer, & ſa complaiſance pour Auguſte étoit ſi grande, & paroiſſoit ſi naturelle, que ce prince ne s'apperçut que fort tard, qu'il y eût de la Politique dans ſon amour.

Cette adreſſe admirable lui donna un aſcendant ſi fort ſur l'eſprit d'Auguſte,

qu'il ne ſe gouvernoit que par ſes volontés : cela fut la cauſe, dans la ſuite, que Caligula l'appella *Ulyſſem ſtolatum.* Son ambition fut grande, & démeſurée pour ſes enfans : elle ne fit des crimes que pour mettre l'Empire dans ſa famille, & pour rendre Tiberé ſon fils l'héritier d'Auguſte. Ce fils, pourtant, ne fut pas trop reconnoiſſant : car après la mort de ſa mere, arrivée à la quatre vingt-ſixiéme année de ſon âge, il donna mille marques d'ingratitude, & fit même abolir le décret de ſa conſécration ; ingratitude, qui fut depuis imitée, & même ſurpaſſée, par cet autre Néron : comme s'il étoit ordonné par les deſtins, que les enfans, pour leſquels les meres commettent de ſi grands crimes, ſeront tous des ingrats.

Ce fut le deſir de donner l'Empire à Tibere, qui donna lieu aux ſoupçons & à tout ce qu'on dit qu'elle fit pour ſe défaire de la famille d'Auguſte. Marcellus, Caïus, Lucius, moururent jeunes ; & l'on penſa, avec beaucoup de fondement, qu'elle n'étoit pas innocente de leur mort.

De quelque maniere que les choſes ſe

soient passées, Tibere fut héritier d'Auguste, au préjudice même de Postume Agrippa son petit-fils, qu'on prit soin ensuite de ne laisser pas survivre longtems à son aïeul, & dont le droit étoit inconteſtable, si dans ces commencemens le droit de regner pouvoit être légitime.

C'est ce jeune prince, fils d'Agrippa & de Julie, dont, à proprement parler, on ignoroit les bonnes & les mauvaises qualités, puisqu'on ne lui donna jamais la liberté de les manifester. Livie le fit passer pour un jeune homme d'un très-méchant naturel, afin de venir à bout des desseins qu'elle avoit sur l'Empire. Elle le fit exiler avec sa mere & sa sœur, pour avoir donné quelques marques de férocité ou d'impolitesse, qu'on devoit pardonner à sa jeunesse, & à sa mauvaise éducation ; puisque d'ailleurs il ne pouvoit être accusé de rien qui portât préjudice à Livie. *Rudem sanè bonarum artium, ac robore corporis stolidè ferocem, nullius tamen flagitii compertum*, dit Tacite.

On dit qu'Auguste, étant tombé dangereusement malade, plaignit le sort

de ce jeune Prince & laiſſa voir des retours de tendreſſe pour lui qui furent funeſtes à ſa propre vie : & pluſieurs ajoutent même, que quelques mois avant ſa mort, Auguſte accompagné de Fabius Maximus, qu'il avoit choiſi pour confident dans cette affaire, fit le voyage de l'Iſle de Planaſia, pour y voir ſon petit-fils Agrippa ; & qu'après l'avoir embraſſé tendrement, & donné des larmes à l'état de ſa fortune, il l'aſſura qu'il ſeroit remis un jour dans le rang qui lui appartenoit légitimement.

Fabius Maximus découvrit imprudemment ce ſecret à ſa femme Martia, qui fut aſſez des amies de Livie, pour le lui révéler ; & ce fut de-là que cette Princeſſe prit la réſolution de hâter la mort d'Auguſte, après s'être défaite auparavant de Maximus ; & en effet, on entendit, à la mort de Fabius, Martia ſa femme s'accuſer en ſe déſeſpérant d'avoir perdu ſon mari : ſans doute, pour avoir découvert le ſecret qui lui avoit été confié. Auguſte mourut quelque tems après ; & l'on croit, parce qu'Auguſte aimoit les Figues, que Livie lui en fit manger d'empoiſonnées.

Quoiqu'on attribue d'ordinaire à des choſes recherchées la mort des grands hommes, & que Tacite qui rapporte cette Hiſtoire ait coutume de ne faire preſque jamais mourir naturellement ſes Héros ; il eſt certain qu'au commencement de l'Empire de Tibere, on fit tuer Poſtume, comme ſi Auguſte en mourant l'eût ainſi ordonné ; quoiqu'il ne ſoit pas vraiſemblable que ce Prince, qui ne s'eſt jamais ſouillé du ſang de ſes proches, ait été capable de donner un ordre ſi barbare, & qui lui étoit ſi inutile.

Ce qui me paroit le plus ſurprenant, dans ce choix qu'Auguſte fit d'un héritier hors de ſa famille, c'eſt qu'il ne préféroit pas Druſus, qu'il aimoit beaucoup, & qui méritoit d'être aimé, à Tibere ſon frere qu'il n'aimoit point ; & qui étoit d'un caractere peu propre à ſe faire aimer. Ils étoient tous deux fils de Livie, & Druſus avoit cet avantage ſur l'autre, qu'il étoit né dans le tems des premieres amours d'Auguſte pour ſa mere : c'eſt de lui qu'elle étoit groſſe, quand il l'épouſa ; & quelques-uns ont cru, avec aſſez de vraiſemblance, qu'il

étoit ſon fils ; Druſus avoit même pour Auguſte des empreſſemens & des tendreſſes engageantes, & auxquelles Auguſte répondoit d'autant plus volontiers, qu'il n'étoit pas poſſible de trouver un merite plus véritable, ni plus touchant que celui de Druſus.

Cependant Tibere fut adopté, & fut l'héritier d'Auguſte : Livie le voulut ainſi: & il n'étoit pas permis à ſon Epoux de s'oppoſer à ſes volontés. Fatale néceſſité, pour un homme d'un génie élevé, & capable de réfléchir ſur un Eſclavage ſi intolérable !

Il fit plus. Peu content d'avoir adopté Tibere, il voulut, pour donner une raiſon plus légitime à ſa ſucceſſion adopter Livie ſa femme dans la maiſon des Jules ; la faiſant depuis appeller très-ſouvent Julie, & la rendant par l'abus ridicule d'une autorité toute puiſſante & ſa Fille, & ſa femme, en même-tems.

Enfin, il pouſſa ſon aveuglement pour elle, juſqu'à la faire déifier dès ſon vivant ; il lui bâtit des temples, lui éleva des autels, & lui inſtitua des Prêtres. Les peuples obéirent à la volonté de ce prince, & l'on vit ſacrifier

à la mortelle du monde la moins religieuſe.

La ſervitude dans laquelle Livie tenoit Auguſte, eſt peut-être l'endroit de la vie de ce prince, qui nous découvre davantage ſes foibleſſes, & les chagrins inévitablement attachés à la condition humaine, dans quelque haut rang qu'elle puiſſe être.

CARACTERE DE *JULIE*, FILLE D'AUGUSTE.

PEUT-ON ſe perſuader que l'éducation qu'Auguſte donna à ſa fille ait pu contribuer à la rendre d'une proſtitution ſi publique, qu'elle n'étoit ignorée de perſonne dans l'Empire.

J'aimerois mieux croire que la perverſité de ſon naturel, avec un peu de négligence que les embarras d'un Empire nouvellement établi cauſerent, contribua tout-à-fait à la perdre, dans un tems où le vice regnoit ſi abſolument.

La douceur, dont on uſa dans le commencement de ſes galanteries, les aug-

menta ; & les violences, qu'on voulut faire enſuite, pour guérir un mal qui avoit déja pris dans le cœur de profondes racines, ne firent que l'irriter. On eſt bien embarraſſé, quand il s'agit de s'oppoſer au penchant d'une perſonne galante. Auſſi Auguſte diſoit toujours qu'il falloit traiter délicatement Julie, & la République.

C'eſt cette Julie, qui lui couta des chagrins ſi cuiſans, & pendant ſi longtems. Sa fille étoit la fable de la ville, le ſujet des Satyres des Poëtes, & des pointes malignes des mécontens. Le pouvoir abſolu d'Auguſte ne pouvoit ſupprimer ces foibles reſtes de la liberté, ſi mortifians pour le Prince.

Il eſt vrai que Julie étoit la plus aimable perſonne qui fût à Rome. Sa beauté étoit touchante ; & ſon eſprit vif, ſolide, & délicat. Elle avoit une connoiſſance des Belles-Lettres, qui rendoit ſa converſation la plus agréable du monde.

Tous ceux qui ſe diſtinguoient à Rome, par leur mérite, ou leur naiſſance, ſoupirerent pour Julie ; & trouvant dans cette Princeſſe des diſpoſitions

naturelles à l'amour, pluſieurs oſerent lui découvrir leurs ſentimens. Tant d'hommages rendus à ſa beauté l'engagerent dans une conduite ſi déréglée, qu'Auguſte dont la lâche complaiſance pour ſa fille avoit ſouffert juſques-là ſes déréglemens, voulut enfin y remédier. Mais il ſe ſervit d'un reméde ſi violent, qu'il donna lieu à ſes ennemis de l'accuſer, peut-être à tort, d'avoir pour Julie des ſentimens peu réglés; & l'on attribua à une ſecrette jalouſie ce qu'il ne fit peut-être que par le reſſentiment que lui donna un libertinage qui le deshonoroit.

Quoi qu'il en ſoit, il en coûta la vie à Antoine fils du Triumvir, reſte malheureux de ce grand ennemi d'Auguſte, pour avoir plû à Julie par ſes belles qualités: & Quintus Criſpinus, Appius, Claudius, Scipion, & Sempronius Gracchus, hommes d'une probité reconnue, & dont Auguſte avoit ſouffert longtems la paſſion pour Julie, avec une infinité d'autres des deux ordres, éprouverent pour la même raiſon le triſte ſort du fils d'Antoine.

Ceux qui ont ſoupçonné Auguſte d'a-

voir un peu trop aimé Julie, attribuent à cette Princeſſe une averſion effroyable pour ſon pere, & diſent que ce fut plutôt pour ſe venger de cette averſion, que pour la punir de ſes fautes, qu'il l'exila dans l'Iſle de Planaſia.

Cette Princeſſe ſortit de Rome avec ſa fille, auſſi appellée Julie, & depuis peu mariée à Lucius Paulus, qui paya chérement l'honneur d'appartenir de ſi près à l'Empereur. Scribonie voulut les ſuivre dans cette exil, pour s'éloigner ſans doute d'un lieu où elle ſe voyoit dans un triſte état, & écartée pour jamais du rang, qu'elle avoit occupée. La mere & la fille, toutes deux également débauchées, devinrent l'opprobre de Rome; & par cet exil, Auguſte a éterniſé la mémoire des indiſcrétions de leur vie.

Qu'on porte maintenant envie à la félicité d'Auguſte. Cette fortune, qui lui fait vaincre ſes ennemis, & qui l'éleve à l'Empire du monde, le ſoumet à une Femme, qui fait périr toute ſa famille, & dont il faut qu'il reſpecte les caprices. Enfin, cette fortune lui fait élever une fille, qui le deshonore

par des excès. Si quelqu'un ſe fût aviſé de faire l'Hiſtoire ſecrette de ce Prince, & qu'il nous eût révélé tous ſes chagrins, ſes maladies, ſes craintes, & ſes inquiétudes, peut-être que nous jugerions qu'Auguſte fut malheureux dans le plus haut rang de l'Univers.

DE L'INFIDÉLITÉ DES *FEMMES* CHEZ LES ROMAINS.

TOus les ſiécles ſe reſſemblent parfaitement ſur les uſages qui procédent immédiatement du cœur des hommes ; parce que la cauſe étant toujours la même, elle produit toujours les mêmes effets.

De tous les uſages, il n'en eſt point dont on obſerve davantage la reſſemblance, que celui de la galanterie. Les Romains, chez qui nous allons toujours volontiers chercher nos exemples, vivoient à cet égard, dans le beau ſiécle de la République, à peu près comme on vit aujourd'hui parmi nous.

La galanterie y avoit passé en débauche & en coutume autorisée; le déréglement des Femmes du premier ordre y étoit si commun, qu'on étoit surpris d'en trouver quelques-unes qui fissent l'exception de la régle ; & quoiqu'il se trouve parmi les Romains quelques Epoux délicats comme il s'en trouve parminous, il est constant qu'en général les maris étoient fort peu effarouchés de la mauvaise conduite de leurs femmes, & étoient le plus souvent les meilleurs amis de leurs amans.

Ce que je trouve encore de parfaitement semblable à nos usages, c'est que les plus honnêtes gens parmi eux étoient les plus exposés aux infidélités de leurs femmes ; de telle sorte qu'à peine trouve-t-on quelques hommes illustres dans le dernier siécle de la République, qui ne puissent servir de modéle aux maris infortunés de nos jours.

Le premier des Romains étoit sans contestation Jules César. Il n'avoit que trente-neuf ans: c'étoit l'homme du monde le mieux fait, le plus aimé des femmes & du plus rare mérite qui fut jamais.

Tout le monde sçait cependant le

commerce de ſa femme Pompeïa avec Clodius. On ſçait l'éclat effroyable que fit l'aventure arrîvée au ſacrifice de la bonne Déeſſe, & les affaires qu'elle attira à Clodius. On admiraſur-tout l'eſprit avec lequel Céſar, qui ne vouloit point ſe brouiller avec Clodius, ſe tira de cette intrigüe, en répudiant ſa femme, qu'il ſoutint être innocente, mais non pas exemte de ſoupçon, *qualem decebat eſſe Cæſaris uxorem.*

Il n'y a perſonne qui ne puiſſe ſe conſoler d'un pareil malheur, quand il viendra à conſidérer que Jules Céſar n'en a pas été exemt.

Pompée, ce fameux rival de Céſar, cet homme appellé grand dès l'âge de vingt-cinq ans, revenant de la guerre contre Mithridate, apprit de ſi étranges choſes de la conduite de ſa Femme Mutia avec Jules Céſar, qu'il ne put s'empêcher de la répudier. Il ne laiſſa pourtant pas de s'unir quelque tems après de la maniere du monde la plus étroite avec Céſar ; & ſa Femme Mutia ne laiſſa pas de ſe marier dans la ſuite avec un homme de meilleure maiſon que Pompée. Tant il eſt vrai que ces grands hommes

hommes étoient fort traitables ſur cette matiere.

Je trouve pourtant que Pompée ne fut trahi par ſa femme, que dans ſon abſence ; au lieu que Céſar le fut par la ſienne, pour ainſi dire en face, & dans la Fête la plus célébre, & du plus grand éclat.

Marc-Antoine le Triumvir, qui avoit un mérite rare pour les femmes, vit l'infidélité de ſa premiere avec Dolabella ; mais il ne laiſſa pourtant pas d'être toujours très-étroitement de ſes amis : & il y a apparence qu'il n'ignora pas la paſſion de Fulvie ſa ſeconde pour Auguſte, qui n'étoit pas aſſez diſcret, ni aſſez de ſes amis, pour lui laiſſer ignorer un ſecret ſi chagrinant.

Et s'il eſt vrai, comme l'ont cru pluſieurs, qu'il avoit épouſé Cléopatre, il eſt sûr qu'il étoit excellemment trompé par cette Reine d'Egypte qui voyoit en ſecret Dellius, ſous le prétexte qu'il étoit l'ami & le confident d'Antoine.

Le pere de Brutus le conjuré vit les amours de ſa femme Servilie avec Céſar ; & il entendit dire publiquement dans la ville que Brutus en étoit fils. Servilie

étoit ſœur utérine de Caton, ce farouche Philoſophe, ce vertueux rigide : & les amours de Céſar avec elle ne finirent point : car à travers mille galanteries auxquelles Jules Céſar ſe donnoit, il conſerva toujours ſa paſſion pour Servilie, qui revint toujours à lui.

Luculle, cet homme dont la douceur, les grandes actions, & la ſomptuoſité n'ont été ſurpaſſés par qui que ce ſoit, éprouva le même ſort que les autres, avec ſa femme Claudia, qui pouſſa ſa débauche & la perverſité de ſa conduite, juſqu'à s'abandonner à ſon propre frere, d'une maniere ſi publique & ſi ſcandaleuſe, qu'elle ne fut enfin ignorée de perſonne.

Son Pere n'avoit pas été plus heureux & tout le monde ſçait à quel excès Cecilie, mere de Luculle, s'étoit portée, juſques-là qu'il fallut tout le mérite de ſon fils, pour n'en être pas terni.

On n'auroit jamais fait, ſi l'on vouloit pourſuivre tous les exemples que l'hiſtoire fournit ſur cette matiere. Ce ſiécle étoit parfaitement, comme le nôtre, plein de débauche, de paſſion, & de foibleſſe.

Il faut pourtant convenir, qu'il ſe trouvoit, parmi tant de déréglement & de corruption, quelques femmes d'une vertu ſi rare & ſi ſublime, que je doute qu'on puiſſe en trouver aujourd'hui de plus grande.

Octavie, la troiſiéme femme d'Antoine, & la ſœur d'Auguſte, eſt le caractere le plus élevé & le plus beau qu'on puiſſe imaginer. Tout l'invitoit à être infidelle : rien ne fut capable de lui en donner la moindre envie....

Livie, Femme d'Auguſte, maîtreſſe abſolue de l'Empire, & de l'Empereur lui-même, qui ne voyoit plus que par ſes yeux, & dont la prévention étoit extrême dans la cour la plus rafinée qui fut jamais, ne s'attira pas même un ſeul trait de médiſance, ou de calomnie ſur ſa conduite.

Cornélie, la derniere femme de Pompée, dont la fidélité & le grand cœur ont été le ſujet de l'admiration de tous les ſiécles, mérita qu'on dit qu'elle étoit encore plus illuſtre que ſon Epoux, & que le vainqueur de ſon Epoux.

On trouvoit encore dans le Portrait de la femme de Paul Emile un grand

caractere de vertu. On en trouveroit un encore plus grand & plus magnanime dans Portia, femme de Brutus. Tout le monde ſçait ces hiſtoires ; & il ſuffit de dire qu'en cela notre ſiécle ne ſurpaſſe pas celui de Céſar.

FRAGMENS SUR LES SPECTACLES DES ROMAINS.

LE Peuple aime naturellement les ſpectacles : on ne ſçauroit guéres l'amuſer plus ſurement, ni plus agréablement ; mais le peuple Romain en étoit avide d'une maniere inconcevable. Ceux qui vouloient s'élever aux grandes magiſtratures, ou obtenir des graces de la plus haute diſtinction, n'avoient pas de plus sûr moyen pour y parvenir, que de donner au Peuple, ou des combats de Gladiateurs ou des combats de Bêtes, qui étoient eſti-

més à proportion de la magnificence dont ils étoient accompagnés.

On auroit de la peine à comprendre juſqu'à quel point on pouſſoit cette fureur ; & les gens de qualité eux-mêmes avoient, ou paroiſſoient avoir certaine eſtime pour ces ſortes de choſes, qui ne ſçauroit être excuſable, que par rapport à la coutume & à la néceſſité de s'accommoder au goût populaire....

L'amphithéatre étoit deſtiné ſeulement pour les combats de Bêtes & de Gladiateurs : le Cirque, pour les courſes de chariots ; & le théatre pour les comédies, & les tragédies, &c.....

Les combats de bêtes ſe voient encore en pluſieurs endroits : où l'on fait même combattre des hommes, & des gens de la premiere qualité contre des bêtes féroces. La Fête des Taureaux, en Eſpagne, eſt peut-être plus ridicule, que les gladiateurs de l'ancienne Rome.

Mais les gladiateurs avoient quelque choſe d'horriblement cruel, & qui nous déſigne bien le naturel féroce & ſanguinaire des Romains. Qui pourroit aujourd'hui ſe repaître les yeux du ſang de dix mille malheureux qui étoient obligés à combattre les uns contre les autres,

pour divertir le Peuple, à qui le ſpectacle étoit un divertiſſement ſérieux & tenoit lieu d'une affaire importante ?
Les Ediles, & autres grands Magiſtrats, étoient obligés d'en donner au public, & on avoit un lieu deſtiné a cet uſage, qui étoit peut-être le plus magnifque de la ville.

Notre Peuple accourt encore aujourd'hui en foule aux Exécutions qui ſe font, où il ne ſçauroit avoir d'autre plaiſir, que celui de voir périr un homme ; mais . . . . . & la punition du crime y ſont l'unique cauſe de cette effuſion de ſang. Chez les Romains, la mort de pluſieurs mille perſonnes étoit le jeu de la République, & la fête la plus divertiſſante du Peuple.

Les honnêtes gens pourtant avoient par leur raiſon naturelle une horreur pour ces ſortes de ſpectacles. On lit quelque part dans Cicéron, qu'il ſe diſpenſoit avec plaiſir de s'y trouver, quand il en avoit quelque prétexte plauſible (*a*).

Il falloit néanmoins d'ordinaire s'y trouver, & aſſiſter en cérémonie, &

(a) *Et Metelli Gladiatores cupidè relinquenti*, Cicer. ad Atticum, Libr. II. Epiſt. I.

avec un air dejoie, à la tuerie de pluſieurs mille Eſclaves innocens & malheureux, & cela uniquement pour ſatisfaire à l'uſage, pour plaire au Peuple, qu'il falloit flater par les voies ſouvent les plus indignes (ce qui ne me paroit pas l'un des moindres inconvéniens de la république ;) quelque fois même, pour faire honneur à l'Edile, ou à tel autre, qui donnoit au Public le ſpectacle. Quel goût ! Quelle barbarie ! dans les ſiécles mêmes les plus polis, & dans la ville la plus inſtruite, & la plus civiliſée de tout le monde !

Ne ſeroit-ce point cette affreuſe inhumanité qui irrita ſi fort toutes les nations contre les Romains qui, en ce point, ſurpaſſoient tous les barbares en barbarie ? Et ſe peut-il que des gens ſi fins, ſi éclairés, d'une élevation de cœur & de génie au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, n'ayent point ſçu déraciner cet uſage cruel, & déſabuſer le Peuple d'un goût ſi pernicieux & ſi extraordinaire ? . . . .

Nos Tournois avoient quelque choſe de dangereux, & d'extravagant, dans le danger qu'on y couroit ; & l'on diſoit fort bien que ſi l'on ſe battoit pour ſe diverti

divertir, c'en étoit trop ; & que ce n'en étoit pas assez, si c'étoit tout de bon (*a*). L'accident qui couta la vie à Henri II, fit voir le ridicule & le danger de ces sortes de combats qui se sont abolis.

Nos Carrousels & nos courses de Bague ont l'agrément sans le danger. Ils n'ont sans doute pas la grandeur & la magnificence visionnaire & romanesque, que la Chevalerie donnoit aux Tournois, qui réellement avoient une plus grande idée . . . .

Les Romains faisoient courre des chariots dans le Cirque. Nos courses de chevaux répondirent assez à celles-là. Je ne sçais pas même si nous ne les surpassons point en cet article. J'ai peine à croire qu'on ait jamais vu à Rome ce que nous avons vu en France de la viteſſe des Chevaux.

Ils avoient de plus à Rome des athletes, qui étoient de quelque considération. Les grands, & quelques Empereurs même, se donnoient le plaisir & la gloire de cette sorte d'Exercice. On voit quelques Médailles, où des Empereurs sont representés sous cette forme.

(a) *Voyez ci-dessus, Tom. III. page 215. le Traité* de l'Usage de l'Histoire.

Aujourd'hui il ne s'en trouve plus que chez les Peuples les plus grossiers ; où, tout au plus, on ne voit ces sortes de combats, que dans les Fêtes les plus viles des villageois.

Le théâtre n'avoit assurément parmi les Romains, ni la beauté, ni l'agrément qu'il a aujourd'hui parmi nous. La tragédie fut toujours chez eux très-défectueuse, & la Comédie, très-sale, ou médisante jusqu'à être mordante. Chez nous, la tragédie a toute la grandeur & tous les mouvemens qui lui conviennent, avec la dignité qui l'accompagne par-tout : la Comédie instruit, corrige, divertit ; & les Latins n'ont rien qui approche de Racine & de Corneille, ni qui surpasse notre Moliere....

* DE LA

NAVIGATION DES ROMAINS.

CE fut proprement l'an 493. de la fondation de Rome, que les Romains commencerent ſérieuſement à s'adonner à la Navigation, & à ſe former une marine. Ce n'eſt pas qu'il n'euſſent même fait quelques Expéditions ſur la mer, comme on le verra ci-après; mais on peut dire que les guerres continuelles, où ils étoient occupés contre leurs voiſins, les avoient empêchés juſques-là d'équiper des flottes conſidérables, & de faire la guerre ſur mer comme ſur terre. En cette année 493. qu'ils commencerent à ſe ſignaler ſur cet Elément, il eſt certain que leurs vaiſſeaux

étoient encore fort groſſierement conſtruits ; qu'eux-mêmes étoient fort peu habiles dans la manœuvre : & même l'an 563. de Rome, dans la guerre contre Antiochus, ils n'étoient guéres plus verſés dans l'art de la Navigation, au rapport des hiſtoriens.

Les Romains ne s'y adonnerent pas comme les Carthaginois, dans la vue d'étendre leur commerce, mais dans le deſſein d'augmenter leur domination, & de faire des conquêtes : ils avoient néanmoins des Négocians de mer ; & on voit par les différens traités que Rome fit avec Carthage, qu'ils naviguoient quelquefois pour le Négoce.

Quoi qu'il en ſoit (*a*), Polybe dit qu'avant la premiere guerre Punique, les Romains n'avoient point encore penſé à la Navigation. La Sicile, dit-il, fut la premiere terre hors de l'Italie, où ils aborderent dans le deſſein de donner du ſecours aux Mamertins ; mais ce ne fut pas, ajoute t-il, avec leurs propres vaiſſeaux, mais avec ceux qu'ils emprunterent des Loriens, des Tarentins, & des Napolitains. Le Conſul Duillius livra alors un combat aux Carthaginois

(*a*) Polyb. Lib. I.

ennemis des Mamertins, & leur prit une galere couverte. Ce fut ſur le modéle de cette galere que les Romains, dans l'eſpace de deux mois, conſtruiſirent cette flotte de cent galeres à cinq rangs & de vingt à trois rangs avec laquelle ils oſerent attaquer, & battirent celles des Carthaginois qui avoient juſques-là été les maitres de la Méditerranée. Polybe admire avec raiſon la hardieſſe & le bonheur des Romains en cette occaſion. Au reſte, il ne faut pas croire que ces vaiſſeaux ne fuſſent que de petits batteaux : car le même Polybe aſſure que dans le combat naval que les Conſuls Attilius-Regulus & Manlius livrerent à la flotte de Carthage, cinq années après la victoire de Duillius, chaque navire portoit trois cens rameurs & cent vingt ſoldats : la (*a*) flotte Romaine qui étoit de trois cens trente galeres couvertes, défit alors la flotte Carthaginoiſe compoſée de trois cens cinquante navires.

Malgré ce que dit Polybe, on ne peut nier que les Romains n'euſſent navigué longtems avant la premiere guerre Punique. Ce même auteur rapporte un traité fait entre les Romains & les Cartha-

(*a*) Polyb. Lib. 1,

ginois, l'an 245 de Rome, ſous les premiers Conſuls, c'eſt-à-dire, environ deux cens cinquante ans avant la premiere guerre Punique, par lequel les Romains s'engagerent, tant pour eux que pour leurs alliés, de ne point naviguer au-delà du Cap qui couvroit Carthage au Nord, à moins qu'ils n'y fuſſent pouſſés par un vent contraire. Par un deuxiéme traité fait l'an 402. on voit que les Romains exerçoient la piraterie, & négocioient au delà de la mer. Dans un autre traité, rapporté par Tite-Live, entre Rome & Carthage l'an 473, il fut ſtipulé que les Carthaginois fourniroient aux Romains des navires dans le beſoin, ſoit pour le commerce, ſoit pour la guerre; d'où l'on peut conclure que les Romains alors n'avoient pas à la vérité une Marine fort conſidérable, mais qu'ils ſongeoient au moins aux affaires de la mer.

L'an 416, c'eſt-à-dire, ſoixante quatorze ans avant la premiere guerre Punique, les Romains ruinerent le Port des Antiates, & y ayant pris vingt-deux galeres, dont ſix étoient éperonnées, Le Conſul Mœnius brula ces ſix galeres, & en plaça les éperons en pla-

ce publique, où étoit la tribune aux harangues, d'où on lui donna le nom de *Roſtra*; & à l'égard des autres galéres, il les fit remonter par le Tibre juſqu'à Rome. Ceux qui diſent que ces éperons, dont la tribune aux harangues fut ornée, avoient été pris ſur les Carthaginois, ſe trompent groſſiérement; il n'y a qu'à conſulter Polybe & les autres hiſtoriens.

L'an 445. (*a*) on avoit créé à Rome la charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper & d'entretenir les vaiſſeaux de la République. Tout cela fait voir qu'avant la premiere guerre Punique, les Romains n'étoient pas à la vérité fort puiſſans ſur mer, mais qu'ils avoient des vaiſſeaux, & faiſoient même quelques expéditions maritimes; & c'eſt en ce ſens qu'on doit entendre les paroles de Polybe, lorſqu'il dit qu'avant la premiere guerre Punique les Romains n'avoient point encore penſé à la navigation, parce qu'il eſt vrai qu'ils ne s'y étoient pas adonnés, comme ils firent dans la ſuite; & qu'ils n'avoient encore livré aucune bataille navale.

Les Carthaginois, comme nous avons

(*a*) Tite-Live, l. 12.

dit, dominoient ſur la mer Méditerranée; ils en partageoient tout le commerce avec les Tyriens leurs alliés; & rapportant toutes leurs vues & toutes leurs entrepriſes au ſuccès de ce commerce, ils ne ſongeoient qu'à s'enrichir ; & ſur le moindre prétexte, ils ravageoient ſouvent les côtes de l'Italie. C'eſt la mer, leur dit le Conſul Marcius, dans le tems de la troiſiéme guerre Punique, en leur déclarant le décret du ſénat pour la deſtruction de leur ville ; c'eſt la mer & vos grandes richeſſes qui ſont cauſe de votre ruine : c'eſt la mer qui vous a fait envahir la Sicile & enſuite l'Eſpagne. En tems de paix même vous attaquiez nos vaiſſeaux marchands ; & pour dérober l'horreur de votre crime vous jettiez les hommes dans la mer. Le ſouvenir de la grande puiſſance des Carthaginois fit dire à leurs députés dans le Sénat de Rome, après la deuxiéme guerre Punique, qu'à peine il leur reſtoit la ville de Carthage, à eux qui s'étoient vus preſque les maîtres du monde.

Ce furent donc les Romains, qui pour la ſureté de l'Italie, & pour favoriſer leur commerce & celui des alliés, ayant formé une puiſſante marine, commen-

cérent par diſputer à Carthage l'Empire de la mer, & battirent ſes flottes en pluſieurs rencontres. Il eſt vrai qu'ils furent eux-mêmes battus quelques fois & que pluſieurs de leurs flottes firent naufrage, juſqu'à perdre tantôt deux cens navires, & tantôt cent vingt galeres & plus de huit cens vaiſſeaux. Ce fut alors que les Carthaginois, redevenus maîtres de la mer, allerent ravager les côtes d'Italie, les plus proches de la Sicile; ce qui engagea les Romains à rétablir leur marine pour combattre ces Tyrans de la Méditerrannée. Ils formerent donc une flotte de deux cens galeres à cinq rangs, qui par la victoire qu'elle remporta ſous le commandement du Conſul Lutatius l'an 411, termina cette guerre, qui avoit duré vingt-quatre ans, qui avoit couté à Carthage cinq cens galeres à cinq rangs & ſept cens à Rome & le traité qui fut conclu, valut aux Romains les Iſles de Corſe & de Sardaigne, & l'évacuation de la Sicile par les troupes Carthaginoiſes.

Ce ne fut pas ſeulement aux Carthaginois que les Romains eurent alors affaire ſur la mer: les Illyriens, & ſur-tout les Iſtriens & les Liburniens, Peuples

de la côte Orientale du Golfe Adriatique exerçoient la Piraterie. Teuta leur Reine les autoriſoit dans ce brigandage & leur permettoit de piller indiſtinctement tous les vaiſſeaux de quelque nation qu'ils fuſſent. Comme ils attaquoient ſouvent les marchands Italiens, & qu'ils les traitoient inhumainement, ils s'étoient rendus très-odieux aux Romains qui poſſédoient une grande partie de l'Italie, & y avoient beaucoup d'alliés. Le Sénat commença donc par envoyer des ambaſſadeurs à la Reine Teuta, qui étant une femme dure & féroce, les reçut fort mal, & pouſſa même la barbarie juſqu'à faire mourir un d'eux, ſous prétexte qu'il lui avoit parlé peu reſpectueuſement. Les Romains lui déclarerent la guerre, & la lui firent avec tant de ſuccès, qu'ils la contraignirent à demander la paix; elle lui fut accordée, à condition qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie, excepté quelques places ſur la côte; que les Illyriens ne mettroient en mer que deux Brigantins, ſans pouvoir les armer en courſe; & qu'ils ne paſſeroient point la ville de Liſſus, ſituée près de Dyrrachium ſur les Confins de la Macédoine.

Cependant les Iſtriens, peu fidéles à ce traité, recommencerent leurs pillages ordinaires quelques années après, & ſe jetterent ſur les vaiſſeaux des Romains, chargés de bled pour Rome. Les Romains armerent contre eux & les punirent ; ils en uſerent de même à l'égard des Illyriens, qui ayant à leur tête Démétrius le Phalérien, avoient mis en mer cinquante brigantins, & s'étoient avancés juſques vers les Cyclades. Ils furent vaincus par le Conſul Emilius, à qui cette victoire valut l'honneur du triomphe.

La paix ayant duré vingt-trois ans entre Rome & Carthage, elle fut enfin rompue par le ſiége de Sagunte, ville alliée de la République, qu'Annibale l'ennemi irréconciliable des Romains par ſerment, oſa attaquer contre la foi du traité conclu avec Aſdrubal ? ce qui donna lieu à la deuxiéme guerre Punique, qui dura dix-ſept ans. Tout le monde ſçait qu'Annibal entra dans l'Italie, & qu'ayant remporté pluſieurs victoires, où il tailla en piéces les Romains, il vint camper aux portes de Rome. Pour faire diverſion, Scipion eut ordre d'aller en Sicile, & de-là en Afrique. Ce qu'il y a d'étonnant eſt qu'en moins de ſix ſemai-

nes, à compter du jour que les arbres furent coupés, il vingt à bout de faire conſtruire vingt galeres à cinq rangs, & trente à trois ; les arma, les équipa, & les mit en état de joindre la flotte deſtinée à cette Expédition. Annibal fut rappellé en Afrique, comme l'on ſçait, & vaincu par Scipion, ce qui obligea les Carthaginois à demander la Paix. Le traité auquel ils ſe ſoumirent portoit, que déſormais ils ne pourroient avoir plus de dix galeres ; que toutes leurs autres galeres ſeroient livrées aux Romains, auxquels ils reſtitueroient tous les vaiſſeaux qu'ils avoient pris ſur eux. On fixa même la grandeur des batteaux qu'ils employeroient à l'avenir pour la Pêche & pour les voitures. Scipion fit bruler à leurs yeux cinq cens vaiſſeaux à rames de toute ſorte de grandeur ; ce qui leur fut auſſi ſenſible, diſent les hiſtoriens, que ſi l'on avoit brulé leurs villes même. Ce fut alors que les Romains ſe virent les maîtres abſolus de la mer, après en avoir enlevé l'Empire aux Carthaginois, ce qui rendit le commerce très floriſſant & mit dans Rome une grande abondance de toutes choſes.

Quelque tems après les Romains eu-

rent une guerre à ſoutenir contre Philippe Roi de Macédoine, qui, ſecondé d'Annibal exilé de ſon Pays, avoit mis en mer beaucoup de vaiſſeaux; mais l'an 556. ayant été vaincu par le Conſul Quintius Flaminius, il demanda la paix dont une des conditions fut qu'il livreroit aux Romains toutes ſes galeres couvertes, & ne conſerveroit que quelques Brigantins : on lui laiſſa cette prodigieuſe galére qui étoit à ſeize rangs, parce que ſa grandeur la rendoit inutile. Elle ſervit néanmoins dans la ſuite à ramener à Rome le Conſul Paul-Emile, vainqueur de Perſée fils de ce même Philippe. Ce fut proprement dans cette guerre contre Philippe que les Romains commencerent à ſe mêler des affaires de la Grece; & à jetter, par les avantages qu'ils remporterent, les fondemens de cette vaſte Puiſſance à laquelle ils parvinrent dans la ſuite.

Antiochus Roi de Syrie, ſurnommé le Grand, s'étant rendu redoutable ſur mer, donnoit de la jalouſie aux Romains, dont il vouloit de ſon côté affoiblir la puiſſance. Ce fut pour cela, qu'excité par Annibal qui ſouffloit en tous lieux ſa haine contre les Romains, &

à la ſollicitation de Thoas Roi des Etoliens, & il leur déclara la guerre, qui lui réuſſit ſi mal par ſon irréſolution & ſon incapacité: le Conſul Acilius Glabrio le défit entiérement dans le combat des Thermophyles. Dans la même année, c'eſt-à-dire, l'an 563. le Préteur Livius prit le commandement de la flotte Romaine, à laquelle Antiochus oppoſa cent vaiſſeaux ſous la conduite de Polyxenidas, qui fut battu par les Romains ſur la côte d'Ionie. Ce général eut néanmoins ſa revanche; car il ſurprit près de l'Iſle de Samos la flotte des Rhodiens jointe à une partie de celle des Romains, 20 vaiſſeaux furent pris & conduits à Epheſe. Mais Emilius Regillus, ayant ſuccedé à Livius, vainquit près de Myonneſus avec une flotte de 80 voiles, celle d'Antiochus compoſée de 100 galeres couvertes, & commandée par Annibal & Polyxenidas; les Romains en prirent 13 & brulerent les autres ou les coulerent à fond. Antiochus ayant été enſuite battu ſur terre par Domitius, ou plutôt par les deux Scipions, n'obtint la Paix qu'à condition d'abandonner toute cette partie de l'Aſie qui eſt entre la mer & le mont Taurus,

& de ſe réduire à ſon Royaume ; de livrer aux Romains ſes vaiſſeaux de guerre & de ne retenir que dix Brigantins, ſans pouvoir les envoyer au-delà des deux Promontoires de Cilicie. Son fils Antiochus Eupator n'ayant pas dans la ſuite obſervé ce traité, les Romains brulerent ſes vaiſſeaux.

Annibal retiré chez Pruſias Roi de Bythynie qui étoit alors en guerre contre Euméne roi de Pergame, allié des Romains, uſa d'un ſtratagême ſingulier dans le combat que la flotte de Pruſias, qu'il commandoit, livra à celle d'Euméne. Ayant rempli de Serpens un grand nombre de bouteilles de terre, il fit jetter ces bouteilles dans les vaiſſeaux ennemis au milieu du combat, ce qui troubla & épouvanta les Soldats de la flotte d'Euméne, qui, quoique ſupérieure, prit la fuite.

Perſée roi de Macédoine, fils de Philippe, s'étant ligué ſecrettement avec les Carthaginois, fit de grands préparatifs pour la guerre qu'il vouloit faire aux Romains, & équippa un grand nombre de vaiſſeaux. Comme les Romains n'avoient alors qu'une flotte en mauvais état à lui oppoſer, ils ſongerent à rétablir leur

marine, foible ſur-tout par le défaut de bons Matelots. Perſée ayant été vaincu par le Conſul Paul-Emile près de Pydna dans la Macédoine, dans un combat ſur terre, ſe refugia dans l'Iſle de Samothrace. Le Préteur Octavius vint auſſitôt l'y chercher avec ſa flotte, & l'ayant fait priſonnier, il le livra à Paul-Emile, qui le conduiſit à Rome chargé de chaînes & en triomphe ; tous les vaiſſeaux de ce Prince, dont la plûpart étoient très-grands, furent auſſi pris & conduits à Rome. Le triomphe fut un des plus ſuperbes qu'on eût encore vus, & eſt célébré par tous les hiſtoriens : on vit Paul-Emile trainant enchainé à ſon char l'infortuné roi de Macédoine, Perſée, avec ſes trois fils. Son royaume fut alors réduit en province ; & c'eſt ainſi que s'éteignit cette puiſſance formidable des rois de Macédoine, qui avoient ſubjugué tout l'Orient. Le triomphe de Paul-Emile fut ſuivi du triomphe naval du Préteur Octavius & de celui d'Anitius, qui avoit vaincu & pris Gentius roi d'Illyrie, allié de Perſée ; le ſuccès de cette guerre avoit été ſi rapide, qu'elle avoit été terminée en trente jours. Anitius ayant fait une deſcente en Illyrie,

rie, après avoir remporté quelque avantage ſur la flotte Illyrienne, força le roi Gentius à ſe rendre à ſa diſcrétion, avec ſa femme & ſes enfans, ſon frere, & les plus grands ſeigneurs de ſa cour : on les vit à Rome vaincus & priſonniers avant qu'on y eût ſçu que la guerre fut commencée. Au reſte les Romains qui ſe mettoient peu eu peine du commerce, ne ſçachant que faire de tant de vaiſſeaux qu'ils avoient pris, diſtribuerent les deux cens vingt Brigantins de la flotte de Gentius aux habitans de Corfou, d'Apollonie & de Dyrrachium.

Cependant les Carthaginois ſongeoient à rétablir leur Puiſſance maritime, & amaſſoient une grande quantité de bois pour conſtruire une flotre, ce qui engagea le Sénat Romain à leur déclarer la guerre l'an 605 que commença la troiſiéme guerre Punique, il ordonna pour cela un terrible armement : l'armée navale, ſous le commandement du Conſul Marcius, étoit compoſée de cinquante galéres à cinq rangs, de cent flutes & d'un grand nombre d'autres vaiſſeaux. Les Carthaginois réduits à l'extrémité, à l'exemple de ceux d'Utique, ſe ſoumirent ſans réſerve aux Romains, qui

commencerent par bruler tous leurs vaiſſeaux ; enſuite ils prirent d'eux un grand nombre d'Otages, & puis leur firent ſçavoir que le Sénat avoit réſolu de détruire leur ville, & d'en tranſporter tous les habitans à cinq lieues dans les terres. Les Carthaginois, au déſeſpoir & pleins de fureur, réſolurent alors de ſe défendre, & de périr plutôt que de ſouffrir l'incendie de leur ville. Scipion les aſſiégea par mer & par terre, & combla leur port. Mais ils en formérent un autre auſſitôt, d'où l'on vit ſortir bientôt cent vingt navires armés, bâtis dans l'eſpace de ſoixante jours. Avec cette nouvelle flotte ils attaquerent celle des Romains, & en brulerent une partie : ce qui n'empêcha pas que Carthage ne fût enfin priſe, ſaccagée & brulée par Scipion après une guerre de cinq ans, ſept cens ans après ſa fondation, l'an de Rome 608. Les Romains faiſoient ſi peu de cas des vaiſſeaux, qu'ils brulerent auſſi toute la flotte des Carthaginois. Ainſi périt cette fameuſe ville, où l'on comptoit ſept cens mille habitans, Maîtreſſe de trois cens villes en Afrique, & d'une étendue de pays de plus de mille lieues; elle fut enfin, cent deux ans après ſa deſ-

truction, rebâtie par l'empereur Auguſte & peuplée de Romains & d'Africains.

Cette même année, c'eſt-à-dire l'an 628 de Rome, la ville de Corinthe très-puiſſante par ſa ſituation, qui y attiroit le commerce de l'Aſie & de l'Europe, ayant maltraité des députés du Sénat Romain, eut le même ſort que Carthage, & fut pillée, & brulée & entiérement détruite par Mummius : elle fut rétablie dans la ſuite par Jules-Céſar, qui en fit une Colonie Romaine.

Les Romains n'eurent pas un ſi prompt ſuccès contre les Pirates des Iſles Baleares, qui ſortant de leurs rochers, attaquoient & pilloient tous les vaiſſeaux qu'ils rencontroient. Les Crétois ſe rendirent encore plus redoutables aux Romains dans la guerre contre Mithridate roi de Pont, avec qui ceux de Crete s'étoient ligués. Antonius fils de l'Orateur & pere du Triumvir, fut ſouvent battu par les Crétois, ce qui le fit mourir de honte & de douleur : mais Q. Métellus, ſurnommé le Critique, les vainquit, & ſe rendit maître de toute leur Iſle.

Cependant Mithridate ſoutenu des

Pirates dont il diſpoſoit, continuoit de faire une guerre ſanglante aux Romains: il s'étoit rendu l'arbitre de tout l'Orient qui reſpectoit tous ſes ordres, & qui le regardoit comme ſon libérateur; ſes flottes couvroient toute la Méditerrannée, & faiſoient trembler les côtes d'Italie. Sylla & Lucullus furent envoyés pour combattre. Le roi de Pont s'enferma alors dans Pitane, ville de la Troade, où ſe voyant aſſiégé par Fimbria du côté de la terre, il fit venir toutes ſes flottes pour ſe ſauver par mer; Fimbria en donna avis à Lucullus, qui ne voulant rien devoir au conſeil de Fimbria, ſe contenta d'attaquer & de vaincre deux flottes de Mithridate près des côtes de la Troade. Enſuite Archelaüs, commandant général des vaiſſeaux du Roi de Pont, gagné par les ſollicitations de Lucullus & de Murena, en livra une partie, trahit ſon maitre, & paſſa au ſervice de ſes ennemis. Cependant le Conſul Cotta fut battu par mer & par terre, s'étant trop hâté d'attaquer Mithridate, & ayant perdu ſoixante vaiſſeaux, il ſe vit aſſiégé dans la ville de Calcédoine. Mais Lucullus ſon Collégue contraignit Mithridate de lever le ſiége, & alla

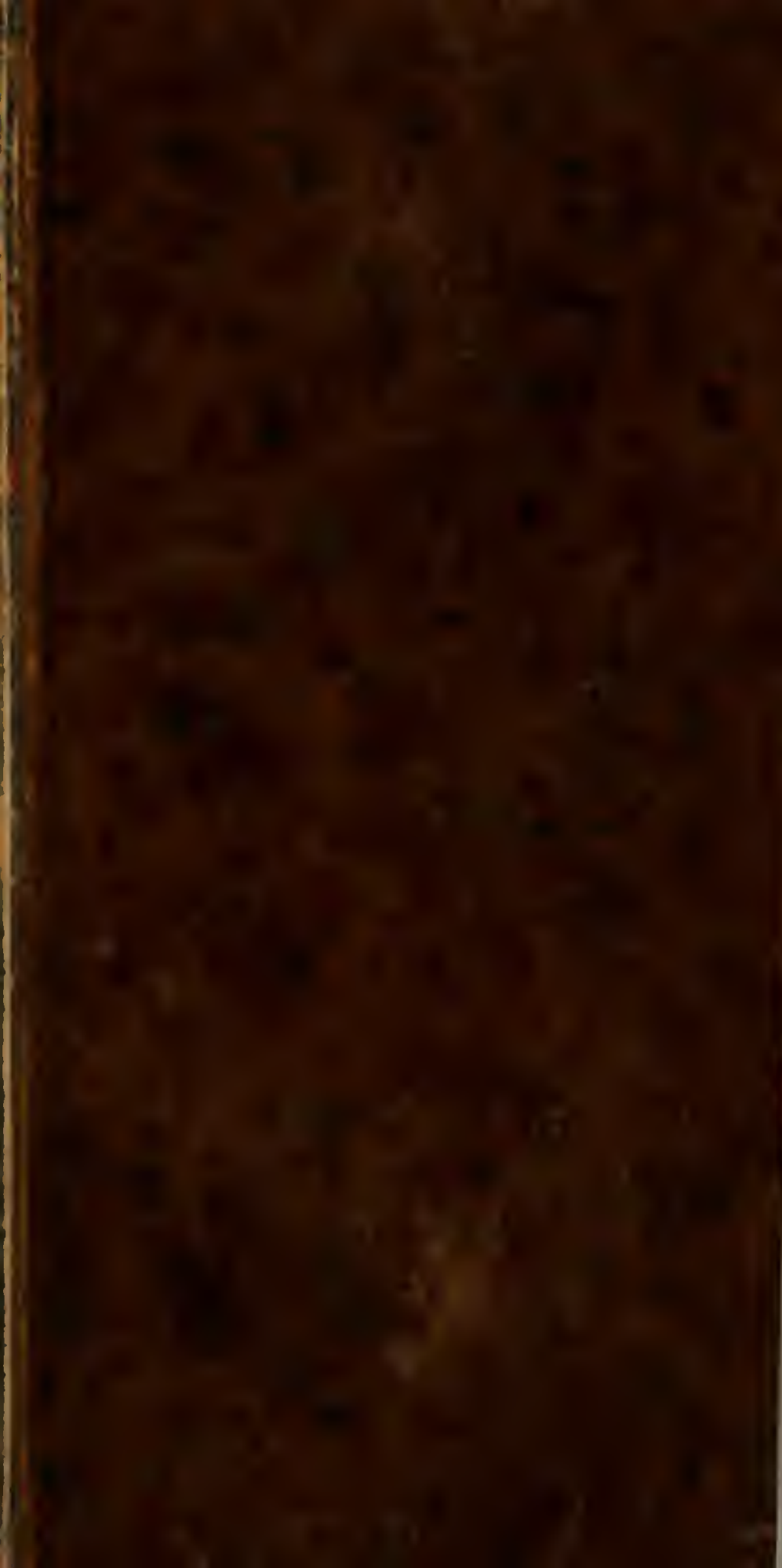
l'aſſiéger lui-même dans ſon camp. Le roi de Pont ayant alors tenté de paſſer à Byzance, fut aſſailli d'une tempête qui fit périr plus de ſoixante de ſes navires. Enfin Lucullus lui coula à fond trente-deux vaiſſeaux de guerre & pluſieurs vaiſſeaux de tranſport; & à ſon retour ayant eu les honneurs du triomphe, on vit parmi les monumens de ſa victoire cent dix galéres, armées d'éperons, qui ſervirent à en rehauſſer l'éclat.

Cependant la piraterie augmentoit, & les corſaires infeſtoient toute la Méditerranée; ce qui interrompit tout le commerce, & porta un grand préjudice à toute l'Italie & à Rome, qui ſe vit par-là dépourvue de toutes les choſes néceſſaires à la vie, que la mer avoit coutume de lui fournir. On enlevoit tous les convois: il n'y avoit plus de ſureté, ni pour les citoyens, ni pour les magiſtrats qui s'embarquoient. Les corſaires même eurent l'audace de paroître à l'embouchure du Tibre: ils pillérent les temples & les villes maritimes d'Italie. Diſperſés ſur la mer, ils formoient entre eux une eſpéce de république, gouvernée par des chefs très-habiles dans la marine. La Cilicie étoit le lieu

le plus ordinaire de la retraite ; c'étoit là qu'étoient principalement leurs Arſénaux & leurs magazins ; Pompée fut choiſi pour purger la mer de ces ennemis dangereux, qui affamoient Rome & déſoloient toutes les côtes d'Italie, On lui déféra le commandement de toute la Méditerranée ; depuis le détroit de Cadis juſqu'au Boſphore de Thrace, & on lui fournit les moyens de mettre en mer cinq cens vaiſſeaux ; ce qui lui donna une grande puiſſance, & lui attira bien des envieux : ce général, en moins de trois mois, vint à bout des Pirates, ſoit par lui, ſoit par ſes lieutenans ; il les battit près des côtes de Cilicie, & les contraignit, pour la plûpart à ſe rendre à diſcrétion, après leur avoir pris plus de cent galéres armées. Après cette heureuſe Expédition, il jugea à propos, pour les éloigner de l'occaſion de retourner à leurs brigandages, de leur interdire la mer & de leur aſſigner des terres loin du rivage, pour les cultiver & y faire leur demeure. Les Pirates obéirent, & furent dans la ſuite très-ſoumis & très-affectionnés à la république Romaine ; cette guerre fut terminée l'an 687.

Je ne parlerai point ici du célébre armement de Jules Ceſar contre l'Angleterre, ni des différentes Batailles navales données dans le cours des guerres civiles de la république, ces choſes étant connues de tout le monde, par ce qu'en ont écrit en détail pluſieurs hiſtoriens. Il me ſuffit d'avoir réuni pluſieurs faits épars dans l'hiſtoire de ces maitres du monde, capables de donner une idée de leur puiſſance ſur la mer, & des actions par leſquelles ils ſe ſont ſignalés au de-là de leur continent.

Fin du Quatriéme Volume.


BIBL
S
P
N